

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TROISIÈME

Avril — Mai — Juin 1906

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME TROISIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1906

BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28



IMMORALITÉ LÉGENDAIRE

Pour Mlle Simonne v. d. B...,
en souvenir de Botassart.

Au temps où les souhaits s'accomplissaient aussitôt qu'ils étaient exprimés et où il semble que les bêtes parlaient encore, j'avais une nourrice allemande, qui était une bien extraordinaire personne.

Bien avant de venir en Flandre, et d'entrer au service de ma mère, elle avait été dame d'honneur à la cour de Saxe, et en sa qualité de duègne, chargée de l'éducation des jeunes princesses royales.

Il en résultait qu'elle était très laide, très dévote, très prude, et qu'elle avait sur toutes choses, notam-

ment en ce qui concerne la morale et le savoir-vivre, les idées les plus absurdes et les plus arriérées du monde.

En revanche, elle connaissait toutes les belles histoires qu'adorent les enfants, non seulement celles de Perrault et Madame d'Aulnoy, que savent les nourrices de France, mais encore celles des frères Grimm : Histoires de fées, de gnomes, de spectres, d'enchantements, de métamorphoses merveilleuses. Quelque insipide que fût le fade mélange de vertu que ma nourrice jugeait nécessaire de verser, avant de m'y plonger, dans ce bain de clair de lune allemand, mon âme y nageait avec délice.

J'adorais ces histoires.

Un jour, comme je devenais grand et sage, il m'arriva à propos d'une d'elles, peut-être à cause de sa beauté même, une aventure assez violente et fâcheuse, que je m'en vais vous raconter :

Si vous avez eu la chance d'avoir une nourrice allemande, vous connaissez certainement l'aventure du *Froschkönig oder der eiserne Heinrich*, encore que cet excellent serviteur n'y joue qu'un rôle tout à fait épisodique et superflu.

C'est une merveilleuse histoire dont une belle et jeune princesse est, naturellement, l'héroïne, et le héros, une grenouille, ou peut-être un crapaud.

J'ai toujours été d'avis que, réellement, ce ne pouvait être qu'un crapaud, créature plus héroïque, plus épique qu'une grenouille, et partant plus redoutable, comme un véritable héros doit l'être. Ma nourrice était d'un avis contraire ; mais ses avis m'importaient fort peu, comme vous allez voir. Je m'en moquais supérieurement et ne lui demandais que les faits tout simples, c'est-à-dire que l'*histoire*, sans commentaires. J'avais, en effet, au sujet des commentaires de

l'histoire en général, et de celle-ci en particulier, les plus grandes défiances.

Elle me conta donc qu'il y avait autrefois un roi, dont les filles étaient très belles, mais dont la plus jeune était si belle que le soleil, qui pourtant a contemplé tant de beautés sur la terre, s'en émerveillait, chaque fois qu'il lui rayonnait au visage.

Près du château de ce roi, il y avait une profonde et sombre forêt, et sous un vénérable tilleul, à la lisière de cette forêt, un étang que ma nourrice dans son langage toujours suggestif de miracles, appelait « ein Brunnen », une *fontaine*.

C'est sur le bord de cette fontaine que la jeune princesse, son héroïne. alla s'asseoir, un jour. Je ne connus jamais son nom, et peut-être ma nourrice trouvait-elle peu convenable de me le dire. Je n'avais qu'à savoir une chose : c'est qu'elle était belle, si belle que le soleil en était jaloux... Je n'en demandais d'ailleurs pas davantage. Qu'importe le nom d'une princesse dont il est dit qu'elle ressemblait au soleil !

La princesse venait donc de s'asseoir dans les hautes herbes et les fleurs de la berge ; et, n'ayant en son âme d'enfant d'autre souci que le jeu, elle s'était mise à jouer à la balle.

Cette balle, *ein kugel*, disait ma nourrice, devait être plutôt un *ballon*, comme en ont les enfants riches, d'autant plus qu'il était d'or et qu'il portait les armoiries de la princesse surmontées d'une grande couronne royale.

On s'imagine le jeu splendide, rien qu'à voir ce ballon d'or jaillir de ces fines mains blanches, et voler dans les airs, comme une étoile. Malheureusement, les ballons, surtout quand ils sont d'or, ont une fatale attraction pour la terre, en particulier pour les eaux, plutôt que pour le ciel ; si bien que, en peu

d'instants, le beau ballon fut dans la fontaine. Je revois distinctement, car les enfants ont des yeux pour entendre, et des oreilles pour voir les belles histoires que leur content leurs nourrices, l'air navré et les yeux tout à coup gros de larmes de la princesse, aussi belle que le soleil.

Elle plonge son fin bras, nu comme un rayon, dans la fontaine, et aussitôt l'en retire, toute saisie, comme si là-bas elle venait de toucher quelque chose de mystérieux.

Et de fait, voici que du fond de la fontaine émerge à fleur des eaux, ses grands yeux éblouis de voir une si éblouissante princesse, un crapaud.

— Mademoiselle, dit-il, ton ballon d'or est *là-bas*.

Je sais où il est, et je m'en vais descendre te le rechercher...

Mais que me donneras-tu en échange si je te le rends?

— Ah! tout ce que tu voudras, Monsieur, répond la princesse, dont le visage rayonne de nouveau, tout ce que tu voudras, mes perles, mon bracelet, ma couronne même, car il n'est rien que j'aime mieux que mon ballon d'or.

— Je n'ai que faire de tes perles, de tes bijoux, de ta couronne, répond le crapaud, mais voilà ce qui m'ennuie, c'est d'être toujours seul à jouer; je voudrais une gentille petite camarade de jeu; comme toi, Mademoiselle. Si tu veux nous serons ces camarades. Nous jouerons au ballon ensemble, et quand je viendrai chez toi nous ferons dînette. Je m'asseyerai à ta petite table, je mangerai dans ta petite assiette, je boirai dans ton petit verre...

— Oui, oui, va, mon ami! s'écrie la princesse. Tout ce que tu demandes, pourvu que tu me rapportes mon ballon!

Sur quoi, dit ma nourrice, le crapaud plongea, avec cet empressement un peu naïf et sans défiance d'un petit paysan à qui une jeune princesse fait l'honneur de demander un objet qu'elle a, par mégarde, laissé choir dans la cave.

Bah! pensait ce temps la princesse, est-il prétentieux ce petit valet de basse-cour, et qu'importe après tout ce qu'il me demande! Ça demeure au fond de l'eau, dans la vase; ça fait couac, couac, en famille; ça ne peut en aucune façon devenir le camarade de jeu d'une belle et riche princesse comme moi, qui possède un ballon d'or.

— Pardon! dis-je à ces mots à ma nourrice, qui venait de me révéler ainsi le tréfonds de l'âme de sa belle princesse. Pardon! ne trouvez-vous pas peu franc et peu honnête que, pendant que ce brave petit bonhomme de crapaud *remonte loyalement vers la lumière,* avec son ballon d'or en mains, l'âme de votre princesse *descende*, elle, vers de bien troubles marécages? je n'aime pas cette duplicité chez cette fillette. Que les femmes sont donc rouées!

— Petit bavard, répondit ma nourrice, ne m'interrompez pas aussi sottement. Ne savez-vous pas qu'une princesse de sang royal est toujours une princesse et ne peut penser comme un goujat? Avez-vous trouvé par hasard, tout naturels aussi les propos sans façon que ce rustaud vient de tenir à cette princesse, alors que des gens de son espèce doivent allégeance, de toute éternité, à leurs seigneurs et maîtres par le fait seul que ceux-ci sont beaux et nobles et qu'eux sont roturiers et vilains. Et que pensez-vous de cette effronterie d'exiger, et au préalable encore, une récompense pour cette bagatelle; et, sous prétexte qu'on est de même taille et peut-être de même âge, de prétendre être camarades de jeux et d'oser traiter la

table d'une princesse de petite table, son assiette, de petite assiette, son verre, de petit verre? Alors que l'assiette d'une princesse ne peut jamais être qu'une très grande et belle assiette, son verre, un très grand verre et l'assiette et le verre d'un crapaud ne peuvent être que de tout petits et de tout à fait laids?

Au reste, Monsieur, apprenez que jamais les enfants des riches ne devraient jouer avec les enfants des pauvres. Il faut que chacun reste à sa place en ce monde. Mais écoutez la suite de l'histoire...

A peine, poursuivit ma nourrice, le crapaud eut-il rendu son ballon à la princesse, que celle-ci bondit de joie, et tout en jouant et gambadant, s'encourut au palais.

C'était l'heure du dîner, et naturellement elle ne songeait plus au crapaud, quand celui-ci, élevant sa grosse tête hors de l'eau, lui cria de loin et d'un ton larmoyant :

— Mademoiselle! Ne cours donc pas si vite. Je ne puis courir comme toi. Prends-moi avec toi?

Mais déjà il ne la voyait plus; elle avait disparu dans le palais. Là-bas, les grands vitraux de la salle des têtes viennent de s'illuminer... Sa Majesté le Roi est déjà à table. Beaucoup d'illustres seigneurs et de nobles dames ont été invités ce jour-là. Parmi eux se trouve le jeune fils d'un roi voisin, qui aspire à la main de la princesse au visage de soleil. Voici qu'en ce moment même, elle fait son entrée. Elle est vêtue d'une robe de brocart brodée de nénuphars d'or, et elle ressemble à une fée. Tous les convives lui font la révérence et admirent son illustre beauté. Elle prend place à côté du roi, son père, et du jeune prince héritier, qui lui, frigide et vêtu de blanc, ressemble à un clair de lune.

Les ménestrels du roi exécutent un air de table.

La princesse sourit. Un laquais lui présente sur un plat d'or un œuf de vanneau qu'elle casse, et déguste avec une petite cuiller d'or.

Quand voilà qu'on entend quelqu'un qui lentement monte les escaliers de marbre, flic, flac, comme s'il était en chaussons, et échoue lourdement devant la porte.

— Qui donc est là, demande le roi à sa fille, est-ce quelque géant, quelque brigand, qui vient vous chercher et prétend vous emmener dans son repaire?

— Ce roi était un fort brave homme, observa en ce moment ma bavarde nourrice, toujours féconde en réflexions morales et qui depuis un bon moment n'en avait plus semées dans son récit; oui, c'était assurément un fort brave homme, mais il était, il faut bien l'avouer, un peu naïf. C'est ainsi qu'il portait un long manteau royal démodé, à grands ramages, comme n'en portaient plus guère que les rois de jeux de cartes, et ceux des opéras de Wagner. Il était coiffé d'une couronne démesurée, de celles dont se coiffait Charlemagne, et les rois à tête carrée et à idées quelque peu restées barbares.

C'est pourquoi le roi pensait tout *naturellement* que celui qui était là, devant la porte, ne pouvait être *qu'un géant* ou un brigand et qu'il venait lui ravir sa fille.

Déjà il avait dégaîné son énorme épée quand sa fille lui répondit :

— Mon illustre père, ce n'est nullement un géant qui est là, mais rien qu'un petit crapaud domestique, qui m'a retiré mon ballon d'or de la fontaine, où je l'avais laissé choir, par mégarde, et à qui j'ai eu l'imprudence de promettre je ne sais quoi, au lieu de lui allonger un bon coup de pied.

— Ah! dit le roi, en rengaînant son épée, il faut

lui donner ce que tu lui as promis, ma fille. La première vertu d'une princesse, c'est d'être fidèle à sa promesse!...

La princesse, rouge de honte, s'inclina et fit entrer le crapaud. Celui-ci s'avança gauchement en traînant les jambes et écarquillant ses gros yeux, éblouis par tant de lumières. Mais il ne salua personne et prit, tout de suite, l'air familier de quelqu'un qui se sent chez lui. Sa démarche de campagnard et cet air prétentieux lui attirèrent les rires et les quolibets de tous les convives.

— M'est avis, remarqua spirituellement le jeune prince voisin de la princesse, qu'à voir son costume à la mode de Hongrie, et sa façon gracieuse d'allonger les membres, ce doit être plutôt un tzigane qui prétend, grâce à ses charmes et à ses talents de musicien, nous ravir notre gracieuse altesse!

Tout le monde s'esclaffa, mais le roi ne rit pas.

La princesse, rouge de confusion, se mordit les lèvres en voyant le crapaud grimper sur sa chaise, escalader la table, s'asseoir, sans gêne, confortablement, sur son séant, au milieu de la nappe, parmi les plats et les fleurs. Précisément, il prenait la parole. Il parlait d'une voix claire et cristalline, mais avec un fort accent anglais et s'exprimait en des termes et avec des façons de garçon d'écurie :

— Mademoiselle, mets, s'il te plaît, ta petite assiette un peu plus près de ma gueule, afin que nous mangions ensemble.

— Oui, ma fille, dit le roi, approche ton assiette comme Monsieur le demande, la première vertu d'une honnête princesse...

— Je le répète, me fit de nouveau observer ma nourrice, ces rois de jadis étaient de braves gens, mais avec leurs costumes de Pier Jan Claes, leurs obses-

sions ridicules de géants, leur sagesse à la roi Dagobert, ils étaient parfois un peu grotesques. Mais le plus grand tort qu'ils avaient, c'était leur familiarité déplacée avec les vilains, cette bonhomie démocratique qui devait finir par saper jusqu'aux bases de leur trône. Les vilains en profitèrent, comme de juste, sans leur en savoir jamais le moindre gré. Il en sera toujours de même. Aussi la noblesse d'autrefois, malgré ces fâcheux exemples royaux, n'avait garde de se commettre avec les vilains. Elle avait parfaitement raison.

— Oui, répondis-je à ma nourrice, mais vous me ferez, s'il vous plaît, la morale après. J'ai hâte de connaître la suite de l'histoire.

— Donc, reprit-elle, la princesse, qui étouffait de honte, ne parvenait plus à achever son œuf de vanneau, tant le visqueux voisinage du crapaud, assis presque dans son assiette, l'écœurait; elle se leva et, s'excusant auprès du roi et des nobles convives, dit qu'elle désirait se retirer dans ses appartements, et se reposer.

Mais ne voilà-t-il pas que le crapaud s'avisa de dire à son tour, en être sans ombre d'éducation qu'il était :

— Oui, mademoiselle, à présent que je suis bien repu, moi aussi j'ai sommeil. Allons *faire dodo* ensemble.

Entendant ça, la pauvre princesse se mit à sangloter, mais le roi, décidément stupide, fronça les sourcils et recommença sa chanson :

— Dans ta détresse... fidèle à ta promesse... Allons, pas tant de manières, princesse, va te coucher... ou je me fâche.

La princesse obéit à son illustre père, comme c'était son devoir, et tout en versant un torrent de larmes et saisissant du bout des doigts, comme elle l'aurait fait avec des pincettes, le crapaud par la cuisse, l'emporte dans sa chambre.

Là, elle le laissa tomber dans un coin, où il se tint coi un moment.

Mais lorsque la belle enfant eut fini de dégrafer son corsage, et qu'elle apparut à demi-nue et plus radieuse que jamais, le crapaud se remit à bouger et à faire couac ! couac !

— Petite amie, soupira-t-il dans son coin, prends-moi dans tes bras blancs et mets-moi sur ton ventre satiné et chaud, car le mien est humide et froid, comme un glaçon.

Voilà ce que le crapaud osa dire, le sale ! et sûrement en faisant des gestes et prenant des attitudes que jamais personne n'avait osées devant cette enfant pure comme un lys.

C'en était trop! Aussi, savez-vous, monsieur, ce que fit la princesse ?

— Oui, mademoiselle, répondis-je vivement à ma nourrice, je le devine ! Ne vous souvenez-vous plus de la belle histoire, fort semblable, que vous m'avez racontée l'autre jour ? Celle de saint Julien l'Hospitalier de Flaubert ?

Saint Julien, qui venait de passer un pauvre lépreux dans sa barque, ne se borna pas, lorsqu'il l'eut passé, à le réconforter ; il le prit dans son lit, l'embrassa, le réchauffa de son haleine, le baisa sur la bouche, bref, le traita avec une telle charité chrétienne qu'un miracle se fit.

C'était Jésus-Christ lui-même qu'il embrassait, car le lépreux n'était autre que lui.

Le crapaud, je l'ai tout de suite deviné, c'était lui aussi. C'était notre Seigneur, ou du moins quelque jeune prince charmant que la princesse trouva subitement dans ses bras, et qu'elle venait de sauver de quelque mauvais sortilège par la grâce de son amour.

— Fi, monsieur ! s'exclama ma nourrice, en pen-

sant s'évanouir, qu'est-ce que notre Seigneur a à voir dans cette histoire! Je vous répète que c'en était trop, et que la belle princesse prit bel et bien la sale bête et, de toutes ses forces, la lança contre le mur, où elle éclata comme une vessie, flac! Pouah!...

Ainsi, la justice et la morale furent vengées. Et la pudeur et la vertu aussi eurent leur récompense : Le crapaud, en retombant en pièces, se transforma en un jeune et élégant prince, vêtu d'un beau costume vert, qui courtoisement fit sa révérence et dit :

— Altesse, je ne suis pas un crapaud. Je suis le fils d'un roi, qu'une mauvaise sorcière a enchanté et condamné à vivre pendant de longues années, dans cette fontaine, sous la forme d'un crapaud. Je ne serais sauvé, m'avait-elle prédit, que lorsqu'une belle princesse m'aurait aimé. En me donnant votre amour, princesse, vous m'avez sauvé la vie.

A l'instant, un somptueux carrosse attelé de dix chevaux blancs empanachés s'arrêta sous les fenêtres du palais. Un laquais descendit du carrosse. C'était son vieux et fidèle serviteur Henri, qu'on appela depuis Henri de fer, parce que pendant la captivité de son maître, son chagrin avait été tel, qu'il avait dû se barder le cœur d'un triple cercle de fer pour en comprimer les battements.

Henri annonça à son maître, enfin délivré, que le carrosse était à la porte et qu'il n'avait plus qu'à conduire le prince et sa gracieuse fiancée au château royal où devait se célébrer la noce.

L'attelage s'ébranla au grand galop et au bruit joyeux des sonnailles, mais ils n'étaient pas arrivés au premier détour du chemin qu'on entendit quelque chose qui cassait, et que le prince, s'imaginant que c'était un essieu qui se brisait, se pencha à la portière.

— Non, non, maître, s'écria le fidèle Henri, c'est

un de mes cercles de fer qui éclate, tant mon cœur bondit de joie.

Et trois fois, ce jour-là, les fiancés entendirent le même bruit.

— Voilà l'histoire authentique, conclut ma nourrice, telle que Grimm l'a contée et telle que mes aïeules me l'ont transmise. N'est-elle pas plus admirable ainsi ? Qu'en pensez-vous, monsieur le petit critique ?

— Ce que j'en pense, mademoiselle, dis-je en me redressant de toute ma taille, comme un jeune Achille vengeur, ce que j'en pense?

Je pense que votre histoire est infâme! et qu'il ne manquait vraiment plus que ce carrosse et ces noces pour récompenser dignement cette noble déloyauté et ce manque de parole, ce crime des crimes qui consistait à assassiner dans son lit un brave et pauvre serviteur à qui on a tout promis. Oui, c'est infâme !

Mais c'est par trop scandaleux aussi, et je pense que le bon Grimm, qui était homme de bon sens en même temps qu'un savant, ne peut être réellement rendu coupable d'une histoire aussi sotte et monstrueuse.

Morbleu! c'est vous, criai-je à ma nourrice, et c'est ici que l'histoire commença sérieusement à se gâter, c'est vous, ou quelque vieille sorcière de votre espèce, pareille à celle qui métamorphosait les beaux jeunes princes en crapauds, qui, avec vos abominables préjugés de morale, avez transformé cette royale et pure histoire en dégoûtante bêtise. Oui, c'est vous, nourrice imbécile et pudibonde, car vous seule en étiez capable, et tout ce que vous méritez en récompense de votre *immoralité légendaire*, tenez, c'est une bonne fessée sur votre honorable derrière!...

CHARLES VAN LERBERGHE.

RAISON ET INTUITION (1)

Etude sur la philosophie de M. Henri BERGSON

SECONDE PARTIE.

Examen critique de la philosophie de M. Bergson.

I. — L'Esprit.

Après avoir exposé les idées philosophiques de M. Bergson en indiquant comment on pouvait les grouper autour de quelques thèses essentielles, nous chercherons à déterminer leur portée et nous dirons dans quelle mesure il nous semble juste de les admettre.

Souvent le contraste fait comprendre d'une manière plus saisissante l'importance d'une œuvre : le rôle joué par l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1888), puis par *Matière et mémoire* (1896) nous apparaîtra en pleine lumière si nous l'opposons au livre en lequel se reflétait l'opinion philosophique moyenne en France, il y a vingt ans : l'ouvrage de Taine sur l'*Intelligence;* l'opinion moyenne, disons-nous, c'est-à-dire la plus répandue, la moins originale, la moins réfléchie, la plus médiocre. Les thèses du livre de Taine, dans leur clarté trompeuse, étaient de nature à contenter les esprits superficiels ; elles présentaient une suffisante apparence scientifique, en

(1) Voir La Belgique de Novembre et de Décembre 1905.

même temps qu'une dose suffisante de dogmatisme; on y trouvait à la fois de la physiologie cérébrale, quelques idées rationalistes empruntées à Spinoza, à Kant, à Hegel, et surtout beaucoup de propositions dues au sensualisme, à celui de Condillac comme à celui des psychologues anglais; le tout se présentait comme une doctrine simpliste, n'exigeant pas un grand effort d'attention. Rien ne paraît accessible à chacun comme la thèse souvent répétée : « Tout n'est que sensation transformée; dans l'esprit tout provient de la sensation. Au moyen des signes du langage on fixe les produits abstraits qui n'ont d'autre origine que les caractères communs aux sensations. » Les psychologues anglais ajoutent des explications utiles pour construire la pensée au moyen d'éléments extérieurs à cette pensée même; le parallélisme psycho-physique enfin, qui renvoie au système nerveux tout ce que la psychologie évite d'expliquer, complète le tableau.

Le succès de l'œuvre de M. Bergson, qui a libéré une bonne fois la psychologie des constructions arbitraires (qu'elles soient mécanistes, sensualistes ou intellectualistes) est l'indice d'un véritable progrès dans la science de l'esprit. M. Bergson à d'abord raison dans sa critique de la thèse paralléliste, d'après laquelle le fait psychologique ne serait que la doublure intérieure du fait physiologique; le fait physiologique se rattache à la conception mécaniste que la pensée applique, comme un genre spécial d'ordre, à la détermination de la nature et à l'expression de lois physico-chimiques. Mais ce genre d'ordre n'est pas le seul, et il est aussi dangereux de l'étendre à un domaine qui n'est pas le sien, que de substituer à une explication causale de la nature la notion de forces occultes. La causalité mécanique permet de comprendre certains faits et non tous les faits. Le mécanisme cérébral et la vie psychique ne se ramènent pas aux mêmes lois; cerveau et pensée sont deux aspects différents de la réalité que décompose la science; la science rattache les phénomènes cérébraux aux lois de transmission du mouvement et aux manifestations de l'énergie physico-chimique, tandis que

la vie psychique *n'est connue que dans la conscience :* son caractère propre est à chercher dans la manière dont elle nous apparaît; elle se manifeste à la conscience avec des nuances innombrables, des états affectifs de tout genre; si la nature s'interprète par l'ordre quantitatif, la vie mentale, inséparable de l'intuition et du sentiment que nous en avons, est, avec ses teintes, son mouvement vécu, ses passions, qualitative. La causalité mécanique, basée sur les idées de quantité et d'homogénéité, substitue au senti, des lois abstraites et impersonnelles; appliquée à la vie de l'esprit, elle est trompeuse, car elle prétend soumettre les caractères propres de cette vie à des mesures, utiles au point de vue des sciences de la nature, mais inapplicables aux sentiments ou aux idées qui constituent la conscience. Et l'on oublie enfin, si l'on prétend expliquer tout par la causalité mécanique, que celle-ci est une idée de raison, et non une loi absolue.

Après avoir beaucoup réfléchi sur ces questions et, nous l'avouons, après avoir étudié par nous-même les applications de la mesure et du nombre à la vie mentale, nous arrivons aujourd'hui à donner une pleine adhésion à la critique que M. Bergson adresse aux théories mécanistes en psychologie; nous l'avons dit dans l'exposé de sa philosophie, c'est un symbole que de parler de l'*intensité* de nos représentations mentales, en comprenant dans ce terme une mesure traduite en nombres; le langage nous trahit ici, ou du moins les mots substituent au réel senti, au qualitatif, l'abstraction, le concept qu'ils servent à fixer; ce que nous appelons accoissement de sensation est une sensation d'accroissement De même si l'on construit notre *durée* consciente, notre vie passée et présente au moyen de combinaisons d'idées abstraites, immobilisées dans des concepts et des signes (comme le voulait Taine) et alignées dans le temps, on substitue une image artificielle et simpliste à la richesse, à la profondeur, au dynamisme de la vie mentale; quand on explique la *mémoire* par la reproduction, grâce à l'intermédiaire des mouvements cérébraux, de séries d'idées antérieurement pensées, on ne com-

prend rien au véritable caractère de la mémoire qui n'est pas simplement reproduction automatique, mais concentration de notre durée psychique, c'est-à-dire de notre caractère, dans le moment présent, dans notre effort de réflexion et de volonté ; la répétition n'est que l'aspect mécanisé, et non l'acte intégral de la mémoire : celle-ci est synthèse, pénétration, durée et caractère ; elle est qualitative. Quand enfin on explique les *actes* par la valeur quantitative de motifs qui nous feraient agir comme les poids meuvent les plateaux d'une balance, on donne peut-être une formule applicable aux actions que l'habitude à mécanisées en nous, mais on n'a pas fait comprendre les actes qui traduisent la personnalité tout entière : car, nous l'avons vu, ceux-ci n'émanent pas de séries d'actes antérieurs, comme dans la transmission du mouvement de deux billes qui se choquent, mais ils traduisent le caractère dans son intégrité ; dès que le caractère propre, la personnalité qualitative s'exprime dans certains de nos actes, ces actes, dit M. Bergson, sont libres ; ceux-là seuls le sont ; les autres actes sont automatisés. Aussi, chez la plupart des hommes, que domine la vie sociale au point de leur enlever toute personnalité, les actes libres sont rares.

Nous croyons que dans la critique qu'il adresse aux psycho-physiciens, aux psychologues « associationnistes » anglais, aux matérialistes, M. Bergson a tout à fait raison. Son argumentation nous paraît victorieuse, et ici encore nous ne pouvons que nous y rallier.

Il faut cependant que nous nous arrêtions quelques instants à la théorie de la *liberté*, si importante dans son système qu'elle semble l'animer tout entier par le dedans. Nous admettons volontiers la différence entre acte libre et acte automatique ; nous pensons aussi qu'on n'a pas de critère pour décider une fois pour toutes si tel ou tel acte déterminé doit être nommé libre ou automatique ; on ne s'en rend compte qu'en rapportant l'acte à la personnalité de celui qui l'accomplit ; des actes, semblables en apparence, peuvent être ici libres, là automatiques. De plus, un acte d'abord libre devient automatique par la répétition :

c'est une tendance dont Ravaisson a établi le processus dans sa thèse sur l'*Habitude.* Il résulte de là que les limites de la liberté et de l'automatisme varient; les *oscillations du niveau mental* si bien exposées par M. le docteur Pierre Janet au Congrès de psychologie de Rome, en avril 1905, s'appliquent aux rapports entre les formes mobiles de la vie intérieure.

Cela posé, le sens de *liberté* n'est pas le même ici que chez les spiritualistes éclectiques, les partisans du libre arbitre, pour lesquels liberté désigne un pouvoir de l'âme, par conséquent, une propriété inaltérable, innée, immuable de celle-ci; liberté n'est pas plus, pour M. Bergson, la libération morale de Spinoza, le calme de l'esprit qui s'élève dans les degrés de la connaissance et se détermine selon la raison et non plus selon les passions; liberté signifie explosion de personnalité; plus un acte est personnel, plus il est libre. M. Bergson considère donc personnalité, caractère, liberté, d'une part, et, d'autre part, mécanisation, automatisme, comme des tendances opposées.

La distinction nous paraît excellente, et avec certaines différences dans la *valeur* accordée à ces tendances, nous les trouvons également dans les résultats que M. le docteur Pierre Janet a tirés de l'étude expérimentale de la pathologie de l'esprit. Tout doit nous porter à reconnaître l'importance de cette explication. Cependant, nous hésitons à nous arrêter, avec M. Bergson, au *caractère* comme à un principe dernier, qualitativement irréductible. Le caractère lui-même nous paraît être un équilibre très complexe entre de nombreuses tendances, projetées à travers la réflexion, inséparable chez l'homme de la conscience; et c'est la réflexion qui nous aidera à expliquer l'équilibre et l'unité de la personnalité. En effet, si l'homme accepte, sans les transformer, sans les faire siennes, les influences qu'il subit, sa vie intérieure présente peu d'unité, et sa personnalité, au lieu d'être forte et cohérente, est réduite et se disperse en moments extérieurs les uns aux autres, sans liens étroits entre eux; l'homme, dans ce cas, pensera différemment selon

les jours, agira sans esprit de suite et paraîtra scindé en autant d'individualités différentes qu'il manifestera de directions variables dans ses idées et ses actes. Et certes, une plus ou moins grande partie de nos pensées et de nos volitions rentrent dans ce tableau.

Par contre, l'équilibre de la volonté s'affirme d'autant plus puissamment que l'homme, au lieu de se disperser en une multiplicité de manières d'être, *absorbe* en lui les influences, les triture en quelque sorte pour se les incorporer, se les assimile et se sert exactement, quand il le faut, de l'acquit qu'elles lui assurent. Le caractère me paraît d'autant mieux défini, la personnalité d'autant plus marquée qu'il y a plus de cohésion, une synthèse plus ferme, une plus étroite pénétration entre tous ses moments ; dès lors, le caractère n'est pas une réalité irréductible et dernière, mais un équilibre tantôt plus stable, tantôt plus lâche, une harmonie plus ou moins complète, selon les individus et selon les moments chez chaque individu ; le caractère sans doute est qualitatif, parce que vie et mouvement sont inséparables du *devenir autre*, du changement, qui définissent le qualitatif : seul un ordre abstrait, absolu, immuable, répondrait à une détermination inflexible des lois logiques et mathémathiques ; un tel ordre n'existe sans doute nulle part.

M. Bergson, à ce propos, reproche à la théorie des Idées de Platon et aux catégories de Kant de substituer un ordre abstrait et immobile de ce genre à la vivante réalité.

Le reproche n'est pas fondé : car il ne faut pas oublier que la dialectique de Platon implique essentiellement le mouvement des Idées, leurs rapports réciproques, leurs combinaisons ; qu'aucune Idée n'est à ce point fixée qu'elle puisse se passer des autres Idées, mais, au contraire, que nulle d'entre elles n'étant absolue, elles se conditionnent mutuellement, participent l'une à l'autre ; un échange continuel les entraîne dans une vie qui ne pourrait s'arrêter ; ces échanges ne sont pas déterminés d'avance par une Pensée pure, par un Dieu, par un grand Calculateur, mais ils s'expriment dans le réel dont ils sont

inséparables, comme dans la conscience humaine qui en perçoit les reflets : en un mot, dans l'organisation de ce qui devient, Réalité et Idées sont inséparables et constituent, dans leur ensemble mouvant, la vie de l'univers.

La critique de M. Bergson s'appliquerait avec beaucoup plus de raison au principe du nombre et du déterminé de Ch. Renouvier, et revendiquerait contre celui-ci, les droits de l'infini, du l'irrationnel qui pénètre toutes choses et peut seul rendre compréhensible la nécessité du mouvement. Mais s'appliquerait-elle avec autant de raison à Kant? Il ne faut pas oublier que les cadres des catégories kantiennes, imposés par l'entendement aux phénomènes, n'enserrent que des apparences, tandis que les choses en elles-mêmes échappent à ces catégories de la pensée scientifique et se manifestent dans l'action : voilà une conception qui, vue sous cet angle, n'est pas si éloignée des exigences que M. Bergson impose à la philosophie.

D'autre part, il nous semble bien difficile de faire du caractère, disions-nous, une pure qualité ou une réalité immédiate; car cette réalité n'est pas un absolu : en elle, nous trouvons un certain équilibre entre plusieurs tendances, et cet équilibre est ordre et détermination. Il serait aussi difficile de nous arrêter au qualitatif absolu que d'admettre l'abstraction logique pure comme principe explicatif unique. Il y a, nous semble-t-il, dans toute réalité, de l'infini, de l'inattendu, du mouvement, des oscillations : c'est le qualitatif; mais il y a aussi une certaine dose d'ordre et d'harmonie : c'est l'équilibre ou le rationnel. Il y a enfin le passage du premier au second : c'est la vie, l'effort pour passer de la dispersion (ou *individualité* pure) à la synthèse (ou *personnalité*); cet effort se double d'une répétition des synthèses acquises; une telle répétition a pour effet d'automatiser l'équilibre acquis et d'avancer par de nouveaux progrès : tels sont, d'après nous, les éléments d'une philosophie qui tiendrait compte de la multiplicité qualitative, sentie et vécue, de la raison et du mouvement qui conduit de l'une à l'autre.

II. — Science et philosophie.

En tant que psychologique, c'est-à-dire vécue et réfléchie dans notre conscience, la réalité ne se comprend pas sans le qualitatif et la liberté : en affirmant cette thèse, M. Bergson semble admettre que notre vie propre est, par essence, spirituelle. Mais sa théorie ne se confond pas avec celle des spiritualistes éclectiques : pour ceux-ci, l'étude des manifestations conscientes conduit à l'hypothèse d'une âme immortelle, immuable, c'est-à-dire, selon la terminologie métaphysique, d'une âme-substance. Pour M. Bergson par contre, l'âme est essentiellement *vie* et *mouvement*. Dans ce sens, M. Bergson a raison : la pensée est un *acte*, le caractère se traduit par une suite d'*actes ;* ces actes ne sont pas l'expression de facultés abstraites, mais s'expliquent par l'ensemble de la personnalité vivante, et ils sont tantôt plus automatisés, tantôt plus profonds, c'est-à-dire plus libres.

Il n'est donc pas possible, comme le voulaient les sensualistes et les psychologues associationnistes anglais, de construire la pensée par le dehors, en la recomposant au moyen d'éléments extérieurs tels que les sensations pures, prises comme des photographies du monde physique, ou les images pures, résidus de ce que les sensations auraient de commun, ou les signes qui fixent les idées et ainsi de suite : nous verserions ainsi dans un intellectualisme inerte, et l'esprit ne serait que le jeu d'éléments abstraits. Prenons, au contraire, n'importe quel état conscient : nous ne pouvons le séparer de la vie qui l'anime par le dedans, de ses nuances sensibles, de notre effort, des désirs qu'il éveille en nous ; pour faire comprendre cette *pénétration* de tous les états de notre vie intérieure, M. Bergson a recours à l'*intuition :* la pensée décompose, l'intuition fait éprouver la vie de l'ensemble.

Dès lors, la seule réalité que nous atteignions jamais est précisément celle que nous pouvons atteindre intégralement dans l'intuition ; car ce qui

résulte du travail de décomposition fait par la pensée, ce sont des analyses, des abstractions, c'est l'application de la mesure à certains aspects pris isolément, mais ce n'est pas le sens du vécu : or, la nature de l'intuition est telle que la réalité visée par elle est nécessairement psychologique, vue par le dedans, mouvante, éclairée d'une lumière intérieure. Nous avons une intuition directe de la vie en notre propre vie, et si de même, nous voulons saisir intégralement la vie d'autres êtres que nous, nous devons nous transporter en eux, par une sympathie intellectuelle, nous placer au centre même des systèmes de mouvements et des organismes dont nous désirons comprendre le sens véritable. Or, c'est ce que la science ne fait pas. Nous l'avons vu dans l exposé. On a sans doute dit et répété que si cependant la science ne passait pas de l'hétérogène et du qualitatif à l'homogène de la quantité, par le nombre et la mesure, elle ne réaliserait aucun progrès; aussi M. Bergson accorde-t-il qu'elle fait bien ce qu'elle fait, mais qu'elle méconnaît son véritable rôle, si elle prétend découvrir ainsi la vivante réalité. Si l'abstraction scientifique nous éloigne de la réalité vivante, il se produit cependant aujourd'hui, constate M. Bergson, dans les conceptions de la physique contemporaine, un mouvement en retour par lequel elle semble se corriger elle-même et se rapprocher de la vie : l'atome, par exemple, est de moins en moins considéré comme un élément; il n'est que le point idéal de rencontre de forces et de tendances.

Quoi qu'il en soit, la philosophie, dès qu'elle prend comme tâche de justifier la science, de fonder la certitude scientifique sur l'étude des idées utilisées dans les sciences. n'aboutit qu'à des cadres vides; et lorsqu'ensuite elle veut, des abstractions ainsi obtenues, déduire le monde réel, elle fait fausse route : d'où la nécessité, pour le philosophe, d'invertir le travail de l'esprit.

Voilà une critique qui atteint certainement un grave défaut commun aux systèmes des savants et à la manie logique de certains rationalistes : nous l'appellerons l'*intellectualisme*. En tant que M. Berg-

son condamne cette tendance, qui n'est pas une métaphysique, mais un défaut inhérent au raisonnement des écoles philosophiques, nous ne pouvons que l'approuver.

Cependant l'opposition entre science et philosophie ne nous semble pas irréductible, et voici pourquoi. Si la science était un langage conventionnel, fixé sans espoir de transformation, M. Bergson aurait raison; mais la science se modifie en réalité constamment, et il suffit parfois que certains phénomènes soient mieux étudiés et mieux connus pour qu'ils obligent les savants à abandonner un grand nombre de leurs hypothèses et à trouver entre les lois antérieurement admises des combinaisons nouvelles : ainsi la connaissance de l'électricité a eu un retentissement dans les théories de la lumière ainsi qu'en chimie et en biologie; chaque fois que l'esprit humain pénètre dans des ensembles de faits inconnus auparavant, il ne se contente pas d'ajouter à ses conventions scientifiques quelques notations supplémentaires, mais il modifie profondément ses conceptions et ses notations antérieures : dès lors, est-il permis d'isoler la science, de la vie de l'esprit? Je ne le pense pas. A suivre M. Bergson, on croirait que la science ait dans la majeure partie de son développement, obéi à des habitudes dominées par les besoins pratiques de l'action et par la société plus qu'à l'activité de la pensée; c'est ce qui expliquerait la conception mécaniste de la nature. Il nous semble au contraire que ces tendances sociales attribuées à la science, conduiraient, comme dans les religions primitives, à un animisme universel.

Ensuite, il ne nous semble pas légitime non plus, au point de vue psychologique, de séparer raison et intuition comme deux sortes d'actes de l'esprit; raison et intuition ne nous paraissent pas deux réalités psychologiques opposées, mais il n'y a pour l'esprit qu'une réalité, qu'il s'efforce de mieux connaître chaque jour, et cette réalité est à la fois rationnelle et intuitive ou irrationnelle : elle est rationnelle pour autant qu'on peut la comprendre, l'interpréter par la combinaison d'idées claires et de lois d'ordre; elle

est irrationnelle en ce sens que les combinaisons possibles qui s'y rencontrent sont en nombre infini, qu'elles se multiplient, se transforment sans cesse, et que leurs modes de manifestation ne sont jamais absolus et *abstraits*, mais toujours individuels et *vivants*. En tant que le réel s'explique par des lois et des rapports, il est rationnel; en tant qu'il est mouvement dans la nature, sentiment dans la conscience, il est individuel, infini, irrationnel.

Mais dans la conscience même qui, selon M. Bergson, est essentiellement qualitative et nous donne le vécu sous forme de *ressenti*, d'immédiat, il n'y a jamais cependant ni senti ni vécu *pur*, ni d'autre part rationnel *pur* : toute impression, aussi intuitive, aussi immédiate qu'elle soit, est toujours doublée d'une *idée*, expression d'un acte de réflexion qui nous permet précisément, par après coup, de ne pas la perdre tout entière, mais de nous en souvenir : c'est l'*idée* qui rend possible l'existence même de la conscience que nous avons des choses et de nous-mêmes, et les sentiments les plus profonds et les plus directs disparaîtraient avec le moment même qui les a provoqués, sans l'idée que nous en conservons. Dans notre conscience il n'y a pas d'intuition pure; et inversement l'idée n'est jamais purement abstraite : elle vit, parce qu'elle est l'expression de l'*acte* par lequel l'homme, en tant qu'être pensant, prend contact avec le monde. (Voir notre étude sur JULES LAGNEAU ET LA MÉTHODE RÉFLEXIVE, *Revue du mois*, Paris, 1906.)

Si donc nous partons de la conscience, nous constatons que le senti, le qualitatif n'est pas une réalité posée en dehors du système des idées, mais n'est connu qu'à travers celles-ci; et inversement, les idées que nous avons des choses et de nos propres sentiments ne sont pas des abstractions purement intellectuelles, nées de l'application de catégories déterminées d'avance, mais elles résultent du travail actif de la pensée, de la synthèse qui est ce travail même et qui consiste à choisir, à grouper en une unité, caractérisée par la *pénétration intérieure*, les aspects qui, sans l'acte de l'esprit ou synthèse mentale, s'effriteraient en une multiplicité inconsistante.

Et dans la science, d'autre part, nous découvrons le même travail : l'esprit tâche d'imiter, dans ses conceptions, ses calculs, ses lois, les systèmes de faits naturels qui s'imposent à lui par leur cohésion ; mais ces systèmes ne sont ni éternels, ni isolés les uns des autres : et ici encore, chaque jour fait découvrir des combinaisons nouvelles et la nature apparaît à la fois comme infinité inépuisable et comme tendance à l'unité.

Dès lors, quel doit être le rôle de cette philosophie rationaliste et idéaliste à laquelle M. Bergson reproche son amour de l'abstraction pure ? Est-il vrai qu'elle substitue inévitablement des formules au réel, et prétende le construire au moyen d'une logique entêtée ? Sans doute les philosophes ont-ils le défaut, bien humain, de douer d'une puissance artificielle les rapports idéaux dont ils ont trouvé la définition : cependant, la recherche de ces rapports universels (être, devenir, mouvement, ordre, etc.) n'a-t-elle aucune force et nous détourne-t-elle à jamais du réel ? Il nous semble au contraire que nous ne pouvons nous faire une idée *précise* du réel que là où il présente quelque degré d'organisation et toute organisation est déterminée, s'explique par des rapports de pensée que la raison humaine s'efforce de comprendre et de traduire. Mais si le réel apparaît comme rationnel à notre analyse, il est d'autre part vécu et ressenti par nous d'une manière émotive : il ne s'explique donc pas tout entier par les combinaisons que notre logique établit entre les rapports universels qu'elle a découverts. Quand avec l'intellectualisme on répond affirmativement aux désirs de la pensée pure, on s'expose aux critiques les plus justifiées, et contre l'intellectualisme M. Bergson a raison : mai nous lui demanderons s'il considère le rationalisme comme condamné, nécessairement, à dégénérer en un intellectualisme de pure forme. Ce jugement nous paraîtrait sévère, et M. Bergson lui-même n'admet-il pas les philosophies des grands penseurs, en affirmant que l'intuition n'y manque en vérité jamais ?

III. — L'Harmonie.

Il nous reste à présenter quelques remarques au sujet de difficultés que rencontre à nos yeux le réalisme qualitatif de M. Bergson, en dehors de la psychologie, c'est-à-dire comme métaphysique générale. Elles me paraissent aussi complexes que celles de l'intellectualisme. Nous tenons à dire qu'à notre avis, jamais aucun système métaphysique ne pourra être *définitif*, à cause même de l'infinité des choses que nous ne connaissons pas et des possibilités nouvelles qui se réaliseront dans le futur. L'esprit métaphysique est légitime sans doute, il peut être l'expression la plus haute de l'effort humain; mais son honneur est de se renouveler, de se transformer; chassons d'abord le dogmatisme, quel qu'il soit, positiviste comme religieux, matérialiste comme spiritualiste; le système philosophique qui nous contente aujourd'hui n'est qu'un stade transitoire de la recherche inassouvie qui entraîne l'esprit.

Plaçons-nous pour le moment, avec M. Bergson, sur le terrain d'une métaphysique fondée dans l'intuition, et examinons celle-ci : admettons entre science, langage et vie sociale, d'une part, métaphysique et intuition, d'autre part, la différence établie par lui et considérons le premier de ces deux groupes comme issu de l'action pratique et engagé dans un système d'abstractions, de signes et de symboles, tandis que le second groupe désigne une vision profonde, directe, exempte de toute convention, une connaissance des choses par l'intérieur, dans leur mouvement vivant et réel. L'intuition directe du mouvement intérieur de notre vie, avec ses nuances et ses sentiments, existe; elle nous fait saisir la réalité psychologique, elle nous rend en outre capables de nous transporter, par la sympathie intellectuelle, au cœur de tout être; elle nous fait voir la nature non plus par le dehors, projetée dans l'espace homogène, immobilisée par le nombre, mais dans son animation intime.

A ce point de vue, la quantité et le mécanisme

invoqués par les sciences exactes paraissent insuffisants; leurs formules nous aident à fixer ce qui s'automatise, mais non la profonde et vibrante réalité; pour celle-ci le mouvement ne se mesure pas, ne se laisse pas ramener à des comparaisons avec d'autres mouvements pris pour unité; ce procédé de connaissance substitue la quantité homogène à la valeur propre de ce qui se meut; mais si nous voulons garder à la réalité sa valeur, nous ne pouvons la figer en formules; il faut même que nous trouvions le moyen de respecter ses nuances et nous pouvons le faire en la traduisant en autant d'images différentes que nous voudrons décrire de moments.

Raisonnons dans l'hypothèse d'une telle métaphysique qualitative : tout mouvement répond à une réalité psychologique, en tant que tout mouvement est le symbole extérieur d'une *tension* et que toute tension est une réalité psychologique, se comprenant au moyen de ce que nous ressentons dans l'effort. Extérieurement, l'effort est le déploiement, dans l'espace, d'une tension, mais *en réalité* chaque tension, par son essence, est intérieure, non spatiale; elle est concentrée sur elle-même et sentie avec sa nuance propre; chaque tension est donc une réalité qualitative originale. Autant de genres de mouvements, autant de différences dans le caractère de la tension; certaines formes de tension sont plus monotones et plus pauvres, leurs effets se mécanisent plus aisément; d'autres sont plus originales, plus complexes, leur réalité psychologique est plus riche, elles se rapprochent de ce que nous appelons chez l'homme un acte libre.

Cela étant, tous les mouvements soit isolés, soit pris en groupes, traduisent autant d'actes intérieurs, immédiats, vivants, individuels.

D'autre part, nous constatons dans la nature un certain *accord* entre les mouvements : c'est ce qui permet de formuler, par exemple, les lois des systèmes de mouvements tels que ceux de la rotation de la terre et de sa translation autour du soleil, ou les lois que la physique et la chimie reconnaissent, ou enfin d'expliquer la nutrition, la reproduction et l'équilibre

vivant des organismes ; et si la science constate en tout cela des ensembles de mouvements réalisant une certaine harmonie, l'intuition que nous avons de notre vie psychologique nous révèle aussi. entre les états intérieurs si divers que nous y découvrons, entre les sentiments et leurs nuances multiples, les idées, les efforts, les volitions, une cohésion, une *synthèse*, une profonde unité : M. Bergson le reconnaît lui-même.

Il est incontestable que l'on ne peut nier, à quelque point de vue que l'on se place, l'existence d'un certain accord, d'un certain nombre de systèmes, ou si l'on préfère un terme plus vivant, de tendances qui se combinent pour la formation de certaines harmonies ; et l'on constate ensuite que les harmonies étudiées répondent à une réalité : notre *moi*, aussi bien que la durée des organismes vivants, ou encore la stabilité de certains systèmes mécaniques, physiques et chimiques en fournissent la preuve. Cette stabilité, objectera-t-on, peut souvent s'expliquer par la répétition et l'habitude; mais l'habitude elle-même est le résidu de lavie, et quand nous envisageons soit un organisme animal, soit notre conscience, il devient évident que l'habitude n'explique pas ce qui constitue la vie même. Bien plus, selon le réalisme qualitatif, c'est entre des tensions intérieures et vivantes, entre des réalités psychologiques que l'accord se produit, et c'est par elles qu'il est juste de l'expliquer.

Quel est le principe de cet accord ? Il nous semble que M. Bergson n'ait pas encore envisagé ce problème, qui nous paraît inévitable dans son système et de première importance au point de vue moral. Il a du reste été envisagé par les penseurs qui ont admis des réalités qualitatives comme principes constitutifs des choses. Entre toutes ces réalités en mouvement on peut expliquer l'accord par le *hasard;* c'est la solution de plusieurs sophistes : l'équilibre est une heureuse rencontre; nous ne savons rien de plus. Mais alors la science et le langage ne saisissent que des apparences ; toute loi, naturelle ou sociale, n'est que convention; nos conceptions sont passagères et

simplement utiles pour le moment; quant à la réalité, sans doute l'entrevoyons-nous dans l'intuition, mais elle naît et disparaît avec chaque intuition particulière; elle est devenir, changement, hétérogénéité. L'*absolu* est que chaque chose devient sans cesse différente d'elle-même, et nouvelle. En dehors du senti immédiat, variable pour chacun et autre en chacun selon le moment, il n'y a rien que l'on puisse connaître avec certitude.

Mais cette doctrine ne satisfait pas l'esprit humain, car l'expérience même montre, à travers nos connaissances scientifiques comme dans la vie intérieure, l'existence d'un accord plus profond, plus stable que celui de l'heureuse rencontre et du hasard. Par conséquent, si l'on veut se maintenir au point de vue du réalisme qualitatif, on doit chercher une solution plus ferme : entre ces tensions, ces volontés originaires qui sont au cœur de toutes choses, on suppose alors un lien véritable; mais quel est-il? L'homme n'a pas conscience de ce lien universel, de cet accord, et il serait illusoire de le demander à des milliers d'êtres dont la conscience est moins claire encore que celle de l'homme : l'accord se produit donc en dehors de la volonté exprimée par les individus; la science en signale les effets, mais nul ne sait comment il se produit. Et s'il est inconscient, nous ne comprenons pas, aujourd'hui du moins, par quel processus il s'établit. Peut-être l'expérience réussira-t-elle mieux un jour; en attendant, on suppose avec les romantiques l'existence d'une poussée intérieure, d'un rapprochement spirituel et mystérieux de tout ce qui se meut; on admet un principe profond d'amour et de vie qui unirait, par une invisible attraction, la nature entière : telle fut la pensée de bien des poètes et des philosophes au commencement du XIX[e] siècle, et nous en percevons encore, plus près de nous, les échos dans l'œuvre de Guyau.

Les théories transformistes ont été, plus qu'elles ne paraissent de prime abord, influencées par cette conception romantique de la vie, et nous la retrouvons, mais avec une solution tout opposée, chez ceux qui résolvent le problème de la prédominance de certaines

lois, de certaines harmonies chez les êtres, en imaginant une lutte dans laquelle les tendances les plus énergiques dans les mouvements, et les individus les mieux constitués l'emportent, deviennent des centres d'action, expriment la vie plus fortement que d'autres ; dès lors, ils entraînent les autres dans leur orbe, les mouvements de moindre importance fondant leurs vibrations dans les mouvements dominateurs, les individus forts absorbant les faibles ou les asservissant : cette conception sortie de la source inépuisable des idées romantiques s'est imposée au transformisme biologique et se prolonge dans la morale; elle se trouve en dernier lieu chez Nietzsche, son représentant le plus éminent.

L'accord entre les choses peut enfin, tout en restant caché à celles ci, émaner non pas de l'inconscient, comme dans les théories précédentes, mais d'un idéal supérieur posé d'avance, ou d'une suprême conscience, et alors l'harmonie serait la réalisation de cet idéal ou de cette pensée divine, soit que l'on considère l'idéal comme immanent à tout ce qui vit (ce qui est l'esprit du panthéisme), soit qu'on le considère comme un Dieu éternel et conscient : et l'on rencontre alors des hypothèses telle que fut, pour ne citer qu'un exemple célèbre entre tous, l'harmonie préétablie de Leibniz.

Peut-être M. Bergson, avec son génie pénétrant et subtil, nous donnera-t-il une interprétation nouvelle de ce problème déroutant; nous l'espérons du moins.

Telles sont, nous paraît-il, les solutions essentielles que le réalisme qualitatif peut apporter au problème métaphysique de l'accord entre les points de vue multiples de l'univers, qu'il considère comme une association immense de consciences individuelles : cet accord s'explique ou par le hasard, ou par l'amour, ou par la force, ou par Dieu.

Pour le rationalisme, au contraire, la réalité dernière n'est pas psychologique ni individuelle; elle consiste en rapports, et l'intuition ne fournit jamais à la réflexion de principes immédiats et irréductibles, mais des composés complexes qu'il faut analyser et qui apparaissent finalement comme autant d'équi-

libres entre des tendances ; ces tendances ne se comprennent à leur tour que comme des combinaisons entre des formes d'ordre, et ces dernières répondent à des rapports universels qui expliquent tout ce qui est défini et organisé. Le réel ne n'en sépare pas ; dans toute réalité il y a du défini et de l'organisé, mais aussi la possibilité de combinaisons nouvelles. En ce sens, science et philosophie travailleraient au même édifice.

L'organisation de l'univers reposerait non sur le hasard, ni sur une force mystérieuse, ni sur le triomphe des représentants les plus énergiques de cette force, ni sur un plan divin, mais sur un accord de plus en plus étendu entre les différents êtres ; ce ne serait pas la lutte pour l'existence, mais l'accord pour l'existence, la solidarité, qui en serait la formule ; cet accord, en effet, se réalise plus complètement à mesure qu'il se forme dans la nature des organisations mieux ordonnées dont l'existence repose sur le fonctionnement synergique, bien équilibré, des différents groupes de cellules ; il se réaliserait dans la société à mesure qu'une distribution plus équitable des moyens d'existence ainsi qu'un emploi plus judicieux des facultés de chacun introduirait plus de justice et plus de sympathie parmi les hommes. L'on aperçoit immédiatement les conséquences d'une philosophie largement rationaliste, si l'on n'oublie pas qu'une semblable philosophie doit garder assez d'ampleur pour transformer constamment ses principes et les adapter aux découvertes que nous révèle à chaque instant l'étude de la nature et aux transformations qu'exige chez l'homme l'effort de l'individu vers une personnalité et une liberté plus grandes : et j'entends par personnalité ce caractère psychologique en vertu duquel l'homme passe de la multiplicité des impressions qui l'assaillent à l'unité du vouloir ; la liberté qui en résulte est précisément à la fois cette ressemblance que définit M. Bergson, entre le caractère profond et les actes, ainsi que la libération de l'esprit par rapport à tout ce qui peut le diminuer, erreurs, superstitions, craintes et conventions. Ne pourrait-on pas concilier ainsi la liberté rationnelle de Spinoza et

le mouvement de l'esprit sans lequel elle reste incompréhensible, avec les revendications de M. Bergson et le rôle éminent qu'il accorde à l'immédiat, au vécu, à la réalité psychologique? M. Bergson ne voit-il pas dans l'effort, dans la tension, la possibilité d'une interprétation de ce genre? Et, enfin, l'accord entre les efforts et les tensions considérées comme réalités psychologiques dans la nature entière ne s'interpréterait-il pas au moyen de l'idée d'équilibre et d'harmonie qui explique le passage de la multiplicité des impressions et des actes à une unité supérieure et plus stable?

Dès que le rationalisme ne décolore pas la vie, dès qu'il évite de la soumettre à des lois étroites et qu'il renonce à substituer, par un excès d'intellectualisme, des abstractions et des symboles à la valeur propre de tout ce qui vit, ne complète-t-il pas heureusement, par les notions d'ordre et d'harmonie, ce qu'il y a de trop individualisé et de trop impressionniste dans un réalisme qualitatif tout en images intuitives?

Telles sont les réflexions que nous suggère, en fin de compte, la philosophie de M. Bergson : elles témoignent suffisamment de notre admiration et de notre reconnaissance pour que nous puissions nous abstenir de louanges dont l'expression demeurerait en deçà de nos sentiments.

GEORGES DWELSHAUVERS.

CŒUR-DE-BOHÈME

Comédie fiabesque en un acte

Musique de scène de Charles Mélant

A mon cher ami Félix Bodson,
le délicieux poète de « Pierrot Millionnaire ».

L'amour est enfant de Bohême,
Et le cœur vole après l'amour !
Que le refrain soit long ou court,
Il ne change rien au poème !

Pierrot c'est l'éternel rêveur,
Arlequin le Don Juan fantasque !
Mais sous la farine ou le masque,
Ils ont tous deux le même cœur.

Si la Célimène étourdie
Perd quelquefois au premier tour,
Soyez sans craintes car l'amour,
C'est l'éternelle comédie.

Colombine sait qu'à ce jeu
Elle gagne toujours la belle,
Mais pour mieux gagner, la cruelle
Fait tout d'abord la part du feu.

PERSONNAGES :

PIERROT. ARLEQUIN. COLOMBINE. LISETTE.

La scène est à Bergame, vers 1780.

Le décor représente la chambre de Colombine. Riche salon Louis XVI. Une porte au fond, une autre à droite. Une fenêtre à gauche, à travers laquelle on aperçoit les arbres d'un mail.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLOMBINE, LISETTE.

COLOMBINE, couchée sur un sofa.

J'ai, Lisette, aujourd'hui l'âme en mélancolie !

LISETTE.

Vous êtes cependant encore plus jolie
Que d'habitude.

COLOMBINE.

Oh ! non, flatteuse !

LISETTE.

Si je mens,
Madame, je veux bien perdre tous mes amants !
Mais pourquoi donc votre gaieté s'est-elle enfuie,
Dites ?

COLOMBINE.

Je ne suis pas heureuse : je m'ennuie !

LISETTE.

Pas heureuse et pourtant, Madame, tout sourit
A vos désirs : les dons du cœur et de l'esprit
Sont en vous si nombreux que chacun vous proclame
La plus divine et la plus fine de Bergame.
Les satins, les brocarts et les perles d'Ophir,
Les bracelets mêlés aux colliers de saphir,
Ce qui peut ajouter une grâce à vos grâces,
L'art de tous les pays et de toutes les races,
Les meubles les plus beaux, les coussins les plus [doux
Composent un décor qui soit digne de vous,

Et dans votre boudoir, oh! marquise d'Aurore,
Chacun vous flatte, vous courtise et vous honore,
Car vous plaire un instant, Madame, est un honneur!

COLOMBINE.

Je cherche un peu d'amour parmi tout ce bonheur,
Pour répondre à celui dont la clarté pénètre
En moi, comme un parfum qui grise tout mon être.
Quand un divin frisson s'éveille dans mon cœur,
Quand ma beauté sourit d'un grand rire vainqueur,
Quand tout devient amour et quand tout est lumière.
Et quand mon âme blanche en sa candeur première
Sent palpiter en elle un infini d'espoir,
J'ai pour amour suprême un amour de boudoir;
Tous ces petits marquis subtilisant leur pose
Me font des madrigaux fleuris à l'eau de rose,
Et Silvio, l'abbé, le jeune et le barbon,
M'offrent un peu d'amour comme on offre un bonbon.

LISETTE.

Mais Pierrot?

COLOMBINE.

Celui-là, c'est bien une autre affaire!

LISETTE.

Il vous aime pourtant!

COLOMBINE.

Oui; son amour diffère
Des autres; comme on est fat il est langoureux.
Pierrot qui croit m'aimer n'est pas même amoureux;
Pierrot ne m'aime pas car il aime la lune :
Oui, le Pierrot blafard qui s'en vient à la brune

Errer sous mon balcon pour me faire la cour,
En me guitarisant sa romance d'amour,
Le chevalier Pierrot, le seigneur le plus riche
De Bergame, malgré tout l'amour qu'il affiche
Pour moi, bien que Pierrot me suive pas à pas,
Non, Lisette, mon amoureux ne m'aime pas.

LISETTE.

Vous le croyez?

COLOMBINE.

Non, non! Le Pierrot bergamasque
En pourpoint de satin, qui rêve sous son masque
De farine, est toujours l'éternel et divin
Rêveur, dont la chimère aime un beau rêve en vain.
Il se leurre lui-même en aimant l'autre ou l'une :
Le Pierrot de Bergame aime toujours la lune.
Le beau mime enfariné
Qui s'en va, l'air étonné,
De l'une
A l'autre, avec ses amours,
Aime en chacune, toujours,
La lune.

Dans son blanc costume, il a
L'air d'errer avec Gille à
Cythère,
Et Léandre, en muscadin,
Les conduit dans le jardin
Lunaire.

Quelqu'un sur son violon
Essaye un arpège long ;
Comme une
Plainte se module l'air;
C'est Pierrot qui chante au clair
De lune.

LISETTE.

Pauvre Pierrot! Vous êtes dure en vérité
Pour lui; quand il verra votre sévérité
Sa douleur sera grande et pour qu'il s'en console...

COLOMBINE.

Bah! qu'importe à Pierrot où son amour s'envole!
Autre chose m'occupe et j'en veux faire part
A ton cœur : chaque jour, Lise, après le départ
De Pierrot, quand la nuit vaporeuse et subtile
Avec ses doigts de fée égrène sur la ville
Les lys mystérieux du rêve, un cavalier
Vient se poster sous ma fenêtre, l'air altier,
Manteau couleur muraille et loup sur la figure,
Mais on peut deviner pourtant à la tournure
Qu'il n'a rien d'un croquant dans son incognito.
Donc là sous mon balcon, drapé dans son manteau,
Sans crainte d'attirer par tout son tintamarre
Le guet ou les voleurs, il gratte une guitare [gris?
Et chante : est-ce un buveur chantant quand il est
Devine? Il vient à l'heure où tous les chats sont gris.

LISETTE.

Je ne devine pas quelle est son origine.
Habite-t-il Bergame ou bien non?

COLOMBINE.

J'imagine
Que c'est quelqu'étranger venu d'un ciel lointain,
Marquis français ou bien marquis napolitain,
En quête d'aventure au hasard du voyage,
Et qui cache son cœur en masquant son visage.

Mon inconnu sans doute est un beau ténébreux,
Et l'un de ces voleurs de cœurs dont les nombreux
Succès font que partout par leurs charmes visibles,
Ils passent en amour pour être irrésistibles.

LISETTE.

Je le crois.

COLOMBINE.

Mais pourtant je veux — c'est entendu —
L'aimer un peu !

LISETTE.

D'où vient ?

COLOMBINE.

C'est du fruit défendu !
J'aurai l'air de tromper Pierrot.

LISETTE.

Le beau trophée !
C'est de ce Don Juan-là que vous êtes coiffée ?

COLOMBINE.

J'ai dessein de l'attendre et de le recevoir,
S'il vient chanter sous mon balcon.

LISETTE.

Je voudrais voir
Ce que dirait Pierrot d'une telle visite ?

COLOMBINE.

Je ne vois pas en quoi la chose est insolite

Si je sais sauver les apparences et si
Je ne déroge pas en admettant ici
Le visiteur qu'on peut recevoir tête haute :
La honte vient du titre et non pas de la faute,
Et l'on peut s'excuser de faire un faux pas quand
C'est au bras d'un marquis et non pas d'un croquant.

(Dans la rue on entend préluder une guitare.)
(Lisette va soulever le rideau et fait à Colombine signe de se taire.)
(Dans la rue, la voix d'Arlequin chante les couplets suivants :)

Je suis un troubadour qui passe,
Châtelaine, au chemin d'Amour.
Ivre de rêve, ivre d'espace,
Je suis un troubadour qui passe
Au pied de la haute terrasse.
Accueille le gai troubadour :
Je suis un troubadour qui passe,
Châtelaine, au chemin d'Amour.

LISETTE.

Comme sa voix est tendre et sa chanson galante.

COLOMBINE.

Et comme il chante bien sur sa musique lente.

(La voix reprend.)

Pour fleurir ton âme j'apporte
Les roses du jardin d'Avril;
Ouvre ton cœur, ouvre ta porte!
Pour fleurir ton âme j'apporte
Les fleurs dont l'odeur douce et forte
Endormiront ton cœur subtil.
Pour fleurir ton âme, j'apporte
Les roses du jardin d'Avril.

LISETTE.

Il faut cueillir, Madame, une fleur du bouquet
Qu'offre le troubadour de son geste coquet.

(La voix chante encore.)

Ouvre ta porte, ma jolie,
Ouvre ton cœur : je suis l'Amour!
Un peu de rêve et de folie!
Ouvre ta porte, ma jolie,
Oh! Châtelaine d'Italie!
A la chanson du troubadour.
Ouvre ta porte, ma jolie,
Ouvre ton cœur : je suis l'Amour.

COLOMBINE.

Oui; je veux recevoir l'amour qui sollicite
Le droit d'être galant tout en restant licite.
J'aime fort sa ballade et je veux lui prouver,
A ce chanteur, qu'on peut à Bergame trouver,
Lorsque l'on chante bien, quelqu'un qui vous écoute.

(Lisette sort et revient quelques instants plus tard avec Arlequin, masqué du loup noir et drapé d'un grand manteau sombre. Après l'avoir introduit, Lisette se retire.)

SCÈNE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Salut au troubadour qui passe sur la route!

ARLEQUIN.

Salut, oh Châtelaine! à celle dont la main
Daigna faire ce geste au passant du chemin!

COLOMBINE.

Qui donc es-tu?

ARLEQUIN.

Je suis le Chevalier Mystère,
J'ai fait avec Watteau le voyage à Cythère,
Je suis un amoureux qui cherche en vain l'amour,
Je suis une chanson qui passe et fait la cour
A tous les cœurs, je suis la jolie aventure,
Je suis celui qui va, la batte à la ceinture
Et la guitare au dos, en ayant bien souvent
Pour guider mon caprice un caprice du vent.

COLOMBINE.

Sous quel ciel es-tu né?

ARLEQUIN.

Sous le ciel d'Italie.

COLOMBINE.

Ton père?

ARLEQUIN.

Le Hasard.

COLOMBINE.

Ta mère?

ARLEQUIN.

La Folie,
Car j'ai l'esprit du peuple et l'habit d'un coquin.

COLOMBINE.

Quelle est ta ville?

ARLEQUIN.

Naple.

COLOMBINE.

Et ton nom?

ARLEQUIN.

Arlequin.

(D'un geste il fait tomber son manteau noir et apparaît dans son costume bariolé d'Arlequin.)

Fils d'un peuple à l'esprit ailé,
Je suis Arlequin, le beau mime,
Le pupazzo bariolé;
Enfant de la foule anonyme,
Je suis roi de la pantomime;
Aimé partout, libre et vainqueur,
J'ai la satire pour escrime,
Et je vole où vole mon cœur.

Dans mon habit arc-en-ciellé
Je suis parti, fier et sublime,
Chantant mon couplet barbelé
De pointes fines où je lime
Des vers méchants que j'envenime.
Je raille les travers, moqueur,
Avec tout l'esprit qui m'anime,
Et je vole où vole mon cœur.

Je suis l'Amour échevelé
Qui plane toujours sur la cime.
Je suis le Lyrisme envolé
D'un cœur qui chante, voix infime,
Par la voix claire de la Rime.
Pour m'attrister nulle rancœur
Voyant ma gaieté ne m'opprime,
Et je vole où vole mon cœur.

ENVOI.

Beauté dont mon cœur est victime,
Aimez-moi : je suis le bonheur !
Je suis Arlequin, le beau mime
Et je vole où vole mon cœur.

COLOMBINE.

Bravo. J'aime tes vers !

ARLEQUIN.

Et m'aimes-tu moi-même ?

COLOMBINE.

Le fat ! Pourquoi déjà t'aimer ?

ARLEQUIN.

Je veux qu'on m'aime
Pour le bonheur d'aimer. Je t'aime !

COLOMBINE.

Ecornifleur !
Vous cueillez votre amour comme on cueille une fleur,
Et l'amour durera ce que durent les roses :
L'espace d'un baiser.

ARLEQUIN.

Pourquoi prendre des choses
Autre chose que leurs parfums : un madrigal
Vaut un baiser!

COLOMBINE.

C'est un amour de carnaval,
Qui va de l'une à l'autre inconstant et fantasque!

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas?

COLOMBINE.

Merci; je vous connais, beau masque.

ARLEQUIN.

Imaginez un peu que je dise ceci :
Je vous aime, et je veux que vous m'aimiez aussi;
L'amour est libre et gai, sans entraves moroses;
C'est, quand on le comprend, la meilleure des choses :
Une passade, un rien, un désir, un soupçon,
Car vous êtes jolie et je suis bon garçon!
Il faut le déguster comme du bout des lèvres
Du chocolat trop chaud dans des tasses de Sèvres.
On l'aspire, on le hume, on en prend ce qu'il faut,
De peur de se brûler quand l'amour est trop chaud :
Voulez-vous du goûter, j'en offre le service.
On peut de temps en temps se passer ce caprice.
Caprice, rien de plus; l'amour est un bambin :
Monsieur de Beaumarchais l'a nommé Chérubin.
Or il est comme lui libre, joyeux, volage;
C'est pour avoir aimé que l'on aime à notre âge;
On en garde surtout le souvenir défunt,
Car l'amour laisse en nous la douceur d'un parfum,
Et je veux que plus tard lorsque, par maladresse,
J'aurai pris une femme au lieu d'une maîtresse,

Je puisse encor un jour, en repensant à vous.
— Parmi mes souvenirs vous serez le plus doux! —
Me dire — et ce sera ma pénitence humaine —
« J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène! »

COLOMBINE.

Le couplet est alerte et je le goûte fort;
Vous pratiquez, je vois, l'amour à la Chamfort.
Mais je préfère, moi, pour corser le programme,
Un amour plus profond!

ARLEQUIN.

Il est profond, Madame,
Mais court!

COLOMBINE.

Qu'il soit plus long, et qu'il soit moins [subtil;
Craignez en tirant trop de casser votre fil,
Et qu'enfin dans l'amour qu'il faut à votre guise,
Le fin du fin, mon cher, ne se volatilise!

ARLEQUIN.

L'amour jeune est le seul dont puisse faire don
Mon cœur, car Cupidon vieux n'est plus Cupidon,
Et malgré les efforts que feraient nos deux zèles
C'est pour être inconstant que l'Amour a des ailes.
Son inconstance même est sa sincérité :
S'il ne vous aimait pas, aurait-il arrêté
Son vol, quand il a toutes les fleurs à la ronde,
Pour préférer la fleur de votre beauté blonde.

COLOMBINE.

Et que restera-t-il quand il aura passé?

ARLEQUIN.

Le souvenir!

COLOMBINE.

Il restera le cœur froissé!

ARLEQUIN.

L'espoir!

COLOMBINE.

Ou le regret.

ARLEQUIN.

Qu'importe ce qui reste,
Car ce qu'il faut surtout c'est la beauté du geste;
Qu'importe, pour l'amour, ce qui vient après lui :
Car c'est déjà beaucoup que d'aimer aujourd'hui.

(Pierrot apparaît à la porte du fond sans être vu des autres personnages.)

COLOMBINE.

Comment savez-vous donc que vous m'aimez?

ARLEQUIN, lyrique.

Je t'aime!
C'est le mot éternel de l'éternel poème;
Je ne sais pas pourquoi je t'aime, je t'aimais
Depuis longtemps, depuis toujours, mais sans jamais
Avoir vu ton regard répondre à mon sourire!
Qu'importe, si je peux pour finir mon martyre,
— Afin que son parfum puisse enfin m'apaiser —
Cueillir comme une fleur l'âme de ton baiser.

(Il veut l'enlacer.)

PIERROT, de la porte.

Beau jardinier, l'amour n'a pas, vaille que vaille,
Poussé pour vous ses fleurs par dessus la muraille,
Et j'aimerais beaucoup, ô galant jardinier,
Que vous ayez l'amour un peu moins braconnier.

(Il descend.)

SCÈNE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, à Colombine.

Vous plairait-il me présenter, ma chère amie.

COLOMBINE.

Pierrot! C'est mon amant!

PIERROT.

Trève à la raillerie!
Que fait ici Monsieur?

COLOMBINE.

Vous êtes indiscret!
Monsieur me racontait ses voyages.

ARLEQUIN.

C'est vrai,
J'ai voyagé beaucoup, j'ai parcouru la terre
Entière.

PIERROT.

Et vous venez à présent?

ARLEQUIN.

De Cythère.

COLOMBINE.

C'est un fort beau pays.

PIERROT.

Je le connais, merci.

ARLEQUIN.

Les amants de là-bas sont plus polis qu'ici.

PIERROT.

Fallait-il crier gare et frapper à la porte?

COLOMBINE.

Est-ce donc un moulin, pour entrer de la sorte
Que ma maison? Frappez à l'huis : on ouvrira.
Je ne suis pas, mon cher, chanteuse à l'Opéra,
Pour que sans prévenir on entre dans ma loge.
Vous me savez ici : craignez-vous qu'on déloge
A la cloche de bois? Peste! mon cher ami,
Vous jouez les Don-Juan. Ça vous sied à demi,
Croyez-moi! Votre entrée est une maladresse :
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse!

PIERROT.

J'entends.

ARLEQUIN, ironique.

Vous entendez!

PIERROT.

J'entends à demi mot.

COLOMBINE.

Pour conclure, mon cher, vous êtes un pierrot.

PIERROT.

Je m'en doutais un peu ! Quelle mouche vous pique.

ARLEQUIN, prenant une mouche dans une boîte sur la table de toilette.

Celle-ci !

PIERROT.

C'est votre réponse?

ARLEQUIN.

Elle est épique.

COLOMBINE.

Posez-la moi.

ARLEQUIN.

Je pose. Où donc?

COLOMBINE.

A votre choix.

ARLEQUIN.

C'est parfait.

PIERROT, allant à lui.

Vous portez l'épée?

ARLEQUIN.

Elle est en bois.

COLOMBINE, effrayée.

Un duel ! Je ne veux pas !

PIERROT.

Vous en craignez l'issue?
Mais pour qui donc?

COLOMBINE.

Pour moi, si la chose était sue!

PIERROT.

Le prétexte du duel nous importe assez peu,
Et pourrait se trouver dans un propos de jeu.

ARLEQUIN.

Je n'entends rien, ma foi! à ce jeu d'acrobate,
Et je ne me défends jamais qu'à coups de batte!
Si le cœur vous en dit, je suis à la hauteur
Pour vous rendre raison! Mais un duel! Serviteur!

PIERROT.

Vous reculez?

COLOMBINE.

Je vous défends...

ARLEQUIN.

C'est ridicule,
Et c'est devant ce ridicule qu'on recule.
Aux questions d'honneur on est plus indulgents,
Quand on est comme nous, de fort honnêtes gens,
Mais dans votre discours, si j'en saisis le texte,
Il manque tout au moins, pour ce duel, un prétexte.

COLOMBINE, piquée.

Mais j'en suis un!

ARLEQUIN.

Sans doute, et même il est charmant :
On pourrait vous nommer un prétexte alarmant,
S'il existait au monde une femme assez belle
Pour excuser le fait de se tuer pour elle.

COLOMBINE.

C'est cela, votre amour !

ARLEQUIN.

Certes, pour être fort,
Mon amour ne va pas jusqu'à braver la mort.
Je suis l'amour qui passe et sur cette passade
Vous mettez l'éteignoir de votre duel maussade.
Merci ; j'ai l'amour libre et je suis mon chemin :
Vous n'avez pas voulu de mon amour gamin,
Du couplet leste et gai de mon amour frivole,
Et vous avez lâché mon cœur ; mon cœur s'envole,
Et je vole où vole mon cœur !

(Il se drape dans son manteau et sort en chantonnant la romance qu'il fredonnait sous le balcon à la scène Ire.)

COLOMBINE, avec un regret.

Il est parti !

SCÈNE IV.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

Votre sincérité ne l'a pas converti !
L'oiseau s'est envolé.

COLOMBINE.

Mais c'est ce dont j'enrage :
Je vous reproche, à vous, d'avoir ouvert la cage.

PIERROT.

Je vous reproche est admirable... en vérité
Suis-je ou non, votre amant?

COLOMBINE.

Si vous l'avez été
Je ne m'en souviens plus et si vous devez l'être
Il ne m'en souvient guère. Avec vos airs de maître
Vous arrivez céans, criant haut, cassant tout,
Vous chassez mes amis et pour comble de goût
Vous me faites encor une scène.

PIERROT.

Une scène !
Je n'ai pas dit trois mots.

COLOMBINE.

C'était vraiment la peine
De vous rester fidèle ; on vous aime, on le dit,
On le prouve, et pourtant, comme au bois de Bondy
Vous criez « au voleur », sans vouloir rien entendre,
Sur un simple soupçon. Qu'osez-vous donc prétendre?
Qu'avez-vous vu? Parlez! Que j'étais dans ses bras?
Mais parlez donc? Monsieur me met dans l'embarras
Pour rien du tout. Que va penser de ma conduite
Ce voyageur. Parlez. Vous l'avez mis en fuite;
Il n'a rien dit, rien fait, et d'ailleurs moi non plus ;
Mais parlez donc, parlez. Avec vos airs confus,
Vous restez là penaud! Cherchez donc une excuse ;
Je voudrais bien savoir ce dont Monsieur m'accuse?

Eh bien! parlerez-vous. Nous causions simplement
Lui dans ce fauteuil, moi là-bas, quand mon amant
Tranchant du grand seigneur entre sans crier gare,
Bouscule mes amis en leur cherchant bagarre
Et les fait fuir. Ma foi, vous êtes un butor,
Un rustaud. Voilà votre fait; vous avez tort,
Excusez-vous, voyons! Dites-moi quelque chose!
Parlez, parlez, parlez. Votre mine morose
Et blafarde m'agace et je vais vous giffler!
Et puis... et puis... et puis... voulez-vous bien parler?

(Elle trépigne sur place, simule la crise de nerfs, et s'assied en tournant le dos à Pierrot.)

PIERROT.

Et voilà... C'est prouvé... C'est vrai... j'ai tort, ma [belle...
Mais je crois qu'après ça l'on peut tirer l'échelle.
Mea culpa... J'ai tort...

COLOMBINE.

Ah! vous en convenez!
C'est heureux!

PIERROT.

Oui! J'ai tort... Amen!

COLOMBINE.

Et vous venez
Implorer à genoux votre pardon?

PIERROT, s'agenouillant.

J'implore
Tout ce que vous voudrez et même plus encore :
Je n'y comprends plus rien. J'implore mon pardon
D'avoir vu...

COLOMBINE.

S'il vous plaît!

PIERROT.

D'avoir cru voir!...

COLOMBINE.

Ah! bon.

PIERROT.

D'avoir ici cru voir à cette même place
Ce voyageur galant dont le bras vous enlace
Et qui cherche en riant à vous embrasser.

COLOMBINE.

Fi!

PIERROT.

Oui! mais j'ai vu sans voir.

COLOMBINE.

C'est bien! Cela suffit.
Je daigne encor vous pardonner!

PIERROT.

Quelle indulgence!

LISETTE, entrant.

Ce même voyageur qui demande audience
Se présente à la porte et voudrait pénétrer
Jusqu'à vous.

COLOMBINE, à Pierrot, ironiquement

Faut-il recevoir?

PIERROT, à Lisette.

Faites entrer.

SCÈNE V.

Les mêmes, moins LISETTE, puis ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Bonjour, Cœur-de-Bohême!

ARLEQUIN, très précieux.

Excusez-moi, Madame,
Et vous, Monsieur, d'éteindre un instant votre flamme.
J'ai perdu quelque chose ayant de la valeur
Avant de vous quitter.

COLOMBINE.

Et qu'est-ce donc?

ARLEQUIN.

Mon cœur
L'avez-vous pas trouvé sur le coin d'une table.
Je dois pourtant céans l'avoir laissé.

PIERROT.

Ah! diable!
J'aurai marché dessus. Je croyais, Dieu merci,
Qu'il s'était envolé.

ARLEQUIN.

Je le croyais aussi,
Et je courais après quand soudain je m'avise
Qu'il n'avait pas quitté ces lieux!

COLOMBINE.

J'en suis surprise!
Nous n'avons rien trouvé.

ARLEQUIN.

Pourtant mon cœur est là;
Vous me l'avez volé, vous le gardez. Voilà,
Je vous aime et c'est votre amour que je mendie.

COLOMBINE.

Vous criez au voleur. Je crie « à l'incendie »
Et ça devant Pierrot.

PIERROT, protestant.

Je n'ai rien entendu.
Si j'entendais un mot je veux être pendu
Si je n'aurais pas tort. Ça poussez votre pointe!
Etre aveugle! être sourd! c'est la consigne enjointe.
Je la suis à la lettre.

COLOMBINE, coquette.

Eh! quoi, mon cher Pierrot,
Tu ne m'aimes donc plus? Moi, je t'aime. D'un mot
Rassure mon amour.

ARLEQUIN, à Colombine.

Non! c'est moi qui vous aime.

COLOMBINE.

Je croyais envolé votre cœur de bohème!
N'est-ce pas, cher Pierrot?

PIERROT.

J'ignore!

COLOMBINE.

Mon amour,
Il faudra, ce tantôt, que nous allions au Cour,
En carrosse, et ce soir il faudra qu'on vous prie
D'aller souper ensemble et voir la comédie.

ARLEQUIN.

Je vous y conduirai.

COLOMBINE.

Dis-moi, Pierrot, demain,
Pour aller à ce bal chez le duc Bergamin
Que dois-je mettre et toi que mettras-tu, chère âme?
En quoi seras-tu donc?

PIERROT.

En Othello, Madame.

COLOMBINE.

Je vais me mettre en Desdémone!

ARLEQUIN.

Eh bien! je crois
Que je devrai me mettre en « plus heureux des trois! »

COLOMBINE.

Le plus heureux des trois n'est pas celui qu'on pense!

ARLEQUIN.

Il est en satin vert : c'est couleur espérance,
Et ce nouveau costume est très original.

PIERROT, sans répondre et s'adressant à Colombine.

L'amour est aujourd'hui fin comme un madrigal,
Et dans ce joli jeu de volants, oh! coquettes,
C'est notre cœur qui vole au bout de vos raquettes,
Si bien que dans ce jeu d'amour aérien,
Nous jetons notre cœur et nous n'en gardons rien.
Il est vrai que le cœur brisé se raccommode;
C'est simple, c'est exquis, c'est subtil, c'est commode!
Tous les morceaux sont à vos pieds; nous y tombons:
Voulez-vous de mon cœur, les morceaux en sont bons.

(Il s'agenouille.)

COLOMBINE.

Vous m'aimez donc encor, Pierrot?

PIERROT.

Je vous adore.

COLOMBINE, moqueuse.

Vous m'adorez, vraiment, je n'y puis croire encore.

(Minaudant pour Arlequin.)

Le croyez-vous sincère, Arlequin?

ARLEQUIN.

Pas du tout.
Moi seul vous aime.

COLOMBINE.

Ah! bon! Avez-vous de l'atout
Dans votre jeu? Voyons si vous êtes plus riche.
Jouez.

ARLEQUIN.

Je vous préviens, Madame, que je triche.

COLOMBINE.

Vous trichez! dites-le, mais ne le montrez pas.

PIERROT.

Vous ne croyez donc pas à mon amour?

COLOMBINE.

A bas
Les pattes. Laissez donc parler Monsieur. Il joue.

ARLEQUIN, lyrique.

J'aime tes yeux, ton front, le rose de ta joue,
Et l'or de tes cheveux;
J'aime ton clair sourire où ton esprit se joue,
C'est pourquoi je te veux.

Je veux ton beau corps souple et ta taille qui plie
Entre mes bras ardents,
Et je veux le baiser de ta lèvre jolie
Qui rit entre tes dents.

Viens : des vers fleuriront pour dire ma victoire
A la splendeur du jour
Et tresseront pour toi les lauriers de la gloire
Aux roses de l'amour.

COLOMBINE.

Vous avez, cher ami, l'amour peu bucolique
Et vous aimez du moins par le côté pratique.
Vous allez droit au but, sans muser en chemin.
Qu'en pensez-vous, Pierrot?

PIERROT.

Que l'amour le plus fin

Ne comprend pas l'amour le plus grossier du monde.
Je vous aime, il est vrai, de tendresse profonde,
Lui ne vous aime pas ! Il vous désire?

COLOMBINE.

Eh bien !
Il a raison. L'amour sans le désir n'est rien,
Et votre platonisme est une sotte chose.
C'est perdre votre temps à broyer trop de rose.
Chanson que votre amour vaguement éthéré :
Le sien, s'il est moins beau, du moins reste plus vrai.
Cependant, Arlequin, vous manquez d'éloquence,
Et votre madrigal a trop d'impertinence.
« Je vous veux », c'est fort bien, mais il sied, mon
Pour me persuader, parler d'autre façon. [garçon,

ARLEQUIN.

Vous ne m'aimez donc pas?

COLOMBINE.

Voyez le bon apôtre?

PIERROT.

Ah ! ça, choisirez-vous, Madame, l'un ou l'autre?

COLOMBINE.

Autre guitare. Eh bien ! je ne veux pas choisir.
Je vous garde : j'aurai ainsi double plaisir !
Je vous aime tous deux, sans vous aimer. Je trouve
Que vous vous complétez. D'ailleurs, tout me le
[prouve;
Un homme n'est parfait que par comparaison :
Je compare !

ARLEQUIN.

Comparaison n'est pas raison.
Il faut choisir. L'amour rejette tout partage.
Ce n'est pas un tas d'or qu'on laisse en héritage;
Ainsi, décidez-vous : moi, je veux tout ou rien.

COLOMBINE.

Peste, quel appétit!

PIERROT.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Eh bien?

COLOMBINE.

Eh bien!
A force d'hésiter, à force de comprendre
Que l'un est trop gourmand et que l'autre est trop [tendre,
A force de peser les titres de chacun
Je m'aperçois, Messieurs, que je n'en aime aucun.

ARLEQUIN.

Aucun?

PIERROT.

Aucun?

COLOMBINE.

Aucun!

ARLEQUIN.

Ma foi, ma chère amie,
Vous savez à ravir jouer la comédie.

Vous jouez Célimène à tomber à genoux,
Et vous avez eu l'art de vous moquer de nous.
Seulement, le défaut de votre jeu, ma chère,
Est, tout en étant fin, de n'être pas sincère.
Vous avez oublié cet unique détail,
Derrière votre rire et vos coups d'éventail,
De cacher au public que vous n'aviez point d'âme.
On applaudit l'artiste en y cherchant la femme,
C'est en vain. Votre cœur n'est pas dans votre jeu;
Donc, la prochaine fois, faisant la part du feu,
Souvenez-vous, en nous donnant le coup de foudre,
Qu'à chasser deux lapins le chasseur perd sa poudre.

COLOMBINE, outrée.

Vous êtes aveuglé.

ARLEQUIN.

Mais non.

COLOMBINE.

Mais si, mon cher.

ARLEQUIN.

Etrange aveuglement qui nous a fait voir clair
Dans votre comédie.

COLOMBINE, à Pierrot.

Ah! cher Pierrot, je t'aime.

PIERROT.

Merci ; mais votre cœur est trop cœur de bohème.

COLOMBINE.

Ah ! ce nom !

ARLEQUIN.

Votre nom, Madame, est dans ce mot,
Car vous n'aimiez au fond Arlequin ni Pierrot.
Nous avons été pris à votre jeu de dupes :
Vous aimez trop qu'on tourne à l'entour de vos jupes.
Cœur de Bohème, eh bien! ce cœur bohémien
N'aura su retenir ni le sien ni le mien.
Que vers le clair pays de Bohème il reparte!
Nous restons.

COLOMBINE.

Qu'est ceci?

ARLEQUIN.

C'est la flèche du Parthe.

(Il remonte vers la porte.)

COLOMBINE.

Et vous, Pierrot?

PIERROT.

Moi... rien... Je suis votre valet.

(Il remonte avec Arlequin et lui dit en sortant :)

Au cabaret voisin taillons un lansquenet.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

COLOMBINE, *puis* LISETTE.

COLOMBINE.

Oh! les deux vaniteux, les fats! Quelle insolence!
M'abandonner ainsi : C'est cette impertinence

Qu'ils me paieront. Les sots! Ah! c'est un peu trop
Arlequin est un âne et Pierrot un butor. [fort!
Ça! de quelle façon subtile et délicate
Allons-nous sur l'un des deux remettre la patte?
Bah! le moyen classique et traditionnel :
La jalousie. Il n'est encore rien de tel.
Arlequin a raison : suis-je pas Célimène?
Coquette, adroite, tendre, amoureuse, inhumaine,
Femme, en un mot. C'est bien. Pierrot me reviendra
Et nous verrons alors lequel des deux rira
Le dernier. Essayons la première escarmouche!

(Elle sonne.)

LISETTE, entrant.

Eh bien!

COLOMBINE.

Eh bien!... va-t'en me chercher Scaramouche.

RIDEAU.

17 mai 1905.

HENRI LIEBRECHT.

LES GRANDES ESPÉRANCES

L'ARMÉE DE CATILINA (1)

II

LE DÉCOR :

Un salon dans le magnifique hôtel parisien de la baronne Nathan Baruch. Les murs sont tendus de vieilles tapisseries flamandes. Mobilier ancien du meilleur goût; bibelots précieux et rares.

Après un repas élégant et somptueux auquel assistèrent une vingtaine de personnes, les hôtes de la baronne, suivant l'agréable coutume de la maison qui est de laisser à chacun liberté de ses gestes, se sont répandus dans les galeries, les salons, les jardins d'hiver.

Quelques jeunes gens, dont l'ambition est de paraître graves, se sont réunis dans ce coin où l'on fume, autour du personnage considérable que ce dîner produisit aux curiosités parisiennes. C'est Michel Cohn de Beer, grand homme d'affaires cosmopolite : banquier à Francfort, armateur à Anvers, métallurgiste à Liége, exportateur en Chine, un de ces hommes « bien modernes » dont l'or court le monde, qui ont pour domicile un wagon-lit et pour patrie l'univers. La barbe ample et grisonnante, l'œil froid et dur sous le sourcil broussailleux, le geste large et précis, il fume accoudé à la cheminée. Autour de lui, on fait cercle : Dubois-Randon, Henry Levis, le peintre Emile Mercier, Jacques Le Hardy, quelques mondains, soucieux d'écouter avec componction et d'approuver avec enthousiasme

(1) Voir la BELGIQUE du 1er février 1906.

les opinions des puissants du jour. On a célébré à l'énvi la magnificence et la bonté de la maîtresse du logis, on l'a louée du noble emploi qu'elle fait de ses richesses, et Dubois-Randon, afin de se donner la gloire d'un paradoxe aisé, a exalté le luxe et la finance qui seule en permet aujourd'hui les nobles excès, toujours favorables au progrès de l'art.

MERCIER (chantonnant). — Le veau d'or est toujours debout!...

DUBOIS-RANDON. — Eh! mon cher! Ne méprisons point le veau d'or. Il faut être niais comme un conservateur ou naïf comme un socialiste, pour ne point sourire de ces déclamations contre les financiers qu'on voit traîner de temps en temps dans les journaux des compagnons ou dans les sermons des bons Pères.

HENRY LEVIS. — Que voulez-vous? On cède aux suggestions de l'atavisme ou de l'éducation militariste et religieuse qui se donne encore dans toute l'Europe. Nous avons beau savoir que l'Or est aujourd'hui la seule force sociale vraiment organisée et par conséquent bienfaisante et féconde, nous enseignons à nos enfants qu'il est moral de le mépriser.

COHN DE BEER. — Et nous leur présentons comme modèles des « héros » qui, de nos jours, ne pourraient être que des factieux ou des ratés. Rien n'est plus dangereux au temps où nous sommes que d'exalter inconsidérément un soldat heureux; rien n'est plus puéril que de célébrer le désintéressement. La plupart des grands hommes de l'histoire sont, pour un esprit positif, des brigands ou des jobards.

HENRY LEVIS. — C'est évident. On commence du reste à s'en apercevoir même dans l'enseignement officiel. Le corps professoral s'imprègne peu à peu d'un excellent esprit. Le jour n'est pas loin où, au lieu d'exalter les guerroyeurs, on célébrera dans nos écoles les véritables héros de l'Humanité : les inventeurs, les savants, les colonisateurs, les grands artistes.

DUBOIS-RANDON. — Et pourquoi pas les grands hommes d'affaires? La biographie des Rothschild, de

lord Overstone, de Carnegie, de Rockfeller est fort instructive.

LE HARDY. — Celle de M. Cohn de Beer aussi.

Comme la chronique met à l'origine de la fortune de Cohn de Beer d'étranges scapinades, chacun sent dans les paroles de Le Hardy une insolence que l'ironie du regard accentue. Un mouvement d'angoisse passe sur le petit groupe. Mais le banquier reprend, comme s'il ne la soupçonnait point.

COHN DE BEER. — La mienne aussi, Monsieur, vous avez raison. Elle est d'un précieux exemple, et je ne rougis pas de mes origines.

LE HARDY. — On les connaît mal, et vous êtes de ceux dont on a écrit plus souvent la légende que l'histoire. Pourriez-vous nous dire la vérité?

DUBOIS-RANDON. — Eh! nous savons tous que cette légende est absurde.

COHN DE BEER. — Pas tant que vous le croyez. Le petit journal d'un maître-chanteur dont j'ai refusé les services disait naguère que j'étais sorti d'un ghetto d'Allemagne, et qu'on m'avait connu jadis portant des paquets et nettoyant des bureaux. C'est à peu près exact. Il est vrai que je suis né au fond d'une boutique obscure dans la vieille ville de Francfort, où mon père faisait la brocante. J'étais le cinquième enfant d'une famille israélite qui en comptait neuf, car les pauvres gens de ma race ont gardé, du temps où les persécutions leur faisaient craindre de disparaître à jamais de la terre, le courage des familles nombreuses. Mon père était un homme à l'ancienne mode, méticuleux sur toutes les prescriptions de notre loi. Il connaissait son intérêt, mais il était timide, et n'aurait pas fait tort d'un pfennig à son voisin. Aussi étions-nous très pauvres, et bien que l'on eût toujours eu à notre foyer le respect du savoir, parce que le savoir est utile, il ne songea pas à m'embarrasser de connaissances d'ordre général. Aussi, lorsque le rabbin qui tenait la petite école de notre quartier m'eut inculqué les principes élémentaires, je fus mis dans une maison de commerce où je

travaillai douze heures par jour à faire les courses et les petites besognes : je portais les lettres, j'allais recevoir les paiements de peu d'importance. Le soir, j'apprenais l'anglais et l'art de tenir les livres. Un de mes camarades un peu plus âgé que moi fut heureux de m'aider dans cette tâche, car je pus bientôt, par surcroît, faire une partie de son travail. Il était négligent et passait le meilleur de son temps à la brasserie. Au bout de six mois, je le remplaçai.

L'humilité de mon enfance m'avait appris à respecter les puissants. Je sus plaire à ceux qui dirigeaient le commerce. Au bout de deux ans, ils m'envoyèrent à Hambourg comme sous-directeur d'un de leurs comptoirs. Un maître de danse, qui dînait à la même pension que moi, commença à m'apprendre le français. Pour ce brave homme un peu naïf, c'était une joie de parler sa langue maternelle. De mon côté, du reste, je passais mes soirées à compulser les grammaires et les dictionnaires.

Bientôt je pus écrire les lettres commerciales pour Paris, Marseille, Le Havre, sans faire de faute. Chaque matin, cependant, j'étais au bureau à l'heure où la femme de ménage enlevait encore la poussière de la veille. Je me rendis redoutable à mes commis comme à mes concurrents, et dès ce moment, malgré ma jeunesse, je commençai à être haï et à être craint.

Cependant, parmi mes collègues, il y avait des fils de banquiers et de commerçants riches qui avaient fréquenté les universités. Leurs parchemins académiques leur donnaient de l'orgueil, et parfois dans les réunions, à la brasserie, au fumoir ou dans les familles, ils discutaient entre eux les idées des philosophes et des économistes. Je souffris de me sentir inférieur et je cessai de voir ces jeunes gens autrement que pour les affaires. Le temps que je pris à ces relations vaines, je le rendis à l'étude. Nul ne fut plus assidu que moi aux séances du soir dans les bibliothèques; à la science officielle de mes camarades, j'opposai une science personnelle et plus vaste, si moins spécialisée.

J'appris à connaître les vieux rêves de l'humanité

et les permanences de l'histoire. A côté de ma vie pratique et quotidienne, je me fis une vie mentale toute différente et qui ennoblit à mes propres yeux mon orgueil et ma volonté. Je connus le rôle de ma race et de mon peuple, agent éternel des transformations, colporteur des idées et des richesses, et ma fierté se haussa d'assumer une parcelle de ce rôle magnifique. Je me conçus comme le continuateur de mes ancêtres lointains, ces marchands du port et du désert qui, pour la première fois, firent connaître sur le rivage occidental de la Méditerranée les signes mystérieux de l'écriture et les mythes admirables des empires orientaux. Je n'étais pas encore riche, alors. J'envoyais à mes parents une grande partie de l'argent que je gagnais. Mais je savais déjà que je serais un jour parmi les puissants du monde, et cela m'exaltait d'autant plus que je voyais dans chacun de mes triomphes une revanche des miens. Les idées que je me fis alors, dans le silence de ma chambre solitaire, n'ont cessé de me gouverner. Elles mirent dans ma vie un but digne d'être poursuivi. Elles firent que je ne me blasai point de la volupté des affaires. Elles me donnèrent le courage des labeurs ininterrompus et du mariage utilitaire qui fit de moi un chef.

HENRY LEVIS. — Puis-je m'étonner, cher Monsieur, de vous voir attacher tant d'importance aux idées de race? Nous laissons d'ordinaire ces conceptions aux esprits tardigrades. La science moderne nous dit que la race est un préjugé.

COHN DE BEER. — Croyez-vous? Je vous assure, quant à moi, que je la sens, ma race. Quelque chose d'intime et de profond m'avertit que je suis tout entier supporté par elle, et que, si j'ai quelque valeur en ce monde, c'est à elle que je le dois.

MERCIER. — C'est du nationalisme.

COHN DE BEER. — Que m'importent les mots? Je ne renie rien de ma race, non seulement parce qu'elle est ma race, mais aussi parce qu'elle est dans l'histoire humaine une valeur de premier ordre. Les nations ont oublié les services des marchands sémites. Les pasteurs pillards et les agriculteurs conquérants

ont détruit leurs comptoirs. Partout, la brute blonde chassée de ses forêts et de ses montagnes par la faim, le noble aryen comme ils disent, a substitué sa civilisation immobile à notre culture progressive et sans cesse changeante. Mais notre rôle est éternel. Les Romains ont pu démolir Jérusalem et Carthage, les enfants de notre peuple ont pu être répandus par toute la terre. Du fond de leur opprobe, ils se sont redressés pour la vengeance; Hébreux, Phéniciens, Carthaginois ont sali de leurs vices les villes du tyran alors qu'ils tenaient cachées dans le secret de leur âme et de leurs familles les merveilleuses vertus de courage et d'intelligence qui avaient fait leur grandeur.

Maintenant, l'heure de la revanche est venue : le marchand règne et le sémite est le premier marchand du monde. C'est entre ses mains que se trouve l'Or dont vous avez fait vous-mêmes, pauvres gens que vous êtes, la valeur d'échange, la valeur unique, l'étalon, l'essence et le symbole de la seule force à quoi le siècle puisse croire encore. Nous sommes l'Elite, une élite plus puissante que ne le furent jamais les aristocraties militaires.

LE HARDY. — Ne craignez-vous pas qu'une révolution ne vous dépossède à votre tour et ne vous détruise comme la Révolution française a détruit l'aristocratie féodale?

COHN DE BEER. — Quelle apparence? Le troupeau nous craint et nous déteste, il est vrai. De temps en temps, quand la misère fait sortir les esclaves de leurs taudis, ils grondent autour de nos bureaux et de nos demeures. Mais nous sourions derrière nos comptoirs. Les baïonnettes des soldats veillent autour de nous, car les gouvernants, les élus pourtant de ces esclaves, nous protègent de leurs milices, parce qu'ils ne peuvent se passer ni de nos conseils, ni de nos coffres-forts.

Nous sommes les maîtres, sans cesse notre domination s'affermit, et c'est justice, puisque seuls nous avons su le mieux nous adapter aux conditions nouvelles de la vie.

LE HARDY. — Vous avez raison. C'est justice, puisque nous n'avons pas su resserrer à temps les mailles de nos lois de façon à nous protéger contre ceux qui n'avaient pas notre honneur. Vos méthodes de vivre et de combattre sont évidemment les bonnes, puisqu'elles vous donnent la puissance et la victoire. Et cependant, nous préférons mourir que de les adopter.

COHN DE BEER. — Qu'importent les méthodes? La vie ne connaît que des résultats. Vous me méprisez au nom d'une morale qui fut légitime, puisqu'elle fut l'expression de cette force religieuse et militaire qui domina jadis : pour moi, je m'estime au nom d'une morale que je me suis faite et que j'impose parce que je suis le plus fort. J'ai semé le long de ma route quelques victimes. Pour vivre, ou plutôt pour triompher, — peut-on vivre sans triompher? — il m'a fallu abattre quelques rivaux. Je n'ai reculé devant rien. Pour obtenir la direction des grandes entreprises que je méditais, il a fallu que je vendisse ma jeunesse active à la vilaine maturité d'une héritière. Tout cela n'est point conforme à l'honneur. Je le sais et j'en suis aise...

Vous-mêmes, qui vous croyez libres d'esprit, vous vous indignez au fond de vous de ce que mon hypocrisie ne respecte pas la mémoire d'une morte à qui j'en ai, du reste, donné pour son argent, en luxe, en considération, en richesse, et même en amour. Préjugés poudreux! L'honneur n'est plus aujourd'hui qu'un mot vague et vide, dont le sens précis nous échappe. Il eut peut-être sa raison d'être dans une société hiérarchique et militaire. Ses règles arbitraires nous paraissent aujourd'hui aussi surannées que les pratiques enfantines d'une religion disparue. C'est un mot d'archéologue dont nous nous servons par habitude pour désigner des choses confuses auxquelles nous ne croyons plus et que nous ne comprenons plus.

DUBOIS-RANDON. — A défaut de l'honneur militaire, ne croyez-vous pas du moins qu'il existe un honneur commercial, bien vivant aujourd'hui?

Cohn de Beer. — Vertu de boutiquier! Nous n'en avons que faire.

Le Hardy. — J'ai déjà entendu cette critique de l'honneur. C'était dans une réunion d'anarchistes. Vous vous rencontrez étrangement avec ces jeteurs de bombes, Monsieur, et votre cynique franchise me confirme dans mon opinion : vous êtes, avant tout, des désorganisateurs. Les « compagnons » et vous vous formez l'armée de Catilina.

Au surplus, rien dans vos paroles ne m'étonne, si ce n'est que vous ayez le courage et la loyauté de les prononcer, la clairvoyance de les penser. D'ordinaire, vos pareils ne se rendent pas compte de leurs mobiles et de la valeur de leurs actions, d'abord parce qu'ils prennent soin de proscrire de leur cerveau toutes les idées générales qui pourraient l'encombrer, ensuite parce que leur instinct utilitaire leur conseille une hypocrisie qui, pour demeurer inconsciente, n'en est que plus habile. Vous, du moins, vous voyez clair en vous-même, et vous n'avez pas peur de donner votre formule de l'anarchie.

Cohn de Beer. — L'hypocrisie ne convient qu'aux faibles et je n'ai jamais reculé ni devant une affaire ni devant une formule. Mais ma formule, puisque formule il y a, n'a rien d'anarchiste. Les hommes de ma trempe et de ma caste qui forment l'aristocratie de demain, peuvent profiter de l'anarchie; ils ne la provoquent pas. Nous sommes une force nouvelle qui, dans le désordre général que vous n'avez pas pu empêcher, vous les conservateurs, se dresse, s'organise et commande.

Nous, des anarchistes! Mais nous sommes les restaurateurs de l'ordre, au contraire, de l'ordre moderne. Quand nous aurons brisé les dernières résistances, quand nous aurons dompté la révolte des esclaves et rompu les cadres gênants de la vieille société traditionnelle, nous édifierons un monde nouveau, des valeurs nouvelles, une morale nouvelle. Sur un plan rationnel et scientifique la société harmonieuse et régulière que nous rêvons tous renaîtra.

Nous, des anarchistes! Nous sommes les légis-

lateurs futurs. Tandis que les réactionnaires, les amoureux du passé se bornent à opposer aux forces de la démagogie des jérémiades, des dédains et des bons mots, nous nous servons d'elles pour les mieux dominer.

Le populaire s'agite en des espérances confuses; ses meneurs et ses chefs travaillent méthodiquement à détruire en lui le respect de la loi, de l'autorité et de la discipline. Ne vous inquiétez pas. Consciemment ou inconsciemment, ils travaillent pour nous.

DUBOIS-RANDON. — Je ne vous entends pas.

COHN DE BEER. — Rien n'est plus clair. Ils sapent et minent tous les pouvoirs rivaux du nôtre : la loi religieuse, la loi morale, la loi civile, le principe d'autorité et la puissance industrielle. La force financière, l'Or leur échappe parce qu'il est anonyme et insaisissable. Et, tandis que leur travail de désorganisation se poursuit et s'active, la force même des choses agit dans l'ombre pour nous. Une loi fatale, inéluctable, concentre en un nombre de mains de plus en plus petit tout le capital monétaire.

Encore quelques lustres et toutes les forces financières de la planète appartiendront à quelques centaines de familles. Alors, dans le désarroi universel, nous apporterons les bienfaits d'une domination organisée. Sur les ruines d'une civilisation submergée par le flot égalitaire, nous reconstruirons une civilisation nouvelle et magnifique, riche de toutes les expériences de la douloureuse et claudicante humanité.

Et vous voudriez que, dans cette œuvre gigantesque, nous nous laissions arrêter par les petites règles désuètes de l'honneur? Qui ne se souvient des complaisances louches qu'on voit à l'origine de la fortune napoléonienne? Les ordonnateurs du monde nouveau auront un honneur nouveau.

MERCIER. — J'admire votre confiance. Croyez-vous qu'on acceptera sans combat votre tyrannie? Vous aurez contre vous le nombre.

COHN DE BEER. — Le nombre inorganique ne peut résister à quelques volontés fermes armées de la

toute-puissance de l'or. Nous disposerons de deux moyens d'action devant lesquels tout cèdera : la corruption et la famine. Nous pourrons, à notre gré, acheter des armées et affamer l'univers. Dès aujourd'hui, ne suffirait-il pas que quelques grands possesseurs d'or s'entendissent pour jeter les plus grands empires dans un tel désordre que leurs chefs les plus orgueilleux se rendraient à merci?

Et pourquoi se révolter contre la puissance financière? Qui vous dit qu'elle ne sera pas bienfaisante? L'esprit scientifique la gouvernera, elle disposera de ressources immenses et pourra entretenir de son luxe des milliers d'artistes. Enfin, rien ne l'empêchera de concéder le bonheur aux esclaves soumis. Le financier n'extermine point les races; il s'en sert, et les ayant pliées au travail productif, n'a garde de les épuiser. Je ne sais si le vieux rêve du bonheur universel se réalisera jamais. Mais je suis convaincu qu'une aristocratie financière seule peut le faire régner... peut-être. Le peuple, le suffrage universel est incapable de gouverner et de se gouverner, parce qu'il est soumis au sentiment : dans une oligarchie extrêmement réduite, peut dominer l'intelligence. Et si l'intelligence ne connaît point la pitié, elle ne connaît pas non plus la cruauté inutile. Un homme qui mange à sa faim, dort son sommeil, produit du meilleur travail qu'un homme que la dénutrition affaiblit. L'intérêt des maîtres assurera le bonheur des esclaves.

LE HARDY. — Quel peuple se contenterait d'un pareil bonheur?

COHN DE BEER. — Les peuples qui auront connu la famine, l'inquiétude et la misère au temps de la révolution sociale.

HENRY LEVIS. — La croyez-vous donc si redoutable, la révolution sociale?

COHN DE BEER. — Rien n'égale le déchaînement d'appétits et de brutalités que je prévois au cas où les forces révolutionnaires seraient maîtresses un instant. Quand une société arrive à un certain degré de décomposition, sa dissolution se fait avec

une rapidité foudroyante. Or, nous sommes sur la pente. Aujourd'hui, les gouvernements, survivances abâtardies des vieux pouvoirs d'ordre et de discipline, détiennent encore la puissance, parce qu'ils ont pour instrument l'armée où survit encore le principe d'autorité, mais il ne résistera pas longtemps à l'action dissolvante de l'intelligence critique qui s'y introduit peu à peu. Un homme dont on a ouvert l'esprit ne sacrifie pas sa vie à des intérêts qu'il ne comprend point et qui ne le touchent pas directement, et plus un peuple est instruit et avancé, plus son armée est compromise par le démon de l'esprit.

MERCIER. — Le paradoxe est amusant.

COHN DE BEER. — Ce n'est pas un paradoxe.

La discipline repose sur deux sentiments qui ne résistent pas à l'analyse : le respect d'un chef hiérarchique et le patriotisme. Un homme dont on a ouvert l'esprit ne se fait pas tuer pour un autre homme dont on lui a imposé l'autorité ou pour une abstraction dont il aperçoit de plus en plus nettement le vide. Le dévouement à la patrie est un acte de foi aussi absurde que tous les actes de foi.

LE HARDY. — Propos de métèque. La soumission au chef militaire et le dévouement à la patrie se confondent dans le sentiment de nos nécessités profondes. Notre nationalisme, comme a dit un des nôtres, c'est l'acceptation d'un déterminisme ; nous nous sentons conditionnés, supportés tout entiers par notre terre et nos morts. La patrie, c'est notre passé, notre sensibilité ethnique, nos mœurs, notre art, notre morale. C'est le fond le plus intime de notre être, c'est ce qui en réalité actionne et guide notre logique et notre raison.

HENRY LEVIS. — L'aveu est à retenir : vous reconnaissez que vous êtes un homme de sentiment.

LE HARDY. — Je suis un homme avec des nerfs, du sang, un cœur, une passion, un passé, et non le produit desséché d'une école.

COHN DE BEER. — J'admire en vous, Monsieur Le Hardy, un représentant parfait du passé. Vous

m'apparaissez comme le type accompli de l'inapte dans la société qui se fonde.

LE HARDY. — Eh! Monsieur. Je le sais bien. Je le sais et je le sens. Notre conception de la race est bien hésitante, bien incertaine encore. Mais ce que je crois, ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a parmi les hommes des espèces psychologiques diverses et déterminées, irréductibles en leur essence. Suivant des lois mystérieuses, elles se succèdent dans l'exercice de la puissance qui est toujours la tyrannie. Le monde appartint au soldat et au prêtre : il est aujourd'hui soumis au marchand, il sera demain la chose de l'usurier. Un monde terrible et peut-être magnifique se fonde, que m'importe! Je n'en suis pas. Mon âme tout entière m'attache à l'espèce vaincue. C'est pourquoi dans ma passion de l'ordre je ne veux pas de l'ordre que vous m'offrez. Oh! je sais bien ce que vous allez me dire, à moi l'autoritaire. Vous allez me dire : dans ce désarroi démagogique, dans cette barbarie montante d'une révolution que l'armée, désorganisée, corrompue par l'anarchisme égalitaire ou le socialisme religieux, ne pourra plus contenir, vous apparaîtrez comme la seule force vivante et disciplinée, vous serez le refuge de la civilisation. Eh bien! de ce refuge, je ne veux point.

Il est possible que l'avenir soit aux grands manieurs d'or. Mais la société de fellahs et d'usuriers qu'ils nous proposent me fait horreur.

Qu'importe que ces maîtres futurs m'offrent une place au bas bout de la table et m'invitent à penser pour les divertir? Qu'importe qu'ils donnent double ration aux créateurs serviles de leur luxe? Ils auront fait de la terre une demeure inhabitable pour l'homme libre que je suis.

LA BARONNE NATHAN BARUCH (qui, survenant derrière les causeurs, a entendu les dernières phrases de Le Hardy). — Le Hardy! Le Hardy! ne pouvez-vous donc laisser passer un jour sans parler politique? Vous accaparez mes hôtes et mes amies les réclament. Allons, Messieurs, n'écoutez pas cet homme atrabilaire, et venez prendre le thé.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

VERS

I

Enfant, je chevauchais par les forêts chantantes,
Mes mains jointes haussant le fer nu de l'épée
Et mon cœur martial s'émouvait dans l'attente
De combats dignes des futures épopées.
Mais aucun monstre, hélas! ne s'offrit, les chimères
Fuyaient ma route et moi, chevalier dérisoire,
Je déplorais, navré de mon sort éphémère,
Ces jours veufs de splendeurs et frustrés de leur
En robe blanche dont les voiles après elle [*gloire.*
Flottaient comme des ailes, de roses coiffée,
Sur sa bouche, un sourire aux douceurs qui recèlent
Tout ce qu'un cœur peut avoir de bonté, la fée
M'apparut, et sa voix, telles au crépuscule [*l'heure*
Les brises dans les champs en fleurs, me dit : « C'est
Dont la grâce jadis t'aurait semblé un leurre.
Mais je viens, triomphant de ton cœur incrédule,
Mettre fin désormais à ton destin stérile.
A des destins plus beaux, mon baiser te réveille
Et ton âme abusée en se croyant virile
Va vivre en notre amour ses espoirs de merveilles! »

II

Quel singulier destin, Seigneur, tu me donnas!...
Prends, m'as-tu dit, voici les humaines délices
Et s'il manque une joie à ton bonheur tu n'as
Qu'à m'adresser ton vœu pour que je l'accomplisse...

Mais il n'est de faveur ici-bas sans revers,
De mes félicités, fais que nul ne se doute!
Les hommes ont en eux un fiel âcre et pervers,
Ils envieraient ma joie et la souilleraient toute.
Je suis heureux; mais nul instant n'est sans émoi.
Car le don qui m'est fait de rayons m'environne,
Me drape de clartés, me ceint d'un nimbe, roi
Dont un sort à son front eût rivé la couronne.
L'orgueil de mon destin sur mon visage luit;
Pour en couvrir l'éclat il n'existe de voiles,
Et j'ai l'angoisse d'un avare qui, la nuit,
Ne sait comment celer un trésor fait d'étoiles!

III

Dans le souvenir cher des voluptés passées,
Je vois ton ombre errer à mon ombre enlacée
Et, t'entourant de guirlandes en fleurs, danser
Le chœur des Heures où nos lèvres en extase
Vainement se lassaient sans pouvoir apaiser
Ce feu que sans répit rallumait un baiser
Et dont toujours la flamme en nos âmes s'embrase.

IV

Qu'ils unissent aux feux des joyaux éclatants
La tremblante douceur des soupirs de colombes
Et méritent un jour de survivre à la tombe
Pareils, ces vers, aux fleurs d'un immortel printemps!

Ils te rappelleront l'émoi des longs silences,
Les mots émerveillés de nos premiers aveux,
Nos soirs d'azur et d'or aux chères confidences
Où dans un même espoir se confondaient nos vœux.

V

A Constant Van de Wall.

Nue, et telle une fleur en son nimbe embaumé,
Bilitis, souriante, a parlé dans mon rêve :
« Jadis, aux temps proches encor des Dieux, j'aimai,
Puis je chantai mes ivresses en strophes brèves.
Et, de mes chants qu'anime un charme fabuleux,
Ainsi Vénus surgit par un matin de sacre
Où des roses neigeaient du ciel sur les flots bleus
Qui traînaient la déesse en sa conque de nacre,
De mes chants, je surgis en ma jeune beauté
Pour annoncer la joie à ce temps qui la nie.
De joie, il n'en est point hors de la volupté.
L'amour enferme en soi la sagesse infinie.
Et venez tous, au lieu de créer des tourments
A votre âme où la soif d'une extase inconnue
Toujours de vos douleurs ravive le ferment,
Poser votre front las contre ma gorge nue.
En vous berçant, mon souffle a le don d'apaiser
Les absurdes orgueils qui nourrissent vos fièvres,
Et je sais des prestiges, je sais des baisers
Dont à jamais l'ivresse enchantera vos lèvres. »

LÉON PASCHAL.

LE PARTI LIBÉRAL

ET LES

ELECTIONS DE MAI 1906

Si j'avais quelque scrupule de parler politique aux lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire*, l'article que M. Henry Carton de Wiart a donné il y a quelques mois à cette accueillante Revue, suffirait à le dissiper. C'est presque un devoir pour moi, puisque l'occasion m'en est offerte, de répondre à cet article agressif qui ne recherchait pas l'impartialité et avait les allures belliqueuses d'un pamphlet électoral. Non que j'aie l'intention d'opposer une réfutation systématique à l'attaque dirigée par M. Carton de Wiart contre le parti auquel m'attachent mes convictions. Ce n'est pas le lieu de semblables disputes, faites plutôt pour la presse quotidienne. Mais j'éprouve le besoin de mettre certaines choses au point. Le public d'élite, auquel s'adresse cette Revue, n'y cherche guère le reflet des agitations de la vie publique. Mais les artistes et les lettrés n'en sont pas moins des citoyens et seront appelés, dans quelques semaines, par devoir de conscience et contrainte légale, à exercer un choix, à rendre un jugement, à participer à la consultation nationale.

Il importe qu'ils ne puissent se méprendre sur les données du problème à résoudre, et les brèves réflexions qui vont suivre n'ont d'autre but que d'y jeter quelque lumière. Sans doute, engagé dans la mêlée,

je participe aux passions qu'elle soulève. Mais, par raison autant que par convenance, je m'abstiendrai des déclamations et de la rhétorique dont se préservent si difficilement les stylistes de la polémique électorale.

La politique, celle de tous les partis, a des vulgarités qui choquent les gens de goût. Mais elle offre de nobles aspects à quiconque y sait discerner la recherche du bien public. Nulle politique n'est parfaite. Nul parti n'est sans travers. La meilleure des politiques peut engendrer des abus, et tous les partis ont leurs faux dévôts, leurs aventuriers et leurs énergumènes. Il y a des Homais chez les cléricaux; des Tartufe et des Basile ailleurs. Mais il y a dans tous les partis d'honnêtes gens et des gens intelligents. Ne nous occupons que d'eux. Et dédaignons les condamnations en bloc, les panégyriques exaltés, les prédictions sinistres et les vaticinations extatiques.

***

Les élections de mai prochain excitent une émotion dont pendant ces dernières années on n'avait pas eu d'exemple.

Les libéraux ont d'immenses espérances, qu'entretiennent les symptômes d'un revirement général et profond de l'opinion. Les catholiques ont peur. Ayant peur, ils cherchent à faire peur aux autres.

A entendre leurs orateurs et leurs écrivains, la Belgique serait au bord de l'abîme. La chute du gouvernement ouvrirait une ère catastrophique. Il y a quelque temps les journaux orthodoxes ont publié un manifeste de la Fédération des Cercles catholiques, dont M. Woeste est le président à vie. Ce manifeste, montrant les libéraux asservis aux socialistes, annonce, au cas où ils triompheraient, l'imminente confiscation de toutes les propriétés par l'Etat. Où sont donc les imbéciles qu'impressionneront de telles énormités?

Les alarmes de M. Carton de Wiart ne sont pas moins vives que celles de M. Woeste. M. Carton craint moins pour les propriétés que pour les consciences. M. Woeste prédit la révolution sociale;

M. Carton la persécution religieuse. Pour quels sots écrit donc cet homme d'esprit ?

Ces exagérations manifestes ne peuvent être prises au sérieux. Mais elles caractérisent une tactique et un état d'âme. La tactique est concertée. On espère donner aux troupes qui vont subir l'assaut, le courage du désespoir, intimider les hésitants, inquiéter les intérêts. On ne parviendra pas, à l'aide d'aussi médiocres stratagèmes, à influencer les esprits raisonnables et à dévoyer le bon sens public.

L'état d'âme se conçoit. Le parti catholique, commodément installé au pouvoir depuis 1884, sent trembler la maison et s'affole. C'est la première fois, depuis vingt-deux ans, que le souffle du danger lui fait plier le front. Il s'était habitué à ne considérer plus les élections que comme une formalité périodique pouvant modifier la majorité, sans l'ébranler. La perspective d'un changement de régime bouleverse cette béate accoutumance. Beaucoup de catholiques ne parviennent point à se faire à l'idée que le gouvernement pourrait cesser d'être leur. Ils le tiennent pour un apanage. Il est à eux, par droit acquis ; le perdre serait une calamité publique ; devant cette éventualité, normale cependant en pays de parlementarisme, ils s'effarent comme devant une grande perturbation de la nature, une tournade, un tremblement de terre, un raz de marée. Ils ne voient rien au delà. Ils s'abîment dans l'horreur des éléments déchaînés.

La jeunesse catholique, d'autre part, n'a pas connu l'adversité. Elle a grandi sous le règne éclatant des siens. Elle ne regarde pas en deçà. Elle a sans doute entendu citer des noms et contemplé des statues d'hommes d'État libéraux. Mais ce ne sont pour elle que des reliques de préhistoire. Le libéralisme lui apparaît à travers une double légende, la légende des impôts, la légende de la persécution scolaire. Elle croit, on lui a enseigné, on répète encore pour les badauds, que le dernier gouvernement libéral épuisa le pays par d'odieuses exactions fiscales et violenta les consciences par d'abominables proscriptions. Sait-elle que les impôts de 1884 se chiffraient par 14 millions,

que le parti catholique eut soin de les maintenir, et que l'augmentation de l'accise sur l'alcool, que M. de Smet de Naeyer arracha à la Chambre, d'un coup, dans une séance continue de quarante-huit heures, atteignit à elle seule plus du double? Sait-elle que la loi de 1879 poussait la conciliation jusqu'à permettre au prêtre de venir, dans l'école même, enseigner le catéchisme aux enfants dont les parents le demandaient, avant et après les heures de classe, et que ce régime contre lequel le clergé belge ameuta les fidèles, les catholiques français le tenaient pour un idéal, se contentant de réclamer pour eux cette pleine liberté d'enseignement que notre Constitution garantit et que personne, chez nous, n'a jamais songé à détruire ?

Ces superstitions politiques s'usent et perdent leur empire.

L'esprit national réagit. Il est pratique et raisonneur. L'opinion publique comprend très nettement aujourd'hui que la prédominance prolongée d'un parti au pouvoir détruit l'équilibre moral du pays, vicie le fonctionnement naturel et logique des institutions parlementaires et dégénère, sous les apparences de la liberté, en despotisme. Elle sait que le libéralisme a longtemps gouverné la Belgique; elle le juge à l'œuvre dans la gestion des affaires communales, que les grandes cités lui ont conservée. Les prophéties tragiques de M. Woeste et les cris d'effroi de M. Carton de Wiart ne la désorienteront pas.

L'esprit national est réaliste. Les mots ne lui suffisent pas. Il faut pour le satisfaire des données positives et concrètes.

Que lui apporte aujourd'hui le parti catholique et que peut-il attendre de lui?

C'est ici qu'éclate la faiblesse radicale dont le parti catholique est atteint.

Le parti catholique n'a plus de programme.

Il prétend perpétuer son règne. Il se proclame indispensable. Indispensable à qui, sinon à lui-même? A quelle œuvre entend-il se consacrer? Où est le grief dont il se fera le redresseur? Quelle est la réforme dont il s'institue l'initiateur?

Son programme est devenu l'immobilisme, la conservation systématique, le *statu quo*.

Il médite sans doute des travaux de voirie, des entreprises immobilières. Et peut-être ferait-il mieux de songer à l'achèvement de ceux qu'il a commencés, qu'à l'élaboration de projets nouveaux.

Mais des plans d'architecte ou d'ingénieur ne sont pas des programmes de gouvernement.

Où est le programme de gouvernement du parti catholique?

Nous savons ce dont le parti catholique ne veut pas. Mais que veut-il? Enseignement, défense nationale, régime électoral, tout est parfait à ses yeux. Il ne reste plus qu'à maintenir et à conserver.

Voilà ce qu'un peuple tel que le nôtre ne comprendra, ne tolérera pas.

Il n'a jamais aimé les aventures, il s'est toujours méfié des déclamations.

Mais plein de vigueur et d'initiative, il a besoin d'horizons plus larges. Il se sent mûr pour de nouveaux devoirs. Très fier, et à juste titre, de la place que, par son travail, il s'est créée dans le monde, il a la claire perception de ce qui lui manque, et l'énergie nécessaire pour conquérir ce qu'il n'a pas.

Le parti libéral lui soumet un programme de développement national, conforme à ses besoins et aux aspirations modernes.

Il poursuit l'instruction obligatoire et le service militaire général, organisé dans des conditions adaptées à la situation internationale de la Belgique et au tempérament du peuple belge.

*
* *

Quel argument sérieux peut-on opposer à l'instruction obligatoire? Elle serait inutile, les progrès normaux de notre régime scolaire actuel dispenseraient de l'édicter? Les chiffres répondent. Plus de 100,000 enfants ne fréquentent aucune école. La proportion, à l'époque de l'incorporation, des miliciens ignorants — ceux qui ne savent rien et ceux qui ne savent que lire — est de 17.5 p. c. La proportion des enfants

qui quittent les écoles primaires avant d'avoir parcouru le cycle complet des études élémentaires, après trois ou quatre ans de fréquentation scolaire, est de 80 p. c. Et l'obligation serait inutile ? La discussion est superflue. Seul le parti pris peut expliquer une résistance. Il ne devrait y avoir qu'une voix, une voix immense, tonnante, irrésistible pour imposer l'instruction obligatoire, dans un pays de production, de travail industriel et agricole où l'éducation n'est pas seulement un devoir moral qui s'impose à la société, mais un intérêt économique primordial, un instrument indispensable de concurrence et de lutte pour la vie.

On cherche des échappatoires. On accuse les défenseurs de l'instruction obligatoire de poursuivre, par une application abusive du principe, la suppression de la liberté de l'enseignement. C'est une accusation injuste et fausse. L'obligation de fréquenter l'école n'est pas l'obligation de fréquenter une école déterminée. Elle se concilie avec le libre choix de l'école. La Constitution ne permet pas de la concevoir autrement. L'article 17 de la Constitution proclame et garantit la liberté de l'enseignement. Il n'est pas en péril. Nulle part on ne voit la trace d'un mouvement qui tendrait à la revision de cette disposition essentielle, ancrée dans le pacte de 1830 et étroitement attachée au faisceau de nos libertés publiques.

La réforme militaire est dictée par la plus impérieuse des nécessités, celle de la sécurité nationale. Le parti catholique a, pendant de longues années, poursuivi la réorganisation de l'armée sur la base du volontariat. Il a légiféré. Il n'a pas réussi. Le volontariat procure chaque année quelques centaines d'hommes, mais la conscription est demeurée la source mère du recrutement. Le contingent n'a pas été diminué. L'effectif de guerre a augmenté, mais reste insuffisant Le ministre de la guerre affirme qu'il dispose de 187,000 hommes. Personne n'a pris ce chiffre au sérieux. Il reconnaît lui-même que pour l'atteindre, il faut tenir compte de 10,000 volontaires de réserve qui ne pourront entrer en ligne que lorsque

la loi de 1902 aura fourni ses pleins effets, c'est-à-dire après treize ans; il néglige les déchets de mobilisation; il n'a pas de réserve d'alimentation. En cas de guerre, nous ne mettrions pas sur pied plus de 150 mille hommes. Nous n'aurions pas les troupes nécessaires pour protéger la frontière et pour défendre nos forteresses.

Dès lors la solution s'impose.

Du point de vue social le privilège du remplacement est condamné. L'armée doit être l'image de la nation. Le devoir civique ne peut se racheter. La charge de la défense de tous ne peut être une corvée imposée par les riches aux pauvres.

Du point de vue pratique, la suppression du remplacement n'est qu'un remède partiel. Elle relève le moral de l'armée, mais ne procure pas un homme de plus. Or la qualité ne suffit pas. Il faut le nombre. Le service général, seul, avec l'égalité des charges, assure l'abondance du rendement.

Enfin, le service général étant admis en principe, il reste à en mesurer les obligations aux exigences de l'éducation militaire et aux facultés de la nation. La Belgique, pacifique de vocation et neutre de droit, ne doit songer qu'à la défense de son territoire, restreint et admirablement outillé. Le tempérament belge ne supporterait pas les rigueurs du système allemand ou français.

L'idée de la réduction de la durée du service a fait partout et spécialement dans le monde militaire de grands progrès. Il y a trente ans, Thiers affirmait qu'il fallait sept ans pour former un soldat. La France se contente aujourd'hui, comme l'Allemagne, de deux ans. Sans doute, comme ailleurs, abaissera-t-elle encore ce niveau, dans un temps peu éloigné. Tous les pays ont approprié, à leur usage, à leurs mœurs, à leur état social, le régime du service général. Pourquoi la Belgique ne se taillerait-elle pas à son tour une formule de cette façon, pratique, commode et résistante? Déjà l'on s'ingénie à en tracer le patron. La *Belgique militaire* a développé un projet de service général de treize mois, avec deux mois de rappel; le général Dujardin se contente d'un an comme

autrefois le général Henrard. D'autres, songeant à l'exemple de la Hollande, descendent à neuf ou à huit mois. Il s'agit, pour trancher la question, de déterminer la durée qu'exigent la formation individuelle du soldat et l'instruction collective de la troupe. Il serait impossible à des hommes politiques de bâtir de toutes pièces un système complet de réforme militaire. Ils doivent se contenter, sous peine de graves mécomptes, de poser des jalons, de délimiter la question. L'organisation de l'armée est faite de rouages complexes, multiples, délicats, dont les hommes de métier peuvent seuls agencer la forte unité. Sans le concours des hommes de métier, les hommes d'Etat ne peuvent rien. Ensemble, ils résoudront le problème.

Ici encore, on s'attache à créer des équivoques. La réduction du temps de service, s'écrie-t-on, c'est la nation armée, et la nation armée, c'est le système suisse. Oui ou non, voulez-vous du système suisse? La question n'est captieuse qu'en apparence. Elle est plutôt absurde. Nation armée, c'est un nom et qui n'est pas plus helvétique qu'allemand ou hollandais, italien ou français. Les Allemands disent couramment de leur armée, et ils s'en font gloire, qu'elle est « la nation en armes ». Ce n'est pas le mot qui importe, c'est la chose. Pour ma part, j'estime le système suisse, qui peut convenir au pays pour lequel il fut institué, insuffisant pour la Belgique, plus exposée et dont les conditions topographiques commandent de suppléer à l'absence des défenses naturelles. Mais il reste une marge assez vaste pour une réduction notable du temps de service. Les spécialistes en décideront d'accord avec le Parlement. Deux considérations devront dominer la solution : les besoins du pays, les facultés du pays. Il y a une proportion à établir. La tâche n'est pas au-dessus de nos forces.

A la réforme scolaire, à la réforme militaire s'ajoute la réforme électorale. Les deux premières sont ce que j'appellerai des réformes substantielles : elles sont destinées à modifier la substance de notre organisme social belge, à affecter le corps et la vie

interne. La troisième touche au mode d'exercice de la souveraineté nationale.

*
* *

Notre législation électorale repose sur le principe du vote plural. Théoriquement le vote plural s'explique par la préoccupation de doser le pouvoir de l'électeur, en raison de sa valeur. En soi l'idée de la pluralité n'est fausse ni injuste. Mais l'application qu'on en a faite est empirique. Elle réduit la capacité à un rôle secondaire. Elle fait dépendre du paiement d'un cens infime l'attribution d'une puissance double. Elle établit entre les citoyens une classification qui ne repose pas sur une réelle différenciation de valeur sociale. D'autre part, les régimes électoraux législatif, provincial et communal se distinguent par des contrastes choquants. Les conditions d'âge sont diverses, 25 ans pour la Chambre, 30 ans pour le Sénat, les conseils provinciaux et communaux. Le cens, qui procure deux suffrages, varie de 5 à 15 francs suivant les localités dans l'électorat communal; il est uniformément de 5 francs dans l'électorat législatif. La désignation des députés et des sénateurs se fait proportionnellement aux forces des partis; les conseillers provinciaux sont élus à la majorité absolue, et dans les élections communales, la représentation proportionnelle ne fonctionne que si le chiffre de la majorité absolue n'est obtenue par aucune liste.

Cette architecture capricieuse et bizarre, n'offrant ni symétrie ni unité, où les lignes se heurtent et s'entrecroisent, appelle une refonte complète. Le problème est un problème d'ensemble qui doit être intégralement résolu.

L'électorat législatif est l'électorat-type; l'électorat communal en est une appropriation, une modalité. Pour faire une œuvre harmonique, réfléchie et durable, c'est donc sur l'électorat législatif que doit porter la réforme radicale et principielle. Elle ne peut s'opérer que par le moyen de la revision constitutionnelle. La revision faite, le Parlement issu de la volonté nationale, exprimée par les modes nouveaux, arrêterait les conditions définitives du régime com-

munal. En attendant, et sans tarder, les anomalies du régime communal actuel seraient abolies et la représentation proportionnelle intégrale serait appliquée aux élections des conseils communaux. Tel est le système, la méthode que je développai en 1902, devant la Chambre qui se trouvait simultanément saisie d'un projet établissant le suffrage universel pur et simple à la commune et d'une proposition de revision de l'article 47 de la Constitution.

Je me ralliai dès ce moment à la revision. C'était un pas en avant. Toute la gauche la vota. Je déclarai en outre qu'à mon avis la revision devait, « par l'effet des lois historiques de la démocratie, nous conduire à plus d'égalité politique, et tout d'abord à l'abolition du vote plural censitaire ». Ce fut un second pas.

Fallait-il toutefois aller droit au suffrage universel inorganique? La recherche d'une organisation rationnelle de la démocratie préoccupe tous les esprits sérieux, et le parti socialiste lui-même ne méconnaît pas sa nécessité. J'examinai diverses formules que des journaux, des hommes politiques avaient récemment préconisées. Je recommandai l'une qui respecte l'égalité et qui avait recueilli déjà de notables adhésions, le double vote des citoyens de 40 ans. Sans m'engager absolument, j'y appelai l'attention de mes amis. Elle n'a pas dans la suite été combattue. Et je persiste à y voir une solution admissible et raisonnable.

Mais la revision constitutionnelle est une vaste entreprise. Elle ne pourrait être la première de celles auxquelles se vouerait un gouvernement de gauche. Si, après une lutte ardente, les partis d'opposition deviennent majorité, ce serait une faute insigne de détourner cette majorité, à peine formée, des urgentes et lourdes tâches qu'elle aura à remplir, pour la précipiter dans une crise revisionniste. Il semble généralement reconnu que la revision constitutionnelle doit être, plutôt que le début, l'aboutissement et le complément de l'œuvre réformatrice du libéralisme.

Quelque hâte qu'on déploie dans la réalisation de

ce programme, on ne saurait cependant, jusqu'à son accomplissement, laisser subsister le système actuel de l'électorat communal.

Fixé par la loi, il suffit d'une loi pour le modifier. Le Parlement, à la majorité ordinaire, a le pouvoir de décider.

Il est impossible de maintenir la loi de 1895. Il ne serait pas tolérable que les élections communales de 1907 eussent lieu sous son empire.

Dans quelle direction, dans quelle mesure faut-il agir ?

A mon sens, une réforme simple, logique, efficace, s'indique au premier coup d'œil.

La loi de 1895 a surchargé le régime électoral législatif de complications et de restrictions excessives. Elle a créé le cens différentiel qui, dans les grandes villes, atteint 15 francs ; elle a permis le cumul de quatre suffrages, elle a porté l'âge de l'électeur à 30 ans, la durée de son domicile à 3 ans. Ces conditions ont été passionnément attaquées par le parti socialiste, qui, s'en prévalant, a qualifié la loi de « loi des quatre infamies ».

Eh bien ! qu'on supprime les « quatre infamies », qu'on coupe ces excroissances. Qu'on abolisse la quatrième voix, qu'on abolisse le taux différentiel, qu'on abaisse l'âge à 25 ans ; qu'on réduise la condition de domicile. Que, de plus, on établisse dans les élections communales la représentation proportionnelle intégrale, et qu'on assure ainsi, dans les localités asservies aujourd'hui à la domination exclusive d'une caste ou d'un parti, le contrôle des minorités, la vitalité des opinions politiques, la concurrence des idées et des intérêts.

Cela est aisé, juste, pratique, acceptable pour tous.

Cela peut être fait demain.

On rendrait l'unité à notre législation électorale. On créerait un régime transitoire qui durerait jusqu'au moment où, la revision constitutionnelle étant décidée, on fixerait successivement, dans une pensée d'ensemble, les conditions de l'électorat législatif et celles de l'électorat communal.

Un courant se dessine, il est vrai, qui pousse aux solutions extrêmes. Il faudrait, anticipant sur une réforme intégrale, et sans perdre un instant, décréter le suffrage universel pur et simple à la commune, à 21 ans. Ce serait le premier devoir, la première tâche. Il faudrait, dès aujourd'hui, s'obliger à les accomplir, sans tenir compte ni des contingences futures, ni des difficultés intrinsèques du problème.

Pour ma part, je me refuse à contracter semblable promesse.

Il n'est pas de question plus grave que celle de l'organisation de la vie communale qui ne cesse de s'élargir et de se compliquer par l'accroissement des besoins et l'extension des services publics. Les intérêts les plus directs des citoyens y sont engagés, instruction, hygiène, salubrité, sûreté, tranquillité. La gestion des affaires communales exige de la vigilance, du tact, de l'impartialité, de l'expérience, une préoccupation constante d'ordre et d'économie. Ces nécessités réagissent naturellement sur l'électorat, source des pouvoirs communaux.

Des garanties sont légitimes.

Elles sont indispensables dans l'électorat communal qui, de plus en plus, affecte le caractère d'un électorat administratif, et se distingue de l'électorat législatif, essentiellement politique.

Si donc on veut aller au delà des limites que j'ai tracées plus haut, j'entends, pour la recherche et l'examen de ces garanties, conserver toute ma liberté.

Quoi qu'il en soit, les questions essentielles sur lesquelles, dès à présent, l'entente est sincère et complète offrent à une politique d'action libérale et démocratique un admirable champ de réformes. Le gouvernement qui les résoudra aura bien mérité du pays.

***

Au cours de ces considérations présentées en raccourci, je n'ai pu toucher tous les points sur lesquels porte la controverse des partis.

La question de l'enseignement, par exemple, a d'autres faces que celle de l'obligation scolaire.

Parmi les objets qui s'y rattachent, je me borne à citer la réglementation du travail des enfants. Notre législation en cette matière est manifestement insuffisante et très inférieure à celle de l'Allemagne et de l'Angleterre, plus soucieuses de la santé et de l'éducation physique ouvrières. Il y a, de ce côté, deux œuvres parallèles à poursuivre simultanément.

Enfin, je ne puis terminer sans un mot de protestation contre des accusations sans fondement ni vraisemblance, que le parti catholique s'évertue à clamer aux quatre coins du pays, dans l'espoir de déterminer un recul de l'opinion. J'ai commencé cet article en les raillant. Je l'achève par un démenti.

Le libéralisme veut, s'écrie-t-on, traquer, persécuter, détruire la religion.

Le parti libéral ne s'occupe pas de religion. C'est un parti politique.

Il n'empêchera pas un curé de dire la messe, pas un fidèle de faire ses Pâques.

Il respectera l'école libre, mais il restituera l'école publique à l'autorité publique.

Il maintiendra la liberté, mais il supprimera le privilège. Il coupera les canaux par où les deniers de l'Etat se déversent dans les caisses des congrégations et vont gonfler leur trésor de guerre.

Il redressera les griefs et indemnisera les sacrifiés.

Le procès est soumis aux juges.

Qu'il plaise au pays faire justice.

PAUL HYMANS.

BLANC & NOIRS

VISIONS ET SOUVENANCES

Boma.

Jeudi 21 août 1902. — Les bagages sont enlevés — en partie du moins — par le tram à vapeur; le reste par des noirs, pour la plupart des « block men », c'est-à-dire des prisonniers, enchaînés deux à deux.

Il me semble fort que ce service, en pleine capitale, est totalement inférieur.

Ainsi, en ce qui nous concerne, nous avons besoin de cinquante noirs pour porter nos bagages jusqu'à la factorerie où nous logerons; et devant cette factorerie passe précisément le tram; il est certain que c'est par le tram qu'il aurait fallu transporter nos bagages.

Peut-être aussi aurait-on pu loger ailleurs que dans une factorerie le chef d'une mission d'une gravité exceptionnelle!

Mais ne notons ceci que pour en sourire.

Et disons que par les rues et avenues où ne passe pas le tram, le service des bagages pourrait être organisé comme suit :

1° Des charrettes légères tirées par des noirs, des bœufs ou des ânes;

2° Un camion-automobile, puisque le vent est en ce moment à ces véhicules.

Cela aurait l'air un peu... voire beaucoup plus civilisé.

. . . .

Dans l'après-midi, nous poussons notre promenade flemmarde vers le plateau, en passant d'abord chez Van Damme; notre compagnon de traversée est invariablement charmant : c'est la courtoisie faite secrétaire-général.

. . . .

Quartier de la Force publique. C'est certainement le coin le plus pittoresque de Boma.

Bien entretenu, propre, ce quartier fait excellente impression. Il occupe en grande partie la vallée de l'infecte rivière des Crocodiles; le sol y est ainsi moins desséché et plus fertile que sur les collinettes de Boma; aussi la végétation y contraste-t-elle avec celle de la ville européenne; les arbres sont plus vigoureux, plus touffus, plus verts; des jardins légumiers, très étendus, soignés, bien garnis de légumes divers font honneur aux Européens qui ont compris ce que le sol donnera à tous ceux qui voudront le travailler et l'arroser en saison sèche.

Ce qu'il faudrait pour transformer la végétation de Boma, ce serait un arrosage ou, mieux, une irrigation continue pendant la saison sèche.

Dans le camp beaucoup de noirs me reconnaissent, tout comme ce matin les travailleurs aux chantiers de la marine; ce sont des Wangatas, des Bangalas, etc.

C'est toute une joie, un remuement de souvenirs.

Ces gens sont bien des hommes comme nous. Ce sont les mêmes questions que nous poserions, les mêmes curiosités.

— « Qu'as-tu fait si longtemps, à M'Poutou ? »

— « Et un tel ? Revient-il encore ? »

— « Non. »

— « Ah ! tant mieux !... » ou « tant pis ! », selon les noms.

Les enfants sont charmants ; ils viennent spontanément donner la main, sans mendier.

Et je retrouve très vite les mots d'une langue parlée jadis couramment.

Je rentre agaillardi de ce premier bain d'ambiance congolaise.

***

Vendredi 22 août 1902. — Qu'y a-t-il d'exact dans ce que j'ai recueilli de la bouche d'un noir de Boma ? Je consigne ses dires tels quels, sous toutes réserves, avec la mention expresse : « à contrôler ».

Il s'agit de certains recrutements d'indigènes dans le Mayombe. On enverrait dans tel village un agent recruteur qui compte le nombre de cases et dit alors au chef : « Tant de cases, tant d'hommes pour la Force publique. »

A quoi le chef répond que, depuis l'installation des Européens, il n'a plus aucune action sur les gens de son village pour les obliger à faire quoi que ce soit.

Parfois aussi le chef dit : « Ce jeune homme a travaillé plusieurs années pour gagner de quoi prendre femme ; il vient d'avoir un petit enfant ; vous ne pouvez le prendre pour faire un soldat. »

Ou encore : « Ce jeune homme est le soutien, le seul, de son vieux père. S'il part, qui nourrira le vieux ? »

Mais l'agent recruteur a instructions de fournir autant d'hommes.

Alors il désignerait les jeunes gens les plus robustes

du village, et... en route pour Boma où on les incorporerait pour sept ans.

Ils ne reverront plus leur village avant l'expiration de ce terme de service.

Les mariés restent ainsi forcément éloignés de leurs femmes ; or, d'après la loi indigène dans le Mayombe, lorsqu'un mari reste volontairement éloigné de sa femme pendant douze mois, le mariage est dissous.

Le mari-soldat a beau dire que c'est malgré lui qu'il reste éloigné de sa femme ; on ne veut pas connaître cette raison extralégale du point de vue indigène ; la femme et ses enfants s'en retournent donc au père de la femme, qui n'est pas obligé de rendre la dot.

D'où grands ennuis dans toute la région.

Parfois le soldat fait venir sa femme à Boma ; mais lui ne gagne pas assez pour deux, et à Boma les nombreuses factoreries sont une tentation permanente ; alors l'homme permet rapidement à sa femme de faire commerce de son corps.

D'autre part, à Boma, on amène de nombreux indigènes du haut-fleuve ; ceux-ci et les indigènes du Bas-Congo ne fusionnent pas du tout entre eux, ceux de l'intérieur étant plus fiers et dédaignant ceux du Bas-Congo, et ces derniers traitant les premiers de sauvages. De là d'autres sources de mécomptes.

Voilà ce qui me fut dit par un noir.

Quelques esprits étroits trouveront peut-être que j'ai eu tort de recueillir ces « potins ».

Je leur dirais d'abord que je n'ai pas présenté ces dires comme avérés, et que je ne me suis pas basé sur eux pour critiquer ; eusse-je même critiqué, j'estimerais que la critique qui fait progresser vaut mieux que la louange qui excuse trop souvent les imperfections et les faiblesses. On aime plus une

œuvre en dévoilant ses défauts et en cherchant à les faire disparaître, qu'en flattant ses erreurs.

Je leur dirais ensuite que, vraies ou fausses, ces déclarations d'un nègre sont, à mon avis, une preuve que le noir pense comme nous. Si ces déclarations sont vraies, elles montrent dans le nègre un homme obéissant aux mêmes mobiles que nous ; si elles sont fausses, elles n'en font pas moins la même démonstration, avec cette regrettable addition que l'hypocrisie l'apparente aussi à la race blanche, celle qui se proclame le champion de la civilisation.

Et en tout cas, nul ne pourra nier que les déclarations que j'ai consignées sous réserves semblent indiquer une marche trop rapide dans l'emploi intensif de l'indigène, un oubli trop marqué des situations sociales dans les tribus noires, alors que la méconnaissance de la psychologie du nègre ne peut mener qu'à de constants mécomptes, dont les diverses révoltes au Congo n'ont pas été les moindres.

Il ne suffit pas de ne pas voir ce qui se passe derrière la façade du noir, pour affirmer qu'il ne s'y passe rien.

***

Reçu la visite d'un jeune Italien de bonne mine, exubérant à plaisir, qui, en dix minutes, m'a informé qu'il a vu le Brésil, l'Europe, l'Afrique, est polyglotte éprouvé, chasseur enragé, photographe accompli, un peu topographe...

— « Mais, ajoute-t-il, la Ioustice, ça m'embête. » — Car il est employé dans les services judiciaires, et voudrait bien s'en évader.

Et après nous avoir conté trois ou quatre aventures où il faillit laisser sa bouillante personne — tantôt aux crochets d'un serpent à sonnettes, tantôt

dans des rapides horrifiques, tantôt dans un corps à corps avec un sanglier – il finit par me confier qu'il n'a qu'un désir : partir avec nous.

Ça fait le dix-huitième qui, depuis le jour où une nouvelle mission fut connue, m'aura demandé à être de notre partie de promenade.

Dans ce chiffre figurent : un astronome, un géologue (tous deux de grande valeur), un peintre, un photographe, un médecin, des licenciés en sciences commerciales, un cartographe...

Il me plaît de noter ceci, non dans un but menu de gloriole, mais pour montrer de quelles réserves nous pourrions disposer en Belgique, pour l'organisation des nombreuses missions scientifiques de tout ordre qu'appellera le Congo le jour où, devenu enfin vraiment belge, c'est-à-dire annexé, nos compagnies savantes, notre académie des sciences, etc., tourneront leurs yeux et leurs efforts vers cette terre promise des recherches scientifiques.

Presque toute la carte du Congo est à faire; presque toute l'étude géologique; presque toute l'ethnographie; presque toute la météorologie; toutes les études de magnétisme terrestre; tous les sondages; toute l'étude de l'utilisation de la houille blanche; toute l'hydrographie et le régime du grand Fleuve et de ses affluents; la détermination des régions à irriguer en saison sèche.

Et quel beau travail à entreprendre que la détermination, sur le territoire de l'État du Congo, d'une portion du méridien qui, partant du cap de Bonne-Espérance, aboutit à l'une des syrtes méditerranéennes !

Une base serait merveilleusement mesurée sur la ligne de faîte Congo-Zambèze. J'ai vu, de mes yeux, la région où se pourrait faire cette mesure.

C'était le dimanche 10 septembre 1899. Ce jour-là l'étape couvrit 37 kilomètres et nous fit passer du bassin du Congo dans le bassin du Zambèze.

A la fin de l'étape j'écrivais la note que voici : « La surface si régulièrement sphéroïdale du pays, la » présence d'une nappe d'eau à 1m50 sous le niveau » du sol, aux différents trous d'eau rencontrés, don- » nent à penser que la forme du terrain est ici en » quasi-coïncidence avec la forme du sphéroïde ter- » restre supposé fluide ou semi-fluide. »

« Et l'on peut songer que cette région nue et unie » se prêterait admirablement à la détermination d'un » arc de méridien, détermination dans laquelle les » mesures par triangulation se contrôleraient par des » mesures directes. »

En jetant un coup d'œil sur un carte d'Afrique on verra que l'on peut étudier les moyens de mesurer un arc de méridien de près de 70 degrés, dont la moité au nord, la moitié au sud de l'Equateur, ce qui est singulièrement heureux comme disposition au point de vue de l'étude morphologique de notre globe.

15 de ces 70 degrés sont en terre congolaise; ce qui est au sud serait l'apanage des travaux de l'Angleterre; ce qui est au nord reviendrait aux savants français.

En ce temps où s'amorcent les collaborations internationales pour l'exécution plus rationnelle des grands travaux ayant pour but l'étude de notre « boule terrestre », le projet que je viens d'esquisser n'ouvrira-t-il pas tout au moins une ère de discussions premières?

Ce qui est à savoir, à ce propos, c'est que l'Angleterre a commencé la mesure d'un arc de méridien transafricain, du Cap au Caire.

Il y a, pour nous, beaucoup d'enseignements à prendre chez les Anglais.

Pour en finir avec ce que j'ai dit sommairement des travaux scientifiques à faire en Afrique centrale, pourquoi n'aborderait-on pas, en même temps que la mesure d'un méridien, la mesure d'un parallèle, lequel pourrait être l'équateur ?

***

A ceux qui auraient mis sous leurs yeux, pour se rendre compte de ce que je viens de suggérer, une carte d'Afrique, je demanderai de considérer un instant que le chemin industriel le plus court, pour atteindre le cœur de l'Afrique, — que nous pouvons placer au Tchad, — serait une voie ferrée partant de la Méditerranée et descendant, suivant un méridien, jusqu'au Tchad.

Ne se pourrait-il conclure une alliance internationale qui neutraliserait une bande méridienne d'une certaine largeur, pour y construire pareille voie ferrée ?

Et cette voie ferrée — à l'établissement de laquelle participeraient tous les occupants de l'Afrique — ne pourrait-elle, au même titre que le bassin conventionnel du Congo, être considérée comme une voie utilisable par tous en pleine liberté ?

Il suffirait pour cela que chaque nation, par exemple, ait sa ligne personnelle sur la bande neutralisée.

A moins qu'on ne parvienne à s'entendre suffisamment pour utiliser les mêmes voies ferrées de la façon dont on utilise les mêmes cours d'eau.

Mais n'allons pas plus loin en ce domaine des « utopies ».

***

Revenons à de plus immédiates contingences.

Nous avons, ce matin, à engager un maître-queux.

Se présente un Loango qui — il l'affirme — comprend le français.

Tout dépend naturellement de ce qu'on entend par « comprendre le français ».

Ainsi, quand je demande au susdit Loango ce qu'il sait cuisiner, il répond candidement :

— « Tout, Monsieur. »

— « Même de la tarte sans farine ni beurre? »

— « Oui, Monsieur! »

Je suis fixé, si pas sur les capacités culinaires de notre homme, tout au moins sur ses capacités de polyglotte.

Bast! Enrôlons-le pour trois ans.

. . . .

Au cuisinier succèdent d'autres noirs, se venant spontanément présenter comme serviteurs.

Ils sont trois; le chef du trio a été au Ka-Tanga; ses deux camarades proviennent respectivement des Stanley-Falls et du Kassaï.

Ils appartiennent au noyau flottant de boys amenés jusqu'à Boma par les Européens rentrant en Europe, ou du moins par les Européens consentant à payer eux-mêmes le transport de leurs boys en chemin de fer de Léo jusque Matadi ; de sorte que les boys que l'on trouve ainsi à Boma ont, en règle générale, servi des Européens occupant une situation assez élevée.

Leurs maîtres partis pour l'Europe ils attendent à Boma une occasion de se rengager.

Comme ils ont généralement touché quelque argent, ils ont le temps d'attendre que l'occasion soit bonne.

A l'arrivée de chaque bateau, ils s'informent de la qualité des blancs qui en descendent, font éventuellement leur choix, et se présentent offrant leurs services.

Donc Ma-Iadibo, Ma-Kambo et Camille Loupaka ont dû estimer que je ferais bien leur affaire comme nouveau maître.

Et les voici demandant à être des nôtres.

Où nous allons? Ce que nous ferons? Combien durera leur voyage?

Toutes questions dont aucun des trois n'a cure.

Le maître leur semble « calé! » C'est tout ce qu'ils demandent. Après çà, qu'il les emmène où bon lui semble!

Voilà tout au moins un exemple que les recrutements de noirs ne doivent pas toujours être effectués de force.

. . . .

Reçu une carte charmante de l'ingénieur Cocu, vieux camarade d'Afrique connu jadis sur les chantiers du « Sentier de fer » Matadi-Léopoldville.

Aujourd'hui Cocu est directeur du chemin de fer du Ma-Yombé; il a son installation à la Lou-Ki, à 30 kilomètres au nord de Boma; c'est de là qu'il m'écrit, nous disant que notre visite lui serait un plaisir.

A nous aussi.

Et donc, après le lunch, nous menons notre promenade du côté de la gare, où nous trouvons comme chef un mulâtre très courtois, nommé Valentin.

M. Valentin se met en communication téléphonique avec la Lou-Ki, et bientôt il est convenu que, demain à 7 heures et demie, nous partirons de Boma pour passer la journée avec Cocu.

. . . .

De la gare notre promenade est poussée jusqu'au quartier des noirs employés à la marine de Boma.

Ces noirs sont, pour la plupart, des gens de l'Equateur et des Ba'n'galas; aussi suis-je accueilli là-dedans en vieille, très vieille connaissance.

Sur la paroi d'une des huttes nous guignons deux dessins au crayon rouge et bleu, représentant le « bato de Boma »; c'est une enfantine esquisse d'un steamer avec mâts, drapeau, ancre, hélice, hublots, etc., etc.

Pareil document aucun collectionneur ne songera à l'acquérir, et pourtant n'est-ce pas une manifestion intéressante que cette ébauche d'un esprit s'éveillant à nos façons de faire!

De nouveau cent questions me sont posées.

Celui-ci me demande si mes deux jeunes gens — les sous-lieutenants Paulis et Weber qui m'accompagnent — sont mes frères.

— « Oui », dis-je.

— « Ils viennent pour aller travailler avec toi dans le Haut? »

— « Oui. »

Puis, après un moment :

— « Ce ne sont pas tes frères, ce sont tes fils. »

Ah ça! Je dois avoir allures de vieux!

Naturellement mes deux jeunes compagnons se tordent.

Ils s'étonnent aussi de la façon aisée dont on aborde tout ce monde; de la douceur de leur accueil; pas un qui ne dise bonjour; les gosses crépus nous grimpent aux jambes, sans plus d'effroi que ça.

L'impression sur mes deux adjoints est excellente; elle est indicatrice de la façon dont ils regarderont

plus tard les noirs qu'ils sauront traiter en hommes, et je suis content.

. . . .

Menons nos pas de badauds hors ville, vers l'amont, le long du fleuve. Voici, installée à la diable, une méchante bicoque où une jolie Loango, très accorte, correcte, polie, très soignée, tient un petit magasin pour noirs. Elle semble être la femme de l'un ou l'autre mulâtre, voire d'un Portugais qui aurait du travail dans Boma-Capitale.

Devant la maisonnette sont exposés en vente : une peau de crocodile (cataphractus) ; deux scies de poissons... scies naturellement ; une carapace de tortue ; un tibia d'éléphant, etc.

Cette joyeuse exhibition montre que la passion de la chasse est exploitée ici, et que les grands Nemrods africains trouvent, sans efforts ni dangers de superbes trophées de chasse.

Nous referons cette constatation plus d'une fois.

. . . .

A la tombée du jour nous descendons au « Philippe-Ville » pour y serrer la main au capitaine Flemyng et avaler quelques demis de Munich.

Lorsqu'un steamer de mer est en rade de la capitale, le tout Boma des futures premières s'y amène à chaque nuitée, et y tient des assises bien amusantes.

A bâbord s'installe l'élément militaire ; tribord est réservé aux services administratifs.

Les deux groupes se regardent comme chien et chat ; le premier traite le second de « gratte-papiers » ou encore de « plumitifs » ; ceux-ci parlent avec ironie de « l'Etat-Major ».

C'est de la bonne comédie.

Quelle veine que, cette fois encore, nous allons laisser ces mesquineries derrière nous.

Pris en particulier, tous ces gens sont, en règle très générale, de braves, honnêtes et courtois Européens ; dès qu'ils se groupent — et qu'ils pensent en bande — c'est une pitoyable éclosion de potins, de propos étroits, d'appréciations envieuses, bref la petite, plus que petite ville de province.

Et quels sujets de discussions et de plaisanteries ! C'est à s'en retourner de suite au quartier des nègres !

Commandant CH. LEMAIRE.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE X.

— Je vous accompagne, dit Victor au docteur Varain, quand celui-ci prit congé.

Ils souhaitèrent la bonne nuit aux demoiselles Fousseret, au convalescent, puis sortirent et flânèrent quelque temps au bord de l'eau. La nuit était tiède et claire. Sur le pas des portes des gens assis goûtaient l'indolence de l'heure. Autour des lanternes où vacillait la flamme du gaz, des « éphémères », par myriades, voletaient un instant, frappaient la vitre de leurs ailes et tombaient sur le pavé où s'accumulaient leurs petits cadavres blancs.

Poursuivant la pensée qui le préoccupait depuis son arrivée, Victor demanda :

— En définitive, confrère, y a-t-il eu, ces derniers jours, un danger plus pressant ?

— Ces derniers jours ?

— Mais oui ; Mlle Fousseret nous a fortement alarmés. Son frère nous semblait atteint d'une périlleuse rechute.

— Pas le moins du monde. Ah ! certes, au début,

il y a un mois de cela, nous avons été très loin. Mais la fièvre a suivi son cours normal.

— Cependant, coup sur coup deux lettres pleines d'inquiétudes nous sont arrivées; nous avons été appelés, Mlle Cécile et moi, bien plutôt au chevet d'un agonisant qu'auprès d'un convalescent.

M. Varain crut trouver une explication :

— N'êtes-vous pas l'ami très intime de la maison?

— Très intime,... cela dépend. A Margut les relations sont rares et l'intimité s'établit vite. Mais néanmoins nous ne nous connaissons que depuis deux ou trois mois. Et puis il n'était pas nécessaire d'inventer une rechute et d'imaginer un danger pressant pour appeler une sœur et un ami auprès d'un malade.

— Tout cela est très vrai, conclut le vieillard, quand on l'examine de sang froid. Mais il faut tenir compte de tout ce que Mlle Fousseret avait précisément perdu de jugement, de calme et de raison lorsqu'elle s'est adressée à vous. Après tant de veilles, de craintes, de fatigues, après de nombreux jours de solitude surtout, l'esprit a pu se frapper, concevoir par un phénomène sans rareté de véritable auto-suggestion une certitude de péril soudain. La tristesse a engendré de la perplexité; celle-ci s'est transformée en une peur nerveuse et Mlle Fousseret a positivement crié au secours comme le font ces somnambules hallucinés par l'idée fixe d'une imaginaire angoisse.

— C'est vrai, consentit Victor.

Mais ces raisons ne satisfaisaient que médiocrement l'arrière-pensée curieuse, demeurée tenace chez le jeune homme.

Les deux médecins se promenèrent encore quelques instants, devisant de banalités professionnelles. Quand ils se furent séparés, M. Donjeux ne se décida pas à rentrer tout de suite à l'hôtel. La nuit, bercée

de lointaines harmonies, de langueurs chaudes, invitait plus à la flânerie qu'au repos. Victor suivit la grand'rue, s'arrêtant devant les vitrines éclairées. Il sortit de la ville et continua de marcher à l'aventure, se rapprochant du rocher Bayard, aiguille énorme qui se dressait, noire et fantomatique, dans la demi-obscurité mauve, qui se profilait, gigantesque, sur le champ du ciel tout fleuri d'étoiles.

L'écho répétait les accords et les mélodies qu'un orchestre lui envoyait de la ville. Et ce jeu des montagnes sonores donnait l'illusion que tous les jardins des rives du fleuve, que les creux des vallées, que les forêts étaient emplis de musiques.

Victor, en marchant, traversait des nappes de clarté dont s'illuminait la route; les fenêtres des maisons étaient ouvertes et il s'en échappait des faisceaux de lumière. Autour des tables les familles étaient assemblées pour le souper; des bruits joyeux de conversation, des rires s'évadaient sans cesse.

Mais le jeune homme accordait peu d'attention à ces spectacles d'intimité paisible et gaie. Son esprit ne parvenait point à s'affranchir de cette question obsédante :

— Pourquoi Delphine a-t-elle fait venir brusquement sa sœur? Pourquoi m'a-t-elle, moi surtout, appelé avec tant de hâte et d'alarme?

Victor admettait la fatigue qui déprime, la peur aussi, inexplicable et injustifiée, qu'elle peut faire naître. Tout cela rendait plausibles les raisons d'affolement du premier jour. Mais ces égarements ne se prolongent pas. Une lettre désespérée se comprenait ; la suivante n'avait plus aucune raison d'être. L'évidence et aussi les assurances de M. Varain auraient dû calmer toutes les angoisses et détromper toutes les erreurs de Delphine à l'endroit de son frère.

Et petit à petit Victor donnait asile, en lui-même, à ce soupçon d'abord, à cette conviction bientôt après :

— Ce n'est pas pour Louis que Delphine nous a fait venir. C'est auprès d'elle et non de lui qu'elle voulait nous voir.

Il ne tarda pas longtemps à spécifier plus clairement :

— ... Qu'elle voulait *me* voir...

M. Donjeux avait atteint les premières maisons d'Anseremme. Il s'arrêta au pied du rocher, ne franchit pas l'étroit défilé entre les parois verticales de pierre. Il avait machinalement levé la tête, cherchant des yeux le sommet du massif rocher; mais depuis peu le ciel s'assombrissait et la cime effilée ne se profilait plus sur les nuages qui s'accumulaient, masquant les dessins fantasmagoriques de la voie lactée. Le promeneur revint sur ses pas. Un vent frais s'était élevé et soufflait du fleuve. La musique devait s'être tue en ville, car l'écho n'en redisait plus les harmonies. Des fenêtres se fermaient.

Victor, tout en marchant, souriait. L'idée de Delphine impatiente de le revoir au point d'inventer des prétextes extravagants pour l'attirer auprès d'elle le mettait en gaîté en même temps qu'elle éclairait soudain de certitude bien des paroles et bien des actes de naguère.

Certes ce n'était pas la première fois que le frère de Henriette s'apercevait que sa présence était accueillie ou recherchée avec autant d'agrément pour le moins que celle de sa sœur. Il n'avait pu manquer de remarquer la ponctualité de la vieille demoiselle à se trouver là où elle savait le rencontrer. La joie d'une conversation, le souci d'être approuvée, d'être louée à l'occasion, le soin de coquetterie pris de plus en plus

minutieusement, dix autres extérieures manifestations avaient maintes fois attesté d'intimes préoccupations de plaire. Mlle Fousseret ne se cachait pas de partager les goûts, de demander les avis, de prendre toujours le parti du docteur. Celui-ci devait-il s'émouvoir, se formaliser ou se flatter de cet ascendant? L'homme le moins fat doute malaisément de sa supériorité. L'amour-propre de Victor ne dédaigna rien de la sympathie évidente qu'il comprit avoir éveillée. En quoi il fit erreur, ce fut dans l'étendue de cette sympathie. — L'amour n'est-il pas de celle-ci l'épanouissement le plus vaste?...

Certes l'affectueux intérêt ou l'amitié très vive et surtout très démonstrative de Mlle Fousseret se manifestaient parfois de façon excessive. Ces exagérations étaient trop dans la nature enthousiaste, ardente, demeurée juvénile de cette attardée dans la vie, pour étonner ou inquiéter M. Donjeux. Aujourd'hui non plus il ne comprendra pas tout à fait.

L'évidence certes le convaincra que c'est lui seul qu'on a voulu voir venir à Dinant; le bon sens aussi lui fera convenir que le moyen employé a été assez enfantin et pas absolument exempt de toute critique. Mais peut-il tenir rigueur d'une aussi touchante preuve d'amitié? Il perdra deux jours à ce voyage et ses minutes sont comptées; il devra prendre sur son repos le temps nécessaire aux visites différées par son absence. Mais il sait que Delphine est si heureuse à présent.

Or, le bonheur des autres fait plaisir à ceux qui ont la joie dans leur propre cœur.

Et Victor, depuis quelques jours, en enferme une délicieuse dans le sien...

Voici que soudain, des arpèges emportés sur les ailes du vent, en éveillant en lui un délicieux sou-

8

venir, lui rappellent cette allégresse de son âme.

Victor Donjeux s'est arrêté dans l'ombre de la route. Après un court prélude, une voix grave et lente de jeune femme a commencé de chanter. Le piano doit être dans cette maison à peine visible derrière des bosquets, au delà d'une pelouse, à quelque distance du chemin. La voix est très juste et elle vibre en se posant sur les notes longues; elle a le moelleux du velours, mais l'éloignement en atténue la précision, ce qui permet au jeune homme d'en assimiler le timbre à celui d'une autre voix bien connue... Bientôt l'illusion est plus complète encore. Oubliant l'heure et l'endroit, Victor entend une romance écoutée quelques jours auparavant, et il est prêt à croire que derrière ces feuillages que le vent fait bruisser, c'est Jeanne Chambois qui prononce les couplets et frappe les accords.

Dans ce soir chargé d'aromes capiteux, dans l'air frais venu du fleuve, dans l'obscurité de plus en plus dense sous le ciel bas précurseur d'orage, la mélodie se lamente avec une poignante tristesse. Plus d'une fois le jeune homme a entendu ces quelques phrases de passion intense et douloureuse dites par Mlle Chambois : le désespoir d'Orphée devant sa morte. L'émotion de ces pages avait le don de le pénétrer plus qu'aucune autre. Et la jeune chanteuse exprimait très justement le charme poignant de cette musique. Elle nuançait avec art le regret à jamais inconsolable et le reproche désespéré : *J'ai perdu mon Eurydice...*; ou bien elle gémissait de faiblesse impuissante : *Sort cruel, triste rigueur.*

En cette minute, il semble à Victor que c'est Jeanne elle-même qu'il entend. Ce contralto, c'est la voix sympathique et chère. Invinciblement requis par

cette sensation, heureux de se leurrer, il écoute, il ne pense plus...

A la reprise, il retrouve le sanglot familier, il reconnaît la parole de désolation d'Orphée se convainquant, en la redisant, de cette horrible réalité : *J'ai perdu mon Eurydice*... Rien n'est changé : le *forte* lui-même monte, grandit, s'épanouit; la phrase s'achève sur un cri douloureux, tragique, maudissant.

Victor Donjeux, tout captivé par le prestige de cette voix, par la similitude d'émotions précédemment ressenties, n'entend pas quelques applaudissements et des mots, des bruits qui retentissent alors que l'accord final du piano vibre encore. Par les fenêtres ouvertes toutes sonorités cependant s'échappent, emplissent le jardin, traversent les bosquets d'arbustes, s'éparpillent sur la route autour de lui, sont emportées, effritées par le vent. Victor reste debout et attend encore.

Mais le piano commence une autre ritournelle. Et c'est un refrain inconnu du jeune homme. Le mirage s'efface. Le leurre bizarre de l'esprit, de l'ouïe et du cœur est fini. Pourquoi rester encore là? Tout est désormais étranger : le décor devient sinistre sous l'orage approchant; la Meuse dit une complainte lugubre: le vent soulève des tourbillons d'invisible poussière qui pique les yeux. M. Donjeux marche vite vers les lumières de la ville qu'il voit devant lui, alignées le long du quai.

Plus rien ne reste en sa mémoire de Delphine et de ses ruses innocentes. C'est le souvenir, c'est l'image de Jeanne Chambois qui seuls occupent sa pensée et son cœur. Et Victor ne s'étonne pas de découvrir combien il aime profondément cette simple et rieuse fillette, car depuis des jours déjà il s'en est rendu compte délicieusement.

Et Jeanne a deviné du reste cet amour : peut-être n'est-ce que parce qu'elle-même en a ressenti la réciproque attirance ?

M. Donjeux rentre enfin chez lui. Il dormira bien non loin de Delphine et leurs sommeils à tous deux seront peuplés de rêves. Par bonheur nous ne connaissons rien des rêves des autres : à peine souvent connaissons-nous les nôtres? Ceci nous prouve que toutes choses sont ici-bas excellemment ordonnées; car que fût-il advenu de Mlle Fousseret si elle eût pénétré le secret des songes de son ami? Toute une nuit celui-ci ne revécut-il point les minutes adorables d'une entrevue de l'avant-veille, à Villers? Cela se passait auprès d'un piano, en écoutant chanter cette romance qu'il venait de croire réentendre encore... La dernière note éteinte, il avait demandé un premier aveu et avait reçu un premier baiser.

CHAPITRE XI.

Au matin, Victor vint à la pharmacie. Louis sommeillait encore. Delphine s'agitait, bavarde, nerveuse, joyeuse. Elle intrigua le docteur :

— Devinez la surprise?

— La surprise, s'étonna-t-il, ne comprenant pas?

Au lieu de lui répondre, Mlle Fousseret questionna encore :

— Vous êtes toujours bien décidé à quitter Dinant aujourd'hui?

— Vous savez bien qu'il le faut?

— A quelle heure partez-vous?

— A trois heures.

— C'est parfait. J'ai le temps de tout mettre en ordre et de styler ma sœur.

Devant la mine stupéfaite du docteur, Delphine éclata de rire.

— Mais oui, c'est chose arrêtée : je pars avec vous et Cécile reste ici.

Elle arrivait en ce moment, la cadette, affairée par ces brusques décisions, par les dispositions à prendre, par la conscience de sa nouvelle responsabilité. Néanmoins, elle approuvait, toujours docile :

— Delphine a parfaitement raison ; elle est éreintée après tant de jours de fatigues et de veilles. Louis n'en a plus pour longtemps...

— Avant quinze jours il pourra se mettre en route, affirma Delphine.

Et elle ajouta :

— N'est-ce pas, M. Victor? heureuse de solliciter un avis si précieux, en lequel elle mettait volontiers toute sa confiance.

— Dans quinze jours, Mademoiselle, votre frère sera valide comme nous tous. Et il se reposera auprès de nous en profitant du soleil et de vos gâteries.

Le déjeuner les réunit une dernière fois avant le départ. Chacun dans sa conversation laissa parler son cœur, avouant sans s'en douter le secret de son intime et constante pensée.

Le malade escompta la satisfaction de son proche départ, le calme heureux, l'insouciance et le plaisir de son séjour à Margut. Cécile satisfaisait enfin l'impatience inquiète qui l'avait longtemps harcelée d'être auprès de son frère en danger et se promettait une joie enfantine de son rôle de petite maman attentive et fidèle. Victor, rassuré devant la quiétude revenue chez ses amis, voyait se rapprocher l'instant du retour, et calculait que la présence du jeune homme qu'il faudrait distraire multiplierait les occasions de promenades, de rencontres... Et Delphine enfin !

Delphine baignait son immense bonheur dans des clartés d'espoir, s'imaginait pénétrer toute vivante dans le paradis de son rêve amoureux.

Les propos, échos de ces égoïstes et si divers sentiments, furent naturellement assez décousus. Chacun parlait pour soi, étranger au joyeux souci du voisin; ce n'est vraiment que la peine, et ce n'est que le malheur qui suscitent la pitié et l'intérêt. Quatre convives totalement heureux ne demandent à personne de partager leur félicité : ils se suffisent à la savourer, à la déguster solitairement.

— Il y a plus de deux ans que je n'ai fait un séjour à Margut, disait Louis.

— Il y en a dix que je n'ai plus logé hors de chez nous, lui répondait Cécile. Et il y en avait dix surtout que je ne m'étais plus trouvée seule à la maison.

— Je suis sûr que tu as eu peur? plaisanta son frère.

— Dame, les premières nuits... Mais voilà qui est fini, et pour longtemps!

Le docteur ne pouvait s'empêcher de parler du voyage.

— Il fera clair encore lorsque nous arriverons. Henriette nous attendra sûrement à la gare.

Et il acheva sa pensée, après un instant de silence :

— Peut-être Jeanne Chambois y sera-t-elle aussi. Elles devaient passer la journée ensemble.

Mais c'était moins l'arrivée que le départ qui préoccupait Delphine. Elle interrogeait sans cesse la pendule :

— Nous n'avons bientôt plus que deux heures ; ma malle n'est pas terminée...

Ou bien elle demandait pour la troisième fois au moins :

— A quelle heure arrivons-nous?

Cela lui permettait d'évaluer avec ravissement le nombre énorme, mais encore bien infime à son gré, des minutes qu'elle allait vivre, seule à seul, avec Victor Donjeux...

Enfin le moment vint où il fallut se séparer. Les dernières hâtes, le souci de n'oublier aucune recommandation, de répéter pour la vingtième fois à sa sœur les ordres du médecin à exécuter ponctuellement, le soin de la malle à faire transporter à la gare, les brefs adieux à la mercière, voisine affectueuse aux jours d'alarme et de solitude, ramenèrent Delphine aux réalités dont son esprit en pretantaine la forçait de plus en plus à s'évader.

Cécile ne vint pas à la gare. Elle se mit à la fenêtre ouverte, au côté de Louis, et lorsque les voyageurs passèrent sur le pont, ils échangèrent de longs signes d'adieu, agitant des mouchoirs blancs qui flottaient dans l'air ensoleillé comme des vols d'ailes allègres. Delphine, avant de disparaître, fit encore une fois à sa sœur le geste d'écrire : ses doigts tracèrent sur la main gauche ouverte d'imaginaires phrases.

— Cécile est si distraite, dit-elle à son compagnon. Elle est capable d'oublier de m'envoyer sa lettre chaque matin !

Ils arrivaient à la gare.

Peu de temps se passa avant le départ. Le train enfin s'ébranla dans un tintamarre de ferraille. Ils étaient seuls.

Au début, ils ne se parlèrent pas. Delphine avait relevé sa voilette. Les plis du tulle lui ceignaient le front d'un turban noir. Victor regardait les dernières maisons de la ville qu'ils dépassaient. Il aperçut la roche Bayard au pied de laquelle sa flânerie nocturne l'avait conduit la veille; il chercha dans les verdures quelle pouvait bien être la villa d'où s'était échappé

le chant dont il s'était si profondément et délicieusement ému ; mais il ne put la découvrir.

Non loin du barrage où bouillonnaient les eaux en cascade, la Lesse sortant de sa vallée profonde, se précipitait dans la Meuse. Victor prononça le premier une banale parole :

— Où mène cette route ?

Et son doigt se tendait vers la montagne, au delà du fleuve. Delphine se pencha et demanda :

— Celle qui monte, là-bas ?

— Oui.

— Elle conduit dans les Ardennes. A Gedinne, je crois.

Le paysage se rétrécissait. L'horizon était à présent borné, très près, aux falaises boisées qui se dressaient sur les rives. Parallèle à la voie, entre le talus et l'eau, un ruban blanc de route se dévidait. Dans le fleuve il semblait que, renversé, le décor de rocs, de forêts et de ciel eût sombré.

La vallée, un peu plus loin, s'élargit. Les voyageurs traversèrent des prairies, de grands gagnages où paissaient des vaches rousses et noires. Longtemps ils longèrent un parc splendide derrière les charmilles duquel parfois ils aperçurent la haute blancheur d'un château ou bien les jeux d'eau, les pelouses ornées d'un élégant jardin à la française.

M. Donjeux se lassa du renouvellement du paysage ; uniforme, celui-ci se répétait ainsi qu'un panorama sur une toile tournante. M. Donjeux ne regarda plus, offrit à Delphine un des journaux achetés au moment du départ, déplia l'autre et se tut.

Waulsort. Une courte attente. Quelques touristes descendent, qui viennent pêcher ou gambader dans les bois. Pendant la première heure du voyage d'autres petites gares identiques arrêtèrent le train : un grince-

ment de frein qui se serre, mordant les jantes, un choc, quelques portières battantes, un coup de cloche, un sifflet et la course reprend, les marchepieds frôlant les géraniums et les bégonias du jardinet tout fleuri sur le quai, la file des wagons, le panache de fumée qui les couvre passant, déformés et grotesques, dans le miroir des boules de verre étamé.

Jusqu'à la frontière, Delphine et Victor, toujours seuls, n'échangèrent que de courtes phrases très rares.

A Givet, le docteur descendit un instant, se promena sous la marquise vitrée, regarda une affiche enluminée qui promettait d'enchanteurs séjours aux plages à la mode. Puis on repartit.

Dès lors, ils s'intéressèrent à nouveau au pays qu'ils traversaient. L'aspect avait changé totalement. Le site était moins grandiose et plus vivant. L'homme s'y affirmait par son labeur : il y a moins de monotonie dans le spectacle de ces conquêtes du travail sur la nature. Les usines se succédaient, bruyantes et sales. Aux sommets des cheminées flottaient des étendards de suie. Des gestes d'ouvriers attelés à des wagonnets, brandissant des marteaux, penchés devant des gueules fulgurantes de fours, courbés sous des fardeaux s'apercevaient un moment. Ou bien c'étaient des ruelles de maisons basses, toutes identiques, où grouillaient des marmailles envoyant des grimaces aux gens dont ils voyaient les visages dans les cadres ouverts des portières ; c'étaient des tas de scories encore fumantes, des lueurs de fournaises, des tumultes de ferrailles.

Aux rives du fleuve, qui réapparaît de temps en temps, sont amarrés des chalands qui dégorgent le minerai, la houille, les bois, toute la pâture de ces enfers gloutons mais généreux.

Ces visions d'activité, de puissance, de richesse, mais aussi de peine et de misère, intéressent visiblement Victor. Il parle à Delphine des ateliers, des carrières, des mines, du progrès, de l'ouvrier. Il fait des rapprochements entre cette contrée et le bassin de Liége, tant de fois visité par lui pendant les années de sa vie d'étudiant. Et Delphine aime à l'entendre. Tout la séduit qui vient de cette bouche, de cette pensée, de ce cœur amis.

Vireux, Fumay, les fonderies, les forges.

Le train pénètre dans un tunnel. A la faible lueur de la lampe, Victor et Delphine se reconnaissent à peine. Les coins du compartiment sont noyés dans cette nuit artificielle et le peu de clarté qui vacille fait tituber les ombres. Sous la voûte, le bruit des roues, des chaînes, des pistons, de la vapeur, ronfle plus sourdement.

Delphine, qui a lu des livres, ne comprend pas que l'on puisse profiter de l'obscurité complice d'un tunnel pour oser une étreinte, tenter un geste audacieux?... Il lui semble qu'autour d'elle, que sur elle pèse un mystère trop tragique. Des reflets qui brillent sur la paroi humide et toute proche de la pierre lui font l'effet de regards fantastiques allumés auprès d'elle. Ils épient, ils voient. Elle a peur de chaque mouvement du docteur. Elle craint qu'il ne se rapproche d'elle. Elle souhaite qu'il ne choisisse pas cet instant et néanmoins elle sait bien que, malgré tout, elle serait heureuse si, même devant ces yeux indiscrets dans la nuit, même dans cette cage bruyante et sombre, il la prenait dans ses bras...

Mais une lueur blanche badigeonne le roc; le couloir s'éclaire; la lumière s'intensifie, se répand, inonde enfin, et les yeux sont un instant éblouis dans le plein soleil. Le train ralentit, s'arrête. Des gardes crient le

nom sonore et joli : Monthermé. Cependant, bientôt on repart, et c'est pour rentrer immédiatement sous une autre voûte, la halte se faisant entre les deux gueules béantes de deux tunnels.

Le malaise de Delphine la reprend. Elle veut parler pour s'en distraire. Elle ne trouve même pas une phrase banale à prononcer. Et lorsque le jour réapparut définitivement, lorsqu'ils se retrouvèrent dans la plaine claire et vaste, elle éprouva enfin un apaisant soulagement.

Le défilé rapide du kaléidoscope d'usines et de champs verts, de jardinets et de chantiers, de cheminées, de villages et de grands arbres a recommencé. Voici des prés enfermés dans une boucle du fleuve; voici plus loin des halls où rugit le tintamarre des roues, des hommes et des enclumes. Mais Delphine est devenue tout indifférente à ce spectacle. Même la beauté du ciel sur lequel le soleil déclinant a drapé des étoffes d'or, de sang, de feu chatoyantes, ne la séduit pas. Cependant, son compagnon exprime tout haut son admiration. Devant ces spectacles changeants, Victor Donjeux est même devenu bavard. Rien ne lui échappe et il ne cesse de formuler des remarques. Le voici lancé dans une théorie pas neuve mais qu'il agrémente d'aperçus ingénieux sur la différence entre la vie de l'homme des champs et celle du tâcheron d'usine. Il départit à chacune son lot enviable ou douloureux. Mais Delphine ne l'entend pas...

Cependant, elle l'écoute.

Mais c'est sa voix seule qu'elle écoute. Ce sont les sonorités, les inflexions, le timbre un peu grave et monotone qu'elle accueille avec ravissement; des mots prononcés, des idées qu'ils traduisent elle ne distingue, elle ne retient rien. Parfois, elle-même

coupe le discours d'un monosyllabe indécis. Cela ne répond à aucune des questions du docteur, mais peut s'appliquer à tout ce qu'il dit.

Le jeune homme ne tarde pas bien entendu à s'apercevoir que sa compagne est distraite ou bien que la conversation ne la passionne guère.

— Elle songe toujours à son frère, pense-t-il.

Et il ne parle plus.

A Levrezy, un voyageur monta. C'était la première fois qu'ils n'étaient plus seuls. Rien ne fut pour cela changé dans leur attitude; néanmoins, Delphine fut désappointée et souffrit de cette présence auprès d'eux. Cet importun, d'ailleurs, n'ouvrit pas la bouche, se mit à griffonner dans un carnet, à déplier des lettres, à compulser des papiers. Après que le train se fut arrêté deux fois, l'étranger descendit, ayant poliment salué. Quand ils furent repartis, comme Victor se taisait toujours, sa voisine tâcha de renouer le lien de la conversation qu'elle se rendait bien compte d'avoir rompu tout à l'heure :

— Vous ne dites plus rien, monsieur Victor? demanda-t-elle en souriant.

— Mais je regarde. Ce pays m'est très peu familier; or, il m'intéresse.

— Il se transforme cependant. Les usines sont de plus en plus rares.

— Et la vallée moins pittoresque. Nous arriverons bientôt à Mézières.

— Notre train sera-t-il en gare?

— Je le pense; toutefois, comme nous devons attendre son départ pendant une heure, nous pourrions entrer quelques instants en ville. Voulez-vous?

— Certainement, répondit Delphine, très empressée d'accepter ce projet. Vous connaissez Mézières? interrogea-t-elle.

— Oui, Mézières et Charleville : j'y suis venu deux ou trois fois déjà.

Ils se promenèrent quelque temps ; ils s'attablèrent à une terrasse, et Mlle Fousseret était très fière. Elle eût voulu que tout le monde la vît au côté du jeune homme. Lorsqu'ils passaient devant les vitrines, elle regardait et prenait plaisir à découvrir leur groupe miré dans la glace. Elle concevait de ce spectacle une joie très émue : n'était-ce pas l'image déjà de ce qu'ils seraient plus tard, de ce que bientôt ils seraient pour toujours : un couple heureux marchant côte à côte dans tous les chemins de la vie?

Le voyage recommença. Il manqua d'agrément au début. Le compartiment fut rempli jusqu'à Sedan. Des enfants se chamaillaient, voulant être tous à la fois auprès des vitres sur lesquelles leurs petits doigts gras dessinaient des bonshommes dans la buée de leur haleine. Des farceurs bruyants faisaient rire tout le monde; même Delphine ne résista pas à leurs facéties. Une dame se plaignit d'un courant d'air et demanda avec une politesse souriante à Victor de vouloir bien relever la vitre; Mlle Fousseret lui lança un méchant regard, la détesta violemment et elle pensa à part soi que les délicates ayant besoin de tant d'aises devraient bien louer un compartiment pour elles seules...

Le soir commençait à envelopper le paysage dans des gazes mauves. Sur les chemins, des groupes de travailleurs regagnaient les villages, leur labeur quotidien achevé.

Delphine et Victor furent de nouveau seuls. Et de nouveau aussi ils se turent. Ce fut comme si, dans la pénombre, un recueillement épinglait un peu de mystère dans les coins de cette voiture qui berçait au gré de la course rapide. Le docteur avait renversé sa

tête, la nuque appuyée au coussin. Il songeait. Sa compagne, accoudée au rebord de la petite fenêtre, la joue sur la main, le regardait. Indolents, un peu las de cette longue immobilité, ils s'abandonnaient au balancement, aux secousses du wagon.

M[lle] Fousseret sentait l'envahir une croissante émotion. Les doigts de sa main libre, énervés, chiffonnaient, tordaient, fripaient un pan de dentelle du mantelet qu'elle avait posé sur ses genoux. Le soleil agonisant de sept heures, qui n'éclairait plus que d'un jour terne, donnait au visage de Victor un reflet qu'elle prit pour de la pâleur. Il lui sembla que ses lèvres s'entr'ouvraient comme s'il voulait parler. Un mouvement du train lui projeta le buste en avant: elle crut qu'il se penchait vers elle; elle ferma les yeux et attendit... Quand elle regarda à nouveau, il ne s'était pas encore décidé.

Le train entrait dans des bois, fuyait quelque temps à travers la futaie où on lui avait tracé un chemin étroit. Il faisait alors très sombre et plus d'émotion encore étreignait le cœur de M[lle] Fousseret.

C'est pendant un de ces moments mystérieux d'incertitude, de peur et d'espoir tout à la fois que Delphine eut une rapide et lumineuse vision de tout son passé. Sa jeunesse, son abandon, les lourdes années, les joies rares, les soucis s'évoquèrent pêle-mêle. Puis, après eux, apparut une aurore : son amour, le bonheur par lui, l'imminent avenir souriant! Ce fut un autre cortège : les fiançailles, les noces, l'intimité du foyer, la famille...

— Pauvre mère, elle le saura. Et mon père, si bon, pensa-t-elle...

Ce fut un afflux de souvenirs attendris. Le cœur de Delphine, gonflé cependant de tant d'amour déjà,

accueillit néanmoins encore ces effusions sincères et touchantes.

Au même instant précis, un sifflement de la locomotive déchira le calme de la forêt et ce bruit soudain fit mal en même temps qu'il surprit. Victor se redressa d'un brusque mouvement. Delphine vit ses yeux, sa bouche à deux doigts des siens et elle éprouva la sensation que c'était l'*Instant*. Son cœur déborda, se fendit, laissant s'échapper les émotions dont il était trop plein. Elles se répandirent en larmes, en sanglots. Par les yeux, par la gorge, ils éclatèrent. Etonné, compatissant, le docteur reçut la pauvre fille presqu'inanimée dans ses bras. Il y laissa s'épancher, se blottir ce bruyant chagrin inattendu. Consolant, il cherchait à l'apaiser.

— Mais qu'avez-vous, Mademoiselle Delphine? Allons, voyons, Mademoiselle. Dites-moi...

Elle se taisait toujours; mais continuait à pleurer, s'abandonnant dans l'étreinte ainsi qu'une enfant désolée aux bras de sa maman.

Victor crut deviner :

— C'est Louis, n'est-ce pas, demanda-t-il? Mais puisqu'il n'y a plus de danger! Dans quelques jours, il sera près de vous, près de nous tous... Voyons, Mademoiselle Delphine, remettez-vous. Nous arrivons à Carignan, on pourrait monter?...

Ils restèrent un quart d'heure encore dans le train. Calmée à présent, Delphine s'était appuyée aux coussins, très lasse. Elle tamponnait de son mouchoir ses yeux d'où parfois d'involontaires larmes s'échappaient encore. Le vent frais la frappait au visage et elle aimait ce souffle rude qui dénouait des mèches de cheveux à ses tempes et lui séchait la gorge. Victor ne disait rien, respectueux de ces pensées et de cette douleur.

Or, il était à cent lieues de s'imaginer de quels reproches étaient ces pensées et quels regrets provoquaient cette douleur. Il y avait en ce moment de la colère et du désespoir, de la honte et du dépit plein le cœur endolori de la pauvre fille. Sa sotte émotion, son inexplicable faiblesse avaient retenu le geste, arrêté sur les lèvres les paroles de Victor Donjeux. L'occasion si patiemment ménagée, l'heure propice tant attendue étaient perdues...

Delphine ne se pardonna jamais cette crise de stupides sanglots.

(A suivre.) PAUL ANDRÉ.

LES LIVRES

Franz Hellens : En Ville morte (Bruxelles, chez Van Oest, librairie nationale d'art et d'histoire). — **Didier de Roulx :** Vina (Anvers, imprimerie Buschmann). — **Carlo Ruijters :** Les Pantins (Bruxelles, Association des Écrivains belges). — **F. Charles Morisseaux :** Histoire remarquable d'Anselme Ledoux, maréchal des logis (L'Édition artistique Paris et Liége). — **Sander Pierron :** Le Tribun (Paris, chez Sansot). — **Camille Lemonnier :** Tante Amy (chez Fasquelle).

En ville morte. — Depuis que Rodenbach a écrit *Bruges-la-Morte* on a tué, pour le plaisir de les embaumer littérairement, quelques villes qui ne demandaient qu'à vivre. Bruges, la douce Bruges avec son lac d'amour est bien la ville coulée au fond du rêve... Mais Gand, où M. Hellens a passé dix années à souffrir et à s'halluciner, Gand, la ville robuste, industrielle et commerçante, la ville du *Vooruit* par qui ressuscite l'ancienne Commune des gens de métier avec ses tribuns, si l'auteur d'*En Ville Morte* n'y a vu que des pierres animées de voix et de gestes et des architectures en délire, c'est qu'il avait pris de l'ennui du séjour un peu de fièvre, et, de certains livres, des visions déjà surannées. Ce livre est la clinique d'un cas littéraire. Et c'est bien ainsi que l'auteur nous le propose, puisqu'il avoue ne l'avoir écrit que pour dissiper d'hallucinantes visions et pour arracher de lui l'amour morbide que lui inspirait sa ville natale. Il est intéressant par la sensibilité, les images, la couleur, le lyrisme, mais on y sent peser des mots d'auteur.

Vina. — M. Didier de Roulx est plutôt peintre qu'écrivain. Sa manière est toute plastique. Les chapitres de sa nouvelle sont autant de gouaches ou d'eaux fortes empâtées, embrumées, ou passent, à l'ombre des pignons et des tourelles et sous les voûtes basses d'une ville maritime flamande, des fantômes tristes qui ne s'expliquent pas. On s'échappe comme d'un cauchemar de cette historiette sombre et mystique, entrecoupée, haletante, écrite dans une langue expressive qui s'assouplira.

Les Pantins. — M. Carlo Ruijters cherche sa voie. Ce premier recueil de contes nous montre les différents aspects entre lesquels son jeune talent hésite. Tantôt il nous narre de petites anecdotes sensibles et démodées, à la Theuriet, comme dans *Monsieur Francou* ; tantôt des souvenirs de Carnaval, arrangés en légères nouvelles empreintes d'une philosophie puérile, et où se retrouve, en puissance, l'esprit didactique de M. André Ruijters. M. Carlo Ruijters aura-t-il un jour autant de talent que son aîné? C'est fort possible, mais ce n'est pas encore très apparent. Ce qui, dans son livre, m'a surtout attachée, ce sont les qualités de sentiment et de sincérité, encore qu'il ait aussi du goût, du soin, et de jolies manières de style. Je le dis avec sympathie, M. Carlo Ruijters est un vrai jeune ; c'est une sensibilité juvénile qui cherche son expression humaine. L'artiste qu'il sera un jour pourra nous émouvoir.

Histoire remarquable d'Anselme Ledoux. — M. Morisseaux me rappelle un peu M. Charles Henri Hirsch. Hasard ou influence, peu importe. Une personnalité qui serait trop débile pour soutenir le poids d'une influence, quitte à la secouer le moment venu, ne m'intéresserait aucunement, et trop de jeunes écrivains belges se gardent d'entretenir leur esprit de salutaires lectures pour conserver, dans son intégrale originalité, un talent souvent douteux et qui se stérilise faute de nourriture. M. Morisseaux a un joli talent. Il a de l'esprit, de la vivacité, du savoir faire. Il écrit avec une certaine distinction, une certaine souplesse qui se rencontrent assez rarement dans notre littérature. L'*Histoire remarquable d'Anselme Ledoux* m'a à la fois amusée et intéressée. C'est mieux qu'une étude de mœurs militaires, c'est une étude de caractères très humaine, témoignant d'un esprit observateur et d'une sensibilité délicate. M. Morisseaux a un sens pondéré de la vie. La caserne, telle qu'il nous la montre, n'est ni tragique ni ridicule, mais ressemble plutôt à un grand pensionnat avec des professeurs et des élèves, et des distributions de pensums et de récompenses... En résumé, des croquis amusants, de l'humour, de la vérité.

Le Tribun. — M. Sander Pierron a des qualités simples et robustes. Son talent, sans recherche et sans éclat, est émouvant et sincère. *Le Tribun* apparaît comme un roman de mœurs où la multitude des faits et le développement de l'action font tout l'intérêt. Traité par un poète, le sujet choisi par M. Pierron

devenait épique. L'auteur l'a compris autrement. Son tribun n'est pas un héros, il n'est même tribun qu'accessoirement, et la face politique de la vie de Philibert Gérold qui était la plus intéressante et celle dont M. Pierron voulait faire le sujet du roman, est sacrifiée aux aventures passionnelles qui remplissent le cadre du livre et débordent l'idée principale. Tel qu'il est conçu, ce roman vaut surtout par quelques belles pages d'un réalisme poignant et d'une grande simplicité d'émotion.

Tante Amy. — Tante Amy est une de ces œuvres de délicatesse et de poésie dont M. Lemonnier semble parfois se faire un jeu, et comme un délassement à des travaux plus graves. La femme dont il étudie le cœur mûr et troublé est une femme de lettres... Une étude? à peine. Je vois des croquis, des dessins, des aquarelles d'âmes autant que de paysages intérieurs. Cela est fait légèrement, avec des couleurs nuancées, de la poésie, une imagination qui recrée la réalité, à la façon dont un jardinier trace un parc parmi des prés et des taillis... Tante Amy est une femme de lettres plus très jeune qui est aimée par un adolescent. Léandre est ce jeune amoureux. Il est innocent, il est beau, son cœur s'ouvre pour la première fois et sa naïve passion va errer tout au long de l'histoire en soupirs, en parfums, en une atmosphère exaltante et légère de fleur et de feu. Tant d'ardeur juvénile n'est pas sans troubler un instant la sage tante Amy, mais elle se reprend vite, et ne garde du semblant d'aventure que le plaisir mélancolique de se constater un cœur refroidi, définitivement apaisé. Cette figure centrale M. Lemonnier l'a voulue bien réelle, ni exagérée, ni poétisée. Tante Amy représente la femme mûre, telle qu'elle apparaissait voilà trente ans, lorsque les femmes acceptaient la vieillesse sans y songer, comme une évolution naturelle de la vie... C'est « la bonne femme » encore belle, encore savoureuse, mais déjà détachée du rêve et de la coquetterie. Combien me plait la vérité de cette figure si saine, que M. Lemonnier nous montre si vivante dans sa gandoura tachée d'encre, tutoyant sa servante et s'aigrissant contre son éditeur, détournée d'un soupçon de sentimentalité par le paquet d'épreuves à corriger, n'éprouvant plus guère d'émotions que celles des héroïnes de ses livres, mais ayant gardé, à travers les péripéties d'une vie lâchée et sans contrôle, une sorte de santé bourgeoise, un goût pour les joies prosaïques de la table, du confort et du gain. Voici une figure un peu démodée, et c'est bien ce qui fait son charme. Je la vois, coiffée

d'un chapeau en cloche sans rubans, rose et grasse, avec de vigoureux bras nus et cette démarche virile qu'on imagine à certaines femmes de Manet. M. Lemonnier a écrit ce roman avec son imagination de peintre. Point d'événements, mais des incidents, des paysages, des sortes de tableaux de genre dont il semble qu'on pourrait toucher avec le doigt le velouté du pastel ou la fraîcheur vernie de la gouache... Plaisir sensuel, joie gourmande, toujours M. Lemonnier m'évoque le verger au soleil, la chambre basse et fraîche, assombrie par le store baissé, à midi, lorsque la guêpe bourdonne autour de la corbeille odorante et dorée et que le café fume au bord des tasses peintes. On éprouve à la lecture de la plupart de ses romans, l'émotion qu'on ressent devant un tableau de Claus... Nul autre de nos écrivains n'a ce sens plein et savoureux des beautés matérielles, nul ne parle comme lui des saisons, des jardins, des étoffes, des couleurs, des corps et des visages, de tout ce qu'aiment les sens, de tout ce qui suscite l'émotion voluptueuse... Que de choses il y aurait à dire sur cet artiste génial, si tout n'avait pas été dit. Mais, hélas! je viens un peu tard.

BLANCHE ROUSSEAU.

Léon Séché : LAMARTINE DE 1816 A 1830. ELVIRE ET LES MÉDITATIONS.
(Un vol. in-18 à 3 fr. 50. Ed. du *Mercure de France*.)

Une femme a écrit ceci, paraît-il, au consciencieux et érudit biographe et commentateur de Lamartine : « S'il était acquis » que Mme Charles n'a pas été l'Elvire sans tache que nous » avons admirée et honorée jusqu'à ce jour, non seulement cette » figure unique serait jetée à bas de son piédestal, mais encore » les ouvrages qu'elle a inspirés, depuis les *Méditations* jusqu'à » *Raphaël*, perdraient la meilleure part de leur caractère en » perdant leur sincérité. »

Pouvons-nous partager cet avis de la correspondante de M. Séché? Il ne m'est pas possible cependant d'oublier que ce n'est pas en réalité Mme Charles, née Julie Bouchaud des Hérettes, que Lamartine a aimée; ce n'est pas la femme d'un physicien, même illustre, qui a inspiré le *Lac*; ce n'est pas la jeune poitrinaire qui est chantée dans *Raphaël*; mais c'est Elvire, non une femme, non une épouse, non une phtisique agonisante, mais la Muse, la Muse chère à tout poète épris et sincère,

la Muse que ses yeux voient dépouillée de toute sa réalité terrestre et même humaine. Elle demeure, celle-là, quoi qu'il advienne, toujours idéale et pure, et si Mme Charles s'est abandonnée dans les bras de Lamartine, ou bien si elle s'est bornée à être sa Laure ou sa Béatrice, Elvire, dans l'un comme dans l'autre cas, s'érige, selon moi, immuablement très haut sur son enviable piédestal.

« Quand Lamartine n'eut plus de larmes pour pleurer Elvire, dit quelque part M. Séché, il la chanta et fit pleurer le monde.» Est-ce que le monde eût pleuré pour Mme Charles?...

Et c'est là tout le fond du débat; c'est le but du livre qui contribua, après et avant d'autres, à une complète histoire documentaire du romantisme : Lamartine fut-il exclusivement un « amant idéal et passionné » ou connut-il, auprès de sa maîtresse, toutes les félicités sensuelles souhaitables?

Ce point d'intimité a été toujours controversé; rien ne permet de se prononcer catégoriquement. Parmi les nombreux critiques aux aguets de la vérité coûte que coûte, M. Doumic s'est déclaré pour la chute, M. Faguet est resté hésitant, M. Séché depuis longtemps nie avec énergie et en accumulant les plus spécieux arguments.

Eh bien! non, je ne puis me passionner, moi, pour cette querelle et dans toute cette affaire d'adultère plus ou moins... « total » je ne parviens à découvrir qu'un danger de rapetisser le souvenir ému que nous gardons à Elvire et à son poète. Pourquoi appeler « soupçon injurieux » la conviction que s'est faite — à tort ou à raison, peu importe — M. Doumic? Mme Charles aima Lamartine : voilà un fait. Fut-elle coupable ou non, elle mariée, de donner son cœur à un autre que son époux, fût-il vieux et morne? Ceci est question d'appréciation, de jugement, de conscience, de religion peut-être, et n'est en tout cas point en discussion ici. Mais la forme seule de cet amour est controversée. Or y a-t-il plus de culpabilité ou plus de raisons de pardon et d'innocence dans le fait que le don de soi-même fut, de la part d'Elvire, tout en pensée, en désir même ou bien total de corps et de fait?

M. Séché parle souvent de la *pureté* de Julie, estimant cette pureté entière, selon lui, alors qu'il eût condamné ce qu'il dénomme la *faute*. La distinction est subtile et je ne vois pas bien que l'acte sensuel *seul* soit au delà de la limite qu'une femme vertueuse, qu'une épouse sans reproche ne doit pas franchir.

Qu'est-ce que la vertu d'une femme? Et à quoi tient-elle? A si peu de chose : à un peu de dépit, à l'atmosphère plus ou moins favorable d'un appartement, à un mot prononcé de telle sorte heureuse, à un peu de solitude, à la griserie d'un soir d'orage, à un divan propice, à rien aussi, bien souvent, au hasard, au caprice?... Et j'entends par vertu le refus de soi-même, c'est-à-dire que la « faute » au sens que lui attribue M. Séché, n'est, la plupart du temps, qu'indépendante de la volonté et du désir des amants. Elvire et Lamartine n'ont pratiqué que l'amour platonique, « le plus noble, le plus dramatique, le plus durable de tous les amours, » ou bien ils se sont donnés l'un à l'autre, passionnément, — que nous importe? Et pourquoi voudrions-nous percer avec indiscrétion ce mystère? Si nous penchons pour « la faute », notre curiosité n'est-elle pas un peu sadique; si nous tenons pour « la pureté », n'est-elle pas imprudente de courir ainsi le risque d'une possible révélation décevante?

Aussi lorsque M. Séché remercie avec émotion les détenteurs de documents ou les bibliophiles ou les archivistes qui lui ont permis de dresser « l'état civil de la Muse en chair et en os », lorsqu'il exprime à M. de Montherot sa profonde gratitude d'avoir livré à la publicité les lettres d'Elvire au poète, — nous sommes plutôt prêt à regretter, voire à blâmer un sacrilège.

Mais ce qui demeure du volume de M. Léon Séché, c'est l'impression qui s'en dégage de fervente admiration pour tout ce qui touche au grand écrivain des *Méditations*. Ce livre est en quelque sorte une préface à l'étude des deux Cénacles que nous donnera le savant critique; aussi n'y avons-nous envisagé que le Lamartine romantique.

Si nous nous sommes montré sévère quant au fond et à l'intention de ces pages richement et authentiquement documentées, nous devons nous affirmer plein de sympathie pour la façon très artiste et très adroite dont elles sont présentées. Tout le récit de la naissance de l'amour d'Elvire et du poète est d'une tendre émotion très prenante. Leur première rencontre, à Aix, est contée avec un charme exquis. « Ayant ouvert la fenêtre, elle aperçut à la fenêtre voisine la figure d'un beau jeune homme qui, lui aussi, la regardait. » Et plus loin : « Quand son regard eut rencontré le sien, il éprouva dans tout son être le même frémissement qu'elle... »

Nous devons à Elvire de pouvoir nous émerveiller et pleurer en lisant les *Méditations*. Pourquoi chercher à savoir jusqu'où s'étendit l'infortune conjugale de M. Charles? Ce qui fut

accompli le fut au mieux du Génie et de l'Art; la vertu d'une femme, la douleur d'un homme, ah! que voilà des vétilles en présence de ces prestiges grandioses!...

PAUL ANDRÉ.

J. Cougnard : CASSONS LES ANAILLES.
(Genève, Julien, éd.)

H. Spiess : LE SILENCE DES HEURES.
(Genève, Pasche, éd.)

J'ai déjà eu l'occasion de signaler aux lecteurs de l'*Art moderne* le charmant conteur suisse qui s'appelle Jules Cougnard. Je n'ai parlé dans cet article que du prosateur. M. Cougnard est aussi un poète et ses vers ont autant de saveur que sa prose. Là aussi on se trouve en présence d'un flâneur doublé d'un observateur ironique, qui préfère le plein air à la tour d'ivoire et qui regarde défiler les événements avec un sourire malicieux de philosophe. La majeure partie des poèmes qu'il a réunis sous ce titre « Cassons les Anailles » (le mot « Anailles » désigne les noisettes en patois romand) constitue une sorte de gazette rimée, où il persifle les petites manies de ses contemporains et spécialement celles de ses compatriotes. Ce sont de fins croquis crayonnés d'une main habile sur le coin de table d'un café, des instantanés pris au bord d'une route, des commentaires spirituels jetés en marge du journal que l'auteur vient de lire. Il y a une ballade sur « l'art helvétique de banqueter », une autre sur « les hôteliers réunis en congrès »; il y en a aussi sur les conférenciers, les petits chevaux, les archéologues et les embêtants. M. Cougnard semble avoir hérité des poètes du XVIIIe siècle l'art d'aiguiser une épigramme. Ses flèches sont fines, artistement taillées et se contentent de faire des écorchures qu'aucun venin n'empoisonne. En voici une que nous retirons de l'épiderme d'une « Cyclewoman » :

Dans vos culottes à ballons,
Les bras tendus, courbant l'échine,
A travers pleines et vallons
Vous conduisez votre machine,
Si rapide, que j'imagine
Voir passer Diane chassant.

Mais c'est bien plus intéressant,
Car vous comblez une lacune;
Diane n'avait qu'un croissant;
Vous nous montrez la pleine lune.

M. Cougnard ne rappelle pas seulement le XVIIIe siècle par l'atticisme de son esprit; il en possède encore le sens poétique. Pierrot lui est aussi familier qu'il l'était à Watteau, et dans un « Conte bleu » il nous raconte, avec une grâce exquise, les aventures amoureuses du lunatique vagabond :

Sifflant, sifflottant, le gas continue.
Nouvelle rencontre au bout de trois pas.
Est-ce point Alice, ainsi, qui, là-bas,
Dormait sur la mousse, à sa tête nue
Faisant un coussin de ses jolis bras?

Oui, va, compagnon de la marjolaine :
C'est la fille blonde au vieux Barnabé,
C'est elle qui dort au pied du grand Chêne,
Et porte à son sein doucement bombé
Un beau cœur d'argent au bout de sa chaîne.

***

Dans « Le Silence des Heures », M. Spiess, lui aussi, nous présente Pierrot. Mais son Pierrot ne ressemble pas à celui de M. Cougnard. Le Pierrot de M. Cougnard est un rêveur qui habite en marge de la vie. S'il passe à côté de l'amour, il se contente de l'effleurer et d'en emporter le parfum. Tout ce qui pourrait remplir son cœur est hors de sa portée : ce sont les étoiles, c'est la lune, le ciel bleu, les nuages blancs qui voguent dans l'infini. Le Pierrot de M. Spiess, par contre, cherche le bonheur dans la vie. Ses vêtements candides cachent une âme obscure, inquiète et tragique. Il aime et il est aimé. Il trompe les autres et il est trompé. Il roule comme tous les pauvres mortels son rocher de Sisyphe. Quand on le croit écrasé, il se relève et recommence à pousser l'affreux fardeau dont il ne parviendra jamais à se rendre maître. Tout l'art de M. Spiess repose sur cette lutte sans issue. Son livre est la confession douloureuse d'un esprit sincère qui cherche sa voie dans le chaos des idées que notre génération a mises au jour et dont elle semble impuissante à tirer une règle de vie.

M. Spiess a pratiqué les poètes modernes. Verlaine et Laforgue lui sont familiers. Il comprend le langage du silence aussi fortement que Rodenbach :

Je songeais à rythmer la pensée et le rêve,
ce qui chante ou s'attriste en moi, le souvenir
qui retourne vers vous comme un flot vers sa grêve,
les échos du passé, les voix de l'avenir.

. . . .

Tout ce qu'on ne peut dire en paroles humaines
je voulais le traduire en rythmes incertains
pour qu'en prêtant l'oreille à mes strophes lointaines
vous sentiez tout mon cœur frémir entre vos mains.

La noble allure de ces vers indique suffisamment que si M. Spiess se rattache par le fond de son art aux poètes modernes, il n'est ni un imitateur ni un suiveur. Il a une conception personnelle de l'inquiétude et de la douleur. S'il porte son cœur en écharpe, il le fait avec une mâle fierté. Ce n'est pas une âme accablée, mais une âme frémissante qui s'exprime toujours en une langue virile et ferme :

J'ai mis tant de silence et tant de solitude,
tant d'ombre, tant de songe et de mensonge, hélas,
tant d'amour, torturé par tant d'inquiétude,
j'ai mis tant de mystère alentour de vos pas ;

de tant de palais clairs vous avez été Reine
et Princesse de tant de châteaux inconnus,
je vous ai fait une âme obscure et si lointaine
que mon rêve égaré ne vous reconnaît plus.

Puis je vous ai donné tant de folles parures,
tant d'or pour vos cheveux, tant d'anneaux pour vos mains,
que je porte aujourd'hui la besace et la bure
de celui qui mendie au bord du grand chemin.

Captif de sa chimère orgueilleuse et fatale,
mon amour n'ose plus vous parler qu'à genoux
tant vous paraissez grave, indifférente et pâle...
Et j'ai perdu l'espoir d'arriver jusqu'à vous.

M. Spiess est avec M. Ramuz — un jeune conteur dont je parlerai quelque jour — une des meilleures recrues que la litté-

rature suisse a faites pendant ces derniers temps. Son art s'alimente aux sources éternelles de la poésie, mais il porte, comme nous l'avons dit, la marque de son époque et l'empreinte d'une véritable personnalité. Il trahit également son milieu par l'austérité calviniste de la langue, par une sévérité, une pureté et une netteté de lignes qui fixent l'image et la rendent aussi vivante que si les contours en avaient été tracés par le burin d'un Albert Dürer.

Hubert Krains.

Léon Bloy : Le Salut par les Juifs.
(Victorion, Paris, 1 vol. in-18 à 5 fr.)

« Le mystère qui est à la racine de tout, est ici particulièrement. Il y a des paroles qu'il faut deviner et qu'on profane en les expliquant. »

Ainsi s'exprime au seuil de Ruysbroeck l'Admirable Ernest Hello, ce grand Penseur, dont Léon Bloy fut le meilleur ami — j'entends : celui qui lui rendit le mieux justice.

Et cette haute pensée d'Hello, en préface au plus beau de nos Mystiques flamands, me trouble à présent et m'obsède. Car il me faut apprécier ici — trop brièvement — un livre de Léon Bloy, et quel livre !

Le Salut par les Juifs, devenu introuvable et réédité enfin en une édition Grasset (admirable) par Joseph Victorion, rue Dupuytren, 4, à Paris.

L'auteur lui-même le qualifie à bon escient : « le plus considérable » de ses livres et dès la préface annonce hautement tout le prix qu'il y attache en le déterminant : « un plaidoyer purement exégétique, dont la portée pourrait être supposée incalculable si l'humanité contemporaine était curieuse encore des Affirmations ou Similitudes révélées. »

Surabondamment instruit par le silence ou l'incompréhension de ceux qui eussent dû *acclamer* ses antérieurs chefs-d'œuvre, Bloy ne s'illusionne guère sur le sort de son « plaidoyer » en faveur de « la Race aînée ».

« Mais qui donc, écrit-il au chapitre XIII, mais qui donc peut s'intéresser à ces vénérables Images sur lesquelles pourtant le monde a vécu, et qui voudrait s'efforcer de les comprendre ? Un travail tel que celui-ci ne souffre guère qu'on les

écarte, et comment échapper à la décourageante certitude qu'on ne sera pas entendu? »

Ailleurs il constate encore :

« L'interprétation des Textes sacrés fut autrefois considérée comme le plus glorieux effort de l'esprit humain, puisqu'au témoignage de l'infaillible Salomon, la « gloire de Dieu est de cacher sa parole » (Proverbes, chap. 25, V. 2). C'était alors le temps des maîtres et le règne tranquille des spéculations d'en haut. Maintenant c'est l'heure des domestiques et la victoire décisive des curiosités d'en bas. »

Cela n'est que trop évident pour qui connaît — ainsi moi-même — l'étourderie et l'ignarde sottise de maints catholiques bourgeois : Pour eux Bloy est un engueuleur et c'est pour leur ahurissement qu'on leur parle d'apercevoir en ses œuvres autre chose encore que les épithètes d'une Colère pleine d'Amour ! Pour eux tout est expliqué, tout est révélé. Ils sont entrés dans les Mystères de Dieu avec la même suffisance souriante qui les fait entrer aujourd'hui *sans génuflexion*, et remplis de leurs néants respectifs, dans les temples du Crucifié, ainsi qu'aux parades du mode... de ce monde qui leur est très cher (car ils lui ressemblent) et pour qui Celui qu'ils osent dire *leur* Dieu n'a jamais prié !

Pour les mystiques, au contraire, qu'ils datent du moyen-âge ou de ce XXe siècle, bien des points de la Doctrine demeurent obscurs et pour eux comme pour Léon Bloy lui-même : « La Révélation est un firmament très pâle offusqué par des montagnes de nues ténébreuses d'où sort quelquefois, pour s'y replonger aussitôt, l'extrémité des bras de la foudre. »

Que la Révélation n'est pas totale, c'est ce que devinait l'un des derniers prophètes : Joseph de Maistre, qui reste avec Hello et Bloy le plus haut voyant catholique de l'Occident moderne et qui n'a pas manqué d'écrire au cours du « onzième entretien » des SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, ces lignes *formidables :*

« Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique qui se manifeste chez eux par la faculté de deviner les langues et de les parler purement avant qu'elles soient formées, de même les hommes spirituels éprouvent quelquefois des moments d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain...

» ... Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence à

gronder dans ce moment?... Quand on vous permet d'entendre la messe et qu'on ne fusille pas vos prêtres, on appelle cela *tolérance;* cependant ce n'est pas tout à fait votre compte.

» Examinez vous d'ailleurs vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre pouvoir (c'est aux catholiques du XIXe siècle naissant que ce Catholique s'adresse) vous échappe; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparaît souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut nous rendre sensibles les hauteurs du courage. *Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez rien, et l'on ose tout contre vous.* Contemplez ce tableau; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine UNE TROISIÈME EXPLOSION *de la toute-puissante Bonté en faveur du genre humain.* Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent *pour justifier cette grande* ATTENTE. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient, dans la révélation même, des raisons de prévoir une RÉVÉLATION DE LA RÉVÉLATION...

» Et ne dites pas que tout est dit, que tout est révélé, et qu'il ne nous est permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut; mais du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup... L'Hébreu qui accomplissait la Loi n'était-il pas en sûreté de conscience? Je vous citerais, s'il le fallait, je ne sais combien de passages de la Bible, qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le Juif qui s'en tenait à l'écorce avait toute raison, *jusqu'à l'événement*, de croire au règne temporel du Messie; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis : *mais savons-nous ce qui* nous attend nous-mêmes? »

Ainsi parle Joseph de Maistre à la page 285 du tome second de ses *Soirées*, que tant de gens ont lu sans comprendre!

Et Léon Bloy, qui est, dans la splendeur d'une éloquence de Prophète, un Exégète, un Herméneute d'envergure *inaccoutumée*, Bloy qui possède à peu près seul parmi les catholiques modernes cette *conscience de la force* dont parle l'auteur du *Pape*, Bloy nous fait de ces mêmes Hébreux au destin prophétique (prophéties vivantes de la Dispersion en chacun de leurs enfants!) un tableau grandiose et sombre où passent d'énormes lueurs. Cette pensée que le *Sang* qui a sauvé la Terre est du *Sang juif* lui donne un immense Amour pour

ceux d'où sortit la Race d'Israël, devenue race de banquiers!

Car, s'il connaît le rôle talpidé, hideux, exécrable de « ces puants », la « question juive » ne se réduit pas à ses yeux à une question de gros sous!

Tout le livre de Léon Bloy tient dans ce dilemme qui donne le vertige : « Les Juifs ne se convertiront que lorsque Jésus sera descendu de sa croix et précisément Jésus ne peut en descendre que lorsque les Juifs se seront convertis. »

Celui qui les convertira, ces Caïns déïcides, protégés par le Sceau divin, c'est le Paraclet *qui est la Croix même de Jésus!* dit Léon Bloy.

Pour cela Il doit venir cet Esprit que l'Église appelle et qu'Elle redoute et qu'Elle ignore presqu'autant que les Hébreux du Père ignoraient le Fils et qui sera pour *Israël, fort contre Dieu*, et pour nous tous comme un second Messie!...

Georges Ramaekers.

Emile Sigogne : Socialisme et Monarchie.
Essai de synthèse sociale.
(Bruxelles, Larcier, 1905, in-16, VIII-125 p.)

Un bien gros sujet pour un bien petit livre. « L'union de la monarchie et de la république, » un bien redoutable programme pour quelqu'un qui, depuis cinq ans, vit dans l'intimité intellectuelle de notre futur Roi. Il est vrai qu'on nous apprend que celui-ci aime « l'indépendance de l'esprit des autres ». C'est pourquoi il ne nous est pas indifférent qu'on lui dise de si près que le suffrage universel est nécessaire et le socialisme inéluctable.

Les lecteurs de cette revue ont pu apprécier, dans le numéro de novembre dernier, une page caractéristique de ce petit recueil de philosophie politique. Ils y auront pressenti comme l'auteur s'ingénie à allier les contraires. Son livre est intéressant précisément par la variété, l'habileté et la ténacité de son effort.

La République n'est pas, comme un examen superficiel de l'histoire pourrait le faire croire, le fatal aboutissement de l'évolution politique. La monarchie, en effet, est « plastique » et saura s'adapter aux nécessités de la démocratie envahissante. La République française n'est qu'une monarchie présidentielle. Pourquoi n'admettrait-on pas une monarchie socialiste, d'autant

plus que le socialisme lui-même évolue, en devenant « évolutionniste ». Sous cette forme, « il a la marche lente et sûre de tous les phénomènes naturels dont le cours normal n'est pas interrompu ».

Telle est la pensée fondamentale de l'ouvrage. Les aperçus historiques en sont parfois contestables, mais l'écriture en est soignée, les citations et les rapprochements curieux, et puis on y sent une palpitation de bonne volonté qui ne peut manquer d'être bienfaisante.

Ernest Mahaim.

Alex. Halot, consul impérial du Japon à Bruxelles : L'Extrême-Orient, étude d'hier, événements d'aujourd'hui, avec une préface de M. Revon, ancien professeur à l'Université de Tokio.

(Bruxelles, Falk fils ; Paris, F. Alcan ; 1905, petit in-8o, 212 pages.)

« Il y a une dizaine d'années, à Tokio, écrit le préfacier de » cet intéressant ouvrage d'un de nos aimables et avisés com- » patriotes, je reçus la visite d'un jeune voyageur qui venait » étudier le Japon dans des dispositions d'esprit bien parti- » culières. Il n'avait aucune idée préconçue ; il ne manifestait » aucun mépris supérieur à l'égard de la race jaune ; il ne répé- » tait pas les mille sottises banales qu'on entend sans cesse dans » les ports d'Extrême-Orient... ; il regardait, écoutait, observait » tout avec indépendance et paraissait avoir l'étonnante pré- » tention de ne parler qu'après avoir réfléchi... » C'est de cette indépendance d'esprit, de cette faculté d'observation perspicace et réfléchie, de cette horreur de la partialité et du banal qu'est né, visiblement, le livre de M. Alex. Halot. Nous ne le blâmerons pas, au contraire, de lui avoir donné le jour. Des gens qui parlent de la Chine, du Japon, de la Corée comme un aveugle-né parlerait des couleurs, il n'y en a que trop « sur la machine ronde » ; ils sont légion et nous agacent, ces stratèges et ces diplomates en chambre qui, dans certains organes de la presse ou autour d'une table chargée de « bocks », nous rabattent les oreilles de leurs sottises, et nous font fuir devant leur incurable ignorance. Rares, d'autre part, hélas ! sont les écrivains ou les orateurs qui peuvent nous parler *de visu* et avec compétence de ces pays lointains, au sujet desquels tant d'idées saugrenues

courent encore le monde. M. Halot est de ceux-ci. Il a étudié sur place le nouveau Japon, en observateur avisé et consciencieux, et dans chacune des quatre études qui composent son livre, — les causes morales de la guerre sino-japonaise, l'expédition internationale de 1900, les origines du conflit russo-japonais, le péril jaune, — il nous montre clairement comment, à une époque proche de nous, s'est produite la transformation du Japon, qui n'a été, comme le dit M. Revon et comme le prouve l'auteur, que « l'épanouissement normal d'un passé de plus de » vingt siècles, l'adaptation finale d'une vieille civilisation, » raffinée bien avant la nôtre, aux conditions nécessaires du » monde actuel ». Nous sommes généralement trop enclins, en Europe, à regarder les Orientaux comme des peuples destinés à la servitude et nous nous rendons, dès lors, mal compte de l'état d'esprit des Japonais. Combien de gens, sur notre vieux continent, savent, ce qui est fort intéressant à savoir, que les Japonais se sont toujours montrés disposés à jouer, à l'égard de la Chine et de la Corée, le rôle d'éducateurs inspirés par l'Europe? Aussi la conclusion très sage de M. Halot est-elle que l'Europe pourrait se servir d'eux avantageusement, au lieu de contrecarrer leurs projets, en les associant, dans un intérêt commun, à leur œuvre de civilisation occidentale. Ce serait certes là le meilleur moyen d'écarter le fameux « péril jaune » que de faire ainsi des Japonais les agents de l'Europe en canalisant leur activité et en s'entendant loyalement avec eux. A cet égard, la Belgique sera fière d'apprendre, par la plume de M. Halot, que notre ministre à Tokio, M. le baron d'Anethan, est « un des diplomates qui ont le mieux étudié et apprécié les aspirations japonaises » et le parti que l'Europe pourrait en tirer pour développer ses relations commerciales. La connaissance qu'ils possèdent tous deux du Japon et de la Belgique et la haute considération dont ils y jouissent doivent nous faire souhaiter que le baron d'Anethan et M. Halot continuent, longtemps encore, à occuper leur poste diplomatique, dans l'intérêt des deux pays.

Henri Lejeune.



PREMIER SALON DU LIVRE.

Le premier « à Bruxelles ». On m'assure qu'il y en eut déjà un à Londres. Et c'est tout.

Ce fut au Passage du Nord, dans un local en enfilade, d'une belle et savante obscurité.

Vraiment on fait trop souvent un sort malheureux aux exposants. Et aux orateurs. On accumule ce qui peut leur être funeste ou désagréable. Pour ceux-là, mauvaise lumière, contre-jour, rideaux idiots, verdures banales sous prétexte d'ornementation, — pour ceux-ci, chaleur ou froidure, fumée de poëles ou de tabac, mauvaise acoustique... et souvent mauvaise compagnie.

Au Salon du Livre le non-clair-obscur a atteint des proportions qui en firent un record. Les organisateurs avaient sollicité les locaux bien éclairés du Palais du Cinquantenaire, mais la très avisée Direction des Beaux Arts a refusé sous prétexte que l'exposition avait un caractère « quasi-industriel » et que les locaux seraient probablement occupés à l'époque demandée, par les collections d'art japonais de M. Michotte. Ceci naturellement, n'a pas eu lieu et n'aura lieu que lorsque le Salon du Livre aura vécu! Ah! c'est que les Japonais, il ne faut pas les faire attendre, savez-vous!

J'ai vu dans ce Salon une telle abondance de plantes vertes, que je me crus d'abord dans une exposition horticole. Bien entendu il s'agit de ce bagage que des tapissières colportent d'un enterrement à un mariage, d'un mariage à un bal, d'un bal à un gueuleton, d'un gueuleton à une fête officielle, aux églises, à l'hôtel de ville, à la synagogue, à la Grande Harmonie, aux mess d'officiers, aux escaliers des ministères. Des arbustes étriqués, éreintés, poussiéreux, malingres, affligeants, dont la stupidité humaine fait d'extravagants emblèmes d'allégresse; aussi lamentables que les orgies d'écussons et de petits drapeaux tricolores, plus ou moins en loques, souillés, dont on attife

jusqu'à la nausée les fêtes du quatorze Juillet, là bas, sous la république athénienne.

Qualifier « Salon du Livre » cette exhibition, très intéressante, est osé ! Il n'y eut guère de livres. *Il s'agit exclusivement des procédés d'illustration du Livre* par des moyens mécaniques. De la « mécanico-gravure » pourrait-on dire, s'opposant à la « manugravure », la lutte persistante entre l'*humanisation* du travail, c'est-à-dire l'Art proprement dit, où l'on sent un cerveau qui, directement, s'exprime, s'extériorise, et la *mécanisation* où la machine inconsciente remplace, sans jamais pouvoir en égaler l'émoi délicieux, l'âme consciente.

Dernièrement, dans une de ces lettres-circulaires, très pratiquées présentement, parce qu'elles fournissent au journaliste, ingénieux et insidieux, de la copie gratis et souvent curieuse, M. Grand-Carteret posait, à moi et à plusieurs autres, cette question :

« *Estimez-vous que l'image satirique, si en honneur depuis la Réforme, puisse être considérée à la fois comme une des meilleures armes de combat et comme un des meilleurs véhicules pour la vulgarisation des idées de progrès ?* »

C'est amusant et très humain d'obtenir son tour dans ces « entrevues » collectives (pourquoi dire *interview* quand on a entrevue). Ça fait une petite réclame dont nos mesquines individualités sont friandes même quand elles prennent l'attitude de les dédaigner.

J'ai répondu :

« Je n'en doute pas un instant.

» L'image concentre et frappe. On y lit d'un coup d'œil ce que la lettre moulée ne pourrait exprimer que par des lignes et des pages. L'effet est immédiat et souvent saisissant.

» On peut dire d'elle qu'elle est la bombe éclatant et ravageant d'un seul coup, tandis que les caractères d'imprimerie ne sont qu'une grêle, un feu d'infanterie, exigeant, pour être efficace, la répétition et la continuité.

» Chose bizarre ! Alors qu'on fait tant d'efforts pour répandre la lecture et que beaucoup y voient une panacée contre les imperfections sociales, c'est sur l'image, à la portée des plus authentiques illettrés, qu'on peut compter surtout et à laquelle, instinctivement, on recourt incessamment davantage. »

L'exposition du Musée du Nord est une attestation considérable de cette importance de l'Image, — comprise, certes depuis longtemps, comme l'a expliqué avec un grand charme de sim-

plicité et d'érudition M. Paul Otlet dans une des conférences qui, selon la pratique excellente d'aujourd'hui, complètent les expositions en mettant en relief leur but et leur caractère, — mais qui n'eut jamais une extension comparable à celle qui, maintenant, en fait un procédé d'instruction (bonne ou mauvaise) allant jusqu'à se substituer à la Lecture au lieu de la compléter.

Car on peut se demander si, désormais, les éducateurs ne sont pas les pratiquants des arts du dessin plus que les maîtres d'école. Avis à la Ligue de l'Enseignement et aux statisticiens du « savoir lire et écrire ».

J'avoue qu'en tant qu'exhibition d'illustrations livresques, le Salon ne fut pas de séduction particulière pour ceux qui y cherchèrent des nouveautés ou de véritables sensations esthétiques. La part du « connu » y fut prépondérante.

L'Art n'était pas, du reste, le but des deux dévoués et opiniâtres organisateurs, M. Van Overstraeten, de la maison d'édition Larcier, et M. Gregoir, de la maison Goossens, l'un et l'autre des Bruxellois. Leur désir allait surtout à la manifestation des procédés de reproduction actuellement en usage et à la manifestation des réussites étonnantes auxquelles on parvient, par comparaison avec les œuvres originales. Photogravure, similigravure, héliogravure, photolithographie, photocollographie, et autres dénominations, dont plusieurs redoutables, expriment les détours multiples par lesquels, de complicité, la lumière, la chimie, l'imprimerie, s'entendent pour, à un nombre illimité d'exemplaires la plupart d'un bon marché fabuleux, donner l'illusion qu'on a sous les yeux l'œuvre primitive. Le pianola, l'angelus, l'éolian du dessin, quoi!

M. Paul Otlet a expliqué le phénomène, non seulement oralement, comme je l'écrivais ci-dessus, mais dans la préface d'un catalogue excellement dressé et orné, au point qu'il est, à lui seul, une démonstration charmante de cette esthético-industrie.

L'exposition de « l'Illustration » du livre fait penser à une exposition du Livre proprement dit, impression et reliure.

Il avait été question d'en faire une pour les œuvres belges. Eugène Demolder l'avait « prise en main ». Mais il paraît qu'il serre si fort cette main que rien n'en sort. Ce serait, pourtant, un nouveau moyen d'amener nos compatriotes à s'occuper davantage de leurs écrivains, tendance qui gagne avec la lenteur chère à la bonne Nature, assurément la plus réussie des marâtres.

Ohé! Demolder, là-bas à Essonnes, à la Demi-Lune, dans l'ermitage ruisselant de roses créé par Félicien Rops en ses heures de puérilité séduisante, est-ce qu'il y fait si bon que vous n'en bougerez pas pour revenir ici accomplir ce devoir? Ou bien êtes-vous un «prometteur de bonjours»? Arrivez-nous donc avec l'auto dont vous parlez tant et si bien dans votre dernier très pittoresque livre. Roulez, roulez... vers nous.

Ont exposé: l'Allemagne, l'Amérique, l'Angleterre, l'Autriche, la France, la Hollande, l'Italie, la Suisse, la Belgique. L'ensemble comportait 536 numéros, un gros chiffre. Autant que j'en ai pu juger, ce serait l'Autriche qui tiendrait la tête dans ce match de l'Image.

Ah! que nous sommes loin des manuscrits à Enluminures! Mais c'étaient des œuvres uniques, pour souverains, et grands seigneurs laïcs ou cléricaux. Maintenant pour quelques sous on obtient ce qu'on veut. L'Image s'est vulgarisée!... Oui, je dis bien: vulgarisée.

Cercle Artistique et Littéraire

Maurice Blieck

Parfois l'artiste exposant, — parfois? plutôt souvent, — s'installe en sentinelle au milieu de ses œuvres, nu-tête et sémillant, chef de rayon guettant et pilotant le spectateur, l'amateur, le paisible acheteur qui survient; s'imposant, faisant la pêche aux compliments, empêchant la contemplation solitaire, muette, attentive, pareil aux guides qui, « aux barrières du Louvre », et dans les autres musées du monde, s'emparent des arrivants et leur font l'admiration forcée comme on fait la carte forcée dans les lieux enchanteurs où opèrent les prestidigitateurs.

Je ne dis pas ça pour Maurice Blieck que je n'ai pas la bonne fortune de connaître, s'il y a jamais bonne fortune à connaître la corporalité d'un humain dont on admire les œuvres. « Ami, cache ton corps et répand ton esprit. » Est-ce de Proudhon, cet aphorisme alexandrique? ou d'un autre? A mon âge on confond tout, spécialement les choses empilées dans cette malle mal rangée qu'est la mémoire.

Je ne sais pas pourquoi je fais ces réflexions, plutôt mornes et propres à un invalide, au moment où je vais parler de cet artiste assurément digne de particulière remarque. Mais il est expédient de saisir au vol les idées qui prennent essor dans

notre cervicalité. Souvent elles ne reviennent plus, ces filles frivoles de l'Occasion.

C'était, pour changer, au Cercle Artistique et Littéraire.

Rutilance ! Telle est la dominante des vingt-six numéros picturaux rassemblés dans la salle rouge, dont j'ai la manie maladive de critiquer la grinçante sanglance.

De tout ! Pas simplement le paysage, peu le paysage champêtre. Des paysages urbains, surtout des ports, des rives, des canaux, avec des navires, des bateaux, des steamers, « humanisés » car ils prennent des figures vivantes. Des marines.

Des portraits aussi.

Rutilance de coloris ! Oui. Opulence ! Riche palette. Facture énergique, large, parfois emportée, brutale, dans les tons montés propres à notre pays aux ciels belliqueux, aux visions assombries. Rutilance, opulence, exubérance. Pas un ténor à voix claire. Non, un baryton à notes graves. Violoncelle, pas violon, et jouant non sur la chanterelle, mais sur la quatrième corde.

Les portraits bien peints, mais établis avec quelque gaucherie de dessin, titubant, les mains insuffisantes, en boissellerie. *La Dame en gris*, élégante dans son costume sable. *La Dame au bouquet*, bien belge en sa tenue départementale et l'exhibition naïve des hublots de sa ronde poitrine appétissante. *La Femme à sa toilette*, vue de dos, d'un dos bellement charnu ; mais terribles les gros plis de tapis de la jupe.

J'ai aimé le *Navire dans les brumes*, grand vapeur en déchargement rendu lépreux par un long voyage, ouvrant, en physionomie étrange et menaçante, les yeux énigmatiques de ses écubiers. *La Marée* aussi. *Dans les Dunes*, moins émotionnantes que les inoubliables de Théodore Baron. *Après la Tempête*, transparent d'atmosphère humide, clair comme une belle peau après la douche. Puis *L'impasse* aux maisons sourcilleuses.

Bref, une exposition savoureuse. Un peintre robuste. Un art soutenu. Ci et là de vraies réussites.

Ah ! que de talents ! que de talents ! dans cette Belgique en universelle parturition ! Qu'est-ce qui sortira de tout cela ? Est-ce que le vrai grand maître serait proche ? Vraiment à voir tant de bonnes œuvres, on pense à ces groupes bruyants et tumultueux qui, au détour d'une rue, annoncent l'apparition du régiment aux uniformes héroïques et splendides dont on entend déjà les fanfares.

Emile Van Dooren. — Albert Sohie

Des paysages ! des paysages ! des paysages ! Quarante et un paysages ! Que de paysages et de peintres de paysages !

Une seule figure : *Fillette des champs.*

Il en est qui disent : Paysage, genre inférieur parce que genre facile.

Je ne suis pas de cette opinion dosée de rivalité plus que d'exactitude. Mais pas trop n'en faut, ne fût-ce que pour ne pas épuiser le lot d'épithètes et de clichés mis à la disposition des infortunés et embesoignés critiques, par une langue vraiment trop pauvre pour rendre le nombre d'idées modernes qu'il faut exprimer si l'on prétend rester à la hauteur des innombrables manies et complications de nos zigzaguantes mentalités présentes.

Emile Van Doren est fixé à Genck, lieu célèbre, jadis découvert et hanté par des artistes qui furent bientôt expulsés par les pignoufs en rut de villégiature. Ainsi les lapins polissons, en pullulant, chassent des bois les nobles lièvres !

Il « fait » donc la Campine, mais aussi le littoral : Coxyde, Knocke. Le littoral et la Campine sont pays de dunes, germains en ceci, malgré la distance, et également tentateurs pour l'œil, et la main qui veut suivre l'œil.

Les toiles sont d'une facture molle, floconneuse, duvetées. On croirait que, achevées, elles ont subi une mouillure. Le coloris est plutôt neutre. Le *Cabaret en Flandre* (*vendu* ! dit un carré de papier qui plaque une sale tache au bas de l'œuvrette) m'a paru moins crème fouettée.

L'envoi d'Albert Sohie retient l'attention. Beaucoup d'ébauches, c'est inévitable : combien de fois déjà m'a-t-il fallu constater cette débauche d'ébauches ! Trois tableaux jaunes, dont un dénommé par antiphrase *Le Quai vert*, — le célèbre quai vert de Bruges, auquel on échappe aussi difficilement qu'au Lac d'Amour, — si souvent attrapé par les peintres de toutes nations qu'on se demande comment il en reste encore.

Ailleurs, trois solides tableaux, d'effet puissant, largement brossés, dans une gamme sombre. *Les derniers rayons*, — *Temps de pluie*, — et surtout *Vieille cour en Flandre* ! Ils représentent de rustiques masures flamandes, lépreuses, sordides, misérables ; vues, croirait-on, à travers un crèpe.

La *vieille cour* est magnifique en son aspect lugubre. La vie

souterraine et mystérieuse des choses, inanimées et parfois si émouvantes, y est évoquée avec une intensité magistrale. Elle y perflue partout à la surface, elle y est arrachée à ses profondeurs. Il n'est pas un pouce carré de l'œuvre où elle ne s'épanche en tristesse désolante et inquiétante, en mélancolie incurable et menaçante. Tout y est silence et hostilité. Cela vous empoigne et vous poigne, comme un symbole de la vie campagnarde opprimante, résignée, crépusculaire, surannée, ruinée.

Comment se fait-il que ce morceau superbe soit là, seul de son espèce? En quelles heures inspirées a-t-il à ce point été réussi?

Ne sais? L'artiste lui-même le sait-il? Pourquoi a-t-on parmi des enfilades de jour de migraine, un jour de tête sereine, — et réciproquement? Ainsi qu'ailleurs, l'imprévu, le charme ont ici leur part, leur grosse part, cinquante pour cent au moins, disait Elias Magus, l'usurier des peintres, dessiné par Balzac de la plume terrible qui, entre les doigts de Daumier, devenait un crayon également terrible. Accoutumons-nous à ces sursauts de niveau et consentons crédit aux consciencieux, aux instinctifs, aux croyants, aux persévérants, aux laborieux. On a fait tout son devoir quand on a fait tout ce qu'on peut, suivant l'heure et le moment.

***

Jacques Marin.

Le Cercle Artistique a inauguré sa nouvelle petite salle! Elle succombe sous une lumière aveuglante, comme la grande sous l'insuffisance de lumière. C'est histoire de tir à la cible : une balle à droite, une balle à gauche, finalement, peut-être, une balle au milieu. Espérons. Il est toujours facile d'attendre, il est toujours bon d'espérer, dit Carmen, cette savoureuse catin à la poivrade.

Jacques Marin la dépucèle (la petite salle) avec un fort lot d'« œuvres de sculpture », proclame le Catalogue, plâtre, marbre, bronze, ivoire, parmi lesquelles (à cette désignation mon cœur faillit cesser de battre) une esquisse de *la Statue Tramway*! destinée à l'hôtel de ville de Saint-Gilles! Pourquoi pas une statue du Vacuum Cleaner?

Le blanc qui règne là implacablement est désordonné malgré l'atténuation des inévitables bosquets de palmiers, bien époussetés cette fois. Est-ce un vulgaire curé de village aménageant

son église pour un mois de Marie qui a réglé ce grotesque ensemble ?

Car, nouvelle orgie de draperies et de sofas rouges, constituant un tricolore drapeau italien qui donne le vertige. Rarement le goût pervers du décorateur réussit mieux ses infamies.

Ne voilà-t-il pas qu'on m'assure que c'est Baertsoen qui exige ces épanchements extravagants de purée sanguinaire, ayant protesté qu'il n'exposerait pas si on ne fournissait pas aux verts de ses paysages cet adjuvant complémentaire. Eh bien ! c'est du propre ! Mais je n'en crois rien. Et pourtant, si c'était vrai ! Ses beaux tableaux n'ont pas besoin de ce faribolage. Cependant s'il en est persuadé lui-même ? Ah ! que de si, de car, de mais, de pour, de contre ! Au diable !

Des détachements de pensionnats de jeunes filles exotiques, anglaises, allemandes, circulent en poissons paisibles parmi cet aquarium et s'arrêtent sans rougir devant des nus charnus qui vont faire crier par Lambeau « à la concurrence déloyale ! » Rougir ! ce serait décourageant de l'essayer en rivalisant avec les pourpres étalages aménagés par la commission « artistique » du Cercle et ses garçons d'abattoir.

Mais venons à l'exposant.

Il y a là, fermons les yeux, des fragments décoratifs de l'arcade monumentale du Cinquantenaire, élevée par Wouters-Dustin en cinq mois ! (avec l'aide de Satan assurément.) Autrefois le Belge y eut mis cinq années,... peut-être cinquante. Se dégourdit-on chez nous, se dégourdit-on !

Si vous aimez les bustes-portraits, il y en a une imposante série, et plusieurs très réussis comme expression vraiment bien attrapée du Bourgeois national important. *Portrait de M. l'Echevin L. (marbre), — Portrait de M. J. B. V. (marbre).* Si Courouble, ce chantre des Kakebroek, sculptait, il sculpterait avec cette admirable réalité bonhomme, solennelle et naïvement suffisante.

Ah ! combien préférables ces effigies d'inconnus aux allégories en bronze intitulées *Abondance* ou *Désespoir*, d'un poncif départemental plutôt affligeant.

Réalité ! réalité ! L'artiste l'a trouvée en ces images de personnages à gloire locale, tranquilles, dont vraisemblablement les noms furent donnés à des rues dans les communes qu'ils administrent. Oui, il l'a trouvée en ce modeste domaine, mieux que dans la grande machine confuse et tumultueuse nommée par lui : *Réalité terrassant l'Enigme*, qui semble une fanfaron-

nade étant considéré le mystère dans lequel plongent, sans remède, les assez pitoyables vies que nous débobinons.

*
* *

PAUL MATHIEU.

Encore au Cercle Artistique! Encore! encore!

Et des paysages, encore, encore, encore!

Quelle marée!

Et que deviennent-ils?

C'est « meublant », disait, dans mon environ, un calme spectateur.

Est-ce que l'Art moderne voisinerait à ce point avec le mobilier?

Ces dix-neuf vues, grandes et petites, de marais, de sablière, de bouleaux, d'ornière, de moulin, de saules, de chaumières, de dunes, sont de bonnes ébauches (esquisses, si vous préférez) brossées dans les données de notre Ecole contemporaine. Coloris riche, un peu sombre. Les ciels sont, la plupart, lourds. Comment ces nuages tiennent-ils en l'air? Pesante matière, vont-ils tomber à plat sur le sol?

Matinée est une grande œuvre un peu plane. *Les Bouleaux* sont une très belle esquisse. J'aime aussi *Prairie inondée après l'orage.*

Comme toujours, talent, talent, talent. Ce n'est pas à ras de terre, mais ce n'est pas haut dans le ciel.

Je revis là mon détachement de pensionnaires, sous des bérets comme aux bains de mer. Et, au surplus, une nombreuse chambrée quoique ce ne fut pas un de ces jours d'ouverture encombrée qui font penser aux guichets des bureaux de contributions les jours de recette.

On va de plus en plus « tuer le temps » à ces salonnets qui se multiplient étrangement. Le public badaud se transporte de l'un à l'autre comme les troupes des cirques ambulants. Il s'y fait l'œil. Ah! qu'il a encore besoin de rinçage!

Mais quel asservissement pour « le Salonnier ». Quelle répétition des mêmes visions et quel gaspillage des termes inévitables du métier! On sent venir l'épuisement de son magasin de vocables en même temps qu'une satiété cérébrale nauséeuse.

Les salons triennaux, dont je parlais plus haut, que des raffinés interviewés par le patient et insinuant Jean Bar de la *Chronique*

ont fortement conspués, et dont j'aime tout juste les allures de bazar, ont au moins cet avantage de concentrer sur deux mois le contingent pictural, sculptural, gravural, etc., avec cette atténuation complémentaire que c'est en ces lieux différents, Bruxelles, Anvers, Gand, les trois villes-sœurs, *de drie gezusters steden*, en attendant qu'on y ajoute Liége.

Puis la foule y va, toute la foule, qui participe ainsi à l'éducation esthétique, tandis que dans les salonnets, c'est seulement la dangereuse et dérisoire « Elite », les mystificatoires « Intellectuels » (dont je fais partie) ; c'est-à-dire un tout petit morceau de l'ensemble social, quelque chose comme un clergé. Se figure-t-on des expositions où ne seraient admis que les curés? Eh bien! c'est dans le même genre le « beau monde » qui va, vient, jabote, perruche, admire, décrie, s'exclame, s'indigne, se pâme, parade dans ces cénacles.

Galerie Royale, rue Royale.

L. Delderenne.

Une petite salle dont je n'ai pas encore parlé. Bien aménagée, jour adroitement tamisé. Tentures grenat fané tirant sur le violet. Au plafond, de tons sobres, les noms des grands de *l'Art Libre* : Dubois, Agneesens, Artan, Boulenger, Degroux, etc. Les couloirs d'entrée sont pénibles : de grandes glaces, descendant jusqu'au sol, vous induisent en illusion et on va s'y casser la figure, croyant qu'on peut passer au travers. Des verdures, mais rien que dans ces conduits préliminaires. Le sort en soit loué!

Le peintre expose les œuvres de quinze ans de sa vie. Ça commence par des pseudo-Courbet et finit par d'agréables Lamorinière. Des bois surtout. Une grande Campine qu'on croirait brossée par un autre. Peinture plutôt froide.

Encore une fois rien que des paysages! En pleut-il! en pleut-il chez nous!

Il paraît que l'artiste se promène en roulotte, choisissant ses sites au hasard de la rencontre, et, alors, bon gyrovague, stoppant autant qu'il faut.

De la conscience, mais trop peut-être. C'est appliqué, c'est soigné. Mais il manque le caractère, l'originalité. Ne serait-ce pas le principal?

Willem Delsaux

Un valeureux, un opiniâtre, avec 44 tableaux et 9 pastels.

Paysage! paysage!! paysage!!! Paysage que me veux-tu?

Ces œuvres sont produites dans des cadres peu appropriés que, si je ne me trompe, la maison Brekpot, titulaire de cette jolie salle, met à la disposition des exposants pour la durée du Salon. Alors ça leur va comme à nous les costumes de carnaval loués pour le bal masqué.

Willem Delsaux c'est la Hollande, pieusement aimée et cultivée, y compris ses champs de Tulipes dont il expose un beau et éclatant pastel, ces tulipes qu'on ne cultive pas pour leurs fleurs, mais pour leurs oignons, gonflés par la fumure des « Clovis », gras mollusques qu'on ramasse à la pelle sur les grèves où les marées les apportent et les laissent. Quant aux fleurs éblouissantes, aux calices liliaux que vous savez, on les fauche à ras du sol et on les jette à la voirie! Tel le régime tulipatoire cruel et profanatoire en Hollande où on ne fait commerce que des bulbes, immémorialement réputés dans le monde entier.

Marée, brouillard, pêcheurs, plages, moissons, masures, bois, quais, neige, bourrasque, digues, rues, tempête, soleil couchant, soleil levant, lune, villages, moulins, ports, clairières, vent, estacades, en une variété pittoresque indéfinie, Willem Delsaux les saisit, les décrit de son pinceau, dans des mises en pages invariablement heureuses, qu'elles soient calmes ou tragiques, de jour, de nuit, de soir, d'aurore.

J'ai goûté la saveur de : *Port des pêcheurs de rivière la nuit*, — *Marée basse au large de Walsoorden*, — *Dans les dunes*, — *Port après un gros temps*, — *Nuit en ville flamande*.

Le coloriste n'égale pas la composition. La peinture est fraîche mais me semble manquer de nuançage, de délicatesse dans la gamme subtile des tons. La facture est sommaire : le défaut (peut-être la qualité) de l'époque, l'universel péché, la manière d'être pour le moment inévitable.

L'impression que fait cette série considérable c'est bien la liquidité tantôt claire, tantôt brumeuse, des « humides bords du royaume des vents »; mais non la finesse exquise qui si discrètement les glorifie et que chante Beaudelaire dans cette charmante *Invitation au voyage* dont une femme de sang hollandais me disait qu'elle ne peut s'appliquer qu'à son pays

des digues, quoique le Poète ait laissé là-dessus planer le favorable mystère :

> Les soleils mouillés,
> De ces ciels brouillés,
> Pour mon esprit ont les charmes,
> Si mystérieux,
> De tes traîtres yeux,
> Brillant à travers leurs larmes.

Salle Boute, Rue Royale

Mme S. Catz ; — MM. E. Tillmans ; — Dolf Van Roy ; — François Verheyden ; — Willy Thiriar ; — P. N. de Kessel ; — Jean Parmentier ; — Adrien Lemayeur ; — Paul Vanderlinden.

Rue Royale, 134, non loin de l'autre qui a le no 198. Cette rue Royale, destinée dans la pensée de Guimard, son créateur, a être avec son annexe la rue Ducale, le quartier par excellence des fonctionnaires, du temps de la domination autrichienne, «le haut de la ville ! », au XVIIIe siècle, sous Charles de Lorraine, devient de plus en plus marchande et du dernier auto, en attendant qu'on dise du dernier salon.

C'est encore un de ces petits salons, asile d'un syndicat de quelques peintres unis entr'eux par on ne sait quels liens. Ces lots d'œuvres, d'œuvrettes plutôt, sont très éducateurs pour le public des esthètes, et des esthétines s'il est permis de risquer ce néologisme équivoque qui choque, peut-être, la pudeur.

On ne leur en donne pas trop à la fois. C'est dosé. On peut, sans courbature, regarder, comparer, se risquer à juger, se faire l'œil et le goût, mieux peut-être que dans les immenses salons triennaux, ainsi nommés parce que, sauf l'endroit, ils sont annuels. On ne gorge pas le spectateur on ne l'accable pas jusqu'à l'ahurissement et l'éblouissement, voire jusqu'à l'écœurement.

Combien dans les productions d'un même artiste il y a des haut et des bas ! Quelles ondulatîons ! Quel festonnage ! Ainsi des quatorze toiles de Mme Catz, il m'a semblé que la *Causerie*, quoique traitée en ébauche, dans le goût désœuvré du jour, surpassait fort les treize autres, par sa vigueur et sa belle harmonie de tons flammés.

François Verheyden (le fils d'Isidore, n'est-ce-pas ?), ressemble, par son art, peu à son père. Il y a un renouveau hardi, une fantaisie charmeuse, dans ses *Impressions de Voyage*, saisies sur la Côte-d'Azur, avec les pins parasols et autres agréments locaux connus et imposés. Une modernité s'y affirme.

E. Tilmans a un délicieux *Portrait* de jeune fille, étonnée et délicate, mis en page avec la belle et grave simplicité chère à Fantin-Latour. Mais le coloris a une suavité absente chez le maître français souvent morose. L'œuvre m'a paru vraiment exquise.

Jean Le Mayeur exhibe, parmi d'autres, trois toiles séduisantes, jumelles par la facture et les tonalités : *Cour de Cabaret*, — *Après l'Ondée*, — et surtout le magnifique *Dégel*, distillé avec une étonnante sûreté dans le désordre des coups de pinceau et du mélange des couleurs. Comme ça fond ! comme ça ruisselle !

Ce dégel est circonscrit par un cadre à lourds rinceaux qui lui va mal et m'a fait penser à feu Bonnefoi qui fut le virtuose de cette industrie esthétique. Il voulait ou bien que le cadre tranchât nettement sur l'œuvre, ou qu'il rappelât celle-ci par les tons et même par le mouvement, de manière, dans ce dernier cas, à en être une sorte de prolongement. Quant à l'application de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes, il s'en remettait à son instinct et à son coup d'œil très sûr. Il obtint, en cette difficultueuse matière, des réussites admirables. Qui a hérité de cette habileté ? Verdussen la conquerrera-t-il ? Vous savez, on n'a que ce qu'on conquiert. *Struggle for life !*

Il y a un pointilliste à cette exposition : de Kessel ! *Les Aubes* évoquent les allées et venues harmonieuses des âmes heureuses aux Champs-Élysées, sur la musique suave du menuet de Gluck, dans Orphée, vues à travers une gaze. La gaze cette fois est si peu transparente qu'elle abolit presque les personnages. Est-ce une symbolisation de la disparition lente du curieux procédé de Seurat repris par Théo Van Rysselberg avec une si belle maîtrise, mais qui ne fait pas fortune. Sort de ce qui est trop en marge des habitudes humaines. N'empêche qu'on lui devra quelques délicieuses réalisations et qu'il marquera un fier moment dans l'évolution de l'art de peindre.

*
* *

CH. BOUGARD, — EUG. CANNEEL, — J. M. CANNEEL, — A. DE MEESTER, — A. DENONNE, — J. LECROART, — Mlle SERVILLE. — C. VAN WETTER.

Peintures, sculptures, art appliqué. Total : 87 numéros... Beaucoup de bonne volonté, peu de réussite. Sont-ce des jeunes? On le croirait à l'aspect général qui est celui d'une exposition d'élèves, de commençants à encourager.

Grande variété. Autre chose que des paysages. Emile Verhaeren a chanté les Villages, les Visages ou les Paysages hallucinés? Vraiment, je commence à ressentir l'Hallucination des paysages.

Les joueurs de cartes de Denonne haussent un peu le niveau modeste de ce salonnet. Attitudes, gestes très naturels. Mais quel coloris tristement morbide.

Dans la sulpture, à noter le Buste de M. G. C., très simple, vivant.

Et je me sauve!

Ve Exposition du Cercle « Le Lierre »

Exposants : M. BROUHON, Parvis St-Gilles. — E. BUGGENHOUT, Assche. — A. CLARYS, Bruxelles. — J. DE BECKER, Jette-Saint-Pierre. — L. DE SELLIERS, Ixelles. — P. DILLENS, St-Gilles. — Ch. ECREVISSE, Molenbeek-St-Jean. — A. GEUDENS. Malines. — F. GUILLEAUME, St-Josse-ten-Noode. — G. HALSDORFF, Uccle, — L. HELLEMBRANDT, Ixelles. — J. JEENER, St-Gilles. — J. LAUDY, Etterbeek. — R. LUTTER, Bruxelles.— Ch. MANNE, Bruxelles. — R. OVYN, Forest. — E. RIMBOUT, Bruxelles. — A. SEGHERS, Bruxelles. — Jakob SMITS. — R. STEVENS, Bruxelles. — Pieter STOBBAERTS, Ixelles. — Bertus VAN DER LINDEN, St-Gilles. — A. VAN DE WIEL, Bruxelles. — Jan VAN LOOY, Laeken. — J. WAGEMACKERS, Molenbeek. — Mignon WINDFORHS, Waulsort s/Meuse.

Dans la salle Leroy, rue du Grand-Cerf, dont je n'eus pas encore occasion de parler. Local vaste, clair, confortable, de tonalité excellemment appropriée. Le meilleur de Bruxelles, je crois. Un peu grand pour un seul artiste, mais parfait pour les collectivités. Une petite « Maison d'Art ».

Vingt-six exposants, cent deux numéros, tableaux, aquarelles, gravures, dessins; quelques sculptures.

Un Jacob Smits, *Maternité* mis en cabochon au centre de la guirlande des autres œuvres.

Tenue générale avenante. Encore une fois beaucoup d'esquisses, d'ébauches, d'à-peu-près, d'essais, d'études, d'improvisations. Ah ! le mal qu'a fait l'Impressionisme mal compris ! Au moins autant qu'en Littérature le Verslibrisme mal compris. Deux bonnes formes artistiques que galvaudent les gacheurs du travail facile. Soit ! résignons-nous tant que ça dure. On se résigne bien à la pluie.

Des paysages, naturellement. On n'y échappe pas plus qu'à la prière d'Élisabeth dans les concerts de province, et au filet de bœuf à la Godard dans les banquets. Acceptons, acceptons !

Mais aussi d'autres sujets ou « motifs » comme on dit. Des portraits, notamment celui d'un curieux nain à la Velasquez, sauf la distance de temps et de génie, par Laudy. Des intérieurs par un peintre au nom redoutable (pour lui) Pieter Stobbaerts. Un autre porte celui, non moins lourd, de Stevens. Un autre encore celui de Dillens. Un autre signe Linden, quoique Van der Linden d'après le catalogue.

Beaucoup de jolies choses, mais rien de bousculant. A considérer : tout l'envoi de Geudens : des dessins : *Le Portail*, — *Soir sur la Dyle*, — des peintures : *L'Impasse*, — *Vieille boutique*, — cinq eaux-fortes. — Des Dillens : *La neige en Lorraine*, — *La Buée*. — De Guillaume : *Sous Bois* et surtout *Les Dunes de Westende*. — Deux *Intérieurs en Campine* par Haesdorff. — *La Tentation de Saint-Antoine*, souvenir d'Eugène Delacroix, par le Laudy du nain prémentionné. — *Géants et pygmées* (des bambins chevauchant un grand tronc d'arbre abattu : pas à mon goût, ce titre littéraire). — *A Waelhem* (je crois que c'est çà, le numéro avait disparu) par Stobbaerts, coin de village exquis, maisonnettes et ombrages. — Deux excellents morceaux : *Château abandonné*, — *Sapinière* par Wagemacker, qui surtout émurent ma fibre esthétique, mon septième sens, si rebelle à la vibration chez nous tous tant que nous sommes.

Car vraiment devant tant, tant et tant d'étalages que je suis contraint d'inspecter pour accomplir en conscience mon difficultueux et mal réussissant « apostolat » de critique, n'est-ce pas, la plupart du temps, la curiosité seule qui s'éveille ? Oh !

si rarement, l'émoi, le vrai, le doux, l'enivrant émoi causé par la Beauté ! Et pourtant, n'est-ce pas ça seul qui vaut le déplacement ?

Combien de fois jeter le filet avant de ramener des eaux la belle œuvre, la syrène souple, miroitante, harmonieuse !

EDMOND PICARD.



THÉATRE ROYAL DU PARC : *Le Bonheur, Mesdames !* com. en 4 actes de M. F. de Croisset (26 févr.). — *Jeunesse !* pièce en 3 actes de M. André Picard (19 mars). — THÉATRE DE L'OLYMPIA : *Triplepatte*, com. en 5 actes de MM. T. Bernard et M. Godfernaux (16 mars). — THÉATRE DE L'ALCAZAR : *Le nouveau jeu*, com. en 5 actes de M. H. Lavedan (16 mars). — THÉATRE MOLIÈRE : *Le Bûcheron*, op. com. en 1 acte de Philidor (8 mars). — MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Villiers de l'Isle-Adam* (22 février) ; *Pailleron* (15 mars). — MATINÉES MONDAINES : *Les poètes belges* (12 mars) ; *Les musiques tendres de jadis* (14 mars).

Le Bonheur, Mesdames ! — Il faut que l'on s'entende. Qu'allons-nous chercher au théâtre ? Du plaisir ? De l'émotion ? De l'intérêt ? Mettons que ce soit un peu de tout cela, alternativement, voire parfois dans la même soirée, dans la même pièce : nous sommes très exigeants. Mais si nous ne rions pas aux éclats le jour où nous avions projeté de nous divertir comme des fous ; si nous ne sommes pas empoignés le jour où nous désirions une secousse violente, devons-nous rendre responsables de notre désappointement l'auteur et sa pièce ?

Ce n'est pas la réalisation de notre préférence personnelle, la

satisfaction de notre goût invétéré ou de notre caprice momentané que nous pouvons demander à l'auteur dramatique et j'estime que le critique appelé à porter un jugement sur une œuvre ne doit point décider que cette œuvre a oui ou non comblé son désir, mais qu'elle a répondu à l'intention de celui qui l'a écrite. Nous pouvons ne point aimer tel théâtre, tel genre, tel esprit; il ne nous est pas permis de contester le talent de celui qui les pratique.

Et voilà pourquoi je déclare tout net que je n'aime pas du tout le procédé dramatique qui consiste à cacher sous la mousse pétillante mais inconsistante d'un dialogue de verve endiablée, sous la joie pimpante mais très superficielle d'une mondanité amusante, sous l'alerte rosserie galante le vide de l'idée, la fragilité de l'observation, la ténuité de l'intrigue. Mais aussi voilà pourquoi je conviens très volontiers que M. F. de Croisset a atteint avec une adresse, une aisance, une aimable légèreté, un esprit charmant le but qu'il s'était proposé.

Il a donc eu raison et j'ai grand plaisir à saluer, de cette sorte, le légitime succès du *Bonheur*, *Mesdames!*

Il ne se passe rien pendant ces quatre actes séduisants; mais on se plaît énormément à les entendre. Et puis ils possèdent l'art vraiment rusé de répondre à beaucoup de nos secrètes pensées et de les satisfaire...

Le bonheur, selon M. de Croisset, mais c'est de faire un bon ménage et de voir la paix et la joie régner autour de soi... Vous fussiez-vous attendus à une morale aussi... morale chez le jeune écrivain que l'on s'est plu à baptiser de tous les noms des petits maîtres libertins du XVIIIe siècle, à commencer par Crébillon le fils?

Donc le sculpteur-amateur Georges Cartier est fidèle ainsi qu'un caniche à sa bonne Paulette. Et le bonheur de ce couple, amoureux comme au premier jour, taquine la petite marquise des Arromanches qui fait tout pour l'ébranler. Ce n'est pas de la méchanceté, c'est encore moins du vice, c'est de l'envie tout simplement qui pousse l'étrange et nerveuse et inconséquente femme à se jeter dans les bras du brave garçon pas malintentionné du tout. Mais voilà : on l'a défié, le bon gros chien paisible, on l'a excité, même un peu raillé. Il se pique au jeu et dame...

Mais tout cela n'ira pas très loin. Tout est à fleur de peau dans les émotions, les sentiments de cette menue et drôle aventure. Paulette retrouvera, très assagi, son bon Georges; la petite

marquise conviendra que son des Arromanches est le seul homme qu'elle aimera jamais sur la terre, et ainsi de suite, tous les ménages tombant, à la chute du rideau, dans les bras l'un de l'autre.

Et le spectateur, lui, s'en va, imbu des idées les plus honnêtes, riche, croit-il, d'une infaillible formule de félicité.

Il y a un péril extrême pour les artistes qui jouent des œuvres telles que *Le Bonheur, Mesdames!* Ces quatre actes, comme la plupart de ceux qui nous viennent, hélas ! toujours de Paris, même s'ils sont écrits par un auteur qui fut Belge jadis..., — ces quatre actes sont taillés à la mesure de quelques interprètes de choix. Il est bien difficile au mieux tourné des élégants de la rue de la Loi de porter, sans qu'il fasse un pli, un vêtement confectionné pour tel familier du boulevard Montmartre. M. de Croisset a pris mesure de leurs rôles sur Mme J. Granier, sur Mlle Lavallière, sur M. Baron, sur M. Brasseur, sur d'autres célébrités dramatiques. Nous n'en apprécions que mieux le talent, l'habileté de M. Gildès, digne à souhait en marquis des Arromanches ; de M. Gorby, à la bonhomie un peu suffisante, à la rondeur un peu sournoise d'un comique sobre et très naturel ; de Mmes Alice Archainbaud, Marthe Alex, Alice Nory, jolies, élégantes, délicieuses de gaîté jeune, étincelantes d'esprit, parfois sincères de délicate émotion.

***

Jeunesse ! — *L'École des Femmes, L'École des Vieillards, La Souris, L'Etincelle, La Massière, La Marche nuptiale, La Dame de la Mer, La Chance de Françoise, La Cousine Bette, L'Enfant malade, Balbine,* voire *Le Marquis de Priola* et même *Le Maître de Forges*, on a rapproché de tout cela la pièce nouvelle de M. André Picard ! C'est beaucoup de parenté et l'héritier d'aussi nombreux et hétéroclites ascendants ne pouvait manquer de conserver à la fois bien des points d'analogie avec eux et d'emprunter d'autre part pas mal de caractères qui lui sont tout à fait propres.

Il s'agit de prouver le triomphe fatal de la jeunesse sur le déclin de la vie, du printemps du cœur sur son automne, des cheveux blonds et des teints clairs sur les tempes grises et les rides... Et, par une coquetterie d'audace, une crâne intention paradoxale, l'auteur, pour y arriver, commence par nous montrer qu'un amour vraiment sincère et très touchant, très sym-

pathique même éclot dans le cœur tout neuf d'une jeune fillette à l'endroit d'un quinquagénaire encore très inflammable. Roger Dantran, aimé par Mauricette et qui l'adore éperdûment, devra se sacrifier le jour où la jeunesse aura parlé et où Mauricette choisira entre lui et les trente ans de Charles Aubert...

C'est très humain, très douloureusement humain. Mais il faut que cela soit ainsi; parce qu'il est des lois naturelles qui régissent le monde et conduisent nos vies. Toutefois j'en veux à M. Picard d'avoir posé cet émouvant problème sentimental en introduisant dans l'énoncé un élément qui en rend la solution trop facile ou tout au moins trop obligée.

Son Roger Dantran, en effet, n'est pas libre d'aimer à son gré. Il est marié, et c'est ce qu'il ne fallait pas. C'est à son foyer que Mauricette a été recueillie; c'est M[me] Dantran qui protège cette fillette et la garde auprès d'elle. Tout force Roger à s'en séparer un jour ou l'autre, à faire violence à son cœur. Qu'eût décidé M. Picard si son Roger, célibataire, sans liens, sans devoirs d'honnêteté ou de respect, avait pu librement offrir sa passion à Mauricette? De quel poids eût été, dans ce conflit de l'âge et de l'amour, l'intervention des trente ans de Charles Aubert? La jeunesse seule n'apporte pas la solution du débat; le devoir y est pour beaucoup.

Toutefois il faut admirer hautement la belle tenue littéraire et la noble intention psychologique de cette œuvre. M. André Picard nous avait, par des pièces précédentes — *Le Cuivre* en collaboration avec Paul Adam, la *Bonne Fortune*, la *Confidente* — désigné son nom à une attention sympathique. Il commence à réaliser, avec *Jeunesse!* les promesses que l'on fondait sur son talent de profonde observation, sur son louable et consciencieux effort hostile aux facilités du succès d'esprit, de rosserie, de badinage trop à la mode.

S'attaquant à des sujets plus nobles et plus passionnants, il se heurte évidemment à des obstacles qu'il finira par franchir ou par contourner avec adresse. C'est un peu ce qui manque à présent à l'auteur de *Jeunesse!* cette habileté dramatique qui lui fera éviter de nous offrir des scènes inacceptables comme celle où M[me] Dantran en arrive à demander pardon à Mauricette de lui avoir pris le cœur de son mari et d'avoir apporté la douleur et le déchirement à son foyer! Mais, d'autre part, combien d'auteurs en ce moment le possèdent *trop* ce déplorable métier!...

M. Chautard a joué le rôle de Roger avec une autorité et un

naturel parfaits. M. Mauloy fit de son mieux dans le personnage assez falot de Charles Aubert qui n'est pas dans la note favorable à cette excellent comédien. Mme Archainbaud fut touchante et d'une dignité gracieuse en même temps que très simple dans le personnage d'Andrée Dantran. Mais Mlle Alice Nory, rayon de soleil, fleur qui s'entr'ouvre, sourire qui s'épanouit sans cesse, fut le charme, la beauté, le plaisir, la fraîcheur de cette interprétation très homogène, très consciencieuse dans son ensemble.

***

La Comédie Française au Parc. — Périodiquement certains pensionnaires de la Maison de Molière, viennent à Bruxelles nous faire goûter le rare plaisir d'entendre une œuvre classique ou nouvelle interprétée avec toute la perfection que ces artistes savent réaliser. Pourquoi fallut-il que, l'autre soir, tant de talent fût gaspillé au service de deux ou trois pièces aussi plates de ton que misérables d'esprit? Délassements de gens du monde ou d'amateurs, avait-on annoncé à grand renfort de réclame? Cela n'excuse ni n'autorise pas une aussi épicée et déplorable médiocrité. Et ce fut lugubre d'assister aux vains efforts de MM. G. Berr, Dehelly et Coquet, de MM^{mes} C. Sorel et Lender dépensant le meilleur de leur talent, étalant le luxe fastueux de leurs toilettes pour défendre d'aussi mauvaises causes.

Et le plus triste, c'est qu'il y avait récidive. Le Cercle Artistique et Littéraire avait servi quelques jours plus tôt à ses membres ahuris ce même spectacle, négation de tout art et de toute beauté. Peu après, il les conviait à une audition de vedettes de café-concert... Cette séance « pour messieurs seuls » fut un digne écho de la précédente.

Il faudrait que dans les cercles, dans nos théâtres, partout, l'on prît garde à cette contagion du snobisme malsain de Cabotin-Ville.

***

Triplepatte. — Vous souvenez-vous des *Vingt et un jours d'un Neurasthénique*, d'Oct. Mirbeau? J'ai pensé à ce livre cruel et plaisant, l'autre soir, à l'Olympia. Je ne sais quel critique a dit, dernièrement, lorsqu'on venait de représenter à l'Athénée de Paris la pièce aujourd'hui centenaire de MM. T. Bernard et Godfernaux : la neurasthénie a vécu; c'est le « triplepattisme » qui la remplace.

Triplepatte est un grand garçon navré de vivre, désespéré de tout, fatigué d'exister, désolé de se croire malade. Il sera riche, mais en attendant il est couvert de dettes et cela l'ennuie effroyablement de devoir emprunter de l'argent; il doit être malade et cela lui donne des nausées d'entamer un traitement; il voudrait se marier, mais ne peut s'y décider surtout parce que tout le monde autour de lui l'y pousse. Cela le mène, après une série de désopilantes tergiversations, jusqu'à la salle de la mairie où, pressé de répondre *oui* à la question de M. le maire, il se dérobe en tapinois, n'ayant même pas le courage de dire *non*...

Eh bien! *Triplepatte* n'est point un type de vaudeville. Certes, il faut le dépouiller de ce que les exigences d'une action ou de situations dramatiques dans une pièce que ses auteurs ont voulue gaie, ont obligé ceux-ci à lui donner de ridicule et d'excessif. Cette concession faite, nous découvrirons en ce jeune vicomte las de vivre, de penser, d'aller, de rire, d'aimer, une expression, désolante certes, mais très fidèle de l'état d'esprit, de l'état d'âme, — et le vaudevilliste ajoute : de l'état d'estomac — de notre époque. Il en court par la grande ville des Triplepattes que rien ni personne n'enthousiasment, qui n'aiment ni la joie ni l'amour, ni même peut-être la tristesse, ni la noce. Ce ne sont pas des indolents, car ils ne suivent pas le chemin que les autres veulent bien prendre la peine de leur indiquer. Au contraire : s'ils n'ont qu'une volonté ils l'ont bien. Ce n'est pas celle de faire l'opposé de ce qu'on leur dit, ce qui serait une façon d'action; mais ils ne font pas, ils ne font à aucun prix ce qu'on leur persuade de faire, et ceci est la négation volontaire de toute action. C'est le plus cruel, le plus funeste témoignage de la contemporaine lassitude morale.

Il fallait s'attendre, de la part de l'auteur si perspicace, de l'annotateur averti de l'âme actuelle du *jeune homme rangé*, à autre chose qu'un tableau superficiel et amusant. Et nous avons eu plaisir à découvrir sous les dehors d'un spectacle charmant de fantaisie, dans *Triplepatte*, une peinture fidèle et d'un détail très net d'une physionomie pas fort édifiante mais énormément répandue.

Parler de l'interprétation serait impossible : il y a plus de quarante rôles dans ces cinq actes animés! Je ne veux citer personne; tout le monde aurait droit à une mention et ce serait un fastidieux palmarès. En disant seulement que l'ensemble est excellent, dans un cadre de coquette élégance, je ne ferai pas de jaloux.

Le nouveau jeu. — Le théâtre de l'Alcazar nous a, ce mois-ci, offert des spectacles variés qui furent souvent intéressants. J'en ai retenu la découverte d'un jeune auteur-acteur à la verve facile et originale, M. Sacha Guitry, qui porte un grand nom et commence à lui faire honneur; — puis l'arrivée de l'illustre Aristide Bruant lui-même accompagné du non moins fameux Laurent Tailhade, présentant le chantre farouche en un « beau geste » de solidarité artistique; — puis la reprise d'une pièce célèbre dont l'auteur parvint — mais non point grâce à elle — aux plus académiques des glorifications.

Il y a du « classique » dans tous les genres. *Le Nouveau jeu* n'est guère connu (comme le temps passe!) de la génération d'aujourd'hui. Je crois qu'il y a bientôt dix ans que Jeanne Granier elle-même vint sur la scène du Parc, rouler sa blonde beauté dodue dans les draps fanfreluchés que mit à sa disposition M. Alhaiza. Dix ans... C'est énorme, au théâtre surtout.

Aujourd'hui, c'est Mlle Germaine Ety qui fait Bobette et elle y est charmante de gaîté et d'entrain. C'est Mlle Goldstein qui joue Alice Labosse avec sa grâce distinguée et sa finesse mutine très séduisante et c'est M. Lebrey, jovial, endiablé, farceur et bon garçon qui nous raconte les aventures inconsciemment cyniques du joyeux Paul Costard.

⁂

Le Bûcheron ou les Trois souhaits. — Tout en explorant le répertoire des succès consacrés de l'opérette — les *Mousquetaires au Couvent*, *Véronique*, la *Poupée* — montés avec des soins élégants, chantés avec charme, joués avec entrain, le théâtre de M. Munié continue à s'occuper à nous faire connaître quelques-unes des œuvres curieuses de la « Musique du passé ».

C'est encore à un musicien du XVIIIe siècle que fut consacrée la dernière matinée, à Philidor, un des plus célèbres de son temps, qui en connut en si grand nombre! Philidor fut, il y a cent et cinquante ans, avec Monsigny, le créateur, sur les fameux théâtres de la foire, du genre « éminemment français » de l'opéra-comique. Le *Bûcheron*, joué de façon charmante au Molière, est un ravissant modèle de ces œuvres de sentiment, d'esprit et même de drôlerie légère. Comme le sujet en est emprunté à l'un des plus célèbres contes de Perrault, M. Joly, avec son talent si apprécié de commentateur érudit et délicat, profita de l'agréable

circonstance pour nous parler avec poésie et avec tendresse du monde joli des Fées, de leurs séduisants sortilèges et de la bonne grâce de ceux qui les chantèrent.

*
* *

Matinées littéraires du Parc. — M. G. Cohen présenta Villiers de l'Isle-Adam; M. Edm. Joly silhouetta Pailleron en des causeries d'un intérêt très différent, mais également puissant.

Il est certain que le génial auteur d'*Axel* devait être moins familier au jeune public féminin des Matinées que le brillant écrivain du *Monde où l'on s'ennuie*. Aussi M. Cohen a-t-il compris excellemment qu'il devait, en un court exposé, révéler toute une œuvre et caractériser tout un génie alors que M. Joly sut se borner à ne dépeindre qu'un des aspects du talent de Pailleron : il montra en lui le chantre de la jeune fille, de l'ingénue délicieuse et sentimentale, capricieuse et attendrie, candide et futée avec un égal naturel, une égale spontanéité, mais aussi une égale malice.

En Villiers, le pauvre et glorieux maître, on nous fit voir la complexité d'une âme tourmentée, le bouillonnement de désirs, d'idées, de haines, de ferveurs, d'idéal et de misère tout ensemble qui devaient donner aux œuvres telles que l'*Eve future*, l'*Amour suprême*, les *Contes cruels* une inspiration et une portée si hautaines et si émouvantes à la fois. Mais ce qui nous a paru excessif, c'est la conviction que semble posséder M. Cohen d'un dédain, d'une ignorance, dans lesquels serait tenu encore de nos jours Villiers de l'Isle-Adam. Certes la foule ne le connaît pas ; mais a-t-il écrit pour la foule et ambitionnait-il la gloire tapageuse, mais anonyme? Or, le nom de Villiers est de ceux que l'élite vénère et ses œuvres sont de celles que l'on aime jalousement. Lorsqu'à un public mondain et féminin, mais cultivé certes ou tout disposé à accueillir la bonne parole des conseils et des enseignements avisés, on fait entendre l'*Évasion* ou la *Révolte*, ainsi que ce fut le cas au théâtre du Parc, pas n'est besoin de déplorer un oubli faussement interprété dans lequel serait tombé un nom glorieux ; mais, au contraire, mieux eût valu souligner plus fermement le culte que beaucoup gardent à Villiers, l'influence aussi qu'il ne cesse d'avoir sur certains esprits et sur beaucoup d'œuvres.

Mais, je le répète, la tâche de M. Cohen était ardue. Comme fut ardue celle des excellents pensionnaires de M. Reding appe-

lés à interpréter des rôles aussi divers que ceux, par exemple, de *Révolte* et de l'*Évasion* à côté de ceux de *La Souris*.

Les trois actes spirituels, légers de Pailleron obtinrent un franc succès.

⁂

Matinées mondaines. — M. Valère Gille y a parlé des poètes belges et spécialement d'Albert Giraud. On devine avec quelle sympathie communicative, quel élan de légitime admiration le poète de la *Cithare* célébra l'art pur et merveilleux du poète de *Hors du siècle*. La conférence était habilement illustrée d'une série de récits choisis dans l'œuvre de nos écrivains notoires; M. Charles Mélant fit exécuter, pour les commenter, quelques-unes des excellentes et exactes adaptations musicales qu'il compose sur ces thèmes poétiques.

M. G. Vanor, fort du succès qui l'accueillit récemment aux Matinées mondaines, revint y parler des « Musiques tendres de jadis ». Rarement j'assistai à une audition soulevant pareil enthousiasme. Il est vrai de dire que le ténor Clément, enfant gâté du public bruxellois, roucoula avec un charme exquis, un art délicat de nuances et de finesse, des mélodies galantes fleurant un délicieux et rare parfum de vieilles choses attendrissantes. Et ce fut ravissant.

⁂

Théâtre de la Monnaie. — Renouvelant le triomphal succès d'*Armide*, la Monnaie fait chaque semaine deux ou trois salles combles avec la *Damnation de Faust*. Entretemps quelques reprises — *Roméo*, *Manon*, etc. — font patienment attendre la *Déïdamia* de MM. Lucien Solvay et Rasse. Nous dirons, au prochain, ce que furent l'œuvre de Berlioz et celle de nos compatriotes.

Nous avons lu le livret de *Déïdamia*. C'est un épisode passionné, dramatique, d'émotion tour à tour attendrie et tragique, qui reprend le thème, le décor et les principaux personnages de *La Coupe et les Lèvres*. Ces six tableaux rapides feront effet à la scène.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS



Mlle Marie du Chastain; MM. Sadler; Max Donner; Jan Hambourg ; Mlle Enriette Eggermont; M. Eug. d'Albert; Mme Bréma; M. Deru; Mlle Ina Littell; M. Chiafitelli. — Quatuor Zimmer. — Trio Lorenzo. — Salle Erard : Audition de *Mélie*, conte lyrique en 2 actes de MM. Paul André et Henry Weyts (2 mars). — 2e Concert du Conservatoire (4 mars). — 4e Concert Ysaye (25 févr.). — 4e Concert Populaire (18 mars.)

L'envahissement des concerts et des conférences semble avoir franchi toutes limites. Toutes les soirées étant prises, les « matinées » absorbent les après-midi; toutes les salles étant retenues, les préaux d'écoles, les plus vagues installations sollicitent l'auditeur. Dans ce « Maelstroom », comme dirait Edmond Picard, beaucoup de choses précieuses sont englouties; beaucoup d'efforts incomplets surnagent. Le hasard sournois, sourd et fou choisit pour le critique... Par bonheur, quelques œuvres personnelles et « continues » nous reposent de certitude et de beauté. Avant d'y arriver, essayons une vague revue des efforts épars.

Mlle Marie du Chastain, accompagnée par son frère l'excellent pianiste, mérite d'autant mieux d'ouvrir notre revuette que son bruyant succès fut un début. Début heureux, dans lequel le *Trille du Diable*, un concerto de Mendelssohn, des variations de Joachim, entre autres morceaux bien choisis, eurent l'importante mission de nous annoncer une nouvelle violoniste au beau son pur, doux, souple et sonore. Sonore, M. Sadler le fut presque excessivement. Accompagné par ce maître modeste et profond qu'est notre pianiste Bosquet, il a été surtout puissant. M. Max Donner est un assez inquiétant virtuose sous lequel parfois perce l'artiste, comme dans la fantaisie qu'il composa. Frère du pianiste tempétueux que l'on sait, M. Jan Hambourg est un violoniste fin, délicat, qui apporta un programme choisi avec le même goût savant qui préside à son jeu. Orchestre dirigé par Ysaye avec le souci de la ligne plus que de la forme, donc, à

ravir certains dont nous avouons être. Mlle Eggermont s'est attestée encore une fois l'artiste pure, sans concession comme sans « réclamisme »,que nous admirons. Le quatuor Zimmer fut coutumièrement parfait dans sa tâche de vulgariser la musique de chambre, cette intimité d'art qui, comme toutes les intimités, fournit seule les véritables trésors de l'âme. M. d'Albert nous est revenu avec les belles traditions qu'il est un des rares à représenter si magnifiquement, donnant à chaque maître une physionomie personnelle, même à Liszt, dont il sut rendre très intéressante la sonate en « si mineur ».

Mme Bréma, avec le prestige d'une auréole héroïque, se rapprocha délicieusement de la vie par un « Lieder-abend » dont le programme plein de beautés, voire de surprises, fit valoir sa pure diction et la parfaite virtuosité de son jeune accompagnateur, M. Jean du Chastain. Sans transition, le lendemain, M. Willy Burmester, discret, voire timide, avec d'extraordinaires réserves de puissance. Accompagnement de piano de M. Johan Wysmann, respectueux et savant. Avec le « trio Lorenzo » (MM. Barat, Lorenzo et Kuhnen) ce fut surtout le trio en « ré » de M. Rasse qui attesta les hauts efforts de notre jeune école belge... Et vite précisons que M. Deru est un violoniste élégant, de son pur et puissant. Mlle Ina Littell, releva d'une primeur de début les mérites qu'elle doit aussi bien à la formation du maître violoniste Crickboom dont elle mit en valeur les subtiles esquisses, qu'à une nature de méridionale délicieusement timide, ô surprise! Elle fut accompagnée à ravir par l'exquise pianiste qu'est Mme Crickboom, personnelle et charmeuse à la fois. M. Chiafitelli eut la bonne fortune d'avoir Mlle Das, de la Monnaie, pour montrer que ce fougueux Américain du Sud est pittoresque compositeur autant que violoniste impétueux.

Salle Erard, une vraie primeur : M. Henry Weyts faisait exécuter des fragments de son drame lyrique *Mélie*. Le mérite du jeune compositeur est d'avoir voulu réaliser en musique cette forme de vie simple et profonde, sans tâtonnement, toute de pure vie puissante qui constitue l'art trop peu admiré encore de M. Paul André dont le drame au titre si haut : *Haine d'aimer* a fourni le poème. L'exécution musicale très rudimentaire fut un succès permettant de pressentir,ainsi qu'il fut dit justement,une sorte de *Cavalleria Rusticana* ardennaise.

Et voici, sacré, le Conservatoire, dont le dernier concert (*Faust*, *Siegfried*, de Wagner, ouverture *d'Obéron*, *Im Walde*, de Raf, etc.) fut sans autre surprise que la puissante maîtrise qui plane sur chacune des exécutions.

Au prochain l'étude que nous voulons complète sur l'admirable série de concerts de l'Esthétique et sur les fêtes de la Société de musique de Tournai.

Au Concert Ysaye, la *Symphonie funèbre*, de Gustave Huberti, obtint un grand succès, plus grand encore qu'à l'audition de jadis, et dû, sans doute, pour une bonne part à la ferveur d'un orchestre tout pénétré de la vie bouillonnante de son chef. La mort d'un père a su parfois y grandir jusqu'à un pur et somptueux lyrisme le deuil terrible de ceux que nous aimons, parce que leur âme même est en nous. C'est depuis les pleurs jusqu'aux certitudes d'espérances un beau lever de jour avec les batailles de dissonances et le triomphe final des cuivres rayonnants. Nous avouerons avoir aimé particulièrement le morceau symphonique de Sibélius : *Une Saga*. Comme le poème primitif, c'est un amas presque confus de rires, de pleurs, d'aventures, de rêves, avec souvent de la monotonie ou de l'ignorance dans celui qui raconte la Saga. Mais, comme elle, cela fleurit absurde et attirant. Mme Marie Bréma fut lourdement admirable dans les *Chansons à Danser*, d'Alfred Bruneau. Si fort que Mendès ait teinté ses poèmes d'orientalisme réaliste, et le musicien de science wagnérienne, l'œuvre n'en reste pas moins française. La grande cantatrice triompha dans le finale du *Crépuscule des Dieux*, absolument superbe d'exécution.

Chose amusante, on retrouva ce finale au Concert Populaire. On a querellé Sylvain Dupuis de nous avoir donné une séance, qui attire la foule d'être uniquement composée d'œuvres de Wagner... Il est délicieusement ironique qu'on en vienne à reprocher au public d'aimer cela... Juste retour ! En tout cas, la ferveur savante du capelmeister et la belle qualité de l'orchestre, surent faire « tenir debout » un programme écrasant et superbe. Il permettait une sorte de synthèse de l'inspiration wagnérienne, faisant voisiner le *Voyage au Rhin* et la *Marche funèbre*, *Parsifal* et le *Ring*. C'était comme la vision émerveillante d'une prestigieuse Terre Promise, rassemblant la vie et la mort, l'homme et Dieu, en d'ineffables splendeurs... Mme Kaschowska, de Darmstadt, empêchée, fut remplacée par Mme Fleischer-Edel, du théâtre de Hambourg, de belle voix, de méthode parfaite, sans trop des défauts allemands : émission gutturale, etc. (tout s'internationalise un peu) et qui ne gâta rien, bien au contraire, du magnifique ensemble réalisé.

Auguste Joly.

LA BELGIQUE

LE VOYAGE DÉRAISONNABLE

A mon ami André Collin.

Sourbrodt, *ce 10 mai 1895*.

Madame,

Telle que je vous vis hier, telle vous êtes restée présente à ma pensée. Vous ne me quittez pas et c'est à vous que je m'adresse, à vous seule que je parle et que je communique tout ce que je sens, tout ce que j'éprouve dans ce pays où *nous* venons passer deux semaines, un mois peut-être... J'ai voulu quitter une seconde fois Bruxelles, pour me prouver à moi-même que j'étais fort et que je ne vous avais jamais aimée.

C'était une expérience qui eût pu produire un résultat salutaire. Mais la distance n'a fait qu'aviver ma tristesse et, — je jure que je dis vrai sur ce que nous avons de plus cher ici-bas, — quoique nous soyions deux ici, je ne goûte point de joie sans me donner l'illusion que c'est vous qui me l'accordez... Vous souvenez-vous de ce soir — je suis cruel, n'est-ce pas, en vous demandant si ces heures ne se sont pas effacées de votre mémoire? — où, par votre venue, vous m'empêchâtes d'aller *la* voir, *elle*, d'aller l'entendre?... Vous eussiez dû rester inébranlable et me montrer un cœur indifférent... Je vous ai prise, oui, mais une femme ne se laisse prendre que lorsqu'elle désire se donner... C'est là pourquoi je suis ici sans amour et sans ivresse, et la possession sans votre image dans mon cœur ne devient qu'une contrainte. Et je m'y soumets souvent, car c'est encore une façon de croire que vous êtes toujours pour moi ce que vous fûtes un soir...

Hier, je vous ai demandé de pouvoir vous écrire. Vous m'avez répondu : A quoi bon? Ces mots, en d'autres circonstances, eussent été comme un poison moral; mais, j'ai une telle conviction — malgré l'amour désespéré qui m'attache à vous — que nous ne serons plus jamais rien l'un pour l'autre, que je n'ai même pas eu un frisson en les écoutant. Vous m'avez déclaré avec un peu d'ironie — et l'ironie dans votre bouche est la seule chose qui me navre et me bouleverse — que je n'en trouverais point le temps; qu'en voyageant à deux on regarde à peine autour de soi de crainte de perdre en grande partie la joie que l'on a escomptée en s'embarquant... Je suis parti. Je vous ai quittée, je crois, sans vous serrer la main et j'en ai comme une sorte de remords... Un prêtre qui se couche sans prier Dieu le soir doit avoir, en se

réveillant, la cruelle impression que j'ai connue ce matin. N'êtes-vous pas pour moi ce Dieu qu'adorent les chrétiens sans oser espérer le voir de leur vie? J'ai cru vous avoir conquise, mais l'idolâtre a bientôt senti s'évanouir l'objet de sa vénération... Et sans espérer encore, je vous bénis, mais je n'ose plus vous désirer... Les Dieux ne fréquentent point chez les mortels...

Mais vous m'êtes indispensable. Si vous étiez mon ennemie, j'aurais malgré cela l'envie de vous rencontrer toujours, d'apercevoir ne fût-ce que votre silhouette, de deviner la caresse de vos yeux... Et si je vous écris, vous me pardonnerez; vous devriez vous en prendre à tout le secret de ce lien qui m'attache à vous, qui nous a unis dès cet après-midi où je vous vis dans votre salon, ou plutôt dès cet instant où l'on me présenta à vous, chez les Mansard, et que vous m'eussiez dit, alors que je venais de prendre place à table à votre côté, que vous étiez ma tante, une tante presque de mon âge, et que votre grand-père était mon ancêtre... Et un soir que je vous disais mon affection, vous m'avez dit en souriant, sans songer à mal d'ailleurs, que j'avais l'esprit de famille fort raffiné... Vous n'appréhendiez pas à cet instant que plus tard notre sang allait se confondre par la seule force mystérieuse qui fait durant la marée remonter le flot des rivières vers leurs sources...

Je vous dirai des choses bien anodines, car je ne veux point vous mettre mon cœur à nu, puisque je vous causerais de la peine et que c'est inutile. Et je retrouverai ainsi ce même plaisir délicieux — dont à Bruxelles je ne pourrais me passer le matin — que je goûte quand je trace rapidement dans mon journal (une vieille habitude qui s'enracine dans tout l'être

et n'en serait extirpée sans nous prendre des lambeaux de nous-même), les réflexions et les pensées que les événements et les faits de la veille ont levées dans mon cerveau à travers le tamis des rêves et des heures nocturnes. Vous en avez lu, une fois, quelques pages... Vous le lirez peut-être un jour tout entier... Je crois que cela serait une excellente lecture pour un tout jeune homme qui va entrer dans la vie... Mais il faudrait un jeune garçon qui justifiât d'une belle raison et dont on pourrait attendre quelque chose... Vous en connaissez peut-être qui, en grandissant, tireront quelque leçon de cet héritage que je veux leur laisser... Vous serez l'exécutrice testamentaire de mes souvenirs sentimentaux...

Je suis levé depuis deux heures. J'ai passé une nuit paisible et il paraît que j'ai prononcé à haute voix votre nom, en dormant... Nous sommes dans une auberge curieuse, aux gens hospitaliers mais lourds et farouches. Tout le monde est ici plein d'une cordialité charmante. Le pays où nous sommes ne peut être que difficilement décrit, la plume la plus subtile n'en donnerait qu'une évocation monotone et déplorable. En débarquant à Pepinster, nous avons pris le train jusqu'à Hockay, la dernière station de la patrie. Nous avons marché jusqu'à Mont, un pittoresque village allemand, en suivant une antique chaussée romaine méandreuse et inégale. Au loin, la fagne s'étendait tragique et précise, changeante à mesure que le soleil se drapait de nuages ou surgissait clair dans le moutonnement blanc du ciel. Les yeux embrassaient des horizons larges de dix lieues où les plans du paysage se découpaient en tons qui, suivant la perspective, pâlissaient ou ressortaient vivement. Pas une âme n'était autour de nous; le silence était formidable et paraissait nous enivrer.

Dans la plaine, les cromlechs brisés et mutilés décrivent encore la spirale de leurs cercles successifs. Tout frappe et étonne. Les ornières sont plutôt des lits de ruisseaux où l'on enfonce dans la boue parfois jusqu'aux genoux. A la mauvaise saison, les routes sont impraticables et il devient dangereux de s'y aventurer; malheur à celui qui s'y égare... Un proverbe local ne dit-il pas que chaque hiver la fagne avale son homme!...

De Mont nous sommes allés à Xoffraix, d'où nous avons gagné les bords de la Warsche. Ce n'est pas une rivière calme et susurrante comme les rivelets brabançons, comme cette Pède, par exemple, au bord de laquelle nous nous sommes promenés ensemble, un jour de printemps, après avoir déjeuné à Itterbeek, au château de Jean Carmon, mais un cours d'eau large et impétueux, surgissant d'entre des montagnes hautes de cent mètres et que surplombent des rochers aux tons de rouille, d'émeraude et de cuivre. Le flot ménage son chemin parmi des blocs de granit qui empruntent des formes extraordinaires et tellement fantastiques que les vagues semblent s'effrayer à leur aspect et se cabrent pour se précipiter sur le côté en un élan formidable... Nous avons suivi ce torrent durant trois heures. Trois heures! Et escalader des rochers et en descendre pour en gravir de nouveaux. Parfois il fallait prendre le lit de la rivière, caillouteux et difficile, mais à sec près du bord, car la route cessait soudain devant les gués. Vers sept heures du soir, sans avoir rencontré personne, sans avoir aperçu une chaumière, nous sommes arrivés au bas d'une montagne où se dressent les ruines trapues et noires du château féodal de Reinhardstein, détruit par un roi de France... Et il a fallu monter encore durant vingt minutes, au milieu d'une venelle rocailleuse

presque à pic, zigzaguant à ravir entre des arbustes et des monceaux de pierres. Au sommet, nous étions hors d'haleine et nous nous sommes reposés au pied du donjon dont le soleil couchant allongeait l'ombre à travers la rivière, à une demi-lieue de là. Madeleine Vauthier se croyait dans la cour d'honneur de Koréol et elle a chanté les dernières phrases que murmure Iseult en mourant... J'étais ébloui et j'ai eu l'impression d'une chose presque irréelle... Une heure après, nous arrivions à cette auberge d'où je vous écris, non sans nous être arrêtés dans une chapelle romane, accrochée au flanc d'une montagne comme les niches abritant de naïves sculptures chrétiennes sont accrochées au tronc des arbres par les paysans de notre pays. C'est grand comme Notre-Dame! disait Madeleine Vauthier. En effet, dans cette nature sauvage et désolée, sous ce ciel infini qui, en s'obscurcissant, semblait s'approfondir encore, la mignonne chapelle antique, taillée dans des tronçons de bois, avec son unique banc de chêne devant son horrible Christ en croix, prenait des proportions imposantes. Et sous sa nef, où la lumière du soir tombant pénétrait par les entrecolonnements ouverts sur la vallée, on avait la sensation de l'inébranlable foi qui doit emplir l'âme des simples montagnards venant y demander la rémission d'un péché ou l'accomplissement d'un vœu. Comme je n'ai point de croyance religieuse, j'ai regardé avec mes yeux d'artiste : Je n'ai rien demandé au Seigneur, mais j'ai pensé à vous et, la nuit, il paraît que j'ai joint votre nom à celui de Dieu...

Aurèle Gérold.

Malmédy, le 10 mai.

Madame,

Je n'ai pas eu l'énergie de gagner ma chambre sans vous avoir écrit quelques lignes. Nous avons quitté l'auberge de Sourbrodt à sept heures du matin, pour traverser un pays presque plat, d'où émergent de lentes collines lointaines sur lesquelles s'étagent des demeures rares. L'architecture a ici un caractère bien particulier, que ne régissent guère des lois judicieuses, mais où l'imprévu et le pittoresque jouent le rôle prépondérant. Point de couleur cependant dans ces constructions agrestes, point de ces toits rouges tels qu'on en rencontre en Brabant à chaque détour de chemin et qui mettent des taches de joie dans les bouquets d'arbres et sur l'écran humide du ciel. Nous ne voyons que des faîtes d'ardoises sur des murs de pierrailles ou de torchis. Mais l'harmonie de tous ces tons gris avec l'azur livide, sous des nuages qui s'appesantissent et empruntent leurs formes monstrueuses aux montagnes qu'ils couronnent ou ombragent, est intense. C'est une nature à part où les moindres éléments du paysage arborent des signes d'une étrange beauté. La végétation est spéciale ; les arbres sont ainsi que des sculptures torturées ; les branches se mêlent et s'enchevêtrent comme des membres, et parfois on a la sensation de se trouver en présence de groupes d'êtres qui se serrent follement, effrayés par l'allure tragique de la contrée, ou bien aussi d'amants qui connaissent le charnel éblouissement de la possession infinie.

Les fermes exhibent, à fleur de leur maçonnerie, des traverses, des poutres de chêne consolidant les murs en leur donnant un aspect décoratif qui charme le regard. Aux fenêtres, de petites vitres antiques,

retenues par des plombages noircis aux arêtes aiguës... Les intérieurs ne manquent point non plus de pittoresque; mais ils n'ont pas cet aspect de grandeur que les hautes cheminées flamandes donnent aux chambres qu'elles décorent. Et, au-dessus de l'âtre, je cherche en vain un large entablement de chêne, dont la frise s'orne d'une moulure naïvement sculptée...

Les bœufs seuls sont employés aux champs. Le cheval n'y est presque point connu; et je pense qu'il faudrait réunir la fortune de beaucoup de paysans de la contrée pour parvenir à en acheter un... Vous avez vu, sans doute, des bœufs tirer la herse ou la charrue en terre brabançonne? Ils sont attelés légèrement, au moyen de quelques traits qui s'unissent sur le poitrail. Ils ont la tête libre et, en travaillant, ils lèvent leurs grandes cornes pointues vers le zénith en suivant de leur œil bonasse les oiseaux migrateurs. L'aspect de ces grandes bêtes aux gestes graves et indépendants a quelque chose de réjouissant. Mais ici le bœuf est bien la bête de somme qu'on asservit et dont on abuse. Sa marche est douloureusement rythmique; son pas va en une cadence voulue par le harnachement, et la tête est fléchie près du sol, maintenue par les cornes à un joug attaché au brancard et qui barre le grand front mouvementé des animaux dociles.

Mais la beauté des sites et l'attraction des choses ne parviennent pas à me faire oublier votre image. Oh, non! je vous l'ai promis, je ne vous parlerai plus d'amour... Son printemps a été furtif, nous avons connu trop tôt son automne et il a porté des fruits alors qu'à peine ses fleurs eussent dû éclore... Mais c'est en étant séparé tout à fait de l'être qui nous a inspiré un sentiment à jamais mémorable, qu'on se

rend cruellement compte de la force violente de notre attachement. On voulait l'anéantir et nous avons conscience d'en être le fatal jouet! Il en est de la passion comme de la nature entière : Le recul, la perspective nous les rendent plus puissantes, plus enveloppantes et surtout plus chères et plus merveilleuses de clarté et de soleil... Pourtant, on communie de loin avec tout un site attrayant, avec tout un paysage dont la splendeur distante fait lever en nous les jouissances d'une admiration émue, alors que seulement par sa présence l'élue peut ravir et transporter celui dont la pensée et la chair sont immortellement attachées à son existence.

Nous sommes arrivés à Montjoie à dix heures et demie. C'est une petite ville de deux mille âmes, tapie au fond d'une vallée dont les deux collines verdoyantes s'évasent largement vers le ciel comme pour laisser tomber à profusion dans les maisonnettes éparpillées la placide lumière du ciel et, le soir, l'étincellement multiplié des étoiles. Charlemagne venait ici parfois et de vieux souvenirs de pierre attestent ses séjours. Insensiblement, en approchant de la villette, nous sommes descendus à travers la montagne, parmi un chemin mouvementé au bord duquel un ruisseau chantait en nous accompagnant de son flot qui précipitait, eût-on dit, son remous pour nous distancer... Nous voici sur une plate-forme étendue formée par le terre-plein de fortifications déclassées. Nous surplombons la ville, et si nous étions des géants, de la main étendue nous pourrions cueillir le bourg, comme nous pourrions surprendre un rossignol endormi, la tête sous son aile, dans les fanes d'une fondrière. Elle est mignonne et coquette la ville, et le chevron bleu de la Roer coupe de ses eaux tumultueuses l'inégal écu de sa topographie vue

à vol d'oiseau. Au fond, les maisons s'étagent, debout sur le roc de la vallée ou accrochées aux anfractuosités des coteaux; depuis deux siècles au moins elles sont ainsi et à les voir si blanches, si proprettes, si éclatantes sous les ardoises éblouissantes de leurs faîtes que dore le soleil, on dirait de petites vieilles très coquettes qui ne veulent point mourir et qui ont arboré toutes leurs parures pour donner le change sur la vérité de leur âge...

Ainsi le bon temps regretons
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croppetons
Tout en ung tas comme pelottes...

Excusez cette citation d'un poète que vous aimez autant que moi... Elle m'est venue à la pensée bien simplement, mais son évocation m'a été pénible... Car personne plus que moi ne regrette les neiges d'antan...

Là-bas, à une portée de fusil, l'antique château-fort de Montjoie se dresse encore orgueilleux. Il nous attire et son donjon trapu nous en impose. Bientôt nous sommes au pied de ses murs massifs. Nous entrons dans la cour d'honneur, à jamais vierge des hennissements des destriers et des juments aux caparaçons de fêtes... Mais le gardien est absent et il nous faudra revenir plus tard. Nous allons explorer la ville et c'est une jubilation totale qui s'empare de nous. Nos pas résonnent au milieu de rues étroites où les étages à encorbellement, en rapprochant presque l'arête de leurs corniches supérieures, laissent filtrer des rayons jaunes sur les façades inclinées et sur les pavés inégaux. Les habitations sont variées à l'infini et leur diversité présente un spectacle amusant. Hautes ou basses, larges ou étriquées, droites ou

légèrement penchées vers la rivière, selon qu'elles s'attachent aux flancs de la montagne, au bord de l'eau ou sur le sommet d'une pente où les chemins s'enchevêtrent et courent à la façon des écoliers qui, pour gravir un escarpement, prennent toujours les détours les plus subtils... Et l'inégalité continue du niveau où se dressent les demeures cause des surprises de perspectives et ménage des points de vue d'un ravissant inattendu. Certaines ruelles longent le toit de maisons dont la base est baignée par les flots écumeux du cours d'eau. Cette même ruelle dévale ensuite, s'arrondit, pour remonter parmi les rochers; et des demeures, dont les cheminées envoient leur ruban de fumées blanches et grises par-dessus les murs du château antique comme des fanions arborés entre les créneaux et que le vent rejetterait, l'emplissent de leur ombre anguleuse. Vraiment, on vit ici une vie rétrospective et l'atmosphère a la douceur des siècles révolus. Le progrès avec ses manifestations matérielles et mécaniques a oublié de passer par ici, croyant peut-être qu'il n'y avait point de vivants entre ces deux montagnes qui, dans l'autre vallée prussienne, ne permettent point d'apercevoir le coq rigide et brillant ou la croix de fer des clochers en aiguille de Montjoie... Il y a toujours des tisserands dans la ville qui s'assoient le matin au même métier rudimentaire où ont peiné leurs aïeux et dont l'ancêtre a créé la trame de ses mains lentes mais habiles. Dans le silence, à peine voilé par les échos de la rivière qui clapote entre ses berges de pierre festonnées de verdures grasses, résonne le bruit régulier et monotone de la navette glissant entre les fils. Et en chaque maison de tout un quartier il s'accorde, ce bruit de navette mélancolique, avec le battement des cœurs et le tic-tac des horloges, et il est comme le

pouls perceptible de la vie des choses et des gens. Si vous étiez ici, Madame, vous qui connaissez Londres, vous vous rappelleriez certainement le quartier de Spitalfields, où les tisseurs de soie occupent toujours les mêmes ateliers que fondèrent, après la révocation de l'Edit de Nantes, les artisans huguenots français, leurs ascendants... C'est le même tableau, plus intimiste, il est vrai, et empreint d'une poésie intense. D'ailleurs, un peintre trouverait de l'ouvrage pour toute une personnalité dans le pays et il faudrait un grand artiste pour définir et dégager la beauté un peu bizarre de ses sites. L'envie m'est venue, non de peindre, car je suis un grand incapable, mais d'au moins prendre quelques croquis dans mon carnet... J'aurais été heureux de vous les envoyer. Je n'en ai pas eu la volonté et je me suis contenté d'observer. Vous voyez bien, n'est-ce pas, que, contrairement à ce que vous m'affirmiez, je trouve le temps d'admirer, et même celui de vous écrire ce que j'ai admiré le plus, en rentrant le soir en cette auberge, tandis que Madeleine Vauthier lit un journal musical allemand et que j'écoute distraitement le murmure profond de la Roer qui passe sous notre hôtellerie, entre une double voûte taillée dans le rocher...

Demain, nous marcherons davantage. Nous avons projeté une excursion jusqu'à Malmédy et retour vers la frontière. Je vous la dirai en détail. Soyez heureuse, Madame, et songez à moi un peu... Votre

Aurèle Gérold.

Montrigi (Baraque Michel), samedi soir, 11 mai.

Madame,

Avez-vous reçu mes lettres? Dans la dernière, je vous parlais du château de Montjoie. Nous y sommes

retournés et l'avons visité dans tous ses détails; tandis que ma compagne s'entretenait avec notre guide, j'ai longuement pensé à vous, alors que, distraitement, du haut de la plate-forme du donjon, je fixais les yeux vers la vallée lointaine... Ce matin, en quittant Malmédy, nous avons gagné à pied le village de Mont, à travers la montagne. Nous avons traversé Xhoffraix et sommes arrivés à Montrigi après le coucher du soleil. En vous écrivant, je repasse mes impressions dernières et je retourne en pensée à Montjoie, où j'ai goûté une heure de véritable navrance. Au pied du château, dans des dépendances construites il y a deux siècles, est installé un hospice. Silencieusement, un peu gauchement et émus, nous avons traversé les petites salles de l'hôpital, les chambres de l'orphelinat, les pièces où les vieilles gens étaient réunies. Une sœur timide nous accompagnait, nous montrait tout avec des gestes rentrés et des paroles amorties. Une jeune fille malade avec laquelle nous nous sommes entretenus pendant plusieurs minutes et qui, dans ses grands yeux noirs éteints, portait déjà la clarté du ciel religieux, nous a priés de saluer les siens en arrivant à Malmédy et de dire à ses parents qu'elle quitterait bientôt l'hôpital.

Lorsque nous sommes sortis, les orphelins, groupés au fond de la cour seigneuriale, ont entonné en notre honneur le *Wacht am Rhein*. Jamais chant ne m'a plus troublé que dit par tous ces enfants malheureux, malingres, souffrants et désolés qui saluaient de leur chœur patriotique et national le départ de deux êtres qu'ils n'avaient jamais vus, qu'ils ne connaissaient pas et ne reverraient jamais. Il y avait là quelque chose de poignant, d'indéfinissable qui allait jusqu'à nous torturer le cœur. Et l'impérieux besoin nous est

venu de courir vers la ville pour substituer à cette hantise douloureuse l'obsession de sentiments placides et salutaires. Et notre cœur a été bouleversé davantage lorsque, traversant Malmédy, nous sommes allés remplir notre mission auprès de la mère de la pauvre malade. Pourtant, l'air joyeux, les lèvres souriantes, notre chair et notre pensée contraintes avec violence, nous lui avons dit que l'enfant allait bien, qu'elle l'embrassait tendrement et serait bientôt de retour. La ménagère était radieuse et pleurait de joie; et quelque chose, intérieurement, nous criait que sa fille mourante tournait en ce moment-là ses grands yeux noirs, noyés complètement désormais dans la lumière du ciel, vers la contrée natale et les refermait tout à coup.

Puisse cette mère en deuil demain nous pardonner notre mensonge. Elle songera qu'en accomplissant le vain et suprême désir de sa fille nous lui avons donné une dernière heure de joie et d'espérance avant le fatal épilogue. Et ne valait-il pas mieux lui mentir à elle que de ne point obéir à la prière sacrée de la mourante nous demandant d'annoncer aux siens son prochain retour? Ah! longtemps ces deux visages viendront se fixer devant mon regard, avec, pour cadre, les têtes fluettes et souffreteuses des gamines et des garçonnets de l'orphelinat chantant un chœur funèbre et bénissant dans leurs petits cœurs émus celle qui, plus heureuse qu'eux tous, aura des parents et des frères pour mêler leurs pleurs à son souvenir.

Cet incident a quelque peu assombri notre humeur et, en marchant dans la fagne, parmi les cromlechs et la bruyère, sous les nuages lourds dans l'immensité, nous restions muets; et j'aurais voulu que vous fussiez là, car votre présence et vos paroles eussent dissipé ma mélancolie en versant dans mon cœur

l'essence de la joie pure. Adieu, Madame. Vous m'aurez compris. Aurèle Gérold.

Jalhay, dimanche 12 mai.

Madame,

Partis de grand matin de Montrigi, nous avons marché durant quatre heures dans la lande, par un temps extraordinairement chaud qui aurait fait suffoquer des excursionnistes plus intrépides que nous... Le soleil nous brûlait la nuque, nous cuisait le cou et les mains. On eût dit — excusez cette image un peu cavalière — qu'un rayon de l'astre nous traversait comme une broche et nous faisait rôtir à petit feu dans un foyer surnaturel. Autour de nous c'est le désert sans fin, une désolation farouche et poignante, quelques mouvements de terrains en courbes graciles indiquées par des bruyères verdoyantes et des herbes roussies et recroquevillées. C'est d'une monotonie imposante et splendide. Çà et là des fragments de routes romaines coupent la lande et disparaissent tout à coup, sans laisser de trace, s'unissant, dirait-on, à des routes souterraines plus antiques et mystérieuses. Et les cercles inviolés et tenaces des pierres druidiques échelonnées partout ajoutent encore à ce mystère et suscitent des réflexions brumeuses et obsédantes. Tout en nous abandonnant malgré nous à des raisonnements sentimentaux, nous avons failli nous égarer. Nous avions perdu le chemin et nous ne savions plus exactement où nous nous trouvions. Nous avons pris la direction d'un petit bois de sapin, situé à plusieurs kilomètres à l'ouest, et, vers midi, nous étions devant une modeste métairie qui marque la limite de la fagne. Nous avons demandé de l'eau, presqu'en suppliant, car nous mourions de soif et

déjà je me comparais aux personnages du tableau de Fromentin qui fait la gloire de votre salle à manger... Notre gorge était sèche, notre sein était, semblait-il, embrasé et, pour un peu, nous aurions craché du feu. Nous avons eu tôt fait d'éteindre l'incendie qui consumait notre poitrine et, d'un pas redevenu alerte, nous nous sommes remis en route pour arriver à Jalhay vers deux heures de l'après-midi, après avoir gravi des montagnes et être descendus dans les vallons dont nous plaisait le panorama. Le village où nous sommes est certainement moins curieux que ceux du pays prussien que nous avons visités. Mais il a un caractère bien rustique, bien paysan. A l'entrée du bourg, un coin merveilleux de dessin et de couleur : Plusieurs maisons anciennes forment un groupe étrange, irrégulier de bâtisse et de plan ; tout cela est construit en grosses pierres inégales dont l'appareil est visible et forme avec les arbres voisins rabougris et aux troncs tortueux, avec le ciel d'un gris bleu et le chemin d'or clair au lit rocailleux comme tamisé d'azur, une page agreste de la plus radieuse beauté.

Nous sommes restés à l'auberge toute l'après-dîner et, vers le crépuscule, nous avons fait une promenade par les chemins silencieux et embaumés par les fleurs des pâturages. Demain, nous marcherons jusqu'au barrage de la Gileppe par l'Hertogenwald.

Le soir, je dois dîner à Verviers, chez le vieux Mansard. J'ai accepté son invitation parce que je sais devoir y rencontrer ses petites-filles ; et, puisque je n'ai pas de vos nouvelles, je leur en demanderai. Il n'en faudra pas davantage pour qu'elles me parlent longuement de vous, car vous leur avez inspiré une affection presque jalouse. Est-il quelqu'un, d'ailleurs, qui ne vous aime pas après avoir eu le bonheur de

vous rencontrer une seule fois, un instant?... Me revoici sur le chemin du passé. La mémoire a sur nos actes et nos pensées une singulière puissance. Vous avez pu vous en apercevoir dans ces lettres pleines de vous, malgré toutes les promesses que je vous avais faites de parler uniquement de ce que je voyais autour de moi si je vous écrivais. Mais le courage me manquera toujours de ne pas vous entretenir de vous-même à travers n'importe quoi, et le seul moyen de satisfaire votre désir cruel, c'est de ne plus donner lieu à des réflexions peut-être impertinentes... Ma prochaine lettre ne vous apporterait que des hommages et des reproches, des mots d'amour et de ressouvenir. Et je ne vous ai traduit mes impressions que pour pouvoir vous parler surtout de moi et vous faire part de tout ce que votre amour a laissé en mon cœur de vide et de regret... Je ne vous écrirai plus... Lundi, je rejoindrai Madeleine Vauthier à Trèves. Nous irons voir Weimar, que la cantatrice appelle le berceau de la poésie allemande, et passerons ensuite deux semaines en Alsace. Madeleine Vauthier est une compagne délicieuse et agréable; c'est presque un compagnon. L'affection que j'ai pour elle est franche et cordiale et vous savez qu'elle ne m'a jamais aimé... Durant quinze jours encore, en amis, nous irons par monts et par vaux, heureux d'admirer des contrées nouvelles et d'être seuls, elle avec son ambition d'artiste orgueilleuse escomptant déjà la gloire des succès prochains, moi caressant des remembrances fanées en contemplant les choses riantes de la nature. Au revoir, Madame, et recevez, je vous prie, l'expression de mon attachement irréductible.

Aurèle Gérold.

SANDER PIERRON.

ENTRETIENS

SUR

LES POÈTES ET SUR LA POÉSIE

I.

A PROPOS DE STUART MERRILL.

La Poésie a cela pour elle, que rien n'empêche qu'on y songe, bien au contraire, sans considération pour la décevante et éphémère actualité. Elle est toujours elle-même, magnifique et généreuse. Même lorsqu'elle tombe aux mains balourdes de sots ou de maladroits, elle apparaît, visage triomphal et souriant, sur le décombre vain des âges. Avec de la patience, on découvrirait maint et maint motif de joie pure dans les *Odes* de Malfilâtre, dans les *Épîtres* d'Ecouchard-Lebrun, dans les *Cantiques sacrés* de Pompignan, dans les poèmes de Louis Racine. Il en est bien à chaque page des *Idylles* de Léonard, des *Saisons* de Saint-Lambert, des *Poésies érotiques* de Parny, et des *Études* de Chênedollé. Mais, depuis cent ans, toute recherche est superflue, de plus précieux poètes que les plus aimables versificateurs du XVIIIe siècle ont apparu, innombrables tour à tour, et nous vivons en un temps de merveilles !

Les arts se sont renouvelés. L'architecture échappe à la routine et pénètre en des chemins inexplorés. Les peintres jamais n'ont paru si nombreux, si audacieux ni plus émouvants. La musique, depuis Mozart et Beethoven, s'est élargie et vivifiée. La poésie a pris conscience de soi-même.

C'est, en France, d'André Chénier que date la rénovation. Auparavant, les voix impérieuses de Malherbe et de Boileau, édictant des arrêts redoutables, avaient régi le goût et entravé la fantaisie. Asservis aux intérêts de la grandeur royale, avaient-ils formé le plan de quelque édifice colossal, glorieux et monotone, d'un Versailles de la Pensée, où se pussent dérouler, dans l'apprêt des somptuosités froides, des théories d'hommages, de flatteries et de faciles allusions, avec l'apparat correct de leurs agencements empruntés ?

Du moins, l'art romantique ne s'abîma pas dans la basse adulation d une splendeur extérieure à lui-même. Il s'exalte seul, et tous les décors qui le parent l'enivrent de sa propre magnificence et de son propre orgueil. Cependant certaines œuvres révèlent l'angoisse des poètes, emportent le poids de leurs intimes douleurs, de leurs anxiétés secrètes, et le frémissement confus de leurs meilleures espérances. A la grandeur de sa pensée austère, Alfred de Vigny conforme la cadence hautaine de ses vers. Alfred de Musset gémit, désespéréré. Lamartine, harmonieux, se lamente. Universel, plus puissant dans sa diversité que chacun de ses rivaux dans l'unique territoire de sa maîtrise, Victor Hugo ab orbe les tentatives de ses devanciers et de ses contemporains. Il les amplifie; il ouvre l'espace illimité à tous les désirs de l'imagination. Il libère le vers et détruit les plus invétérés obstacles. La langue française, abondante, ne recule plus devant le relief du dessin ni devant la hardiesse de la couleur. Enfin, viennent Baudelaire, par qui elle recherche les sensations mobiles et plus âpres, Leconte de Lisle qui lui inspire le goût des mystères profonds et des lointaines explorations ; Théodore de Banville dont exulte l'enthousiasme en des strophes éternellement jeunes et fraîches.

Avec les prodiges dont ils se trouvèrent environnés, les Parnassiens se sont créé des obligations étroites et gênantes. Tout le métier se fût réduit, selon eux, à l'observance stricte d'un certain nombre de préceptes rigoureux, dont se joua, comme d'une contrainte légère et futile, la singulière habileté des poètes qui

comptent dans cette école : Léon Dierx et José Maria de Heredia.

Loin des géhennes où, en public, les Parnassiens donnaient l'impression de soulever des poids, un refuge s'était ouvert déjà à l'irrévérence de Paul Verlaine, à la scrupuleuse conscience de Stéphane Mallarmé. Mais, selon la remarque du plus sage d'entre les hommes, le vers traditionnel, pour se briser au delà de la souplesse que lui avait accordée Victor Hugo, attendit, respectueusement, que le dieu lui-même eût disparu. Alors une génération se leva : *Pauvre Lélian* fut glorifié ; on découvrit les poèmes de Corbière et de Rimbaud. Jules Laforgue chantait, narquois, ses mélancolies sceptiques, ses enthousiasmes incrédules. Jean Moréas fouillait dans le fatras du moyen âge, pour y découvrir l'harmonie exquise de quelque rythme oublié. Gustave Kahn, dans la fougue pressée de ses cadences, instaurait une architecture de mirages mouvants.

Nulle pompe n'était plus déployée dans les vieux palais délaissés. Le royal cortège ne passait plus au long des galeries désertes dans les salles splendides du reflet de leurs miroirs. Si quelqu'un hantait à présent les appartements muets et les pelouses mornes du parc, autour des grands bassins, sous les frondaisons augustes et régulières, c'est qu'il recherchait, au milieu de tant de splendeurs déchues, non la mémoire des spectacles superbes et glorieux, mais plutôt un cadre orgueilleux à ses douleurs intimes et taciturnes. Ainsi Henri de Régnier y célèbre-t-il, en accord avec les harmonies de sa personnelle tristesse, la triple louange des eaux, des arbres et des dieux :

Celui dont l'âme est triste et qui porte à l'automne
Son cœur brûlant encor des cendres de l'été,
Est le Prince sans sceptre et le Roi sans couronne
De votre solitude et de votre beauté.

Car, ce qu'il cherche en vous, ô jardins de silence,
Sous votre ombrage grave où le bruit de ses pas
Poursuit en vain l'écho qui toujours le devance,
Ce qu'il cherche en votre ombre, ô jardins, ce n'est pas

Le murmure secret de la rumeur illustre
Dont le siècle a rempli vos bosquets toujours beaux,
Ni quelque vaine gloire accoudée au balustre,
Ni quelque jeune grâce au bord des fraîches eaux,

Il ne demande pas qu'y passe ou qu'y revienne
Le héros immortel ou le vivant fameux
Dont la vie orgueilleuse, éclatante et hautaine
Fut l'astre et le soleil de ces augustes lieux.

Ce qu'il veut, c'est le calme et c'est la solitude,
La perspective avec l'allée et l'escalier,
Et le rond-point, et le parterre, et l'attitude
De l'if pyramidal auprès du buis taillé ;

La grandeur taciturne et la paix monotone
De ce mélancolique et suprême séjour,
Et ce parfum de soir et cette odeur d'automne
Qui s'exhalent de l'ombre avec la fin du jour (1).

***

L'heure ambiguë de la tombée du soir enchante la rêverie de maint poète. Elle est plus douce, à la méditation, que le plein éclat des beaux jours. Elle estompe l'apparence des choses, et la rend assez confuse pour les apparier aux songes. L'automne aussi, et la grâce de tout ce qui, avant de finir, jette un éclat suprême, plus poignant que la lumière bourdonnante de l'été, berce et captive une extase mûrie.

Bien peu se sont dérobés à l'attirance commune. Emile Verhaeren, avec la vigueur de sa vision nette, s'attache au mouvement héroïque de la vie; il dresse sous le ciel orageux la force mâle de son vers. Il célèbre les ardeurs, les courages, les luttes d'à présent et soutient l'effort unanime qui s'obstine vers la réalisation des promesses pacifiques de l'avenir.

La plupart sont plus incertains. Leur rêve, s'ils pressent le charme délicat des circonstances du passé, tend parfois à l'espoir d'un lendemain fécond, et,

(1) Henri de Régnier, *La Cité des Eaux* (*Mercure de France*, 1902) : *Salut à Versailles*.

plus souvent, s'arrête, ému de la bonté latente en tous les essors possibles, en toutes les tendresses éperdues ou désolées, à vouloir fonder, dans le présent, la maison de son bonheur. La ville les a lassés avec son bruit, sa cohue, la hideur de ses impuretés envahissantes. Ils l'ont fuie, non comme on la fuyait naguère, dans une sorte de haine taciturne et résignée, — nul ne s'écrierait, avec Alfred de Vigny : « Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme », — mais pour quêter, loin d'elle, la paix, l'air parfumé des plaines, des champs et des bois, l'amitié des fleurs, le conseil des arbres, la chanson du cours d'eau, une existence digne, indépendante et méditative. Ils aiment la terre qui les porte, ses prestiges et ses travaux. Ils aiment le laboureur qui la féconde par son labeur simple et rude.

Mais ces poètes n'ont pas senti ainsi, dès leurs débuts. A l'exception, je crois, de Viélé Griffin et de Francis Jammes, ils ont acquis leur joie tranquille et sereine; elle ne s'est pas formée en eux, spontanément. Leur adolescence s'est trouvée déçue, d'avoir, comme celle des autres hommes, aspiré à une trop grande puissance, et d'avoir puisé, dans ses propres désirs, une confiance trop absolue. Le réveil parfois est pénible. Certains ne s'arrachent pas à son horreur stupéfiante. D'autres se sentent assez robustes pour y découvrir des ressources définitives.

Stuart Merrill publia son premier recueil, en 1887. Il s'y détournait du présent dans les délices de voir se mouvoir en son rêve de claires effigies des légendes. *Les Gammes*, le titre l'indique assez, n'étaient considérées par l'auteur que comme un livre préparatoire. On y discerne tout juste les rares qualités qui assurent, à présent, au poète une grande place parmi les maîtres de son âge. Une singulière sûreté d'élocution frappe, déjà, dans ces essais. Le vocabulaire abondant étonne par la plénitude de ses consonnances, quand il n'imite pas le froissement léger de la soie et du satin. Nourri d'une forte sève philosophique, le jeune artiste subit l'ascendant impérieux de Baudelaire, mais, en même temps, épris des nuances fugitives, presque pâmées des ciels crépusculaires et des

eaux vaporeuses dans la brume, il rejoint, au fond des parcs de *fêtes galantes*, l'inspiration la plus délicate de Paul Verlaine. Une originalité se marque dans le soin de donner au vers son maximum de sonorité. Il en respecte néanmoins l'ordonnance, et garde la superstition de la rime riche, tout en se permettant des répétitions, des retours de mots, au bout des alexandrins, à la façon dont en a usé Verlaine, ou même, parfois, l'éludant en vue d'un effet précis. Où se marque le mieux son apport, c'est dans l'insistance des allitérations systématiques auxquelles il attache plus d'importance déjà, selon l'exemple des Anglais, qu'à la rime elle-même :

Par le jardin royal, en l'arôme des roses,
La Princesse aux yeux pers, sœur nubile des fleurs,
Erre en pleurs, au vouloir de ses rêves moroses.

Les mille et mille voix du triomphal matin
Lui murmurent l'amour, et le soleil sommeille
En ses cheveux épars sur son col enfantin.

Un jet d'eau dont la gerbe en perles d'or ruisselle
Parmi les boulingrins aux bordures de buis
S'irise de reflets d'ambre et de rubacelle.

La brise heureuse a ri sous l'osier des taillis,
Et les oiseaux issus des massifs de verdure
Se sont, au bleu des airs, grisés de gazouillis.

Mais ni le brouillard rose et rouge des corolles,
Ni l'eau mirant le ciel ensoleillé d'avril,
Ni les rameaux émus de vivantes paroles,

Ne peuvent divertir la douce déraison
De l'Infante qui va vers la haute terrasse
D'où le regard des rois rôde vers l'horizon.

Parmi d'autres menés avec une égale perfection, ce commencement de poème contient, en peu de vers, quelques-unes des expressions dont la fréquence, chez ceux qu'on appelait alors les décadents et déjà les symbolistes, leur attirait sans pitié les railleries de la critique. Que ce fût dans *Les Syrtes* de Moréas,

dans les *Poèmes anciens et romanesques* d'Henri de Régnier, dans *Les Gammes* de Stuart Merrill, toujours une Princesse promenait sa nonchalance au bord des eaux, s'accoudait aux balustrades des terrasses, et, rêveuse, attendait, les cheveux dénoués sur l'étincellement de ses joyaux, la venue assurée d'un Prince inconnu et charmant. Ses doigts même souvent caressaient le cou blanc d'une licorne. L'attitude d'une rêverie, anxieuse de ce que lui pouvait promettre l'avenir, toute parée s'offrant aux premières caresses de ses lèvres, constituait l'essentiel instrument de toute bonne allégorie, et se confondait — pourquoi n'en pas convenir? — avec l'idée facile qu'on se formait alors du symbole.

***

C'était à l'époque où la Belgique émerveillait de son réveil littéraire. Les censeurs s'empressaient de reprocher, aux groupements de poètes nouveaux, le grand nombre de noms étrangers qu'ils y avaient surpris. Dans la génération précédente, José Maria de Heredia, Espagnol cubain, avait composé les sonnets les plus magnifiquement, les plus limpidement français : c'était un hommage précieux d'un latin à l'excellence et à la beauté de notre langue. Mais que des Américains, Anglo-Saxons, comme Viélé Griffin et Stuart Merrill, que l'Hellène Moréas, que les Flamands Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck, Albert Giraud, Max Elskamp, Van Lerberghe, fussent venus enrichir un idiome qui n'était peut-être pas leur idiome paternel, l'idée ne pouvait pas en être supportée. N'y allaient-ils pas introduire tels tours d'esprit exotique, telle habitude de langage inusité jusqu'à eux? Comme si les langues ne tiraient pas, toutes, leurs richesses de leurs emprunts à l'étranger, et comme s'il ne se faisait pas entre elles un perpétuel échange de mots, un constant mouvement de la pensée !

Quoi qu'il en soit, la littérature française ne peut s'enorgueillir, actuellement, d'aucune syntaxe plus classique que celle d'Albert Giraud ou de Stuart

Merrill. Et *La Chanson d'Ève!* qui, l'ayant lue, ne souscrirait au jugement que porte sur elle un Belge encore (un Wallon, il est vrai), Albert Mockel, lorsqu'il déclare, dans sa pénétrante étude sur le poète gantois Charles Van Lerberghe, que le caractère distinctif de sa poésie, c'est son ineffable pureté : « pureté des mots, — écrit-il, — pureté hellénique des lignes aux courbes mélodieuses, pureté des couleurs disposées avec une extrême distinction... Pureté des idées .. »

Quand vient le soir,
Des cygnes noirs,
Ou des fées sombres,
Sortent des fleurs, des choses, de nous :
Ce sont nos ombres.

Elles avancent ; le jour recule.
Elles vont dans le crépuscule,
D'un mouvement glissant et lent.
Elles s'assemblent, elles s'appellent,
Se cherchent sans bruit,
Et toutes ensemble,
De leurs petites ailes,
Font la grande nuit.

Mais l'aube dans l'eau
S'éveille, et prend son grand flambeau.
Puis elle monte,
En rêve monte, et peu à peu
Sur les ondes elle élève
Sa tête blonde
Et ses yeux bleus.

Aussitôt, en fuite furtive,
Les ombres s'esquivent
On ne sait où.
Est-ce dans l'eau ? Est-ce sous terre ?
Dans une fleur? Dans une pierre ?
Est-ce dans nous ?
On ne sait pas. Leurs ailes closes
Enfin reposent.
Et c'est matin.

Aucune odelette française n'offre un rythme plus aisé; où les images sont-elles plus nettes, plus simples et plus souples? Cette grâce juvénile et *translucide* qui chatoie aux deux recueils de Van Lerberghe lui appartient, à coup sûr, très personnellement, mais elle s'apparente de très près à la grâce d'expression un peu naïve et puérile qu'on remarquait, dès le début, dans les productions de plusieurs poètes liégeois, et, spécialement, dans celles d'Albert Mockel. Emu de tout ce qui est gracile ou insaisissable, longtemps celui-ci s'est efforcé, par ses rythmes, de définir le contour des souffles et des haleines, l'eau bruissante, l'air à peine plissé par la brise, le soupir prolongé des plantes et des feuilles où sont blotties, souriantes et demi-nues, les nymphes apparues de ses rêves. Mais la vigueur lui est venue, la pensée s'est unie au songe, une sympathie fraternelle éveille en son âme fortifiée la joie d'appeler vers le bonheur entrevu, l'effort nouveau de tous les hommes :

> Jette à tes frères ton cri d'allégresse,

dit-il :

> Joie ! la terre est marquée du signe d'espérance.
> Le vent qui passe est plein d'un murmure d'abeilles.
> Regarde ! le sillon va traverser la plaine,
> Il marche, il marche, il marche encore...
> Et par les champs éblouis d'aurore,
> Sous le dôme des cieux consumés de merveilles,
> Sa ligne tout à coup, en un long geste d'or,
> Au bord de l'horizon a touché le soleil.

Joie! crient aussi, en très grand nombre, les poètes d'à présent. Ils ressentent la joie, et ils en offrent aux hommes le trésor. Il n'en est guère qui, à l'instar de Leconte de Lisle et d'Alfred de Vigny, songent à faire des tourments, qui sont les jouissances de leur pensée intime, un mystère impénétrable, qui veuillent s'abstraire de la vie dans le rêve et dans l'art, et se retirent dans la mystique tour d'ivoire. Quand même ils s'écartent, en vertu d'une préférence personnelle, des agitations de la foule, ils regardent avec sympathie

s'écouler le torrent tumultueux dont ils cherchent à pénétrer le ressort secret et puissant, et ils se font gloire aussi de lui crier parfois la vérité rénovée comme une indication qui les puisse éclairer d'amour :

> Joie ! la terre est marquée du signe d'espérance...

Mais des doutes obscurs, de douloureuses angoisses nous ferment fréquemment encore les yeux à la lumière. Où trouver la sérénité magnifique, la paix auguste, le repos fécond ? N'est-il de refuge que dans l'imploration des énergies surnaturelles ? Le secours que les hommes d'autrefois réclamaient de la divinité serait-il efficace encore ? Je vois parmi les poètes plusieurs mystiques. Mais ils n'ont pas entièrement désespéré de la vie. Leurs prières montent en des instants de lassitude, et contrastent même chez eux avec de la joie terrestre.

C'est, sans doute, que, de nos jours, l'activité humaine trop continue, trop absorbante et trop diverse, n'abandonne plus personne à la seule contemplation de ses pensées intérieures. Nul mur n'est si épais qu'il sépare à jamais une existence des autres existences. Ne perçoit-on jamais, au fond des ultimes retraites, le bruit du travail des métaux ? La sirène d'un steamer a mugi, un train grince sur ses freins, le passage d'une voiture automobile soulève son tourbillon de rumeur et de poussière. On en entend le grondement lointain, même au fond de la solitude de Port-Royal, sur le rocher des Baux, en Provence, et sur les cimes désolées des volcaniques Cévennes ! Tout rappelle à la vie universelle. S'isoler, n'est-ce pas s'exposer à n'être plus poursuivi que par l'inévitable désagrément des progrès industriels, au lieu de se procurer les libres jouissances qu'ils nous apportent ?

***

Ainsi, n'est-il point exact de dire, avec un critique, que Max Elskamp ait réalisé une *œuvre d'il y a six siècles ?* La forme archaïque n'en est qu'une apparence insuffisante. Des chansons vieillies survivent

dans le souvenir du pauvre homme de Flandre, avec le regret pieux des croyances qu'elles célèbrent et auxquelles les parents étaient si attachés. Il s'y joint une défiance du temps présent, une appréhension de la nouveauté, une fidélité aux primitifs usages. On conserve, dans les campagnes, une soumission simple aux mœurs d'autrefois qui fait ressembler à des âmes d'alors bien des âmes d'aujourd'hui. D'un accent très doux, le poète dit, pour elles, et comme elles l'eussent dit, la bonté du dimanche au village, les salutations de gratitude à la Vierge protectrice ou à l'ange tutélaire dont on se montre les images enluminées, et, ainsi, dans ce décor de foi un peu surannée, il élève, d'une voix lente et craintive, sa sincère et très spéciale *Louange de la Vie*.

Plus d'amertume catholique emplit l'œuvre de l'excellent poète Charles Guérin. Il a soif de se satisfaire d'une sagesse traditionnelle. L'éducation de son enfance le ramène aux mêmes sources. Il ne se désiste point de ce qui lui fut enseigné. Et, pourtant, un instinct le mène : ce n'est point du doute, mais un rayon qui joue sur les corolles du jardin le distrait et l'attendrit, il glisse à l'admiration voluptueuse des choses et des êtres, il est enflammé par le désir. Alors il se souvient soudain : le monde est mauvais, l'homme est un réprouvé, et le recours unique c'est Dieu. Il se livre à des actes de contrition, il sollicite une parole, une assurance divine; il se désole du silence des cieux. Et le penchant fatal, auquel nul n'échappe, le ressaisit; il ne peut plus résister, il l'avoue :

La chèvre dans l'enclos qui l'enferme piétine;
La guêpe rôde autour du fruit; le nouveau-né
Du sein qui le nourrit à peine détourné
Plus avide et plus fort recherche la tétine;

Le Nord lointain attire un inflexible aimant:
Les fleurs vers le soleil haussent le front; la grive
Revole vers la vigne, et le flot vers la rive :
Et mon cœur à l'amour revient obstinément (1).

(1) Charles Guérin : Le Semeur de Cendres (*Merc. de France*, 1901).

Le grand trouble où se débattent tant de consciences chrétiennes a tourmenté dès l'adolescence ce poète inquiet et misérable. Un port le verra-t-il, un jour, se retirer de la tempête? Quel phare sauveur attirera ses regards du fond affreux de la ténèbre? Lui sera-t-il donné d'échapper à l'embûche des brisants et aux écueils de la mer? Qui sait s'il ne se plaira pas à lutter sans aboutir, et s'il n'enchantera pas sa douleur d'une plainte qui s'obstine?

L'épouvante de la pensée qui fuit et se retrouve ne harcèle point ainsi, dans sa cure de campagne, le poète Le Cardonnel, de qui l'esprit demeure riant et chastement fleuri. Un même calme, pacifié dès l'origine, à peine teinté d'un espoir plus sensuel, marque les livres de Francis Jammes. Le souci de hautes destinées ne le préoccupe guère. Il vit d'une vie régulière au milieu d'objets familiers. Dans la maison de province, il regarde les meubles anciens, il cause avec l'arbre et écoute chuchoter les fleurs, il observe l'attitude craintive ou confiante des animaux du logis et de la rue. Il aime le bruissement des feuillages, ou admire la jeune fille qui s'en va, le dimanche, à l'église, son livre de messe à la main, d'un pas affairé et coquet, ou la servante essoufflée qui s'acharne à sa besogne, sur le seuil de la demeure du notaire. Le charme de tout ce qui l'environne opère sur lui, et quelquefois lui rappelle ce qu'on lui contait, à la veillée, dans son enfance, d'aventures tentées, sous les Tropiques, par quelqu'un de ses aïeux, d'amours ardentes éprouvées sous les cieux éclatants pour des femmes créoles dont les noms parfument sa mémoire, ou il se souvient, avec attendrissement, des aventures de Paul et Virginie, de Robert Robert ou de Robinson Crusoé.

La tranquillité à laquelle Stuart Merrill a atteint n'est point de même nature. Elle ne s'est pas établie sans combat, et, s'il la compare aux tempêtes qui l'ont jadis assailli, à celles auxquelles d'autres hommes restent en proie, elle n'est point imperturbable; une espérance nouvelle de la propager autour de lui l'amplifie à nos yeux, mais la dément dans son cœur.

Son métier s'étant affermi, après *les Gammes*, il n'a plus à s'essayer. Il va user de ce qu'il sait faire. Et, en 1891, *les Fastes* sont publiés.

A cette époque, des groupements solides se fondaient parmi les jeunes littérateurs. Ils collaboraient à *la Jeune Belgique*, à *la Wallonie*, à *la Société Nouvelle*. *Le Mercure de France* recueillait, tous les mois, leurs œuvres et leurs idées. Dans *les Entretiens politiques et littéraires*, l'ardeur de leurs polémiques dénonçait leurs légitimes ambitions et leurs résolutions de plus en plus conscientes, de plus en plus obstinées. Violemment, avec des ironies mordantes, ils s'en prenaient aux réputations établies et caduques. Ils persifflaient les gloires en baudruche et en carton pâte; ils s'attaquaient aux versificateurs stériles, aux faux poètes, aux artistes qui regardent l'art comme l'exercice d'un métier lucratif et une carrière où se courent les honneurs et les récompenses. Tout ce qui cédait à l'esprit de lucre était en butte à leur assaut. Temps héroïques de la fervente jeunesse! on ne soupçonne, alors, rien encore des tortures de la vie pratique, on est, sans pitié, désintéressé. Et ceux-là qui ne changent pas avec les années et subissent la pauvreté, les difficultés, les souffrances matérielles sont des héros! Plusieurs, de ce temps-là, le sont devenus, comme ils se plaisaient à en louer, avant eux, quelques-uns de leurs aînés : Dierx, Heredia, Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle Adam, Elemir Bourges, avec le génial compositeur César Franck.

Mêlé à ce mouvement, Merrill ne perdait point de temps en de vaines besognes. Il exaltait, comme ses camarades, ceux de qui il admirait le génie méconnu. Il analysait souvent, dans *la Plume* ou dans *l'Ermitage*, l'apport des plus jeunes venus. Mais rien ne l'arrachait à l'accomplissement de son œuvre personnelle. D'une voix éclatante et sonore, il dressait à la stature des dieux les simulacres de ses idées. Son rêve aîlé s'épandait en de frêles chansons, mais l'essor léger s'en faisait captif d'une armature de chatoiements fixes, un peu à la façon dont est prisonnier dans le bronze de sa statuette le coureur olympique

célébré par Heredia. Et *les Fastes* déroulaient successivement, en le décor pompeux des automnes qui lui sont chères, le temps des vendanges et des fêtes où les Bacchantes dansantes agitent leurs thyrses, et le passage solennel des maîtres orgueilleux portant le sceptre de la domination, ou ceux qui, blancs chevaliers de l'avenir, apportaient la paix au monde avec un évangile de bonté, selon les harmonies impérieuses de Richard Wagner : Lohengrin, la lance à la main, abordant, avec le cygne, l'enclos empli du tumulte des seigneurs, où

> Au bord du fleuve en pleurs s'éplore Elsa la chaste ;

ou bien, au son des cithares et des citholes, Parsifal prosterné sur le sol de marbre, adorant le sang divin,

> Le rubis qui rutile, — ô signe expiatoire, —
> Par les pâles parois du Vase de cristal.

Mais bientôt les palais somptueux, les jardins d'apparât se trouveront délaissés avant l'hiver ! Les allées déjà s'approfondissent d'ombres. Un dernier éclat consume la majesté des grandes frondaisons d'or, les fontaines émettent vers le ciel leurs gerbes suprêmes ; les arbres se parent d'une beauté superbe avant de s'éteindre, comme des torches expirantes, sous l'haleine des frimas. Les paons ne déroulent plus leur fastueux plumage sur les marches des escaliers de marbre : la solitude se fait nue et stérile.

*
* *

Le poète s'est trouvé bien près de l'aride détresse. Nous le retrouvons, quand paraît son livre d'après, singulièrement plus grave, mais non désespéré. Une contrée inconnue l'attire encore, auprès de la grève des mers où le soleil succombe, au déclin du jour et au déclin de l'année. Une même chimère l'entraîne. Il tente de la suivre aux rivages fortunés où les rois passent encore dans l'horizon crépusculaire. Le royaume des légendes casquées d'or et éprises des hauts gestes héroïques s'enfonce dans la brume du

lointain. Il veut le voir encore, y vivre sans se soucier du présent et des hommes qui l'entourent. Un débat singulier s'agite dans son âme. C'est bien l'automne des récits superbes et indifférents que ces *Petits poèmes d'automne*. Il ne peut plus. La vie réelle s'est révélée à lui par ce qu'elle contient de plus précieux et de plus attachant. L'amour d'une femme le retient, l'arrache aux illusions froides et volontaires. Il ne peut, en dépit qu'il en ait, se satisfaire en lui décernant la ressemblance des Princesses qui, jusque-là, l'ont captivé. Quelque chose de fraîchement humain l'a envahi; il est un homme épris d'une femme de nos jours, et il se distrait, pour l'admirer telle qu'en effet elle se montre devant lui, à la séduction périmée de ses visions antérieures :

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent des débris de roses;
O femme d'automne, aimons-nous
Avant le glas des temps moroses.

Oh! des gestes doux de tes doigts
Pour calmer l'ennui qui me hante!
Je rêve à mes aïeux les rois!
Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce-moi des dolents refrains
De ces anciennes cantilènes,
Où, casqués d'or, les souverains
Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant,
Ressuscitant les épopées,
Sonnera comme un olifant
Dans la danse âpre des épées,

Je penserai vouloir mourir
Parmi les roses de ta robe,
Trop lâche pour reconquérir
Le royaume qu'on me dérobe.

*
* *

Le chant de la voix aimée, après avoir rouvert à ses pensées le royaume des anciennes cantilènes, le

lui a fait oublier, et a bercé et consolé l'ennui de ces regrets inutiles. D'autres mirages existent, et, de même qu'Edgar Poe, supposant aux vieux contes orientaux le supplément d'une mille et deuxième nuit, fait par Schéhérazade décrire au Sultan les merveilles de la réalité; les aérostats, les moulins à vapeur, Celle qui enchante la mélancolie songeuse du Poète le ramène à la vie quotidienne et le conduit à travers le mirage sans cesse renaissant des douleurs et des pensées humaines, des sentiments exaltés, des dévouements ignorés, des espérances refoulées, et de ce qui, en chacun, frissonne, vibre, souffre et désire. Quel domaine, celui-là, à parcourir, à connaître, à dévoiler. Que de trésors, en nous, et combien, si nous voulions ouvrir les yeux les uns sur les autres, nous pourrions nous chérir et nous admirer. Toute concorde naît d'une connaissance réciproque : ah! fonder, sur la terre, l'universelle harmonie. Quel rêve est plus haut, plus noble que celui-là? C'est la tâche, à présent, du poète, de l'artiste, de tendre à le réaliser...

Les *Quatre Saisons*, le dernier recueil de Stuart Merrill, décrivent sa découverte de la joie. C'est, en premier lieu, la jouissance mutuelle et complète du bonheur. Le poète s'est, avec sa bien-aimée, retiré dans la maison champêtre, au seuil même des grands bois, au printemps, et le jardin qu'il s'occupe de cultiver lui est un cadre familier et charmant de verdure et de fleurs.

Ainsi, dans un tableau célèbre conservé à la Pinacothèque de Munich, grave d'années et de pensées, revenu à la simplicité d'une vie sans honneur et sans tracas, le chevalier Rubens, sous son ample feutre à grands bords, conduit la toute jeune et riante épousée au jardin qu'il s'est plu à préparer pour elle. Au fond, sous un portique, sourit vers Hélène Fourment la figure maligne du jeune dieu qui tend son arc vers elle. A pas lents, un peu cérémonieux, Rubens déjà l'entraîne, mais la jeune femme, émue, s'attarde encore. Elle écoute la supplique qu'un enfant lui adresse; elle se distrait d'un chien qui court; elle regarde, un instant, la vieille servante qui jette des

grains à l'avidité des beaux paons bleus, qui étincellent devant elle comme des joyaux en fleurs. Lui, cède à son caprice, il porte les yeux où vont les siens; il lui désigne le charme de tout ce qui les accueille, il partage, où elle le rappelle, la joie de revenir aux choses qui vivent autour d'eux et qui, par leur bonté, par leur beauté, y ajoutent un éclat plus grand. Mais si le poète, un instant resté seul, tandis que sa compagne aux allées tresse une gerbe ou emplit de beaux fruits une pleine corbeille, son amour, qui d'elle s'est répandu à présent sur tous ses semblables, connaît une amertume sous la pesanteur somnolente de l'été. Il songe à ceux qui sont privés de bonheur; à ceux qui haïssent, à ceux qui se battent. Un inlassable refrain lui bourdonne aux oreilles. Il s'inquiète et il songe.

Oh! la paix du matin sur ma petite maison!
On entend les faucheurs passer près du vieux mur
En silence, du pas lourd dont on marche en cette saison;
Dans le jardin, celle qui cueille les cerises mûres
Chasse de son rire d'enfant un vol de sansonnets;
C'est l'heure où, ayant bu à deux mains leur bol de lait,
Les petits s'en vont à l'école danser, chanter des rondes;
Le soleil dore à peine les verdoyants sommets;
Il fait bon rêver, et les cloches remercient Dieu
D'ouvrir à leur prière tout l'azur de ses cieux.

On se bat au bout du monde!

O toi la cueilleuse qui fais la maison gaie,
Pose sur le seuil de pierre ton panier de cerises,
Et dis-moi si l'histoire qu'on raconte est vraie :
Qu'en ce moment de soleil, de chansons et de brises,
Des hommes, sous des bannières, se battent pour des rêves.
Il fait si bon vivre, et la vie est si brève!
Et malgré qu'on me parle d'empires lointains qu'on fonde,
Mon seul domaine est dans tes yeux où le soleil s'achève,
Et dans ton cœur, fleur où bourdonnent les abeilles de l'amour,
Et dans tes mains légères, qui sont des ailes à mon front lourd!

On se bat au bout du monde!

Ici c'est la paix. Les chats furtifs ronronnent
Au bord des fenêtres qu'enguirlande la vigne ;
De temps en temps le coq, dressant sa crête, claironne ;
Les poules, gloussant doucement, égratignent
Le fumier d'où jaillira un jour la joie des fleurs ;
L'eau, dans la vasque pleine de la fontaine, pleure.
C'est la paix et sa bénédiction féconde
Sur les roses de l'enclos et sur nos pauvres cœurs.
Écoutons dans le vent voler les brins de paille
Et oublions la haine lointaine, ses cris et la bataille !

On se bat au bout du monde !

On se bat ! — O refrain de mort dans ce chant de la vie
Que je voudrais crier, de tout mon cœur, à tous les hommes !
N'est-il de paix possible entre le bonheur et l'envie ?
Te faudra t-il aussi, parmi les pauvres que nous sommes,
Prendre part malgré toi à l'œuvre rouge du Mal ?
Mais sais-tu si ce sang qui coule n'est pas lustral ?
De même que ces lys s'élancent de la boue immonde,
L'Amour naît de la Haine, le final du fatal.
Donc si tu veux mieux vivre, consens à mourir
Pour renaître dans la joie universelle de l'avenir !

On se bat au bout du monde !

Toi qui croyais avoir créé ton paradis,
Il te faudra de tes mains en détruire les murs.
Tu n'as pas le droit, seul parmi les maudits,
De dire que ce temps est beau et que la vie est sûre.
Quand les dernières fleurs, pétale par pétale,
Auront versé leur vie au frisson automnal,
Il te faudra peut-être, dans la mêlée qui gronde,
Sacrifier, aveugle guerrier d'un divin idéal,
Loin du jardin béni où je t'aimais, ma sœur,
Ta vie pour que des enfants connaissent le bonheur!

On se bat au bout du monde !

Et désormais s'il accueille l'Amour, s'il se livre à la joie pacifique de son bonheur, c'est qu'il comprend qu'en avoir pleinement joui lui mettra en l'âme plus

d'ardeur. Il descendra vers les hommes, il leur parlera un langage inconnu de tendresse et de ferveur. Il leur ouvrira les portes fortunées, bien vite, avant qu'y viennent heurter avec rudesse les poings impérieux de leur destinée; il leur montrera le domaine étincelant, leur offrira l'évangile humanitaire de solidarité et de concorde, et les amènera, à leur tour, jusqu'au seuil des jardins de fête d'où ils verront, enfin, monter vers eux l'aube merveilleuse de la joie universelle et de la fraternité.

André Fontainas.

L'EXIL

Le Faune parle :

Petit enfant humain qui t'es enfui des villes
Vers la lumière, toi, dont les doigts malhabiles
Ne savent pas guider, au fond du roseau creux,
Le souffle de ta lèvre, ou vif ou langoureux,
O toi qui t'es enfui loin des palais de marbre
Pour écouter parler le vent, la source, l'arbre,
Et pour redire, après, leur divine rumeur,
Ecoute ce que dit le vieux Faune qui meurt :

— Ne mêle plus tes cris à l'immense blasphème,
Fait de haine et d'orgueil, qui, de la terre blême,
S'élève vers le ciel radieux et serein.
Mais drapé de clarté, sois le doux pèlerin
Dont le geste bénit la fleur lasse qui ploie,
Celui qui vit d'eau vive, et d'aurore et de joie,
Et qui, splendide et pur, par les chemins d'amour,
Marche, tout en chantant, vers les splendeurs
[du jour!

... Quitte les temples d'or où la haine est tapie ;
Ne joins plus ton effort à celui de l'impie ;

Loin des cités d'orgueil, vis seul avec tes chants,
Car leurs dieux sont cruels et leurs hommes [méchants...
Ecoute le poëme immense de la Terre :
Chaque source a sa voix, chaque arbre son mystère;
Et les étoiles même, au fond des soirs divins,
Ont des hymnes d'amour qu'ignorent les humains!
De ce vaste concert aux rumeurs infinies,
Emplis ton jeune cœur... Toutes ces harmonies,
Les rires de la brise, et les galops du vent,
Les friselis d'amour du feuillage mouvant,
La plainte de la source et le chant des fontaines,
Toutes ces grandes voix, ou proches ou lointaines,
Ecoute-les, enfant... Car la Sagesse est là...
Puis, chante! Vois ma flûte à sept tiges; prends-la.

Et maintenant, va-t-en. Quitte ces lieux. Et chante!
Chante pour oublier l'œuvre humaine et méchante;
Chante pour adorer les Dieux puissants qui font
La nature si douce et le ciel si profond,
Chante pour te distraire et pour bercer ton rêve,
Chante en tous lieux, enfant, encor... toujours... [sans trêve...
Laisse les hommes vains dormir dans leur linceul
D'orgueil. Mais toi, va-t-en, par le sentier, tout seul...
Car, il est doux, enfant, d'être seul sur la terre,
Doux de boire à la source où personne n'a bu,
Et d'errer, vers le soir, dans le bosquet herbu
Dont aucun homme encor n'a surpris le mystère !

... Voici. Le bois s'éveille aux splendeurs du matin ;
La Terre est toute blonde, et le chant argentin
Des ruisseaux clairs et gais rit au fond creux
[des combes...
Entends-tu roucouler l'essaim blanc des colombes?
Comme l'aurore est douce, et le sentier fleuri!

... Pars donc, ô bel enfant; baise mon front flétri,
Et si jamais, un soir, au retour de ta course,
Tu veux revoir encor le ciel, l'arbre, la source,
Assieds-toi sur le tertre où je reposerai,
Et baigné des clartés du couchant azuré,
Prends mon antique flûte entre tes mains habiles,
Et promenant tes doigts sur les tiges dociles,
Chante pour le vieux Faune, et que ton souffle pur,
Devant le ciel immense et la mer empourprée,
Redise sur ma flûte en des gammes d'azur,
Le Poème éternel de la Terre sacrée!

ALFRED WAUTIER.

(Aux Sources de l'Hellas.)

LES GRANDES ESPÉRANCES (1)

LE FREIN

« Peut-être ont-ils raison ! se dit Le Hardy. Là où ma sensibilité et toute mon âme essentielle se cabrent et se révoltent, la raison me conseille la résignation. Dans cette évolution qui précipite notre monde occidental vers une tyrannie financière peut-être intelligente, en somme, il y a quelque chose de fatal. Je le sais. L'esprit économique nous domine et accentue sa domination : c'est dans l'ordre et si l'histoire a un sens, tel est le sens de l'histoire. Aux origines de notre vie collective et dans ce vieux fonds romain, où sont les racines de nos nations, ne trouvons-nous pas l'exemple d'un mouvement analogue?

Là aussi, la force anonyme et corruptrice de l'Or a détruit la plante vigoureuse d'une société agricole, hiérarchique et militaire, en même temps que la fleur légère d'un humanisme désintéressé. Il y a là une nécessité divine, si nous appelons divines les forces mystérieuses que nous subissons. Un monde qui se centralise et se pacifie s'ouvre à l'esprit marchand. Cet esprit se perfectionne, s'accentue, tyrannise : telle est la loi. La sagesse commande de l'accepter. Au reste, les hommes de ma parenté, ceux qui sont nés pour la guerre, l'aventure ou le sacrifice auront leur revanche : on a toujours sa revanche, pour peu qu'on sache attendre. La décadence n'est que la préface d'une renaissance, et tout enseigne que le règne des oligarchies mercantiles n'a point de durée.

Il est vrai... Mais, lorsqu'à son tour, et brusquement, cette société qui m'opprime s'émiettera, que sera-t-il advenu de nous, de nos goûts, de nos souvenirs, de notre civilisation, de tout ce que nous avons fait pour nous rendre la terre habitable? Sous prétexte que la bataille est perdue, regarderai-je les miens succomber sous l'ennemi ? Le meilleur moyen qu'on ait trouvé

(1) Voir *La Belgique* du 1er février et du 1er avril.

de se prouver à soi-même l'importance de ses idées, c'est encore de combattre pour elles.

Aussi bien, la bataille est-elle vraiment perdue ou du moins le triomphe inévitable de la brutalité financière ne peut-il être retardé ? Un grand pouvoir autoritaire et idéaliste reste debout : l'Église. Parce que la métaphysique puérile et confuse qu'elle enseigne ne peut convenir à la rigueur de mon esprit, méconnaîtrai-je sa puissance régulatrice ? Que m'importe le dogme ? Mes ancêtres ont toujours laissé aux moines le soin d'ergoter sur la nature de Dieu. Le vrai Dieu des Aryens, c'est l'esprit de leur race, c'est l'âme à la fois une et diverse de leurs ancêtres, ce sont les traditions qu'ils ont laissées et dont ils ont fait la Loi. La fausseté d'une religion n'est pas un argument contre elle ; un esprit positif n'examine que sa bienfaisance. Athées ou croyants, ceux qui ne veulent obéir ni à un Polydore Patience, ni à un Cohn de Beer n'ont d'autre ressource que de se grouper autour de la Croix. »

Tel fut quelque temps le thème ordinaire des méditations de Le Hardy. Cependant qu'il s'y livrait, le hasard l'a mis en relation avec Dom Martelier, bénédictin récemment sécularisé, prêtre belliqueux qui, depuis que la République anticléricale l'a arraché au cloître, mène contre elle la bataille avec l'énergie intransigeante d'un idéaliste forcené, qui, par surcroît, trouve dans les conspirations un magnifique motif de vivre. A ce prêtre il a exposé les scrupules d'un sceptique qui hésite à s'engager dans une armée dont la foi religieuse semble l'unique discipline.

« Il vous est impossible de croire, mon cher enfant. Comme prêtre j'en suis affligé, lui a répondu le révérend père, mais comme défenseur de l'Église menacée cela m'est indifférent. Courons au plus pressé. L'important pour nous aujourd'hui, ce n'est pas d'avoir des docteurs ou des mystiques, c'est d'avoir des soldats. Notre parti est dans le cas d'accepter toutes les alliances, d'où qu'elles viennent. Quant à vous, ne vous inquiétez pas. La foi vous viendra quand l'heure aura sonné. Vous apprendrez à croire à ce à quoi il faut croire. La somme des vérités révélées est moins énorme que vous ne vous le figurez, et l'on s'habitue assez aisément à considérer comme des thèses ce que l'on tenait pour des hypothèses. Pour le moment, nous ne vous demanderons qu'une chose, c'est de porter à l'ennemi les meilleurs coups. »

Accueilli dans un monde élégant où la conspiration prend

l'aspect d'un sport. Le Hardy se grise d'abord d'avoir enfin trouvé des compagnons d'armes, et le cadre de son activité. Il seconde dom Martelier dans sa propagande secrète, et le suit dans les voyages politiques qu'il entreprend sans cesse. Apprentissage de partisan. La base des opérations du moine est un petit château de Flandre où s'est réunie une partie de la communauté dispersée. Après une séparation de quelques semaines, Le Hardy va visiter dans cette retraite son nouvel ami. Il le trouve faisant les cent pas dans un vieux jardin paisible et recueilli en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années qui, sous des habits civils, affecte l'attitude douce et grave des gens d'église. Il reconnaît aussitôt un politique catholique dont Dom Martelier lui parla dans ses lettres, M. Jauffre, grand organisateur d'élections en ce pays de Belgique où règne encore la puissance du clergé.

DOM MARTELIER (s'avançant vers Le Hardy, les mains tendues). — Ah! mon cher ami, que je suis heureux de vous revoir et de vous présenter à M. Jauffre, un de ceux qui ont le plus efficacement travaillé à maintenir ce beau pays de Belgique dans la tradition chrétienne.

M. JAUFFRE. — Vous me flattez, mon révérend père. Je ne suis qu'un modeste soldat de la bonne cause.

DOM MARTELIER. — Ne vous diminuez point. J'ai souvent parlé de vous à mon ami Le Hardy, et il connaît votre œuvre.

LE HARDY. — Certes oui, Monsieur; et j'ai souvent admiré avec Dom Martelier que dans un pays d'usines, de comptoirs et de charbonnages comme le vôtre vous ayez pu réaliser ce prodige aujourd'hui : un gouvernement clérical.

M. JAUFFRE. — Les circonstances nous ont servi, et avec l'aide de Dieu, nous avons su nous en servir.

DOM MARTELIER. — Ah! le spectacle de cette Belgique industrieuse et catholique contient pour nous de très utiles leçons!

LE HARDY. — Il est vrai. C'est à mon sens un des phénomènes les plus étranges de cette étrange époque que la persistance de l'esprit religieux dans un

pays de formation industrielle et financière comme celui-ci.

DOM MARTELIER. — Vous poussez votre haine du financier jusqu'à la manie. Il y a ici un fait devant lequel vous devez vous incliner : ce pays est catholique.

LE HARDY. — Je le constate; mais l'est-il profondément, l'est-il pour longtemps encore? Ces hôtels somptueux et surchargés devant lesquels je passe, le luxe ostentatoire et barbare des demeures bourgeoises, cette passion des grandes affaires qui séduit et entraîne la nation entière, tout indique que ces vieilles et belles provinces de la terre occidentale s'acheminent aussi vers cette corruption financière contre laquelle la France se débat.

M. JAUFFRE. — Vous avez quelque peu raison, mais il ne faut pas pousser trop loin le pessimisme. Il est vrai que si ce pays est resté catholique, c'est parce que le catholicisme a su s'y adapter à l'esprit économique. Il est vrai que nous avons composé avec le siècle, et que si nos temples sont encore si prospères et si fréquentés, c'est que nous y avons admis les marchands. Mais on aurait tort de voir là un symptôme de décadence religieuse : le catholicisme belge a évolué, il ne s'est point affaibli.

DOM MARTELIER. — Votre clergé a su conduire ces marchands et les plier à l'autorité légitime et bienfaisante de l'Eglise.

LE HARDY. — Vraiment?

M. JAUFFRE. — En apparence plutôt qu'en réalité, je l'avoue. Des catholiques intransigeants trouveraient sans doute que notre cléricalisme est bien modéré. On nous a dit déjà que notre politique est plus économique que religieuse, et il s'est trouvé des personnes bien intentionnées pour nous reprocher de prêter l'appui de la foi aux partis des financiers et des gens d'affaires, à ceux qui n'ont d'autres Dieux que leur coffre-fort. Ce grief est absurde, car c'est à cette politique que nous devons la rare fortune d'avoir à la tête de l'Etat des hommes qui ne craignent pas de s'appeler catholiques.

LE HARDY. — Vous avez fait de l'opportunisme.

M. JAUFFRE. — Eh! Monsieur! L'opportunisme, c'est toute la politique! La faute des catholiques français, c'est de ne l'avoir point compris.

LE HARDY. — Ce fut peut-être leur noblesse.

M. JAUFFRE. — Oh! l'attitude chevaleresque est assurément très belle. Mais est-elle permise quand il s'agit du salut de la foi? Croyez-moi, notre histoire est pour vos amis d'un précieux exemple.

La Belgique est historiquement et foncièrement catholique, mais les circonstances dans lesquelles elle s'est formée, l'abondance de ses enfants, la nature de son sol autant que la conjoncture économique dans laquelle se trouve l'Europe ont fait qu'elle ne pouvait se développer et vivre qu'à la condition de devenir une vaste usine servie par de riches comptoirs. L'instinct vital d'un peuple est plus fort que toutes les doctrines et que toutes les croyances.

LE HARDY. — Etranges paroles pour un catholique!

DOM MARTELIER. — Nous ne sommes pas si étroitement liés par la « lettre » que vous ne vous le figurez, mon cher ami.

M. JAUFFRE. — Assurément... Tant que nous n'avons pas compris les besoins profonds de la nation à la fois très jeune et très vieille dont un hasard diplomatique venait de consacrer la réalité profonde, nous avons été écartés du pouvoir et de la direction de l'Etat. Des Jacobins, d'ailleurs timides et modérés, et dont la politique centralisatrice était utile à l'unification d'un royaume trop émietté — j'ai nommé nos vieux libéraux — ont longtemps dominé le Parlement et le pays. Mais dans nos défaites, nous avons trouvé de précieux enseignements. Notre parti s'y est renouvelé et retrempé, et dans le moment même que le développement normal de l'industrie engendrait une crise ouvrière dont les bourgeois libéraux ne comprirent pas la gravité et qu'ils ne surent pas prévenir, de nouvelles générations catholiques conseillées par Dieu, mettaient leur sagesse à accepter les conditions inéluctables de la société moderne. A

la classe économique et financière, épouvantée par la perspective d'une révolution sociale, nous avons pu offrir la seule protection efficace. Pouvoir nouveau, nous avons pu satisfaire à quelques-unes des plaintes ouvrières ; et, d'autre part, partout où les forces mauvaises du socialisme...

LE HARDY. — La religion concurrente !...

M. JAUFFRE. — Vous l'avez dit... Partout où les forces mauvaises du socialisme n'avaient pas encore séduit les travailleurs, nous avons employé tout notre effort à les discipliner, à les encadrer dans des organismes à la fois tyranniques et protecteurs. Nos patronages, nos écoles professionnelles, nos coopératives agricoles ont couvert le pays entier. Nous avons su prendre l'ouvrier et le paysan dès l'enfance, l'élever, le protéger et le soumettre de façon qu'il nous soit attaché par les mille liens puissants et souples de l'éducation, de l'intérêt et de l'agrément.

Et alors, nous sommes apparus à la classe financière comme le grand pouvoir modérateur et conservateur. Entre elle et nous s'est conclu un accord tacite et secret. Elle sait que notre action sur le peuple la protège. Nous savons que nous ne pouvions rien sans elle, parce qu'aujourd'hui, le pouvoir de l'argent commande tous les pouvoirs.

LE HARDY. — Prenez garde. Cette alliance intéressée n'est-elle pas incertaine? Le monde des gens d'affaires et des manieurs d'or n'est guère religieux.

M. JAUFFRE. — Il est vrai. Mais avant tout ils ont besoin d'ordre et de paix. Ils ont compris que la religion peut plus aisément leur dispenser ces bienfaits qu'une force coërcitive brutale et coûteuse.

LE HARDY. — Songez-vous que vous réduisez ainsi la religion au rôle d'une gendarmerie à bon marché au service de la Haute-Banque? Ne serait-ce pas là le dernier terme de la décadence ?

M. JAUFFRE. — Méfions-nous des formules, cher Monsieur. Elles sont dangereuses, et généralement fausses. Ce qu'il y a d'admirable dans l'Eglise, et ce qu'on pourrait considérer comme une des preuves de

sa divinité, c'est cette souplesse qui lui permet et lui ordonne de se plier aux nécessités des temps. Comme toutes les choses qui sont et qui deviennent, la Religion se modifie, non dans son essence, qui est éternelle, mais dans ses formes et ses applications. En vingt conjonctures opposées, elle a su poursuivre sa tâche bienfaisante, qui est de régler au mieux les rapports des hommes avec les hommes et avec Dieu. Y faillirait-elle aujourd'hui pour rester fidèle à un idéal périmé et à une aristocratie agonisante? Les catholiques belges sont dans la vraie tradition de l'Eglise : ils acceptent les conditions nouvelles de la vie, ils se plient aux nécessités de l'heure qui sont des nécessités économiques, seul moyen de conserver à leur foi sa force et sa puissance. L'erreur de l'Eglise de France nous fut instructive. Les disgrâces qu'elle subit aujourd'hui, elle les doit à la faute qu'elle a commise d'attacher sa fortune à celle d'une caste étroitement traditionnaliste, et psychologiquement, comme financièrement ruinée; à une époque économique, l'Eglise doit être une puissance économique.

Oh ! je conçois parfaitement que vous vous laissiez aller à regretter le passé. Mais il ne faut pas s'attarder à de vaines lamentations. Il ne revient pas, le passé. Un esprit net connaît que toute la force appartient aujourd'hui à ceux qui possèdent l'Or. Ce sont eux qui représentent César. Rendons à César ce qui appartient à César. Le catholicisme, pouvoir modérateur, adoucit et discipline la tyrannie des forts, et pour remplir ce rôle historique, il ne peut les heurter de front.

Eh ! je vous l'accorde; la classe financière n'a pour le principe religieux aucune tendresse Ce n'est pas en elle que Dieu trouvera les serviteurs fidèles que furent pour lui les rudes soldats du moyen-âge chrétien, mais il y trouvera des serviteurs intéressés.

LE HARDY. — Qui vous détruiront son église dès qu'ils n'auront plus besoin d'elle, si tant est qu'ils aient besoin d'elle quant à présent. Lors de l'Affaire Dreyfus, n'avez-vous pas vu toute la Haute-Banque,

qui, d'ailleurs, est presque tout entière aux mains des Juifs, mener la bataille contre le parti catholique?

M. JAUFFRE. — C'est le parti catholique qui, d'abord, s'est prononcé contre elle. Faute décisive qui précipita sa défaite. Qu'avait-il besoin, en vérité, de se jeter dans ce vain débat? La grande finance internationale n'est hostile à la religion que quand la religion la menace. Il ne fallait pas la menacer. Elle est juive, cette haute finance, me dites-vous. Il est vrai. Mais le Juif d'aujourd'hui n'est guère religieux, et son radicalisme libre-penseur ne devient redoutable et contagieux que quand la pauvreté l'aiguillonne. Aussi bien ne pouvons-nous combattre le Juif qu'en nous mettant sur le même terrain que lui. Le jour où nous verrions la banque devenir nettement anticatholique, nous organiserions une banque catholique.

LE HARDY. — On l'a tenté en France et cela n'a guère réussi. Souvenez-vous de l'Union générale!

M. JAUFFRE. — Cela n'a pas réussi, parce que les catholiques français, toujours entêtés dans leurs regrets du passé, dans leur chevalerie, n'ont pas soutenu ceux des leurs qui avaient vu clair. Ici cela réussirait, cela réussira, cela réussit.

LE HARDY. — Permettez-moi de ne point croire à cette réussite, ou du moins à la persistance de cette réussite. Le tempérament économique est incompatible avec le tempérament religieux. L'homme qui gagne de l'argent, qui songe à ses affaires, dont l'esprit positif est uniquement tourné vers le profit ne s'embarrasse guère de considérations idéalistes. Il n'a pas la notion de l'au-delà. Jamais la religion n'aura sur l'écumeur de Bourse l'action qu'elle put avoir aux lointains du moyen-âge sur le baron brigand. Le financier ne se repent que devant le juge d'instruction. Du monde industriel et financier que nous voyons poindre, la religion doit disparaître.

M. JAUFFRE. — Quelle erreur! Le financier n'a guère la notion du divin, c'est exact. Mais dans la société qu'il organise et qu'il domine, il y a tout un

peuple d'esclaves, plus courbé sous le poids de la misère et du travail que ne le furent jamais les serfs de jadis. Or, ces esclaves ont besoin de la consolation chrétienne, et leurs maîtres savent bien que cette consolation chrétienne seule les fait vivre et se résigner. Tout nous montre que, plus la grande industrie se développera, plus les nations entreront dans la voie économique qu'on leur conseille, plus la vie des humbles se fera dure, morne et difficile. Luxe effréné et barbare, dans les hautes classes, pressées de jouir, parce qu'incroyantes dans la durée de leur gloire; misère, envie, révolte chez les pauvres; travail forcené partout : tel sera l'aspect de la société de demain. Et vous vous figurez qu'un tel monde pourra se passer de la religion !

LE HARDY. — Il y a le socialisme, qui prend de plus en plus l'aspect d'un phénomène religieux et par quoi ceux qui nourrissent de grandes espérances souhaitent de remplacer le christianisme.

M JAUFFRE. — Ils n'y parviendront pas. Quand bien même il n'y aurait pas dans notre religion cette force irrésistible et divine qui surmonte à la longue tous les obstacles, la vraie doctrine n'en triompherait pas moins parce que le socialisme matérialiste est impuissant à satisfaire le besoin d'idéal et d'espoir indéfini qui vit au cœur des humanités souffrantes. Nous avons sous les yeux un exemple singulièrement significatif : l'Amérique nous offre l'aspect de cette vaste usine que sera le monde de demain. Nulle part, l'ouvrier n'est plus religieux. Protestant ou catholique, il a d'autant plus besoin de Dieu que son existence tout entière, dominée par le souci du pain quotidien, est plus morne, plus terne, plus dépourvue de joie. Croyez-moi : le recul du christianisme n'est que momentané, et la religion demeurera la grande force morale, le lien tout-puissant qui empêchera les sociétés humaines de tomber dans l'anarchie. Mais, pour remplir au mieux cette tâche si haute, elle doit éviter de combattre les autres forces conservatrices, elle doit accepter les formes nouvelles de l'Etat, les conditions nouvelles de la vie. N'est-ce pas Dieu qui nous les imposa?

LE HARDY. — Soyons clairs. Vous croyez que le rôle de l'Eglise, c'est de soutenir le parti de l'Or?

M. JAUFFRE — Je le crois.

DOM MARTELIER. — Permettez-moi d'en douter encore. Oui, l'Eglise est une force conservatrice. Oui, son rôle éternel est de faire régner l'ordre parmi les hommes. Mais il ne faut pas confondre cet ordre divin avec la tyrannie injuste, immorale et brutale d'un pouvoir impie et corrupteur. L'Eglise ne peut soutenir un état dont les principes soient contraires aux prescriptions de l'Evangile et aux conseils de la Charité. Au reste, en face de la puissance anonyme et dangereuse de l'Or, il est encore d'autres forces en Europe, des forces traditionnelles et vénérables. Il y a l'épée, il y a la monarchie; ces grands pouvoirs traditionnels qui ont fait toute notre civilisation, qui sont le droit et la vérité, et les manifestations les plus claires de la volonté divine, ont été vaincus en France, mais ils sont debout dans une grande partie de l'Europe, et notre malheureux pays sortira retrempé des jours d'épreuve qu'il traverse. Le monde vit dans l'angoisse d'une de ces grandes guerres comme en vit le passé. Qu'elle éclate; c'est le vœu de notre sagesse.

M. JAUFFRE. — Vous souhaitez la guerre?

DOM MARTELIER. — Et pourquoi non? Assez de rêveries sentimentales! La guerre est le grand remède. Elle est l'école de toutes ces vertus hautaines et charmantes que le règne de l'Or détruit : le renoncement, le sacrifice, et toute cette passion de poursuivre dans la mort sa soif d'immortalité et sa croyance en un devoir suprême qui est la seule noblesse de l'homme.

LE HARDY.— J'aime à vous entendre parler ainsi. La guerre est le noble jeu de ma race, l'invincible passion des miens. Nous voulons voir en elle la loi du monde, la condition même de la vie. Elle est pour nous le Droit, puisqu'elle est la force, elle est notre milieu naturel, et ceux qui sont nés pour courir ses risques, ne peuvent supporter d'autre vie.

M. JAUFFRE. — Vos paroles me semblent venir

d'un bien lointain passé. La guerre, la grande guerre, ne changerait rien au cours de la destinée. A moins d'un de ces bouleversements universels, dont on voit dans l'histoire quelques exemples, il est vrai, et qui détruisent tout d'un coup toute une civilisation, à moins d'un cataclysme qui remettrait l'Europe en l'état où elle fut quand l'invasion des Barbares eut détruit le monde romain, la civilisation industrielle qui se prépare est inévitable, et ceux qui croient que rien n'est plus néfaste que le règne de la foule doivent accepter, aider et soutenir l'aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'argent. Quant aux hommes qui représentent l'esprit du passé, ils n'ont qu'un rôle à tenir : ils peuvent transmettre à ce monde nouveau qui se forme les traditions de cette civilisation polie et fine qui fut l'élégance et le charme de l'aristocratie de jadis.

Le Hardy. — Quel homme de cœur se contenterait d'une telle tâche? Il vaut mieux combattre jusqu'au bout, et quand il n'y aura plus rien à faire, se retirer en quelque coin oublié du monde pour y mourir en paix.

M. Jauffre. — C'est parce que vous êtes dans cet esprit, vous et les vôtres, que l'Eglise ne peut pas continuer d'attacher sa fortune à celle de votre parti. Elle veut vivre, elle doit vivre; elle acceptera partout, comme elle a accepté ici, les conditions nouvelles de la Vie. Administrative et autoritaire dans le monde romain, elle fut une puissance guerrière et agricole dans notre moyen-âge agricole et guerrier; alliée fidèle des monarchies aristocratiques ou bourgeoises, elle sera, dans le monde industriel et financier qui se constitue, une puissance industrielle et financière. C'est pour elle le seul moyen de continuer d'exercer pour le bien des hommes cette merveilleuse force morale qui fut son éternelle grandeur. Telle est la conviction qui s'impose peu à peu aux esprits directeurs de la chrétienté. Et vous aussi, mon révérend Père, vous le comprendrez un jour. L'intérêt de l'Eglise passe avant l'intérêt d'un parti.

LE HARDY. — Eh! que m'importe l'Eglise? Je suis revenu à elle, parce que j'ai vu en elle une alliée et un soutien pour une conception de la vie et de la société qui est mienne. Si elle passe à l'ennemi, je la veux combattre avec d'autant plus d'énergie que ma déception a été plus profonde.

M. JAUFFRE. — L'intérêt de Dieu passe avant tout.

LE HARDY. — Eh! Monsieur! Je ne connais d'autre Dieu que celui que mes ancêtres ont fait de leurs rêves et de leurs nécessités. Le vôtre m'importe peu!

DOM MARTELIER. — Ah! ne blasphémez pas, Le Hardy. L'intérêt de Dieu est la Loi suprême. C'est le reste qui importe peu.

LE HARDY. — Alors, mon Père, nous cessons de nous entendre, et il vaut mieux nous quitter. .

. . . .

CE QUI NE MEURT PAS

« De quelque côté que je pousse cette enquête où je m'efforce, se dit Le Hardy après cette conversation décisive, je me heurterai donc au même dilemme : ou je cède à cet esprit nouveau, à cet esprit mercantile que je déteste et alors je me renonce moi-même; ou j'entreprends contre lui une lutte inutile dont, tout me le fait prévoir, je sortirai brisé.

Race inutile et veillie, servante d'un idéal désuet, n'avons-nous plus qu'à nous enfermer dans nos souvenirs?

Quelques-uns des miens, quelques-uns de ces hommes à qui, seules, eussent convenu la guerre, l'aventure ou la méditation, tout ce que le monde moderne méprise, ont mis leur gloire à soutenir de leur courage la révolte des pauvres. Encore qu'ils sachent qu'ils seront les premières victimes d'une révolution égalitaire qui ne supportera aucune supériorité, celle des mœurs moins que toute autre, ils la servent de tout leur effort, parce que, dans ce service périlleux, ils voient un moyen de bien finir. Je ne pourrais les imiter. Trop de dégoûts m'assaillent dans les rangs d'une foule qui ne demande après tout qu'à se laisser gagner par le parti de l'Or.

Et puis, pour nous, n'y a-t-il pas un meilleur rôle ?

Dans cette odieuse hypothèse, où nous verrions disparaître notre belle tradition occidentale et cette notion de l'honneur, et cette notion de l'amour qui sont nôtres, et qui, seules, peuvent nous faire trouver la vie aimable, n'aurons-nous pas rempli notre tâche, si nous avons gardé intacte la fleur délicate de notre culture, afin que nos fils la trouvent, non desséchée parmi des souvenirs d'archéologue, mais vivante encore en sa débilité ? S'ils manquent leur destinée, ils n'auront pas ignoré leur vocation. Le Passé ne revient pas, mais de grands souvenirs peuvent vivifier les âmes ; ne délaissons pas les nôtres.

Même abandonnés et ruinés à demi, les temples dégagent une séduction à laquelle n'échappe pas l'homme le plus dur et quand le monde aura connu la soumission à ces vainqueurs d'aujourd'hui et de demain qui tiennent la ruse marchande pour la vertu la plus haute, quand il aura vu la faillite de ces grandes espérances, il trouvera sans doute dans l'idéal que nous avons servi un regret et un modèle.

Et puis... Et puis, dans cette civilisation qui se désagrège, il y a quelque chose qui ne meurt pas, c'est ce qu'elle doit à la terre ; c'est ce qu'elle doit à ce pays des forêts et des beaux fleuves, des ciels nuancés et des saisons clémentes ; c'est ce qu'elle doit à ce paysage mesuré que les races successives qui l'occupèrent ont si bien aménagé pour les travaux des hommes que tous, quels qu'ils soient, se modèlent sur ses nécessités. Ces champs que je foule, ces prés et ces bois sont faits de la poussière des morts. Aucun de ceux que des mains pieuses y couchèrent n'est parti sans laisser de trace, aucun des ancêtres lointains de ma mystérieuse lignée n'est indifférent aux choses que je repense et ressens aujourd'hui, et ceux-là même qui méconnaissent ce passé magnifique et terrible le subissent dans le moment même qu'ils le nient avec le plus d'orgueil. Des étrangers peuvent occuper une vieille maison ; s'ils ne la rasent point de fond en comble, ils subiront son atmosphère, son charme, et tous les esprits qui certains soirs y reviennent. Or, les murs de notre patrie sont construits sur de trop fortes assises pour que personne jamais puisse songer à les ruiner. »

L. Dumont-Wilden.

LA

POLITIQUE D'EXPANSION [1]

Le mot est nouveau en Belgique. La chose n'y est guère plus ancienne.

Certes, depuis longtemps, quelques-uns avaient eu la claire notion de cette loi qui s'impose à notre pays d'essaimer, non seulement par ses produits, non seulement par ses capitaux, mais aussi par ses enfants. Nos aptitudes morales, nos ressources industrielles, notre situation géographique nous en offraient les moyens. Le débordement croissant de notre population nous en faisait un devoir.

Les harangues, dans lesquelles Léopold II, dès avant son avènement au trône, développait et précisait ce devoir, sont toujours à relire. Elles ont un caractère prophétique. Et s'il est vrai qu'une des plus grandes satisfactions qui puissent être données à l'homme est de voir se réaliser dans l'âge mûr les desseins et les rêves de sa jeunesse, notre Souverain doit s'estimer heureux d'avoir vu enfin ses visions de 1860 se figer en faits.

(1) Ces lignes étaient écrites lorsqu'est arrivée à Bruxelles la désolante nouvelle du naufrage du Navire-Ecole. Notre politique d'expansion compte quelques victimes et quelques héros de plus. Que l'hommage rendu à leur mémoire ne nous fasse pas oublier le sentiment qui inspirait ces braves lorsqu'ils prirent le large !

H. C. W.

Mais au prix de quels efforts ! Et par quelle lente gradation !

Cette nation était devenue casanière. Elle avait connu, et jusqu'au XVIIIe siècle, les hardies entreprises commerciales et maritimes. Mais le détestable traité de la Barrière, s'appesantissant comme une dalle sur ses énergies, en avait étouffé l'essor.

Il semblait que le traité de Vienne dût les ranimer, en leur assurant un nouveau champ d'action dans ce pays *toujours à l'ancre*, sorte de comptoir flottant auquel la diplomatie nous avait rattachés. Mais dès 1830, l'incompatibilité d'humeur, due à des causes morales bien plus que physiques, anéantit cet espoir...

Puis, il fallut consolider la jeune Belgique chancelante. La sève de notre nationalité, que tant d'obstacles avaient refoulée, sans pouvoir la tarir, fut lente à établir sa circulation régulière dans ce que l'on appelait alors « les rameaux de l'arbre de la Liberté »...

En 1863 seulement, l'industrie grandissante, à laquelle le marché intérieur ne pouvait suffire, obtint l'affranchissement définitif de l'Escaut. L'ère coloniale s'ouvrit en 1885 par la reconnaissance officielle de l'Etat du Congo. Mais que d'appréhensions encore, de défiances, d'hostilités ! Notre production prospérait Notre population gonflait de plus en plus. Et, au même moment, la politique douanière de la France, puis de l'Allemagne, s'orientait vers un protectionnisme bientôt intransigeant. Les débouchés immédiats se défendaient contre notre exportation. Cependant, le pays devant manger — beaucoup et à bon compte, — les blés de l'Est, puis d'outre-océan, nous arrivaient en lourdes cargaisons, et il fallut toute la sagesse des politiques non moins que la puissance de l'esprit industriel, pour résister à la tentation de conjurer par des droits sur les grains exotiques la crise agricole qu'un remède plus adéquat devait atténuer : la substitution de l'élevage à la culture des céréales.

De l'ensemble de ces phénomènes, est née la politique d'expansion.

Les progrès inouïs que notre situation économique révèle depuis vingt ans n'ont fait qu'alimenter cette politique, qui est entrée, bon gré mal gré, dans sa phase de réalisation.

***

Au fur et à mesure que nos richesses naturelles iront s'épuisant, que notre population ira croissant, et avec elle ses exigences, cette expansion industrielle et commerciale devra s'accentuer.

Sur un territoire de 2,946,000 hectares, une population de 7 millions d'habitants, — qui, dans 25 ans sera de 10 millions, — ne dispose que d'une richesse nationale relativement médiocre, dont le revenu est tout à fait insuffisant à assurer son existence.

Au travail à fournir le surplus.

A lui, presque exclusivement, la charge d'entretenir la nation. Et cette charge, de jour en jour plus pesante, il ne peut l'assumer qu'à condition d'être aidé par les commandes du dehors.

Il est des pays où le problème économique se confond avec une question de répartition des richesses. Tel n'est pas notre cas. Pour nous, il importe surtout d'accroître la production, c'est-à-dire la somme des produits nationaux à partager et à consommer.

« La vraie démocratie, disait Pasteur, est celle qui permet à tout homme de donner son maximum d'effort. » Nulle part cette vérité ne trouve mieux son application qu'en Belgique au seuil du XXe siècle.

***

Comment réaliser ce programme, sinon en perfectionnant l'outillage économique et l'outillage humain?

L'Etat pourvoira à l'outillage économique, notamment par la création ou le développement des ports de mer et des ports intérieurs.

D'une part, l'organisation d'une marine marchande, aidée par la rénovation de notre représentation diplomatique et consulaire, et par un meilleur régime du crédit belge à l'étranger, nous facilitera la

conquête de débouchés lointains pour suppléer à ceux que les idées protectionnistes hérissent de barrières.

D'autre part, l'enseignement développera l'activité de l'ouvrier et améliorera la qualité de son travail, en substituant à notre production actuelle, plus abondante qu'ingénieuse, une production plus spécialisée, qui empruntera une valeur nouvelle aux facultés de goût et d'initiative mises en œuvre.

Dans le simple examen de ces besoins apparaît la conciliation nécessaire qui lie les besoins bien entendus de notre prospérité nationale au légitime souci des droits de la personnalité humaine.

Non seulement parce que l'amélioration de la production doit avoir pour conséquence de grossir le fonds des salaires et d'assurer l'ouvrier contre les effets fâcheux que comportent pour lui, à défaut d'une certaine culture professionnelle, la division du travail et la transformation incessante des machines, mais aussi parce que l'amélioration de la production suppose comme condition l'amélioration du producteur...

La qualité du produit dépend de la qualité du producteur.

Et dès lors que la qualité de l'individu apparaît comme une condition essentielle de la prospérité nationale, ceux-là mêmes qui — à la lueur de principes économiques d'ailleurs bien fumeux — ne verraient en l'ouvrier comme dans l'outil qu'une valeur de production, sont logiquement amenés à se soucier de sa valeur humaine. Leur concours doit être acquis aux efforts de ceux qui, inspirés par d'autres doctrines, cherchent à sauvegarder la personnalité du travailleur, son intelligence, sa conscience, sa sécurité contre la destruction du foyer familial. la défectuosité du logement, les excès de travail, et généralement contre tous les maux qui font obstacle à la possession intellectuelle, morale et physique par l'homme de toute sa puissance et de toute sa qualité de production.

Au lieu d'abandonner l'individu, comme on le faisait naguère, au jeu cruel des lois naturelles, il faut dire de ces lois ce que Bacon dit de l'art : « Pour

l'appliquer, l'homme doit s'ajouter à la nature. »

Il ne suffit plus d'abandonner les unités humaines à cet isolement dans la liberté qui aboutit à l'écrasement du faible. Il faut concéder au travail le bénéfice de l'association et la protection de l'Etat pour qu'il se perfectionne et se fortifie.

Le laisser-faire et l'individualisme sont ainsi battus en brèche par des considérations empruntées à leur arsenal...

*
* *

Je sais que la création d'une marine marchande soulève encore bien des objections.

N'est-il pas plus avantageux, dit-on, de louer les navires que nos voisins nous fournissent plutôt que de créer nous-mêmes, à grands frais, des lignes de navigation qui, ayant à lutter contre l'internationalisation des moyens de transport et contre des coalitions puissantes, ne pourront suffire à l'extraordinaire subdivision d'expéditions qui caractérise aujourd'hui le commerce d'outre-mer? N'est-ce point M. Andrew Carnegie qui a raison, lorsqu'il écrit : « Le commerce ne suit pas le drapeau, mais suit la piste des meilleures affaires »?

Certes, il serait puéril de se figurer que tout sera résolu pour nous lorsque nous aurons des navires nationaux, commandés par des nationaux.

Les bons états-majors et les bons cadres ne suffiront pas. Il ne suffira pas d'un armement national, et par armement, j'entends aussi le capital et l'esprit qui présideront aux destinées de nos affaires.

D'autres réformes, et notamment une meilleure organisation commerciale et bancaire, sont nécessaires pour développer notre exportation directe. Mais cette exportation directe, comment la garantir si nous ne pouvons échapper aux inconvénients d'une dépendance qui nous impose actuellement l'obligation de tout produire — avec des frais considérables, — pour une clientèle dispersée qui nous ignore, au lieu de nous permettre de nous limiter à la fabrication lucrative de quelques types déterminés en vue d'une clientèle plus régulière? Nos trans-

porteurs, qui sont nos concurrents, ne pourraient-ils même pas, d'un jour à l'autre, — sous l'influence de quelque réaction économique ou politique, — augmenter leurs exigences sur le fret au profit de leur propre trafic?

N'est-il donc pas tout aussi puéril de prétendre que la question des transports ne joue aucun rôle dans le problème de l'exportation directe?

Si l'Allemagne de 1871, pauvre de capitaux, pourvue d'un sol ingrat, s'est transformée aussi vite en une puissance industrielle et commerciale de premier ordre, ce n'est pas seulement parce que la politique suivie par le gouvernement impérial, en réservant à l'industrie nationale le marché indigène, lui a permis de conquérir les marchés étrangers, grâce aux primes d'exportation prélevées sur le bénéfice des ventes à l'intérieur... Le développement de cette industrie a marché de pair avec celui de sa flotte, que les banques, les comptoirs et les dépôts ont accompagnée sur tous les points de ravitaillement.

Si nos champs d'action sont différents et différentes nos ressources, il est difficile de méconnaître la portée d'un exemple aussi récent.

La Belgique n'est-elle pas seule, en effet, parmi les nations civilisées possédant un grand réseau ferré et navigable, des ports, une frontière maritime, à rester tributaire de l'étranger pour l'immense majorité de ses exportations?

Il fallait donc, et le Gouvernement est entré dans cette voie, augmenter le nombre de nos correspondants à l'étranger et de nos consuls, — créer une école navale, — organiser des cours de constructions navales dans nos écoles industrielles, — développer nos aptitudes et nos connaissances commerciales.

Faut-il recourir à des moyens plus énergiques et faire intervenir l'Etat dans la constitution de sociétés de navigation au long cours?

Certes, l'intervention de l'Etat en matière industrielle n'est pas à recommander quand il s'agit d'industries auxquelles cette intervention seule pourrait assurer une vie toute factice.

Mais lorsqu'il s'agit d'une industrie qui trouve

dans les mœurs, les besoins et les ressources locales, les éléments nécessaires à son succès, et qui ne peut sortir de la période chaotique parce que l'action privée est impuissante à lui donner la première impulsion que contrarie une concurrence internationale favorisée par des gouvernements étrangers, l'intervention officielle ne peut-elle pas se justifier?

Et cette intervention ne pourrait-elle pas prendre forme par la constitution entre les pouvoirs publics et les particuliers d'une ou de deux sociétés de navigation au long cours, dans lesquelles l'Etat limiterait sa part de bénéfices en même temps qu'il leur permettrait, par sa participation, d'émettre, dans de bonnes conditions, des obligations garanties par l'hypothèque maritime?

Le succès de la Société nationale des chemins de fer vicinaux, qui rend à l'industrie et au travail des services signalés, n'est-il pas un argument en faveur de cette solution?

Cette solution vaut d'être examinée de près. Aux associations spéciales, telle que la « Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger » il appartient de préciser, à cet égard, des vœux qui se font de plus en plus pressants et qui surgissent dans l'hinterland du pays plus encore que dans les régions côtières.

M. L. Hennebicq notait justement cette particularité dans un rapport présenté au Congrès de Mons sur « la nécessité d'une politique maritime » :

« On peut même dire que ceux qui soutiennent la » création d'une marine d'Etat sont plutôt Wallons, » de même que l'observation confirme pour la Bel» gique ce qui était déjà vrai pour l'Allemagne, que » ce sont les populations de l'intérieur qui four» nissent le plus de vocations maritimes. Cela est » d'autant plus exact en Belgique, où c'est le pays » wallon qui est industriel par essence et a le plus » d'intérêt à une expansion. »

Il est d'ailleurs permis de croire que si l'idée d'une marine nationale rencontre à Anvers, à côté d'appuis précieux, des résistances parfois combattives, l'explication peut en être recherchée, pour une part, dans la

circonstance que de nombreux commerçants anversois, qui sont les agents, représentants, courtiers, correspondants de lignes étrangères, n'éprouvent nullement le besoin de créer à ces lignes une concurrence nationale.

***

Le souci de l'enseignement spécial, à tous les degrés, constitue une autre forme, déjà mieux reconnue, de la politique d'expansion.

Rien de plus significatif, à cet égard, que l'importance prise au récent Congrès d'Expansion économique par la Section d'enseignement. Il semblait en vérité que cette Section eût absorbé le meilleur de l'activité studieuse du Congrès. Les rapports y convergèrent en masse, si nombreux même que l'ensemble de ces travaux fit tort à chacun d'eux. Aussi, faut-il souhaiter qu'un « abstracteur de quintessence » se trouve pour dégager de cette masse la « moëlle substantifique » qu'elle renferme et la servir à nos curiosités sous une forme plus assimilable.

Combien le développement de l'instruction technique a contribué à l'essor des grandes puissances économiques d'aujourd'hui et surtout de l'Allemagne, on l'a rappelé abondamment à Mons.

Les Allemands établis chez nous y occupent, en très grand nombre, des emplois bien rémunérés de commis, de chefs d'atelier, de contremaîtres. Nous aussi, nous envoyons nos nationaux chercher leur vie à l'étranger, mais dans quels emplois ? Pour quels salaires ?

Jadis, nos industries d'art semèrent l'Europe de leurs merveilles. Aujourd'hui, notre importation annuelle d'objets d'art dépasse de 30 à 35 millions de francs notre exportation.

A côté de notre enseignement primaire ou moyen, — au sein même de cet enseignement, qui transplante l'élève hors du sol ferme des réalités, dans le pays aérien des mots, — doit s'élever un enseignement plus pratique.

Il y a trois siècles déjà, un homme d'Etat, qui fut un lettré, écrivait ceci :

« Le commerce excessif des lettres bannirait absolument celui de la marchandise qui comble les Etats de richesses, ruinerait l'agriculture, vraie nourricière des peuples, et déserterait en peu de temps la pépinière des soldats qui s'élève plutôt dans la rudesse de l'ignorance que dans la politesse des sciences. Enfin, il remplirait la France de chicaneurs, plus propres à ruiner les familles particulières et à troubler le repos public qu'à procurer aucun bien aux Etats. Si les lettres étaient profanées à toutes sortes d'esprits, on verrait plus de gens capables de former des doutes que de les résoudre et beaucoup seraient plus propres à s'opposer aux vérités qu'à les défendre.

« *C'est en cette considération que les politiques veulent, en un Etat bien réglé, plus de maîtres ès-arts mécaniques que de maîtres ès-arts libéraux pour enseigner les lettres.* »

Qui parlait ainsi? Le Cardinal de Richelieu. Où? Dans son « Testament politique ».

Ces préceptes n'ont pas perdu une certaine valeur d'opportunité en un temps où, pour les hommes de métiers et de négoces, les procédés de production et d'échange se sont transformés, tandis que le champ des combinaisons et des calculs s'est élargi au cadre d'un horizon toujours grandissant.

Pourtant, dans les classes moyennes, la plupart des enfants restent condamnés à un enseignement « livresque ». Le plus souvent, nous les engageons sans remèdes dans cette voie lamentable où la conquête d'un rond de cuir (la « bonne petite place » avec la « bonne petite pension ») apparaît comme le but de la vie à cent postulants qui se le disputent âprement. Ils eussent fait d'excellents artisans. Ils feront de malheureux plumigères. Dans la classe ouvrière, sur 250,000 enfants de moins de 18 ans, on n'en compte encore qu'un dixième qui bénéficie de l'enseignement professionnel. Les autres se contenteront d'un vague apprentissage, s'ils ne passent leur première adolescence à flâner dans les rues ou sur les terrils. Passerons-nous aux classes dites

supérieures? Dans un rapport au Congrès de Mons, rédigé avec autant de verve que de bon sens, Mme la Ctesse vanden Steen de Jehay cingle justement les préjugés qui y persistent :

« Les professions libérales, dont l'importance s'accroît à l'étranger de jour en jour, séduisent peu nos compatriotes des classes supérieures.

» Comment expliquer la réprobation étrange qui frappe, dans les mêmes sphères, les professions commerciales et même la carrière consulaire?

» Quelle en est la raison?

» Chose étrange, le plus souvent, ce n'est pas la crainte du départ ni de la séparation (l'homme fortuné et instruit voyage plus facilement que l'homme pauvre et ignorant), mais une fatuité étrange, un amour-propre mal compris, inculqué par la vanité des parents et fortifié par les préjugés mondains.

» Vendre ou s'occuper d'affaires et de commerce fait déchoir!

» Que ces messieurs consultent leurs blasons. Bien souvent, ils verront qu'ils ne sont ce qu'ils sont que parce que leurs ancêtres tinrent dans leurs mains calleuses ces maillets, ces marteaux, ces gerbes d'épis, ces faucilles, ces barillets, ces chaudrons, ces étrilles, ces balances, voire ces besans d'or : tous ces attributs héraldiques et symboliques qui rendent aujourd'hui si dédaigneuse une élégante et stagnante descendance. »

A chacun de nous de réagir. A l'enseignement technique, — qu'il soit commercial, industriel, professionnel, ménager, – de nous y aider.

L'Etat s'en est rendu compte. Chaque année, il consacre à cet enseignement des subsides grossissants, tout en laissant prudemment aux pouvoirs locaux et aux initiatives privées le soin de créer ces écoles. Rien de plus sage. En nulle matière, en effet, les efforts de la liberté ne sont plus utiles et plus féconds que dans cet enseignement des arts et métiers. Ils y assurent à la diversité presque infinie des individus le respect et le développement de leurs mérites originaux.

Subsides, conseils, inspection méthodique, bourses

de voyages, musées professionnels, autant de moyens excellents d'améliorer notre outillage humain. Ainsi formés, nos enfants seront aptes à utiliser l'outillage économique que nous leur préparons. En les habituant à chercher dans un emploi plus indépendant de leur vie les éléments de leur bien-être, nous réduirons de plus en plus le nombre de ces oisifs ou de ces aspirants-fonctionnaires qui constituent un poids mort dans nos sociétés démocratiques. En les préparant à essaimer, nous continuerons à nous assurer, en dépit de l'exiguïté du territoire, le bénéfice des familles nombreuses qui, dans un régime de liberté, font les peuples forts.

*
* *

Notre opinion publique, trop longtemps sédentaire et bourgeoise, commence à peine à se familiariser avec ces problèmes d'expansion. Dans quelle mesure nos divers partis politiques l'encouragent-ils à porter ses vues et ses énergies au delà du champ traditionnel de nos luttes au jour le jour? Que font-ils pour assurer à notre activité débordante, plus loin que nos frontières, plus loin que les mers, la conquête pacifique de nouveaux marchés?

Il ne me semble pas que le parti catholique soit resté, à cet égard, inférieur à ceux qui le combattent. Investi depuis plus de vingt ans d'un triomphe électoral sans exemple, il a assuré au pays un gouvernement sage, modéré, qui n'a point négligé son développement économique. A ne point entrer dans le détail des tâches secondaires, la participation du pays à l'œuvre congolaise, l'agrandissement des ports d'Anvers et d'Ostende, la construction d'un port d'escale à Heyst, des ports de pénétration à Bruges et à Bruxelles, le développement du réseau vicinal et fluvial, l'organisation de l'enseignement technique, la réorganisation consulaire sont essentiellement l'œuvre de M. Beernaert et de M. de Smet de Naeyer et de la majorité qui les a secondés.

*
* *

A cette œuvre, le parti libéral, — s'il n'a pas pris d'initiative, — n'a généralement pas refusé son concours. Toutefois, il serait injuste d'attribuer à sa fraction radicale une part quelconque du mérite de notre effort colonisateur... Et sa fraction doctrinaire, qui fait volontiers grief au gouvernement de suivre ce qu'elle appelle « une politique d'affaires », lui reproche avec véhémence d'avoir grossi notre Dette publique, comme si la charge de 3.27 par habitant que cette Dette représente dans la réalité, constituait une contrepartie exagérée de l'outillage économique qu'il nous a fallu créer!

Quant à notre parti socialiste, il n'est que trop aisé de montrer à quel point le sens de la politique d'expansion lui est étranger.

Qui dit expansion dit initiative.

Qui dit socialisme dit étatisation.

Qui dit expansion dit concours des classes.

Qui dit socialisme dit lutte des classes.

Une doctrine économique, qui prétend étatiser les entreprises de production, doit tarir l'ingéniosité et l'émulation en même temps qu'elle développe les frais généraux. Loin d'augmenter l'effet utile du travail, elle tend à restreindre le rapport entre le prix de la main-d'œuvre et son rendement.

M. Edmond Picard, qui se croit socialiste, mais dont la mentalité toujours originale et séduisante est en contradiction flagrante avec la mentalité socialiste, réfute aujourd'hui, dans le *Peuple*, une déclaration faite récemment par Griffuelhes, « une des personnalités les plus visibles et les plus remuantes du mouvement ouvrier français ».

« Griffuelhes, à qui l'interrogateur signalait l'affaissement de l'industrie et du commerce français, considérés dans leur ensemble, en l'attribuant notamment à l'incertitude et à la défiance causées par les grèves imprévues, surgissant incessamment sur tous les points du territoire, maintenant jusqu'à l'obsession les fabricants en trouble et en émoi, répondait :

Que c'était précisément le résultat à obtenir. Que peu importait que la démolition des patrons et du capital correspondît à une diminution du travail

pour les ouvriers. Que c'était un mal passager apparemment nécessaire. Qu'il fallait avant tout détruire le patronat. Que sa ruine pécuniaire était un bon moyen d'y arriver. Qu'après on verrait. Que la reconstitution sociale sur nouveau plan se ferait alors sans peine suivant les données de la justice. Que toutes les considérations tirées des misères à subir provisoirement pendant cette exécution étaient négligeables pour qui voulait la révolution sociale prompte et radicale. »

Griffuelhes est logique. Logiques aussi, ses copains qui prêchent dans les ateliers et les bureaux le « sabotage » et le « coulage ». Mais un socialiste révolutionnaire qui prêche l'effort et l'expansion n'est pas logique.

Illogique aussi, le socialiste qui accepterait la colonisation. Dans son « concile » tenu à Londres, en 1896, le parti socialiste international ne la stigmatisait-il pas en ces termes :

« Le Congrès déclare que, quel que soit le prétexte religieux ou soi-disant civilisateur de la politique coloniale, elle n'est que l'extension de l'exploitation capitaliste, dans l'intérêt exclusif de la classe capitaliste. »

Aussi, les socialistes se sont-ils associés, et parfois sans mesure, à toutes les attaques contre l'entreprise congolaise.

C'est avec la même incompréhension de notre tâche d'expansion qu'ils demandaient, dès leur entrée au Parlement belge, la suppression de notre représentation diplomatique, qu'ils qualifiaient de simple décor et de prétexte à parade.

Avec le même aveuglement ils s'indignèrent contre l'Etat lorsque celui-ci consentit à envoyer à l'étranger quelques officiers belges pour y étudier ou y préparer des entreprises d'intérêt belge, comme si en vérité ces officiers, envoyés momentanément en Extrême-Orient, en Perse, dans l'Amérique du Sud, frustraient notre trésor des quelques milliers de francs que représentaient leurs traitements et comme si, en aidant ainsi à nous ouvrir de nouveaux débouchés, ils ne rendaient pas autant de services au pays qu'en faisant leur service de garnison !

L'école socialiste révèle d'ailleurs un autre caractère doctrinal, par lequel s'expliquent sa défiance ou son hostilité actuelles à l'égard de toute politique d'expansion, — en même temps que l'impossibilité pour elle d'y participer dans l'avenir.

Cette politique exige une certaine notion du patriotisme que M. Léon Hennebicq a fort bien qualifiée dans cette revue en l'appelant « la fierté de race ».

Il ne s'agit pas ici d'un impérialisme dominateur, moins encore d'un chauvinisme puéril. Il s'agit d'une certaine confiance en soi, faite d'énergie et doublée d'optimisme. Il s'agit du besoin de rattacher les hommes et leurs actes non seulement aux conditions qui formèrent l'espèce au cours des siècles, mais aux conditions qui assureront son progrès futur.

C'est la fierté d'appartenir à une communauté humaine dont les dimensions sont modestes, mais dont la valeur pénètre nos cœurs d'un doux orgueil.

C'est la confiance dans l'avenir de cette collectivité vaillante, qui nous excite à travailler, sans mégalomanie ni haine, pour accroître l'opulent héritage dont le travail patient des aïeux nous a rendus les héritiers ou plutôt les usufruitiers.

Or, le vent délétère du socialisme, auquel M. Hervé a cette fois servi d'Eole, s'efforce de souffler sur ce sentiment, sur cette fierté, sur cette énergie.

La patrie devait tenter des entrepreneurs de démolitions que le scepticisme contemporain enhardit. Après s'en être pris à la religion, au mariage, à la propriété privée, voici qu'ils s'en prennent à la patrie. Et vraiment s'ils pouvaient détruire tout cela, on ne voit pas bien ce qui distinguerait encore l'homme de l'animal...

Mais leur tentative ne prévaudra pas, et leur impuissance s'accuse déjà dans les contradictions de leurs attaques.

Certes, au moment même où il vient de nous décrire dans cette revue, avec une éloquence poétique, tout le charme qu'il découvre aux paysages de notre pays, M. Jules Destrée peut bien ajouter que

la Meuse lui paraît aussi belle et aussi belge en amont qu'en aval d'Hastières, et que son cœur vibrera d'une manière tout égale sur la grand'place d'Arras et sur celle de Bruges. Mais moi, je n'en crois rien.

Sans doute le sentiment esthétique trouvera des satisfactions aussi complètes, plus complètes peut-être à admirer la Loire qu'à admirer l'Escaut, à errer parmi les paysages vaporeux de la Toscane qu'à parcourir les collines du Brabant wallon. Mais l'âme humaine n'est point faite comme la lentille d'un objectif de photographe. Il y a en elle quelque chose qui ne se découvre pas à tous les critiques d'art, mais que le psychologue attentif connaît bien, et ce quelque chose-là ne meurt pas...

Je l'attends cet esthète accompli, je l'attends aussi cet ouvrier présumé dont il se dit l'interprète, — lorsque, exclu depuis longtemps de toute communion avec le sol natal, non par l'exil, cette chose impie, — mais par la simple fantaisie du voyage, — le hasard d'un profil surpris, d'une image aperçue, peut-être d'une ressemblance dans les lignes d'un paysage, qui sait : une *Brabançonne* — oui la *Brabançonne*, — entonnée par une fanfare étrangère, ou le pavillon national soudain entrevu, évoqueront brusquement pour lui la terre dont il emporte l'inconsciente nostalgie.

Et si ces simples évocations nées de ces visions non moins simples ne font pas briller son regard d'une lueur plus claire et n'augmentent pas d'une pulsation le mouvement de son cœur, alors seulement je reconnaîtrai que pour lui l'idée de Patrie se meurt ... et je le plaindrai.

* * *

Parce que, en dépit du socialisme, le sentiment de fierté nationale, qui est le vrai patriotisme, se précise et se fortifie en Belgique et qu'il donne dès aujourd'hui à notre pays, cette énergie et cette confiance en lui-même sans lesquelles un peuple est réduit à végéter ;

Parce que, à ce besoin d'expansion qui nous oppresse, correspondent déjà, les uns en plein déve-

loppement, les autres encore embryonnaires, les organes et les instruments qui nous permettront d'y répondre;

Parce qu'il se trouve chez nous une grande majorité d'hommes qui entendent poursuivre, dans l'ordre intérieur et par l'effort commun des classes, un développement économique dont tous doivent tirer le profit,

Je crois à l'essor de cette politique d'Expansion et je compte sur elle pour grandir nos destinées.

HENRY CARTON DE WIART.

Bruxelles, 22 avril 1906.

L'HOMME

Aux malchanceux de mon pays.

Il y avait, au pays de misère, un chemineau qu'on appelait « *Sans rié* », parce qu'il n'avait ni sou, ni foyer, ni famille...

Il avait, sur des épaules en boule, une tête de pierre casquée de cheveux blancs. Ses yeux rieurs étaient pleins de tendresse. Il était doux, comme le pain des riches. Comme il aimait la solitude, on le croyait misanthrope, et parce qu'il avait le goût profond du soliloque, les gens disaient qu'il était fou...

Pourtant ce vagabond, plus misérable que la terre où il perpétuait ses errances depuis des ans et des ans, était un être bon qui dépensait sans compter sa fraternité généreuse. Pour ce gueux, secourir les autres était un devoir. Dans sa conscience fruste, fleurissait ce rêve de faire de la vie, comme l'arbre, le soleil, l'eau qui court, l'espace, toutes les choses qu'il aimait. Il comprenait si bien la nature qu'il croyait à l'action des moindres choses et qu'il donnait à sa vie un but de charité, un de ces mille éléments qui forment les existences, comme la beauté des jours, le rythme des saisons et la splendeur des astres.

Il vivait comme une bête, soumis aux vicissitudes des destins de malchance, sans se plaindre. La terre

était pour lui la bonne mère de réconfort et de paix. Il aimait le ciel, le vent, le soleil, les verdures. Il riait aux saisons nouvelles. Il mangeait le pain des aumônes dans les « corons » et il buvait l'eau claire des sources. Des fois, dans des maisons amies, il s'asseyait devant l'âtre, et aux mineurs qui revenaient de la houillère, il disait des choses douces et des paroles fraternelles qui les laissaient pensifs, avec des rêves de paradis sous leurs fronts moroses.

Quand le soleil faisait frémir les frondaisons, il quittait le pays des charbonnages et par les sentes de Paturages et de Warquignies, il montait au bois de Colfontaine. Là, il était heureux, dans le silence et l'oubli. Il devenait alors la bête qui sommeille sur les mousses au ronron du vent, qui s'étire à l'aube quand la lumière éveille le concert des nids. Il s'endormait heureux sous l'ombre qui tombait en fines mousselines, à travers les ramures. Il était si bien de la nature que les bêtes ne le craignaient plus...

N'ayant rien à donner aux pauvres gens, il récompensait leurs charités de conseils et d'espérances. Il était, comme tous ceux qui vivent dans la liberté de la terre, versé dans les simples. Il connaissait les herbes qui guérissent, les joncs qui sauvent les bestiaux, toutes sortes de plantes dédaignées qu'il cueillait le long des routes ou dans les bois.

Quand venaient les grèves, il encourageait les mineurs et réconfortait les peureux. Ses paroles d'espoir allaient au cœur des pauvres. Il parlait d'un avenir de bonheur et de justice, et malgré de longs passés de peines, sa confiance faisait fleurir un rêve, mirage d'un paradis offert aux misérables, même en l'âme des gueux déçus.

Il était heureux de se savoir utile, de donner de la bonté, d'exalter la vie...

Il mourut dans la douceur d'un crépuscule, dans cette joie de la nature qui avait été la virilité de son existence. C'était à l'orée des bois de Colfontaine. Sentant venir la fin, il s'était assis sur un talus, devant la plaine où les houillères, les corons, les terris et les villages s'effaçaient dans la mélancolie du soir. Des passants s'étaient arrêtés, des charbonniers qui revenaient de « fosse », des ménagères, des enfants. On voulut le porter dans une maison voisine. Un mineur lui offrit le café de son bidon, la dernière tartine de sa « malette ». Sans rié refusa tout.

C'est que le chemineau voulait jouir, une dernière fois, sans contrainte, la beauté de toutes les choses qu'il avait aimées.

C'était l'heure indécise qui précède la torpeur nocturne. Les yeux du vagabond erraient sur le pays noir Ils voyaient les hameaux, les charbonnages, les hauts fûts des cheminées, les masses violettes des terris s'effacer petit à petit dans la marée montante des brumes. Des lampes s'allumaient aux croisées des corons. Les lunes pâles des fanaux électriques brillaient aux « dammages » des « fosses ». Des feux rouges braséaient au sommet des pontons. L'ombre se frottait à la terre, comme une main amie endort la peine...

Du silence tombait avec le soir, sur la vie laborieuse du pays de souffrance.

Belles et apaisantes choses, chère contrée natale où s'exalte l'âme fraternelle, où les yeux émerveillés jouissent de l'âpre beauté de la peine!

A contempler une dernière fois ce monde, le vagabond était heureux encore. La joie rayonnait sur son visage et ses yeux semblaient refléter le rêve qui avait exalté sa vie obscure. Au seuil de l'éternité, l'espoir entrait en lui, comme pour continuer, dans la fécondité de la terre, le songe doré de sa race.

La vie s'en allait, avec les dernières lumières du ciel. Mais un fredon passait encore aux lèvres ouvertes :

— Je vois des temps meilleurs... la paix pour tous... du bonheur pour ceux qui ont souffert. .

Et ce fut tout.

Une femme se baissa pour fermer les paupières et dit :

— C'était un fou, mais un brave.

Un ouvrier répondit :

— Non, c'était un sage...

MARIUS RENARD.

LE NAVIRE-ÉCOLE BELGE

Une relation complète du voyage accompli par le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* n'a pas encore, que je sache, été faite dans la presse ; bien que cette « odyssée nationale » n'abonde pas en incidents caractéristiques, il m'apparaît pourtant juste d'en confier le récit à cette Revue, propagandiste née de notre expansion dans tous les domaines ; je voudrais surtout, de cette première tentative maritime, faire impartialement la critique qui s'impose, dégager des conclusions pratiques et tirer quelques enseignements utiles pour l'avenir.

J'ai eu la bonne fortune, depuis le retour de nos compatriotes, d'entendre parler longuement sur ce sujet plusieurs professeurs du navire, et de lire le journal de voyage d'un des pilotins, journal intéressant, tenu régulièrement, et rédigé, avec une sincérité digne d'éloges, sous l'inspiration d'une incontestable vocation maritime. C'est dire que, si je dois blâmer parfois, je n'écrirai rien que je ne puisse prouver par des témoignages irrécusables.

Le voyage du navire-école a eu surtout ce grand mérite d'être le premier de ce genre entrepris en Belgique. Le branle a été donné. Mais, on le sait, le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* mit une mauvaise volonté évidente à quitter les mers européennes : il se coucha, à l'heure du départ, dans les bassins de Greenock, tel un gros éléphant dans sa cage ; il fallut le redresser au prix de mille efforts, sous les huées du public et de la presse ; enfin, il se décida à partir, et, remorqué

jusqu'à Anvers, il y reçut ses passagers et son chargement.

Le samedi 12 février 1905, il quittait notre port par un temps abominable. Officiers et professeurs, réunis dans le carré, tandis que les pilotins se livraient aux effusions des adieux, écoutaient les conseils, d'ailleurs fort sages, que leur dispensaient de graves personnages officiels; puis on lâcha les amarres au milieu de l'enthousiasme, copieusement mouillé par le ciel, de la foule massée sur les promenoirs, et le *Ccmte-de-Smet-de Naeyer*, pimpant, léger, saluant de la proue, descendit l'Escaut, à la remorque, jusqu'au Doel, où, le jour baissant, il jeta l'ancre pour la nuit. Le lendemain, à l'aube, il reprit allègrement sa route, et, le lundi soir, il entrait dans la mer et apercevait bientôt les feux de la côte anglaise. Mais, la brise étant défavorable, il fallut stopper; puis le vent devint maniable, et, poussé cette fois par une jolie brise, on descendit en six jours jusqu'aux îles Madère. Le navire, depuis Anvers, avait filé environ 15 nœuds : maximum de marche qu'il atteignit durant tout le voyage. On passa devant Porto-Santo, île d'avant-garde du groupe, où les riches Madériens vont en villégiature; puis on gagna Madère, dont la capitale, Funchal, où l'on jeta l'ancre, abritait sous son ciel enchanteur de nombreux touristes anglais et allemands, et même... quelques Belges. Un croiseur anglais, affourché dans la rade, salua de 21 coups de canon l'arrivée des nôtres, qui furent gracieusement reçus chez un compatriote, M. Van Beneden, et chez notre consul, M. de Bianchi, où ils festoyèrent en compagnie du gouverneur, du commandant de la garnison, du consul d'Italie et d'autres notables; on toasta chaleureusement à la Belgique, au Portugal, à leurs souverains, au navire-école; les pilotins visitèrent un curieux musée. dont le directeur, ancien aumônier de Marie-Henriette, ne put retenir ses larmes en évoquant le souvenir de notre défunte reine. Bref, le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* joua à Madère un rôle très représentatif et fut pour la Belgique une sorte de réclame vivante des plus efficaces. Après plusieurs jours passés en réceptions et en fêtes inou-

bliables, il leva l'ancre et une brise favorable le conduisit jusqu'à l'équateur, où les cadets, plus ou moins aguerris déjà, subirent stoïquement et joyeusement l'épreuve du baptême traditionnel.

Mais, dès le départ de Madère, il s'agit, pour tous, de devenir sérieux, et la vie du bord entra dans sa période normale et réglementaire. Voici quel était l'horaire journalier de nos cadets de marine : lever à 5 1/2 heures ; puis travail de propreté du navire jusqu'à 8 heures ; parade de pavillon et déjeûner ; de 9 heures à 1 heure, les cours, suivis du dîner et d'un repos ; le travail reprenait, à 2 1/2 heures, sur le pont, où les pilotins étaient astreints à divers travaux, tels que le « piquage de la rouille » et le « briquage du pont » ; à 5 heures, parade de pavillon ; étude jusqu'à 7 heures, puis souper et repos. Pour la nuit, les cadets étaient répartis en quatre « quarts », chaque équipe disposant de 6 heures de sommeil.

J'ai cité la parade de pavillon. Pour cette cérémonie, usitée spécialement sur les navires d'Etat, les matelots se rangeaient à droite, les élèves à gauche, les officiers au pied du mât d'artimon, le commandant et les professeurs derrière eux ; un coup de sifflet, puis, tous saluant, face à l'arrière, on hissait, le matin, on rentrait, le soir, les couleurs nationales : minute de réelle et vive émotion qui évoquait le souvenir de la patrie, des êtres chers qu'on y avait laissés, et qui surtout, disait celui à qui j'emprunte cette description, « nous rappelait ce que le pays attendait de nous : l'accomplissement de tout notre devoir ! »

Cette vie régulière et monotone se poursuivit jusqu'à hauteur de Rio-de-Janeiro. Là, soudain, la brise s'affaiblit en des calmes désespérants qui, néanmoins, n'empêchèrent pas le voilier de descendre jusqu'au 40e degré de latitude S. En ces parages, sur un îlot voisin de la côte patagonne, s'élève un phare solitaire où l'on stoppa pour vérifier les chronomètres : opération importante, on le sait, car d'une erreur de l'instrument peut résulter une dangereuse incertitude sur la situation du navire. Or, à l'examen, ils furent trouvés en excellent état, et l'on piqua au S., entre la Terre-de-Feu et les Falkland, passage difficile, où

les vents soufflent presque toujours vers l'E., dans la direction opposée à la côte, de sorte que les navires sont astreints à un long détour pour doubler le cap Horn. De plus, on doit éviter, près de là, les écueils perfides des îles Diego Ramirez : aussi le commandant Fourcault surveilla-t-il constamment lui-même la marche du voilier. Enfin, on tourna le fameux cap, avec l'espoir d'avoir « un bon passage ». Mais, crac! la brise tombe, il faut virer, et la manœuvre fait dériver le bâtiment au S. jusqu'au 61[e] parallèle; puis on vire derechef, et l'on remonte enfin vers le N., le long de la côte occidentale du continent. Le navire-école essuya là son premier gros temps, vers 45° de latitude : une jolie tempête qui ne s'apaisa qu'après 20 heures ! Le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* s'y comporta admirablement : « C'est réellement un bon navire », écrit mon pilotin; « tous les bruits qu'on a fait courir sur son compte sont faux; c'est un des meilleurs « trois-mâts » du globe, au dire de nos officiers ». Mais, bientôt, l'on n'eut plus de vent du tout, et l'on vogua lentement, lentement, vers Valparaiso. Le 15 mai, on était devant la rade; un remorqueur vint prendre notre navire, qui jeta l'ancre dans le port après soixante-dix-sept jours de traversée. Avec quelle fébrile impatience était attendue l'heure de descendre à terre ! Hélas ! la variole sévissait dans la ville, il fallut ronger son frein, et ce fut, à bord, une vaccination générale et obligatoire. Le lendemain, un furieux vent local vint à souffler, ajournant encore l'excursion désirée !

Ici se place l'épisode le plus émouvant du voyage: le sauvetage opéré par nos marins en rade de Valparaiso. Tandis que le vent faisait rage, soulevant les vagues à des hauteurs énormes, l'équipage belge aperçut soudain, à quelques encâblures, une barque chilienne qui chavirait. Le capitaine Cornélie obtint sans peine de mettre à la mer un canot qui fut rapidement, — mais au prix de quels dangers sur cette mer démontée ! — dégagé de ses palans, et voilà nos braves partis, sous les yeux à la fois anxieux et admiratifs de leurs compagnons restés à bord. Plusieurs avirons se brisent. N'importe! Avec ceux qui leur

restent, les vaillants « petits Belges » font diligence et s'évertuent vers les naufragés, qu'ils recueillent à grand'peine et un à un, à huit cents mètres du bateau-école. Mais leur canot, maintenant trop lourdement chargé, va chavirer à son tour, et, faisant force de rames, ils doivent déposer les malheureux sur un bâtiment chilien sous le nez duquel, si je puis dire, ils ont accompli leur exploit sans qu'il se dérangeât lui-même pour secourir la barque en perdition ! Enfin, après de savantes et difficiles manœuvres, nos hommes parvinrent à remonter sur leur pont. On devine l'ovation qui les y accueillit ! Ils avaient prouvé que la bravoure et l'esprit de sacrifice sont restés des vertus belges !

Dès cet instant, — car, jusqu'alors, les Chiliens s'étaient montrés indifférents ou ignorants à l'égard des nôtres, — ce fut un véritable enthousiasme dans la presse et la population. Quels gaillards, ces Belges ! Concevez-vous pareille folie? Des hommes qui risquent leur peau pour sauver des inconnus !... Il n'y en eut plus que pour les Belges ; un amiral chilien vint à bord les féliciter au nom de son gouvernement, et, si, au lieu d'être une entreprise privée, le navire-école eût été un bâtiment de l'Etat, on aurait, sans nul doute, organisé des réceptions officielles en son honneur. Aussi, comme à Madère, « la seule présence du *Comte-de-Smet-de-Naeyer* fit plus pour le bon renom de la Belgique », écrivait naguère avec raison un confrère, « que cinquante années d'efforts diplomatiques ! » C'est un fait à retenir. Puis, comme le gouvernement chilien ne dispose pas de décorations pour actes de courage, ce fut une société de sauveteurs de Valparaiso qui attacha l'étoile des braves sur la poitrine de Cornélie et de ses héroïques matelots.

Encore cinq, six jours sans pouvoir descendre à terre ! Enfin l'autorisation est donnée : nos jeunes gens parcourent la ville, tout yeux et tout oreilles, et, furetant partout, ils dénichent, dans une filature. une petite colonie belge qui, dès l'abord, on le devine, fut en joyeux émoi.

Le port de Valparaiso est misérablement outillé : les navires doivent y charger et décharger au moyen

de chalands ! Le commandant avait compté pouvoir vider ses cales en un mois ; il fallut y mettre le double de temps. Notre consul, M. Georges Fabry, et son frère, qui habitent, aux approches de la ville, un ravissant cottage, accueillirent leurs compatriotes d'une façon charmante et leur rendirent le séjour de Valparaison des plus agréables. Quelques officiers, professeurs et cadets firent ensemble une excursion à Santiago, par un chemin de fer qui traverse une région pittoresque rappelant assez bien le passage des Pyrénées, de France en Espagne.

Le 20 juillet, le navire quittait Valparaiso ; quinze jours après, il était à Iquique, dont le port est presque exclusivement fréquenté par des voiliers ; c'est aussi la métropole du nitrate, exploité dans son voisinage. D'Iquique, on se dirigea sur Caleta-Buena, un trou de ville où l'on resta quatre semaines à charger du nitrate, et d'où l'on appareilla pour l'Europe le 4 septembre.

Le retour fut, hélas ! endeuillé. Le navire avait été visité par la hideuse fièvre typhoïde, et, dès le départ de Caleta, la santé du lieutenant Ingenbleek inspira de vives inquiétudes. Pendant six semaines, entre Caleta et le cap Horn, on fut contrarié par le vent : en effet, tandis que cette traversée se fait d'ordinaire en quinze jours, elle exigea le double du *Comte-de-Smet-de-Naeyer*. On passa, au large du Chili, près des îles Saint-Ambroise et Saint-Félix, où, à distance, l'on s'extasia devant cette curiosité géographique, « la cathédrale de Peterboro », immense roche basaltique qui ressemble à une colossale église. De là, on navigua hors de vue des îles Juan Fernandez, puis on doubla le cap Horn, sans encombre, entre le 13 et le 14 octobre. Ingenbleek, à cette date, semblait définitivement rétabli. Le navire, remontant au N., approchait du tropique du Capricorne lorsque le mécanicien Wallace fut atteint à son tour du typhus ; il mourut le 17 novembre, et la funèbre cérémonie de l'immersion du cadavre laissa dans l'esprit de tous un souvenir inoubliable. Le voilier continua sa route, toujours mal favorisé par la brise. Sur le tropique, il eut à subir quinze jours de vents

contraires très violents qui brisèrent plusieurs écoutes. Mais la situation s'améliora quand on fut dans la région des alizés. Malheureusement, pendant son séjour au Chili, le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* s'était fort encrassé : des couches épaisses d'algues et des milliers de mollusques, appelés « cravans », de 4 à 10 centimètres de long, qui s'accrochent — fait curieux — aux seules surfaces en fer, tandis que le cuivre les éloigne, recouvraient toute la carène sous la ligne de flottaison et retardaient sensiblement la marche. Ingenbleek avait repris ses cours en novembre, mais, bientôt, une rechute le terrassa, ses forces le trahirent, des complications survinrent qui aggravèrent son état, et il expira, sous les yeux attristés de ses compagnons, le 2 janvier, à la veille de l'entrée du navire dans la Manche. Deux jours plus tard, comme on ne pouvait mettre en panne à cause du gros temps, ce fut au milieu des mugissements du vent et de la mer, la cloche du bord sonnant le glas sans répit, que le corps du brillant officier fut confié aux flots. Nous adressons ici, nous qui avons eu le bonheur d'apprécier ses belles qualités de cœur et d'esprit, un souvenir ému à ce regretté et vaillant pionnier de l'expansion belge !...

Cependant, tant bien que mal, le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* avait, un soir, embouqué la Manche. Il soufflait dur aux approches du cap Lizard ! Et l'on n'y voyait goutte ! — « Un feu ! » crie la vigie. On savait enfin, avec certitude, où l'on se trouvait. Le vent d'ouest demeura, dès lors, fidèle au navire et l'on arriva au large de Douvres, où l'on rencontra la malle d'Ostende.

C'était le pays ! Quelle joie de pouvoir échanger quelques paroles avec les passagers de la *Princesse-Clémentine* ! Le voilier poursuivit sa route, à raison de six pauvres nœuds à l'heure, et fut bien vite dépassé par la malle. Voilà Ostende, puis Blankenberghe et Heyst ! La joie redouble. A Flessingue, le pilote de rivière apporte la correspondance ; mais la « Santé », dont le sinistre pavillon jaune est hissé, monte également à bord. L'incident de l'*Ondine* avait mis en méfiance les médecins de la station sanitaire

du Doel, et ce ne fut qu'après un minutieux examen qu'ils délivrèrent la patente nette aux voyageurs. Tandis que ceux-ci se laissaient interviewer, au moyen de porte-voix, par des journalistes montés sur un vapeur voisin, M. Schwenn, administrateur de notre école flottante, arriva avec des provisions de bouche qui, on s'en doute, furent reçues avec enthousiasme et rapidement englouties. Enfin, le *Comte-de-Smet-de-Naeyer* entra triomphalement à Anvers, le 11 janvier 1906, en avance de trente minutes, cette fois, sur l'heure protocolaire !

Tel fut ce premier voyage du navire-école, organisé un peu hâtivement, peut-être, dans des conditions plutôt défavorables, les promoteurs de l'œuvre se voyant l'objet de critiques parfois saugrenues et de ce dénigrement systématique qu'on a justement appelé « l'esprit belge ». Néanmoins, on peut se réjouir, d'une joie patriotique, de cette première expérience ; les résultats ont été fructueux et ont répondu assez bien à l'attente de ceux qui, dès la première heure, soutinrent l'œuvre de leur influence, de leur plume ou de leurs deniers. Tout d'abord, pour nos cadets, il est certain — j'en ai eu la preuve — que leur excursion d'un an a vivement éveillé en eux l'esprit d'observation, si précieux dans la vie ; tous sont devenus, après quelques semaines de mer, avisés et débrouillards, et ont acquis une endurance qu'on est peu habitué à trouver chez des jeunes gens élevés, le plus souvent, dans le giron bien chaud des mamans. Celles-ci avaient confié, au digne commandant Fourcault, des enfants ; il leur a rendu des hommes, et des hommes solidement trempés. Il faut lire, dans le journal du pilotin que j'ai pu consulter, ces réflexions primesautières témoignant, malgré les désillusions et les fatigues, d'une bonne humeur inaltérable et communicative ! — « Nous jouons à la fois », écrit notre cadet, « portefaix, peintre, vitrier, coiffeur et cuisinier. Battu, le maître Jacques de Molière ! » Puis, au retour, quand les vivres s'épuisent, ce sont des échanges amusants, entre cadets, de conserves contre des cigares, de cognac pour du pâté de foie, de pain contre du sucre ! Une autre fois, comme la

consommation de charbon est jugée excessive au dortoir, on use d'un remède radical : l'enlèvement du poële ! Et les cadets, qui doivent souvent trimer sur le pont, sous les ondées, font subir à leurs vêtements une torsion vigoureuse, puis les endossent de nouveau : « La chaleur du corps et le vent finissaient bien par les sécher ! » Et à Valparaiso, si l'on est éreinté par le travail du déchargement, ou bien si, aux mauvais jours, il faut faire maigre chère, « on se console en relisant la correspondance de la famille ». Le moral de ces jeunes gens accoutumés aux douceurs du foyer fut excellent toujours; aucun ne fut sérieusement malade; tous s'aguerrirent bien vite et la plupart sont devenus de vrais marins. Tous encore, dès le départ, montrèrent la plus louable docilité et se plièrent, sans rechigner, à la discipline rigoureuse et nécessaire du bord; ils s'habituèrent rapidement aussi aux exercices et aux manœuvres; après huit jours de mer, quand ils grimpaient aux mâts, on aurait dit des singes ! Par les plus gros temps, on fut souvent obligé, l'équipage étant insuffisant, de les y faire monter; ils avaient l'onglée, leurs pauvres doigts étaient ankylosés, mais ils tenaient bon, sans vertige ni lassitude ! Au plus fort d'une tempête, le jeune Nothomb, fils d'un de nos plus distingués magistrats, resta six heures dans les agrès, à cinquante-deux mètres de hauteur ! En voilà du nerf et des poignets ! Ah ! les vaillants petits cadets !

Incontestablement donc, nos pilotins ont rapporté, de ce voyage, des acquisitions intellectuelles, morales et physiques précieuses qu'ils n'eussent certes pas faites sur le plancher des vaches : bagage scientifique sérieux, sang-froid et endurance, coup d'œil que donne la pratique de la navigation, et bien d'autres qualités encore qui font le vrai marin. « Nous n'avons pas de marins ! » clame souvent la presse quotidienne toujours prête à disserter *de omni re scibili*. « Nos diplômés n'ont ni la science ni la discipline voulues ! » — A supposer qu'ils disent vrai, ceux qui se contentent ainsi de ressasser les cancans intéressés de l'étranger sans avoir vu à l'œuvre nos braves officiers ou matelots des malles, de la *Red Star*, des bateaux du Congo ou

de notre petite marine marchande, eh bien! nous en aurons, désormais, des marins, je vous l'assure, et de vaillants, et d'instruits, qui feront honneur au pays!

Quant aux avantages retirés de cette croisière par la Belgique, ils ne sont pas moins tangibles. Trop rares, hélas! sont les navires qui fréquentent, sous pavillon belge, les ports de l'étranger, où l'on nous connaît à peine! Et je me souviens de la déconvenue, de la honte même, d'un de nos jeunes lieutenants de marine qui, débarquant à Singapore, il y a quelques années, et s'informant de la résidence du consul belge, se vit répondre, par maint passant, que notre agent y était inconnu! Or, c'est certain, le navire-école s'est conquis, et par ricochet, il a fait à son pays d'origine un enviable et précieux renom dans les ports qu'il a visités. « C'est là une preuve ajoutée à tant d'autres, dirons-nous avec notre ami Adrien de Gerlache, de l'utilité qu'il y aurait, pour la Belgique, à posséder une flottille de bâtiments dont la mission serait de la faire mieux connaître, d'aller montrer son pavillon dans les pays lointains. » La croisière de nos cadets a donc appris à bien des gens d'outre-mer, qui l'ignoraient encore, de quoi sont capables les Belges, leur valeur morale et physique, leur esprit de sacrifice, la richesse et les ressources de leur pays, leur situation prépondérante dans le domaine commercial et industriel. N'est-ce donc rien que tout cela ?

C'est beaucoup, et ce n'est pas assez. La perfection n'est certes pas de ce monde; cependant, il nous faut bien adresser quelques reproches sérieux à l'organisation de notre école flottante. Nous les exposerons sans parti pris; mais il faut que tous, promoteurs, parents et public, sachent où le bât blesse, pour pouvoir porter facilement remède à la plaie.

Et d'abord, on doit bien avouer que ce premier voyage fut plutôt une entreprise financière qu'autre chose. On l'a dit et prouvé. Nous le répétons ici, mais pour ajouter seulement qu'il serait dangereux de persévérer dans cette erreur. Le navire-école sera une vraie école de marine, ou bien le public se désintéressera vite de l'œuvre : conséquence fâcheuse, car

c'est précisément sur le public belge qu'il faut agir; ce sont ses idées qu'il faut modifier, ses préjugés et ses méfiances qu'il faut abattre si l'on veut aboutir à la création d'une marine marchande nationale. Désormais aussi, il importe que l'armement donne tous ses soins aux installations et à l'approvisionnement. Pour les premières, c'est déjà fait, dit-on : l'ameublement des dortoirs et de la salle d'études, qui laissait tant à désirer, sera heureusement transformé. Mais le régime des approvisionnements sera-t-il amélioré ? Sans accuser personne d'incurie, on peut affirmer qu'il y a eu bien des mécomptes. Ne serait-ce pas, encore une fois, qu'on s'est adressé à des « ronds-de-cuir » sans connaissances pratiques pour rédiger la liste des menus et des provisions à embarquer, au lieu de confier ce soin à un officier de marine compétent? Qu'on en juge! Vers la mi-septembre, au départ de Caleta-Buena, il n'y avait plus de pommes de terre à bord! Deux fois par semaine, les élèves ne recevaient que des pommes de terre en conserves, dont le stock fut bientôt épuisé lui-même. A la fin d'octobre, l'orge manquait; plus de sardines, presque plus de sucre, ni de thé, ni de cacao, plus de « Plata »; le biscuit était moisi et les carbonades en conserves touchaient à leur fin! A la Toussaint, on servit aux cadets, pour tout régal, un potage, un morceau de viande salée, une compote et un gobelet d'eau! Maigre repas de fête! Sans nul doute, de futurs marins ne peuvent exiger qu'on les dorlote, ils doivent savoir, à l'occasion, se serrer le ventre; mais encore le problème de l'alimentation joue-t-il un rôle trop sérieux dans la vie rude de l'homme de mer pour qu'on néglige de le solutionner raisonnablement. Dans le même ordre d'idées, il est avéré encore qu'on a embarqué trop peu d'hommes d'équipage. Aussi a-t-il fallu obliger souvent les cadets à aider à la manœuvre : de là, chômage préjudiciable des cours. A Valparaiso, les pilotins ont dû, comme des portefaix, embarquer toutes sortes de marchandises, sans en être mieux nourris; douze heures durant, ils ont porté des sacs lourds, des tonneaux de ciment, des briquettes, des plaques de tôle; le soir, ils couraient à

leurs couchettes, littéralement abrutis de fatigue! A Iquique de même, et l'un de ces jeunes gens m'avouait : « Je puis me vanter de savoir maintenant ce que c'est que trimer! » — « Tant mieux! » lui répliquai-je; mais, *in petto*, je songeais que nos enfants n'ont pas été embarqués sur un *navire-école* pour se voir astreints à des besognes de nègre, sans profit pour leur futur métier!

Une amélioration notable aussi, et qu'on adoptera, dit-on, serait l'installation, à bord, d'un petit canot à vapeur ou à essence, pour rendre plus aisées et plus fréquentes, aux escales, les descentes à terre; elle contribuera à donner aux cadets une connaissance plus approfondie des pays où l'on touchera, en facilitant les excursions et les observations à l'intérieur des terres.

Ce qu'il faudra également réformer, c'est le règlement des admissions. Trois pilotins ont déserté au Chili. On a exploité ce fait; on en a conclu que la discipline manquait à bord et que les élèves ne s'y plaisaient pas. Que des pilotins sans vocation réelle se soient apitoyés sur leur nouvelle existence, on le comprend. Mais la conclusion est fausse : si trois cadets ont déserté, c'est qu'ils se sont embarqués à 20 et 22 ans, c'est-à-dire trop tard. On ne s'habitue plus, à cet âge, aux fatigues et aux dangers de la mer; il faut être jeune pour en supporter allègrement les rigueurs sans rechigner. Le Conseil d'administration du navire ferait œuvre sage en fixant l'âge d'admission à 16 ou 17 ans. La limite est, en Allemagne, 17 ans; en Hollande, 16 ans. Inspirons-nous sans crainte de cet exemple d'étrangers plus expérimentés que nous dans les choses maritimes!

Enfin, on a parlé, dans ces derniers temps, de la création, en Belgique, d'un navire-exposition. C'est une idée que le commandant de Gerlache caressait déjà à son retour du pôle Sud; l'idée est devenue un projet mûri dont il a développé naguère les grandes lignes dans un périodique spécial (1). Nous souhai-

(1) *La Belgique maritime et coloniale*, n° 33, 11 février 1906, col. 182.

tons, avec notre confrère, que ce projet « devienne un jour définitif pour le plus grand bien de notre industrie, de notre commerce et de notre marine marchande ». Mais, en attendant — car, chez nous, il faut des années pour faire adopter une idée juste ou originale, — ne pourrait-on, tout de suite, se servir du navire-école pour aller « montrer, sur les marchés » lointains, les produits de notre industrie, et de nos » arts nationaux, pour préparer les voies par les- » quelles pourrait passer ensuite, dans son activité » permanente, une marine marchande battant pavil- » lon belge ? » Je laisse à de plus compétents que moi le soin d'examiner la question; mais il me paraît, à première vue, qu'il n'y aurait guère de difficultés à apposer, en certains endroits, appropriés, du navire-école, des tableaux, affiches illustrées, plans, projets, photographies; à garnir la salle d'études, par exemple, d'armoires vitrées fort simples, où l'on exposerait, en réduction notable, des fabricats de nos usines, des machines, maquettes de travaux d'art et d'édifices publics, spécimens de nos arts décoratifs et de nos industries de luxe; et enfin, à embarquer, avec nos cadets, deux ou trois licenciés en sciences commerciales, bien choisis, connaissant plusieurs langues étrangères, et subsidiés par les exposants ; ils auraient pour mission, aux escales, non seulement de montrer et de faire valoir aux visiteurs, alléchés de l'une ou l'autre façon, les objets exposés, de vendre sur échantillons, de provoquer et de recevoir des commandes, sur lesquelles l'Administration du bateau-école prélèverait une commission; mais encore, et surtout, de faire, d'après les données de nos agents diplomatiques, de minutieuses enquêtes commerciales dont profiteraient largement notre négoce, notre industrie et même nos artistes. L'exécution de ce projet modeste ne ferait pas tort à celui du commandant de Gerlache; elle en serait l'amorce, et contribuerait peut-être à le rendre plus tôt réalisable. En offrant ici, aux méditations des promoteurs du navire-école, cette idée, qui a déjà hanté certains esprits dans la presse et au Conseil supérieur de l'industrie et du travail, nous n'avons d'autre but que de chercher à

augmenter la réputation de notre pays à l'étranger, et à réaliser le plus vite possible ce rêve bienfaisant que notre Roi caressa toute sa vie : « Faire de la Belgique une plus grande Belgique! »

HENRI LEJEUNE.

P. S. — Cet article était sous presse lorsque les journaux ont annoncé que de notables améliorations avaient été apportées à l'organisation du navire-école. Lorsque celui-ci prit la mer, à destination de Capetown et de Port-Natal, le mercredi 11 avril, l'éclairage électrique avait été installé à bord ; on avait agrandi le dortoir, qui devait servir aussi de réfectoire et de salle d'études, et l'on y avait suspendu des hamacs, plus confortables que les couchettes; le programme des cours, en dehors des branches exclusivement maritimes, s'orientait particulièrement vers l'expansion mondiale : on était décidé à former, outre des marins, de vrais pionniers du commerce; enfin, pour donner toute satisfaction aux élèves et aux parents quant à la nourriture, il avait été créé une « commission des provisions », composée du commandant Fourcault, du docteur du bord et d'un cadet de la première promotion, choisi par ses condisciples.

Hélas! Peu de jours s'écoulèrent avant que nous parvint la nouvelle de la catastrophe qui, mettant en deuil tant de familles belges, devait, en donnant tragiquement raison aux craintes souvent formulées à l'égard de la sécurité du bateau-école, atteindre de façon si cruelle la patriotique et bienfaisante entreprise.

LA RÉDACTION.

LES SOUVENIRS

LE POÈTE.

Qui êtes-vous, vous qui malgré le vent hurlant
Et malgré les frimas, et malgré la rafale, [*glant*
Vers ma pauvre âme morte et vers mon cœur san-
Montez ce soir d'hiver par la route en spirale?

Dites, qui êtes-vous, ô fantômes troublants,
Vous qui passez sereins dans l'ampleur de vos robes,
O graves pèlerins dont les vêtements blancs
Sur la funèbre nuit jettent des lueurs d'aubes?

LES SOUVENIRS.

Vers ta demeure haute et vers ton cœur sanglant
Nous sommes ceux qui vont, les soirs, les soirs sans
[*lune,*
Ceux qui vont cheminant vers ton seuil à pas lents
Et dont l'ombre surgit sur ta porte, à la brune.

Nous sommes ceux qui vont s'arrêter sur ton seuil
Lorsque sur le pavé sonne la lourde pluie.
Lorsque les vents hagards arrachent nos linceuls
Sur ton seuil longuement notre bâton s'appuie.

Et nous levons les yeux doucement vers les tiens;
Notre regard se mouille et nos lèvres remuent,
Et nous te rappelons tous les rêves anciens
Que tu rêvas aux jours de ta jeunesse émue.

Nous sommes ceux qui vont vers toi lorsque tu dors,
Tendant leurs bras tremblants et leurs mains dé-
[charnées.
Vers ton lit brûlant où t'agitent les remords
Nous penchons tristement nos têtes inclinées.

Et nous nous approchons ensemble pour te voir,
Et doucement, ainsi qu'une mère attentive
Quand son petit enfant s'éveille dans le soir,
Nous te berçons au chant d'une ronde naïve.

Nous restons près de toi, assis jusqu'au matin,
Caressant ton front lourd et tes joues brûlantes,
Et nous prenons souvent ta main dans notre main
Pour l'embrasser longtemps de nos lèvres trem-
[blantes.

Quand tu cours éperdu par les mauvais chemins,
Nous sommes ceux qui vont se hâtant sur tes traces,
Et nous nous efforçons, et nous tendons les mains.
Nous t'approchons enfin malgré nos jambes lasses.

Poussant de temps en temps de petits cris plaintifs,
Derrière toi nous cheminons pendant des heures.
Nous allons te suivant suppliants et craintifs
Pas à pas jusqu'au seuil de ta haute demeure.

Sur ton épaule alors nous posons notre main ;
Et voyant le regard que notre œil doux projette,
Et nos deux bras tendus pour le grand geste humain,
Sur notre cœur de père en pleurant tu te jettes !

LE POÈTE.

Oh ! je vous reconnais, fantômes qui passez !
Vous qui venez vers moi ce soir, ce soir d'automne,
Traçant sur l'horizon vos gestes harrassés,
Vous dont le pas hésite et dont la main tâtonne !

Très souvent sur mon seuil je vous ai vu entrer
Plongeant vos longs regards dans ma pauvre âme [morte ;
Parfois en souriant vous m'avez fait pleurer,
Et toujours j'ai baisé vos traces sur la porte.

Et ce soir quand vers moi je vous ai vus venir,
De loin reconnaissant vos ombres familières,
Je me suis avancé soudain pour vous bénir :
Car vous êtes les Souvenirs : les Regrets sont vos frères.

ERNEST DE LAMINNE.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE XII.

Rien ne fut plus étrange que l'attitude réciproque de Delphine et de Henriette pendant les jours qui suivirent le retour de Dinant. La solitude de Mlle Fousseret rendit très fréquentes ses entrevues avec sa jeune amie. Il leur arriva de passer la journée presqu'entière ensemble, Delphine retenue par Mme Donjeux elle-même aux heures des repas.

Or, toutes deux, la fillette et son aînée, vivaient avec, en leur cœur, le perpétuel souci de leur amour. Mais celui-ci était ou jaloux ou honteux ou inquiet; car il ne s'avouait pas. L'un était fait de regret et de souvenir déjà ; l'autre naissait dans de l'incertitude et de l'espoir. L'un s'affirmait par le rappel sans cesse répété de nombreuses émotions, de joies coupées d'amertumes, de reproches atténués de consolations, de décisions tempérées de timidités ; l'autre s'interrogeait, s'éveillait lorsque l'écho se faisait sans cesse entendre de quelques paroles câlinement dites par une voix douce et apparemment sincère pendant un après-midi d'été berceur de rêves, embaumé, tiède et tendrement conseiller d'espérance par toute la magie de son soleil, de ses fleurs, de ses papillons, de ses sources…

Oh! ces mots parfois imprudemment prononcés, ces mots sortis des lèvres d'un jeune homme avec une seule intention d'aimable galanterie et que de chastes oreilles recueillent, dont une âme ingénue se leurre et s'enivre, dont un être conserve le souvenir et qui le plongent dans une irrémédiable extase! Henriette Donjeux subit le sortilège adorable et douloureux tout ensemble de cette musique éternellement grisante des premières phrases d'amour entendues. Elle en est depuis un mois immensément heureuse; mais elle ne peut aussi parfois s'empêcher de se sentir inquiète. Car trop de silence persiste depuis l'heure inoubliée. Bien des choses ont évoqué le jeune poète au cœur fidèle de Henriette : elle est retournée souvent à Fromy; elle a refait, tel un pèlerinage de dévote, le chemin parcouru lentement, au bord de la rivière, le long des haies des vergers par-dessus lesquelles les branches s'inclinaient vers eux avec des gestes gracieux de salutations; elle a souvent interrogé son frère et quand celui-ci lui parlait du passé, des années joyeuses de sa vie estudiantine, de son amitié avec Henri Chambois, c'était toute la jeunesse allègre d'autrefois dont elle prenait sa part de gaîté; elle multipliait les rencontres avec Jeanne, certaine qu'on s'entretiendrait de l'absent, parfois une lettre était venue de Paris : cette messagère n'apportait-elle peut-être pas un mot de souvenir discret, d'adroite allusion, une promesse déguisée?... Au gré de Henriette, hélas! les billets étaient bien silencieux à son sujet. Mais la mélancolie était brève et l'espoir renaissait dans l'attente.

Henriette, un jour, après l'avoir longtemps cherché, découvrit le mignon volume de vers publié par Henri Chambois lorsqu'il étudiait encore à Liége. La plaquette avait été offerte à « son plus cher ami, Victor

Donjeux » ; la fillette réjouit ses yeux du spectacle de cette dédicace manuscrite ; elle imagina voir la main qui l'avait tracée ; ce fut un peu du jeune homme qui fut en cet instant auprès d'elle. Elle emporta la mince brochure, la cacha dans sa chambre, la relut bien souvent, dévotement admirante de ces poèmes ou trop ingénus ou exagérément exaltés. C'étaient des vers d'amour, de juvénile amour qui s'enthousiasme, se prosterne, s'irrite, implore, bénit ou menace au gré du caprice. Henriette avait su par cœur bientôt la plupart de ces rondels, de ces sonnets. Elle se les répétait, les yeux clos, murmurant les strophes de douceur ou de mélancolie, ou bien debout, ses petits poings fermés, le regard essayant d'être méchant si c'étaient des vers d'angoisse ou de rage qui sortaient de sa bouche nerveuse. Jamais elle n'avait lu d'aussi belles ni d'aussi troublantes phrases.

Il ne lui fut, du reste, pas possible de garder longtemps tout le secret de ses incessants émois. Ce fut à Delphine naturellement qu'elle confia un peu de ses pensées. Mlle Fousseret était de retour depuis quelques jours. Toutes deux, après le dîner, s'étaient assises dans le jardin, à l'ombre des vignes vierges. Le docteur travaillait dans son cabinet ; Mme Donjeux, son tricot dans les doigts inactifs, somnolait derrière la fenêtre du salon entr'ouverte sur la rue silencieuse.

— Vous avez dû lire énormément là-bas, demandait Henriette ?

— Mais non : je n'avais guère l'esprit assez calme. Puis qu'aurais-je lu ? J'étais partie en n'emportant aucun livre.

— Eh ! bien, moi, figurez-vous que je me suis plongée dans la poésie, disait en souriant, la jeune fille.

Puis, plus sérieuse soudain et visiblement convaincue :

— Ah ! c'est beau, les vers !

Delphine s'étonnait :

— Toi ? Tu as lu des vers ? Et tu trouves cela beau ? Vrai, on t'a changée.

— Non, non, continuait Henriette. Mais je ne savais pas ce que c'était, voyez-vous ; j'ignorais combien c'est émouvant, combien c'est passionnant ce langage harmonieux et que l'on devine sincère. Ecoutez, j'ai retenu beaucoup de ces poèmes. Il me semble que nous sommes pour l'auteur des confidents. Nous partageons tous ses sentiments et c'est si bien avec son cœur qu'il s'adresse à nous.

Et, d'une voix vraiment émue, la jeune fille récita tout un sonnet dans la formule d'espoir duquel elle avait aimé découvrir une certitude d'heureux présage et d'infaillible pressentiment :

> Celle que j'aimerai sera belle et très blonde ;
> En souriant, un jour, elle viendra vers moi
> Et je ne connaîtrai rien de plus cher au monde ..

Henriette mettait dans cette fin du court poème un tel accent chaleureux que Delphine ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise :

— Diable, non seulement tu les connais, mais tu les savoures, ces vers-là ! Où as-tu été chercher un pareil enthousiasme ? Et de qui est tout ce lyrisme ?

Mlle Donjeux eût bien voulu ouvrir en ce moment un peu de son cœur débordant de trop d'impressions multiples, agité par trop de sentiments souvent contradictoires. Ç'eût été si bon de se confier, de prononcer le nom qui brûlait ses lèvres ! Mais Delphine semblait presque railler. Avec l'inconscient égoïsme de ceux que l'amour possède, Delphine ne devinait

pas l'amour hésitant si près d'elle à s'avouer. Cruelle comme les gens heureux, elle ne comprenait pas qu'elle pouvait, d'un mot, d'un signe, provoquer à son tour un peu de bonheur. Et Henriette répondit à peine :

— Je ne sais pas... Un inconnu, je crois... J'ai oublié son nom.

Elle détourna volontairement la conversation de ce sujet et en voulut un peu en secret à Mlle Fousseret de n'avoir point compris la beauté de cette poésie si fervente, de n'avoir point partagé sa bienheureuse émotion. Elle avait sur elle le petit livre au papier déjà jauni par le temps, aux coins écornés ; mais elle ne le montra point à Delphine et, plus tard, revenue en sa chambre, elle l'enfouit avec quelque tristesse dans le tiroir où étaient enfermées déjà quelques-unes des puériles reliques de son cher roman : des fleurs fanées que Henri avait cueillies dans les herbes de la berge, quand ils revinrent côte à côte du *Bon Repos*, tout le long de la Chiers ; une cigarette qu'il lui avait offerte en plaisantant et qu'elle avait prise ; l'enveloppe d'une lettre qu'il avait écrite à sa sœur et qu'elle avait eu l'occasion de dérober.

Henriette ne reparla plus de ses lectures, ne récita plus de vers à Delphine. Celle-ci ne soupçonna jamais rien des intimes pensées de sa jeune amie. Mais Mme Donjeux fut plus perspicace. Les mères du reste découvrent aisément les sentiments éclos au cœur de leurs enfants. Et puis tout le monde devine avec adresse les choses qu'il espère. Or Mme Donjeux, au cours de l'excursion champêtre à Fromy, n'avait rien perdu du manège des jeunes gens. Son opinion de l'esprit et de la beauté de sa fille était suffisamment élogieuse pour qu'elle augurât favorablement de l'effet qu'ils pouvaient produire même sur un Parisien

habitué à pas mal de séductions et à des charmes peut-être plus impérieux mais non plus attirants. Au lieu d'entraver ce tête-à-tête de toute une après-midi, Mme Donjeux le favorisa. Elle tenait Henri Chambois pour un parti fort souhaitable. Un peu d'orgueil ambitieux même se mêlait à son espoir d'une liaison entre sa famille et celle du jeune poète. Celui-ci ne voyait-il pas s'ouvrir devant lui les portes d'un avenir peut-être glorieux? Les presses de Paris imprimaient son nom; les affiches des théâtres l'étalaient en vedette déjà; les journaux illustrés offraient sa physionomie élégante aux regards de leurs milliers de lecteurs; aux vitrines des libraires ses livres sollicitaient l'acheteur; ils avaient leur place sur les guéridons de tous les salons, dans les rayons de toutes les bibliothèques.

Mme Donjeux se faisait une bien idéale opinion du sort des jeunes poètes à Paris...

Aussi encouragea-t-elle l'affection naissante de sa fille et de Jeanne Chambois, espérant ainsi nouer de plus sûrs liens et ne rien laisser s'atténuer de la vivacité des impressions que le fiancé possible avait laissées derrière lui. Henriette trouvait en cela trop bien l'accomplissement de ses propres désirs pour n'y point aider de toute sa volonté. Tout le monde fut ainsi totalement heureux pendant plusieurs semaines et chacun, en songeant à soi-même et en favorisant ses propres projets, seconda ceux de son voisin.

Victor n'hésitait pas à sacrifier ses occupations ou à retarder quelque visite lointaine pour accompagner sa sœur à Villers, parce qu'il savait de quelle joie pour lui s'ornerait l'heure passée auprès de Mlle Chambois. S'il ne pouvait cependant l'y conduire, Delphine s'y offrait, empressée, parce qu'elle espérait que le docteur trouverait le moyen de venir les re-

chercher et qu'elles feraient avec lui le chemin du retour. Et comme Mme Donjeux était reconnaissante à Delphine de ce service rendu, celle-ci bénéficiait momentanément d'un peu de faveur dans l'esprit de la vieille dame toujours rebelle à la sympathie à son endroit.

Or, ce fut le même jour que, par un hasard douloureux, Delphine et Henriette connurent toutes deux la cruauté des amertumes d'amour. Delphine éprouva le tourment lancinant de la jalousie et Henriette le vertige affolant de l'oubli, de la trahison...

Il y avait bientôt deux semaines que Mlle Fousseret était revenue de Dinant avec le docteur. Bien souvent elle avait revécu en pensée les heures à la fois délicieuses et déplorables de ce long tête-à-tête. Elle avait détesté sa ridicule émotion, sa timidité stupide qui avait glacé l'élan de son ami ; elle avait maudit cent fois l'accès de larmes, la crise de nervosité insensée à la signification desquels avait trop bien pu se tromper le bon cœur affectueux du jeune homme. Elle s'inquiétait aussi d'un froissement, d'un dépit possibles chez lui.

— Il attendait une parole d'espoir, un mot d'aveu peut-être, se disait-elle souvent. Et il a cru que c'était à mon frère que je pensais lorsque j'étais seule auprès de lui; il a cru que la maladie de Louis me faisait fondre en larmes alors que j'aurais dû me jeter dans ses bras... S'il allait m'en vouloir !

Et Delphine interrogeait tous les présages; elle imaginait remarquer sans cesse des signes de ressentiment ou comprendre des allusions de reproche.

Enfin, l'annonce du retour de Louis et de sa sœur arriva. La diversion de cette arrivée, la présence du convalescent, dont il faudrait encore bien prendre soin, tout cela détournerait un peu le cours mélanco-

lique des pensées de Delphine. Elle ne s'en plaignait pas.

Il fut décidé qu'elle irait avec Henriette inviter les Chambois pour le dimanche suivant ; tout le monde se trouverait réuni afin de fêter l'heureux retour.

Victor, appelé du côté de Blagny, avait quitté Margut dans la matinée. Il devait dîner en route, prendre ensuite la malle-poste et se faire déposer dans l'après-midi à Villers, où il rejoindrait sa sœur et ses amies.

Il faisait très chaud. La route parut longue à Delphine et Henriette ; elles s'attardèrent à cueillir des myrtilles dans les bois et rirent de voir leurs lèvres bleuies par le jus des petites baies à la fraîcheur acide.

Mme Chambois les accueillit avec reproche :

— Savez-vous qu'il est près de quatre heures ! Pourquoi venir si tard ? Jeanne désespère de vous voir arriver. Et vous n'êtes pas les premières.

— Comment cela ?

— Mais M. Donjeux est déjà ici.

— Victor ? s'étonna Henriette.

— Parfaitement. Et depuis bientôt une heure. Il ne s'est pas attardé en chemin, lui. Allez les surprendre : ils sont au jardin.

Delphine et son amie cherchèrent quelque temps dans les allées, explorèrent les bosquets, découvrirent enfin Victor et Jeanne sous une charmille épaisse, assis sur un banc rustique et qui devisaient gaîment.

Sans s'expliquer la raison de ce sentiment Mlle Fousseret souffrit de voir le jeune couple ainsi isolé, joyeux. Elle éprouva de l'envie et aussi du ressentiment à l'égard de la jeune fille visiblement heureuse; elle reprocha dans le secret de son cœur à Victor, ce plaisir qu'il semblait prendre de se trouver

auprès d'une autre qu'elle-même, cette infidélité, selon elle uniquement d'apparence, mais néanmoins blessante. Et ce fut, en cette âme éprise, en cette âme surtout accessible depuis l'émotion récente, aux sensibilités les plus menues, l'éveil soudain de la jalousie douloureuse.

La blessure brusquement ouverte s'envenima encore lorsque M. Donjeux prit la parole :

— Enfin, vous voilà. Nous désespérions...

Or, le sourire de sa compagne et l'accent de sa propre voix démentaient trop visiblement cette affirmation d'impatience pour qu'il fût possible de s'y tromper.

En riant, Henriette leur dit, malicieuse :

— Vous ne vous êtes pas plaints de notre retard, avouez-le ?

Et Delphine, piquante, son dépit mal caché, ajouta :

— Si nous avions su, nous aurions pu tarder encore.

Jeanne Chambois rougit. Victor comprit la raison de cette pointe que le ton rendait plus acérée encore. Il pensa mettre un peu de douceur en ce cœur dont il devinait la souffrance et demanda :

— Voulez-vous savoir de quoi et de qui nous parlions ?

Toujours gamine, Henriette, en balançant l'index dressé devant la bouche de son frère, lui répondit :

— Inutile, cachottiers, on s'en doute !

Tandis que Delphine, bougonne, prononçait à mi-voix, tout en cassant rageusement une branche de noisetier :

— On ne vous le demande pas.

Le docteur avait entendu. Il riposta :

— Je vous le dirai cependant.

— Ah ! prononça Delphine, en se retournant vers lui, soudain intriguée par cette insistance.

— Oui, nous parlions de vous.

— De moi ?

— De vous, de Dinant, de mon voyage, de notre retour.

Il sembla à Delphine que du baume se répandait sur sa récente blessure, qu'une aurore illuminait soudain le ciel qu'elle venait d'apercevoir tout d'orage et de nuit. Loin d'elle, auprès d'une autre, c'était donc encore à elle qu'il pensait, c'était d'elle qu'il parlait, c'était de leur voyage, de leur retour ?...

— Oui, continuait Victor, je racontais à Mlle Jeanne tout ce que vous avez eu de soins, de tendresse pour votre frère ; je lui disais comment vous vous étiez décidée à revenir, et je lui faisais le récit de votre crise de larmes, dans le train, au moment d'arriver à Margut. Je vous assure que vous m'avez ému en ce moment-là et je ne l'ai pas oublié.

Les sentiments qui se pressaient dans le cœur aux abois de la pauvre fille étaient tumultueux et contradictoires. Elle en voulait à la fois à Victor d'avoir, en le confiant à Mlle Chambois, profané un secret qu'elle eût voulu pour toujours enfermé dans leurs deux seuls souvenirs et elle lui était reconnaissante de n'avoir pu détacher sa pensée de cette minute émouvante. Elle était triste qu'il ait parlé si longtemps avec Jeanne ; elle était heureuse qu'il se fût agi d'elle dans leur entretien. Elle regrettait d'être venue pour découvrir ce tête-à-tête trop intime ; elle se félicitait d'avoir rejoint Victor qu'elle n'allait plus quitter avant le soir. Tous nos bonheurs, toutes nos souffrances ne sont-ils pas faits de tels antagonismes ? Nos certitudes ne s'édifient-elles pas sur ces alternatives d'inconséquences ?

Et pourquoi d'autre part Henriette s'en alla-t-elle, l'inquiétude et la tristesse dans l'âme, de cette maison d'où Delphine sortit à nouveau immensément confiante?

Car, aussitôt après que Victor eut répété la conversation qu'il avait eue avec Mlle Chambois, ou tout au moins après qu'il eut répété ce qu'il voulut bien en dire, Delphine fit part de l'arrivée imminente de sa sœur et de son frère, du projet de réunion générale des trois familles, puis à son tour Jeanne annonça une autre nouvelle :

— Savez-vous que le volume de Henri a paru?

Henriette sentit que ses joues s'empourpraient. Elle prononça simplement :

— Ah!

Mais l'exclamation était éloquente.

— Nous l'avons reçu ce matin. C'est intitulé : *Soleils et Poussières*. C'est joli! Venez le voir.

Et la fillette, toute fière, entraîna ses amis vers la maison.

C'est sans parvenir à maîtriser un tremblement de sa main que Henriette reçut le livre. Elle s'efforça de paraître calme, indifférente en l'ouvrant successivement à trois ou quatre endroits, au gré du hasard de ses doigts nerveux; elle lut des titres et sous ceux-ci, en menus italiques, des noms ou des initiales. Ces dédicaces surtout sollicitaient sa curiosité impatiente. Elle tournait les feuillets, mais ne trouvait point la petite phrase espérée.

Sonnets, longs et courts poèmes, larges alexandrins ou vers de quelques syllabes alternaient sur le fort Van Gelder; les mosaïques bizarres des minuscules elzévirs assemblés sur les pages blanches n'intéressaient point en ce moment Mlle Donjeux et ces strophes musiciennes pouvaient célébrer avec ferveur

les détresses, les joies, les espoirs d'une âme éprise des plus merveilleux idéals, rien de ces chants n'importait. L'amertume emplissant soudain le cœur de la jeune fille, tout à l'heure si rieuse encore, venait du silence de ce livre à qui l'on demandait une preuve de souvenir, un témoignage éloquent de fidélité promise...

Henriette tourna le dernier feuillet, relut machinalement encore le titre, le nom de l'auteur étalés en lettres grasses et bistres sur le vélin d'ivoire de la couverture. Elle tendit le volume à Jeanne Chambois en lui disant :

— Oui, cela a l'air bien joli.

Puis, sans conviction, plutôt polie qu'empressée, elle ajouta :

— Tu me le prêteras quand tu l'auras lu ?

Ce fut son frère qui répondit :

— Mais j'espère bien que Henri m'aura envoyé son livre. Quand l'avez-vous reçu, Mademoiselle ?

— Ce matin même.

— Parfaitement, conclut Victor. Il sera peut-être déjà chez nous ce soir quand nous rentrerons.

Et Jeanne augmenta la tristesse inquiète de Henriette, tout en lui rendant d'autre part un peu d'espoir, lorsqu'elle lui demanda :

— Henri t'avait promis de te l'envoyer, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, convint Henriette.

Mais son cœur ne conservait plus guère de confiance.

Et après que M[lle] Chambois eut mis, en tout cas, son exemplaire des *Soleils et Poussières* à la disposition de ses amis, il ne fut plus question des poèmes ni de leur auteur, mais on fit des projets pour le prochain dimanche. Tout en croquant des gâteaux

et en buvant du thé tiède et parfumé, on examina tour à tour les possibilités de distractions susceptibles d'amuser Louis Fousseret sans trop le fatiguer. Chacun donna son avis, ce qui bien entendu permit malaisément de se mettre d'accord. Henriette seule demeurait silencieuse.

— Qu'as-tu ? lui demanda à deux reprises Jeanne Chambois.

— Moi ? Mais rien, je t'assure.

Et Mlle Fousseret, un peu après, revint à la charge :

— Tu es si pâle, Henriette ? Et tu ne dis rien ?

— J'ai eu fort chaud en venant...

— Nous prendrons la voiture pour rentrer à Margut ? proposa Victor.

— Non, j'ai besoin d'air au contraire, affirma sa sœur. Marcher me fera du bien. Le soleil a disparu. Il fera bon dans le bois.

La visite ne se prolongea plus. Ils revinrent à pied. Le docteur évita de parler de Mlle Chambois, ce qui mit du calme et de la reconnaissance au cœur de Delphine. Celle-ci fit plusieurs allusions au voyage de Dinant... Henriette ne prononça pas vingt paroles.

A peine furent-ils chez eux, la jeune fille s'informa du courrier. Le livre n'était pas encore là.

Le lendemain non plus, ni le jour suivant le facteur ne déposa point les *Soleils et Poussières* chez Donjeux. Les derniers espoirs de Henriette moururent après avoir longtemps lutté : telle la flamme vacille avant de s'éteindre quand l'huile se tarit dans la lampe.

Lorsqu'elle n'avait, en effet, point découvert le poème et la dédicace promis, elle avait inventé des prétextes. Somme toute, Henri Chambois était rentré

à Paris alors que le volume était tout imprimé déjà; peut-être était-il trop tard pour ajouter une pièce et le souvenir de la promenade, le témoignage de fidélité aux engagements attendris seraient bientôt formulés ailleurs, dans un autre recueil, dans quelque poème que publierait une revue, un journal? L'amour cherche toujours à se leurrer; il veut que l'évidence elle-même soit mensonge. Or, Henriette était bien près d'aimer l'inconstant poète!

Les *Soleils et Poussières* ne vinrent pas.

Henriette lut cependant ces vers et elle souffrit de découvrir au-dessus de ces chants aux câlines musiques, aux significations sentimentales ou passionnées tour à tour, d'autres noms de femmes que le sien.

Si la jeune fille s'attrista de ce mensonge et de cet oubli, si même, le soir, rêvant à la fenêtre ouverte de sa chambre, elle se surprit des larmes au bout des cils, alors qu'elle regardait la route s'en allant vers Fromy, vers la guinguette du *Bon Repos*, — Mme Donjeux, elle, s'étonna, mit la disparition du volume peut-être sur le compte des négligences si fréquentes d'une poste vraiment mal organisée..., — tandis que, carrément, Victor se froissa, édifié une fois de plus, dit-il, sur la fidélité des amitiés d'enfance...

CHAPITRE XIII.

Le samedi, Cécile et Louis arrivèrent. On était à la veille de l'annuelle kermesse de Margut. Tous les enfants éloignés du pays y revenaient à cette occasion. Pendant une semaine, une fièvre de préparatifs, de

projets, de soins et d'emplettes énervait toutes les activités, excitait tous les esprits.

Jeanne Chambois, qui devait venir passer le jour de fête chez ses amis, avait écrit à son frère. C'était une promesse faite par lui qu'elle lui rappelait : tout le monde quittait Paris en ce moment; quelle plus belle occasion pouvait s'offrir de faire comme les autres ? Mais Henri n'avait pas attendu ce conseil et cette invitation pour gagner la campagne et la distraction, sinon le repos. Il répondit de Dieppe à sa sœur que tous les engagements qu'il devait tenir ne lui permettraient point de venir dans les Ardennes un seul jour de tout l'été. Sa jeune gloire naissante et surtout adroitement cultivée lui créait en foule des obligations et des nécessités de relations... Jeanne montra cette lettre plutôt vaniteuse à Henriette Donjeux; sa cruauté inconsciente acheva de tuer le peu de doute et d'espoir encore tenace au fond du cœur de la jeune fille désormais totalement désabusée.

La présence de Louis Fousseret devait au surplus compenser la défection du poète ambitieux. Delphine et Mlle Donjeux furent à la gare lorsqu'il débarqua. Il ne portait plus guère de traces de sa longue maladie. Son teint, d'ordinaire très rose, avait conservé quelque pâleur; les cheveux blonds, très longs parce qu'on avait craint la surprise du froid des traîtres fins de jour ou la brûlure du soleil trop ardent frappant la nuque, moutonnaient en ondes épaisses sous le chapeau de paille; les yeux bleus étaient brillants et mobiles, enfoncés dans les orbites que la maigreur des joues semblait creuser plus profondément; la stature, haute à l'ordinaire, le buste large, la taille fine se voûtaient, se tassaient sous la lassitude de cette première fatigue d'un long voyage; mais les gestes étaient demeurés souples et vifs

et le sourire qui retroussait les deux boucles de la moustache et découvrait les dents nettes et fortes prouvait le retour à la joie et à la santé.

Cécile s'obstinait à offrir son bras; Louis gaillardement refusait cette aide inutile.

Quand Delphine présenta le jeune homme à son amie :

— Je vous connais depuis longtemps, dit celle-ci.

— Vous me connaissez, s'étonna-t-il ?

— Vos sœurs m'ont si souvent parlé de vous !

— Ah! je comprends. Mais prenez garde en ce cas à la désillusion.

Ils se séparèrent tout de suite. Mais le lendemain les demoiselles Fousseret réunirent leurs amis en un dîner destiné à fêter le retour de l'absent.

Dès le matin la pluie s'était mise à tomber : la kermesse était manquée. La procession ne put sortir ; les jeux de boules furent désertés ; les chevaux de bois tournèrent à vide. Le soir seulement, dans les grandes salles des cabarets, les bals furent animés et l'entrain s'alluma autour des tables chargées de chopines de petit vin rose.

Delphine et ses hôtes, le dîner fini, ne purent accomplir la promenade projetée sur la place où les toiles peintes dégouttaient, lugubres, sous l'averse incessante. Tour à tour Henriette et Jeanne se mirent au piano. Delphine elle-même se fit applaudir par des mains très indulgentes.

Le répertoire musical épuisé, les jeux innocents eurent la faveur de l'assemblée. « Voici mon corbillon : qu'y met-on? » « Pigeon vole » et les « Charades » appelèrent les jeunes gens l'un après l'autre sur la sellette. Lorsqu'il s'agit de racheter les gages dus pour quelque faute ou quelqu'ignorance, chacun s'ingénia à imaginer les pénitences les plus fan-

taisistes ; mais Delphine fut désolée. Le sort ne favorisa aucun de ses calculs secrets. Elle avait espéré se rapprocher de Victor, pouvoir s'isoler avec lui quelques instants ; mais pas une seule fois le hasard ne les associa dans le jeu, tandis que, cruellement, il désigna Mlle Chambois lorsqu'il s'agit d'échanger avec le docteur un « baiser de lièvre ». Chacun des deux partenaires tenait entre les dents une extrémité d'un long fil ; au commandement, ils mordillaient rapidement celui-ci, rapprochant leurs bouches jusqu'au moment où, les lèvres se touchant, un baiser leur était permis. Il parut à Delphine que cet effleurement, cependant très chaste, presque timide et que Jeanne accueillit en rougissant, se prolongeait avec une lenteur douloureuse ; sa jalousie réveillée lui mit de la colère et de l'amertume au cœur, endeuilla tout son plaisir de cette journée.

Henriette Donjeux entretemps était à la merci de multiples impressions dont la résultante ne s'affirmait point encore avec netteté. Certes la déception et la blessure d'amour-propre, — pour ne point dire la désillusion d'amour, — avaient une place dans cette réunion un peu désordonnée. Mais à côté d'elles s'installait la satisfaction d'avoir échappé au danger d'une erreur, d'avoir à temps retiré son enjeu d'une partie de dupe. D'autre part, depuis quelques heures un dérivatif puissant et séduisant sollicitait l'esprit de la jeune fille. Dans l'agrément de la conversation enjouée et d'une simplicité sympathique et franche de Louis Fousseret, Henriette cherchait à se distraire de son obsédant souvenir attristé. Coquette aussi, presque méchante peut-être et affichant volontairement une bruyante insouciance qu'à vrai dire aiguisait un peu d'intime dépit, elle se jouait à elle-même le jeu de trahir, de tromper un amour qu'en somme

elle n'avait point éprouvé. Un spécieux et compliqué raisonnement enchevêtrait d'étranges effets et des causes inattendues dans cette petite cervelle de fillette : il s'y mêlait des naïvetés ou de puériles logiques d'enfant et de subtiles ou retorses malignités de femme. L'orgueil eut sa part et même le chagrin et aussi l'impérieux désir de consolation, voire peut-être la reconnaissance de rencontrer de la bonté sincère et de deviner une amitié sans arrière-pensée, dans l'attention que Henriette accorda à son voisin de table, dans l'intérêt qu'elle ne cessa de lui témoigner.

Et pour bien s'affirmer que tout est mort en elle de ce qu'elle avait cru éprouver à l'égard d'un inconstant, — elle va même jusqu'à se dire : d'un cynique, — pour bien s'affirmer qu'elle s'est grossièrement trompée, elle compare mentalement la première rencontre de M. Chambois et aujourd'hui celle de M. Fousseret.

— Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas tenu ce langage simple et sincère, se dit-elle? J'étais auprès de lui depuis une heure et déjà il me parlait de l'amour, de la vie, des serments éternels. Il me parlait surtout de lui...

Et, par contraste, elle constatait ensuite :

— M. Fousseret ne m'a encore parlé que de moi... Il ne s'est pas inquiété de ce que je ferai, de ce que je serai, de ce que je voudrais être plus tard. Il m'a interrogée sur mon enfance, sur mon existence...

Ou bien elle se disait aussi :

— M. Fousseret ne m'a rien promis...

Ce qui signifiait :

— Je ne dois craindre aucune déception venant de lui, puisque je n'attendrai rien.

Et de ceci Henriette était à la fois contente et désappointée. Car il ne lui eût point été désagréable

de savoir que, tantôt, lorsqu'ils seraient séparés, Louis Fousseret penserait à elle. Or comment y mieux penser qu'en accomplissant, qu'en tenant tel engagement pris vis-à-vis d'elle ? Mais pourquoi Henriette serait-elle heureuse d'occuper le souvenir de ce jeune homme hier encore inconnu ? En se posant cette question, Mlle Donjeux se raille et se tient pour très sotte. Un premier chagrin sentimental a mis de la rancune au cœur d'une enfant jusque là sans expérience sur l'inconstance, la vanité des paroles, la fragilité des amours d'une heure. Et comme, en un certain moment, elle surprend le profond regard doux et bleu de Louis fixé sur elle, sur ses yeux, sur son visage qui rosit involontairement, elle croit comprendre ce qu'exprime cette immobile et muette confidence :

— Il va tantôt me promettre de m'écrire des vers aussi celui-là, se dit-elle en quittant sa chaise pour échapper au regard obstinément doux, profond et bleu bien plutôt que pour aller au piano écheveler une valse nerveuse que personne n'avait demandée.

Mais en se disant ces mots méchants et injustes à elle-même, Henriette agissait comme ces passants qui, la nuit, parce qu'ils ont peur, prononcent des paroles à voix haute quand ils traversent un bois sombre ou qu'ils marchent vite dans un chemin désert. Ils se rassurent en feignant d'être très crânes.

A partir de cet instant Henriette ne cessa plus de penser à Louis Fousseret. Elle ne s'étonna pas de cette persistance de la présence du jeune homme dans sa mémoire : n'était-il pas naturel qu'il s'agît de lui, dont on avait tant parlé depuis un mois, qu'on avait si longtemps attendu, lorsqu'à toute heure il était question de promenades, de réunions, de projets auxquels il devait prendre part, dont sa présence à

Margut était même la seule cause et le seul but?

Le dîner, la musique, les jeux et les parlotes finis, le soir était venu. La pluie avait cessé. Le ciel avait dépouillé ses nuages et montrait quelques-unes de ses étoiles. De la place venaient les flons-flons de la kermesse : les orgues et les trombones rattrapaient le temps perdu. Mlle Fousseret proposa d'aller en bande jusqu'au bal champêtre. Elle-même prit le bras de Victor. Louis n'osa pas offrir le sien à Henriette; mais côte-à-côte ils suivirent le groupe joyeux. Ils ne se parlèrent pas beaucoup. Plusieurs fois Henriette surprit le même regard de bonté et d'émotion fixé sur elle; son étonnement s'affranchit peu à peu de toute raillerie; il se changea au contraire en reconnaissance et quand elle fut seule dans sa chambre, avant de s'endormir, longtemps la jeune fille vit les yeux profonds et bleus et elle crut deviner qu'ils l'interrogeaient, qu'ils la priaient, timides et espérants.

Au surplus toutes choses semblèrent désormais s'efforcer de creuser plus large le vide qui séparait irrévocablement Mlle Donjeux du poète de Paris; tandis que tout au contraire fermait plus étroitement les nœuds des liens enserrant Louis et l'amie de ses sœurs dans une intimité sans cesse plus affectueuse et confiante. Les incidents se multiplièrent, les conversations, les hasards qui accrurent une mutuelle sympathie.

Le docteur recevait chaque jour le *Gil Blas*. Le journal, oublié sur un meuble, tomba dans les mains de Henriette; elle jeta distraitement les yeux sur lui, aperçut en première page, au bas d'un long article, le nom si souvent présent à sa pensée, aujourd'hui presque méprisé après avoir été délicieusement aimé. Henriette déroba la feuille, la cacha dans son corsage, tout émue de se sentir en faute, s'enferma chez elle

et lut avidement les trois colonnes de texte serré. Elle déchiffrait des yeux plus que des lèvres, se hâtait, impatiente de savoir, commençait des phrases et ne les achevait pas, en relisait d'autres dont le sens lui demeurait obscur. C'était une chronique épiloguant à propos d'un récent drame passionnel ; l'amour, les courtisanes, l'ironie facile, l'insouciance et le scepticisme fanfarons du siècle, le désenchantement et la veulerie prématurés, fournissaient au philosophe fantaisiste tous les arguments superficiels et volontiers paradoxaux des jeunes apôtres modernes de l'impuissance sentimentale. Le persiflage et le cynisme de cet article de gazette à la mode ne devaient pas être plus sincères que le lyrisme et la ferveur des *Soleils et Poussières*. Aussi Henriette fut-elle plus écœurée que surprise de lire cette décevante casuistique boulevardière dont elle ne comprit d'ailleurs pas tout le soi-disant esprit. Elle froissa le journal en s'écriant :

— Il ment donc toujours ?

Le lendemain Victor parla devant elle de cet article à Louis Fousseret. Il le lui fit lire. Le jeune homme eut plus de pitié que de colère lorsqu'il dit :

— J'espère pour M. Chambois qu'il ne croit pas le premier mot de ce qu'il a écrit là !

Henriette fut reconnaissante de cette parole. Mais elle n'en laissa rien paraître, se réservant d'interroger Louis lorsqu'ils seraient seuls. Elle feignit d'ignorer la prose du chroniqueur très tôt blasé et demanda :

— De quoi parlait donc M. Chambois dans cet article que mon frère vous a montré ?

— Oh ! il plaisantait, je crois. C'était une suite d'arguments et de discussions assez inattendus mis en œuvre pour la défense d'une mauvaise cause.

— Une mauvaise cause? Et M. Chambois la soutenait? Racontez-moi cela.

— Je vous avoue que vous m'embarrassez.

— Mais pourquoi?

— Le sujet n'est pas de celui qui peut vous intéresser ni surtout vous édifier.

— Je comprends, dit-elle, simulant la fâcherie : encore une de ces horreurs dont nous devons rougir et que l'on doit nous taire.

— Une horreur? Je n'ai pas dit...

— Suffit. Vous êtes comme les autres. Il y a des sujets qu'il ne faut jamais aborder, des mots qu'il ne faut jamais prononcer devant les petites filles.

Louis ne put s'empêcher de rire :

— Je vous assure...

— Prenez garde, l'interrompit-elle, vous allez manquer aux convenances. Je vais entendre et je devrai rougir!

— Je vous assure que vous m'amusez et que votre imagination court en ce moment la pretantaine.

— Eh! bien, n'essayez pas de la rattraper. Et parlons d'autre chose.

— Vous m'en voulez?

— Moi? Mais dites tout d'un coup que j'ai mauvais caractère. Venez plutôt tourner les pages de mon cahier. Je vais déchiffrer les *Amours Eternelles* si cela ne vous ennuie pas trop.

— De Brahms?

— Oui; vous connaissez?

— C'est de pénétrante et belle musique, qui touche au cœur. Ah! la musique, Mademoiselle Henriette, quel lien!

— J'y vois un autre agrément.

— Lequel?

— En chantant nous pouvons, nous, les petites

filles, prononcer un tas de ces vilaines choses qu'on nous défend de comprendre ou de proférer dans la conversation. Nous pouvons hurler à tue-tête toutes les rimes à *Amour* et à *Baisers :* c'est une revanche.

Et, malicieuse, elle ajouta :

— Dans son article, M. Chambois ne parlait-il pas un peu, — beaucoup de cela? Vous devriez me le chanter : cela sauverait tout!

— Vous plaisantez toujours, lui répondit le jeune homme.

Et comme Henriette préludait, il vint s'accouder au piano et écouta. La voix était menue, mais claire et juste. Elle hésitait, point familiarisée encore avec la mélodie. Parfois la chanteuse s'interrompait, demandait à son auditeur un avis, un conseil, le faisait choisir entre deux expressions, cherchait avec lui l'exact sentiment et le rythme le mieux approprié. Elle voulut ensuite le dédommager de l'avoir fait assister à une étude et consentit volontiers à lui chanter d'autres pages. Une heure entière passa; ce fut pour tous deux rapide et charmant. Ils avaient oublié leur petite querelle et goûtaient exclusivement le plaisir dont chacun à l'autre était reconnaissant.

Louis contemplait le profil de la jeune fille, son buste encore frêle. Sous les cheveux blonds très flous, peu assujettis aux étreintes des peignes et au joug des épingles, la ligne du front, du nez, des lèvres, du menton, du cou sinuait, gracieuse. Les paupières se mouvaient suivant la mobilité des yeux fixés tour à tour sur la partition et sur le clavier. Les cils, que Henriette avait fort longs, se joignaient, se séparaient et faisaient à ce jeu apparaître et disparaître une petite ombre sur le duvet des pommettes. Dans ces yeux, dans le bercement de la tête, dans le ploiement du cou, dans le tremblement des lèvres, dans

les gestes des mains même, Louis découvrait l'expression parfaite des sentiments dont l'artiste avait imprégné son œuvre. Les doigts ne faisaient qu'effleurer l'ivoire du clavier ou bien ils frappaient vigoureusement les accords, ou bien ils égrenaient les perles des arpèges et ces harmonies soulignaient fidèlement la langueur, la force ou le charme des paroles que disait la voix.

Louis Fousseret s'abandonnait à ce ravissant prestige. Il admirait en ce moment profondément Henriette et il se persuadait définitivement de ce qu'il pressentait depuis quelques jours. Il comprenait que son bonheur dépendrait désormais d'un mot que daignerait prononcer Mlle Donjeux...

Le dirait-elle, ce mot? Il en eut un instant la certitude parce qu'il eut la divination que tôt ou tard les choses, toutes les choses s'accomplissent. Et Louis fut certain qu'il serait heureux. Maintenant? Demain? Plus tard encore? Qu'importe, puisque *cela serait*..., cela serait sans que probablement ni l'un ni l'autre l'aient cherché.

En retournant chez lui, ce soir-là, Louis se répétait la parole de Gringoire : « Tout arrive, même les choses que l'on désire... »

(A suivre.) PAUL ANDRÉ.

LES LIVRES

Maurice Barrès : Le Voyage de Sparte.
(Juven, un vol. in-18 à 3 fr. 50.)

M. Maurice Barrès est un des écrivains de ce temps que j'aime et que j'admire le plus. J'ai toujours éprouvé un grand frémissement à la lecture de ses livres fortement pensés, où les analyses psychologiques des paysages sont de merveilleux portiques qui nous conduisent à de profondes et vastes synthèses sociales. Les chapitres de son œuvre m'apparaissent comme des essences subtiles et condensées de fleurs spirituelles qui embaumeraient de parfums délicieux parfois jusqu'à la souffrance les profondeurs de mon être. Et je ne sais ce que je dois le plus admirer, le style, tantôt âpre et dur comme une barre de fer, tantôt imagé et bruissant comme une source dans du soleil ; la noblesse de sa philosophie sereine et combattive ; ou plutôt l'harmonieuse ligne de cette pensée une qui se développe et se perfectionne — telle une musique dont les accords s'unissent et s'amplifient autour d'un même thème.

En le suivant dans son pèlerinage aux rivages enchantés de la claire Hellade, je l'ai retrouvé pareil à ce qu'il est aux bords de la Moselle : une âme s'écoutant chanter dans la musique d'un paysage pour noter les concordances et démêler les désaccords.

Que va-t-il donc chercher en Grèce, ce pèlerin d'un nouveau genre dont nous soupçonnons que l'âme s'inquiète à l'avance de sensations étrangères qu'elle ne comprendra qu'à demi ? « Décidément, a-t-il écrit dans les *Amitiés françaises*, rien ne m'importe qui ne va pas fouiller en moi très profond, réveiller mes morts, éveiller mes futurs. » Espère-t-il donc, devant les ruines héroïques de la terre classique des grandes lyres, émouvoir fortement son cœur, comme il le fit sur les hauts sommets où plane la pensée française ?

La curiosité qui l'oriente vers Athènes lui est venue du

dehors plutôt que de son cœur profond, explique-t-il. S'il va chercher dans l'Athènes de Périclès un complément de sa culture, c'est pour remplir un devoir de lettré. Il veut, comme Gautier, Stendhal, Corneille, Taine, se faire de l'âme avec des beautés étrangères. Quoi d'étonnant alors que ce Lorrain, nourri de la pensée de sa *Terre et de ses Morts*, éprouve d'abord un certain désarroi ! Accompagné dans ses dévotions des ombres de Byron et de Chateaubriand, il se trouble à constater que son hellénisme est le pays des abstractions académiques, des souvenirs littéraires qui animent son imagination, une idéologie que débitent les professeurs. Et cet affamé d'unité a le besoin occidental d'unifier ses sensations. « Où que je sois, je suis mal à l'aise, si je n'ai pas un point de vue d'où les détails se subordonnent les uns aux autres et d'où l'ensemble se raccorde à mes acquisitions précédentes. » Or, en se repliant sur lui-même, comment trouvera-t-il dans son âme des réalités morales, des besoins et des émotions analogues à celles qui s'expriment par les statues, par les architectures et les paysages grecs? Le sang lorrain, qui charrie dans ses artères les hérédités lointaines de sa race, lui permet-il de participer à la vie profonde des œuvres des Hélènes ? Noble souci assurément qui nous promet de graves et profitables comparaisons. Sans doute, sa raison s'abandonne à la domination de beauté d'un Phidias, mais il ne sent pas sous lui ces milliers d'idées préalablement associées qui, dans sa Lorraine, le portent. Pour que son cœur trouve son emploi, pour que son âme tressaille dans l'harmonieux ébranlement de ses acquisitions antérieures, il lui faudra le paisible vallon catholique de Daphné, où furent les tombeaux des ducs français d'Athènes; il lui faudra la sublime image d'Antigone, cette vierge païenne, sœur de nos religieuses qui, chaque nuit, dans leurs cellules font la réparation pour tous les coupables de l'univers, cette patronne de ceux qui, comme lui, veulent donner, jusqu'au bout, témoignage à leur maison, à toutes leurs traditions, fût-ce sans autre espoir que d'accomplir une vie qui soit une note juste; il lui faudra comprendre dans Mycènes le sens profond d'une Iphigénie. Puis du sommet du Taygète il percevra dans la plaine de Sparte de la « magnanimité ».

Sparte, ce point du globle, où l'on essaya de former une r ace chef, où dorment les traditions doriennes, graves et vigoureuses, excite son en thousiasme, ébranle sa volonté d'héroïsme, lui verse du bonheur et de l'immortalité. Mais où son être

entier frémit, c'est surtout devant le donjon gothique de Caritena, que construisit après la IVe croisade, le Champenois Messire Hugues de Bruyères, c'est devant les burgs dorés où les terriens Bourguignons et Provençaux rehaussèrent de gentillesse franque la beauté hellénique, délicieuse floraison d'énergie française sur une terre d'héroïsme. « Sur les routes de Caritena, je n'ai pas entendu les oiseaux qui, d'après les vieilles chroniques, gémirent sur la mort du sire, mais dans mon cœur profond, j'entendais bruire mes sympathies. »

L'influence civilisatrice de la Grèce a donc pénétré l'âme du pèlerin et l'a fortifié dans ses prédilections.

« Reste, m'a dit la Grèce, où te veulent les fatalités. Tu n'as pas à masquer, dénaturer ni forcer ce qu'il y a dans ton cœur, mais simplement à le produire. Demeure à l'orient de la France, avec ta petite nation, à combattre pour ma beauté que tu n'es pas prédestiné à vivre. »

Ainsi se clôt ce livre ému, d'une personnalité fortement accusée, vision toute française de la Beauté grecque, initiation savoureuse à des pensées profondes, où l'on rencontre des phrases comme celle-ci : « Ces lieux du miracle hellénique ont passé l'automne extrême où la fleur qui vient de défaillir couvre encore le sol de ses pétales. »

EDOUARD NED.

Henri de Régnier. LA SANDALE AILÉE.
(Un vol. in-18 à 3 fr. 50, aux éditions du *Mercure de France*.)

On ne sent guère, chez les poètes français d'aujourd'hui, cette impulsion intérieure qu'on appelait autrefois inspiration et qui fait la grande valeur des œuvres romantiques. Les meilleurs parlent trop souvent sans avoir rien à nous dire. Ils ne sont pas contraints par une émotion plus forte qu'eux-mêmes, joie, douleur, amour, regret; *rien ne les forçait à rompre le silence, leurs œuvres n'ont rien de nécessaire.* Pour eux, la littérature est avant tout un moyen de prouver leur habileté, une occasion de se faire valoir, ce sont des virtuoses.

Ce sont surtout des virtuoses négligés. L'exemple des Parnassiens ne semble pas leur avoir profité plus que la leçon des Romantiques. Si les poètes doués ne manquent pas aujourd'hui, les œuvres achevées, par contre, se font de plus en plus rares. Depuis que la littérature constitue une carrière et que les vers sont devenus de la *copie*, tout comme la prose, la conscience artistique semble s'être fort obscurcie chez les poètes. Il faut

d'ailleurs le reconnaître, ceux de nos contemporains qui prennent encore la peine de lire, lisent vite et lisent mal. A lecteur distrait, livre bâclé. Le poète français se propose moins de fournir au public une œuvre riche de sens et parfaite de forme, qui soit pour lui l'objet de longues méditations, que de forcer son attention par des productions aussi abondantes que possible, fussent-elles sans profondeur. *Non multum, sed multa.* Les meilleurs poètes ne nous donnent souvent que la menue monnaie de leur talent.

Sans encourir absolument ces reproches, le recueil de vers que M. H. de Régnier vient de publier sous ce titre élégant et recherché, *La Sandale ailée*, n'est pas fait pour me donner tort.

On y retrouve les qualités et les défauts qui caractérisent cette personnalité littéraire : une imagination magnifique, une étonnante aptitude à sentir et à rendre la sensation, jointe à un certain manque de sensibilité, une rare culture classique, l'art de ressusciter les mythes dans leur beauté plastique, une merveilleuse abondance verbale, enfin cette élégance à demi antique, à demi française qui frappe dès les premiers vers et est la marque propre de M. H. de Regnier. On retrouve tout cela dans *La Sandale ailée*, et l'on se réjouit même de voir cette poésie somptueuse et comme décorative se dépouiller d'un excès d'ornements et évoluer vers plus de simplicité.

Vers plus de sincérité aussi, ajouterai-je. Il semble parfois, quand on relit les premières œuvres de M. H. de Régnier, que les grands thèmes lyriques, l'amour, la gloire, la nature, la mort, ne sont guère, pour ce poète, que des prétextes à variations riches et savantes. L'émotion n'y fait guère trembler sa voix, quoi qu'il ait dit. Il rappelle souvent, par son habileté et sa sécheresse, les artistes qui, sur les murs des palais romains, peignaient, d'une main légère, des chimères, des nymphes et des griffons, parmi de gracieux entrelacs. L'auteur des *Poèmes anciens et romanesques* semble parfois n'être comme eux qu'un habile ornemaniste.

L'impression est tout autre qnand on lit *La Sandale ailée*. Si ce recueil ressemble fort à *La cité des eaux,* qui le précéda, il diffère beaucoup des premières œuvres de M. H. de Régnier ; car le poète a évolué peu à peu, et le progrès accompli est indéniable.

Ce que nous dit un poète a son importance, sans importer autant que la façon dont il le dit. Or, il se trouve que chez l'auteur de *La Sandale ailée*, le fond a changé autant peut-être

que la forme : On sait que sa poésie fut toujours d'inspiration mélancolique; mais cette dernière œuvre, écrite au déclin de la jeunesse, pour ne pas dire dans l'âge mûr, exprime une mélancolie nouvelle et exempte de toute rhétorique symboliste, qui prête à certains poèmes un accent émouvant.

Le poète a beau se raidir contre la destinée, chanter sa vigueur intacte (*Ode*), on ne vieillit pas impunément, il est atteint dans le fond de son être et ne peut se défendre de soupirer sur la fugacité des jouissances humaines (*Sentence*), en même temps qu'il savoure précieusement, comme un sage qui sait désormais le prix des choses, les humbles joies dédaignées de son insouciante jeunesse. D'ailleurs, il croit avoir découvert (après combien d'autres?) une consolation dans le spectacle de la nature sereine.

Pour distraire son mal, sa peine et son silence,
N'évoque de l'oubli taciturne et glacé
Nul fantôme d'amour, d'orgueil ou d'espérance
Dont le visage obscur soit l'ombre du passé.

Parle-lui du soleil, des arbres, des fontaines,
De la mer lumineuse et du bois ténébreux
D'où monte dans le ciel la lune souterraine,
Et de tout ce qu'on voit quand on ouvre les yeux.

Dis-lui que le Printemps porte toujours des roses
En lui prenant les mains doucement, et tout bas,
Car la forme, l'odeur et la beauté des choses
Sont le seul souvenir dont on ne souffre pas.

Ces trois strophes donnent une idée de la plus récente inspiration et de la dernière manière de M. H. de Régnier. Malgré quelques taches, elles étonnent et ravissent par ce qu'elles ont de profond, de spontané et de simple. Je ne connais guère de vers plus beaux que celui-ci, qui est fait de rien :

... Et de tout ce qu'on voit quand on ouvre les yeux ...

On sera plus étonné encore de trouver dans ce recueil de vers, qui est l'œuvre d'un homme mûr, des poèmes d'amour d'un accent sincère et profond, un entre autres, *Le Reproche*, dont je donnerais volontiers un extrait, si sa beauté n'était surtout dans le frémissement de passion qui le traverse tout entier. Cette voix haletante, cet emportement dans le don de soi-même,

ces strophes pathétiques et comme pantelantes, sont choses inattendues chez le poète qui naguère créa tant d'inconsistants symboles.

Malheureusement, M. H. de Régnier est trop souvent, dans ce livre comme dans les précédents, un pur virtuose. Ce poète, un des plus doués qui soient aujourd'hui, semble parfois uniquement soucieux d'étaler ses dons exceptionnels. On trouve dans *La Sandale ailée* trop de pièces dont le fond est nul ou insignifiant, et qui doivent au style, aux images, à une certaine élégance désinvolte, leur mince valeur. Même dans les meilleurs poèmes on observe une étrange disproportion entre la trame plastique de l'œuvre, qui est admirable, et l'idée ou le sentiment qu'elle recouvre.

C'est ainsi qu'il faut faire un départ entre les pièces d'inspiration antique que contient le recueil. Il en est d excellentes, comme *Le Satyre ivre et triste*, où l'on voit le vieux satyre, engourdi par l'âge et désormais impuissant à communier avec l'ivresse de la nature renaissante, chercher dans le vin une illusion de jeunesse. Ce morceau, qui est sans prétention, est d'un coloris franc et sain, et il y règne une sorte de bonhomie qui fait plaisir. On peut également mettre à part *Pégase au satyre* et, peut-être, *Le Piège*. Mais les poèmes d'*Aphareus*, de *Phrixus*, de *La Forêt* et du *Sacrifice*, assez beaux plastiquement, apparaissent médiocres à qui se soucie de leur signification. Au reste, centaures, satyres et nymphes, et, en général, héros et dieux classiques, ne sont qu'une mascarade fastidieuse dès qu'ils ne servent plus à l'expression symbolique d'une idée profonde, ou d'un sentiment intense. Rappelez-vous *Le Centaure*, de Maurice de Guérin, rappelez-vous certains poèmes de M. de Régnier lui-même, son *Hélène*, par exemple, et vous sentirez par contraste le vide de ces dernières créations.

Je ne trouve guère plus de substance dans les poèmes suggérés à cet écrivain par un récent voyage en Orient, où abondent, il est vrai, les sensations fines et exquises rendues avec une élégance exacte et aisée. Mais cela suffit-il? J'avoue ne garder de tous ces vers qu'un souvenir léger, inférieur à celui que m'ont laissé les jolis romans de ce poète. On retrouve les mêmes qualités secondaires, avec quelque chose de plus, dans un autre poème descriptif, *Ville de France*. Ce quelque chose est l'amour du pays natal, un sentiment bien naïf, qui apparaît dans les derniers vers et produit un effet d'autant plus sûr que l'expres-

sion est plus discrète. Ce n'est presque rien, et tout le poème s'en trouve singulièrement rehaussé :

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main...

J'aime mieux encore ces vers sur un portrait de jeune fille (*A un portrait*) qui sont d'une mélancolie pénétrante :

Bien longtemps au mur nu de ma chambre d'étude
Ce portrait familier, timide et gracieux,
Veilla sur ma pensée et sur ma solitude,
Mais son tendre regard n'attirait pas mes yeux.

Et maintenant qu'en moi, si doux à ma tristesse,
Est né le goût amer des choses sans retour,
J'aime votre muette et lointaine jeunesse
Qui survit à la mienne et qui dure toujours...

Tout cela, je dois bien le dire, ne constitue que le dessus du panier. Parmi les poèmes de ce recueil que j'ai mis hors de pair, aucun n'est absolument sans reproche ; les autres sont d'un poète qui se prodigue, se répète en s'affaiblissant, et délaye en un volume inégal la substance d'une douzaine de poèmes excellents. Certaines pages semblent être du Hérédia incohérent et négligé. Le style manque parfois de vigueur, il est lâche, traînant, comme invertébré. On regrette de voir cet écrivain délicat recourir à des artifices littéraires réputés vulgaires et charlatanesques depuis que les Romantiques en ont abusé ; je pourrais citer telles tirades médiocres écrites uniquement en vue du vers final, un vers à effet, qui éclate comme un faux brillant. Ailleurs on rencontre des vers pareils à ceux-ci, où la niaiserie de l'idée le dispute à l'incorrection du style :

Mais *ici*, marche en paix *en ce lieu* calme et tendre
Où les grands espaliers *ont l'air*, le long du mur,
D'écarter leurs bras noirs *comme* pour te défendre...

Il serait cruel d'insister.

On peut faire à cette poésie des reproches plus sérieux. Son vice profond et séduisant est d'être trop littéraire, de ne donner qu'une image indirecte des choses. Elle suppose chez le poète une culture poétique si intense qu'elle lui interdit la spontanéité des impressions. Ce qu'elle évoque, le plus souvent, c'est moins

la vie réelle, où souffle un vent âpre et salubre, que le monde enchanté créé par les grands artistes d'autrefois. Le poète *réimagine*, *ressent*, *recrée*, *redit*, avec des variations savantes et des raffinements exquis, ce que d'autres avant lui ont imaginé, senti, créé, dit simplement avec une naïveté de primitif. Si nous l'aimons malgré cela, c'est que nous sommes nous-mêmes saturés de littérature et d'art ; mais nous lui préférerons toujours tel poète qui nous dit son âme avec moins d'artifice, Charles Guérin, par exemple, ou même ce violent et indiscipliné Verhaeren.

C.-A. Sainte-Beuve. Le Livre d'Amour.
(Un vol. in-18 à 3 fr. 50, aux éditions du *Mercure de France*.)

Ce n'est certes pas à Sainte-Beuve que j'ai pensé quand, à propos des Romantiques, j'ai parlé d'inspiration. Car, si jamais un homme se méprit sur sa vraie vocation, ce fut bien le futur auteur de Port-Royal, l'esthéticien du Romantisme, quand il se crut poète lui-même et publia son *Joseph Delorme* et ses *Consolations*.

Le *Mercure de France* vient de rééditer le *Livre d'amour* du même écrivain. Il aurait pu s'en dispenser. Rien n'est moins attrayant que la lecture de ces vers, bien faits pour nous prouver une fois de plus que Sainte-Beuve rimait *invita minerva*. Franchement, tant de prosaïsmes, de platitudes, de maladresses, une suite si ininterrompue de chevilles ont quelque chose de désobligeant ! Si seulement l'écrivain était simple et naturel, s'il laissait parler son cœur ! Mais il est subtil et compliqué, le malheureux, il pétrarquise ! Les moins déplorables pages du *Livre d'amour* de Sainte-Beuve ne sont que du très mauvais Coppée.

L'ouvrage présente-t-il au moins un intérêt psychologique ? A peine. Ce recueil de méchants vers est, en substance, un fort médiocre roman d'amour, où la sentimentalité frise la niaiserie et que des protestations de platonisme achèvent de rendre tout à fait insupportable.

Peut-être n'a-t-on songé qu'à l'attrait du scandale, en rééditant ce livre où Sainte-Beuve dit son amour pour l'épouse négligée d'un grand poète. J'avoue être insensible à ce genre d'attrait. En elles-mêmes les amours de Sainte-Beuve et de son Adèle me laissent indifférent; elles ne m'intéresseraient que dans les beaux vers qu'elles auraient inspirés à Sainte-Beuve, si, non content d'être amoureux, il avait été poète. Fernand Séverin.

Henri Massis : COMMENT ÉMILE ZOLA COMPOSAIT SES ROMANS. (E. Fasquelle, un vol. in-18.)

On connaît nos petites faiblesses, nos curiosités indiscrètes, notre goût du mystère et de la révélation. L'envers du théâtre a bien plus d'intérêt que la scène ; l'intimité des grands hommes et le secret de leur vie privée nous passionnent souvent plus que leurs actes ou leurs œuvres.

De Zola, l'existence n'eut probablement rien de romanesque ou d'imprévu ; car le critique ou le biographe ou le fureteur de documents et de faits ne nous a fait jusqu'ici aucune révélation. Le Maître de Médan n'a laissé nul *Livre d'Amour ;* aucune de ses œuvres ne chanta quelqu'Elvire; personne n'écrira *Elle et Lui* en le mettant en scène; nulle Armande Béjart, nulle Rachel, nulle Mlle Dorval ne le rendit malheureux.

Cependant, il faut bien que nous sachions autre chose que le génie de l'écrivain, que nous lisions autre chose que ses livres et que nous nous passionnions pour autre chose que ses doctrines littéraires, et plus tard politiques.

C'est de la façon d'écrire ou plutôt de bâtir ses romans que le chercheur patient qu'est M. H. Massis nous entretient. Et ceci, ma foi, est fort à l'honneur d'Émile Zola. Ce n'est pas tel scandale ou tel secret plus ou moins propre du foyer ou de l'alcove que l'on remue ; c'est au labeur forcené, au patient travail de consciencieuse édification, au probe souci d'exactitude que l'on demande d'avouer ce que nous en ignorons encore.

Il nous apparait surtout que Zola fut toujours plein de confiance en soi. « Il est une force et il le sait »; et ceci n'est pas de l'orgueil. L'idée de Balzac ne le quitte point ; il vise sans cesse à lui ressembler, ou même à faire autrement, à faire plus complètement que lui, c'est-à-dire mieux. Écoutons-le en parler lui-même, lorsqu'il indique sa façon d'envisager les romans qu'il écrira : « Peu de personnages : deux, trois figures prin-
» cipales, profondément creusées, puis deux, trois figures
» secondaires se rattachant le plus possible aux héros, servant
» de compléments ou de repoussoirs. *J'échapperai ainsi à l'imi-*
» *tation de Balzac qui a tout un monde dans ses livres*. Mes
» livres seront de simples procès-verbaux. »

Plus loin : « Je ne veux pas, *comme Balzac*, avoir une déci-
» sion sur les affaires des hommes, être politique, philosophe,
» moraliste. Je me contenterai d'être savant, de dire ce qui est
» en cherchant des raisons intimes. »

Ou bien : « Balzac dit qu'il veut peindre les hommes, les » femmes et les choses. Moi, des hommes et des femmes je ne » fais qu'un, en admettant cependant les différences de nature » et je soumets les hommes et les femmes aux choses. »

Ou encore : « Je ferai, à un point de vue plus méthodique » (pour le second Empire), ce que Balzac a fait pour le règne » de Louis-Philippe. »

A Flaubert, en échange, c'est sa solidité et sa méthode exacte qu'il emprunte. Car, voici bien ce qui nous est révélé avec une certitude admirable : la méthode, la conscience, le patient scrupule jamais défaillant de Zola. M. Massis nous le prouve à profusion lorsqu'il met sous nos yeux l'exemple de ce que coûta de travail, de recherches, de documentation préparatoire le plan d'ensemble d'abord de la série célèbre des Rougon-Macquart, de l'une des œuvres ensuite les plus fameuses de cette Histoire naturelle et sociale : *L'Assommoir*.

Peut-être nous étonnerons-nous de voir le rôle vraiment insignifiant, vraiment accessoire que Zola laisse à l'*artiste*, alors qu'il réclame tant d'assiduité et de persévérance et d'ingéniosité à l'*artisan*. Il n'y a plus guère de créateur, mais un ouvrier exceptionnellement habile assemblant des matériaux disparates. Il n'y a pas de philosophe, de défenseur ou d'inventeur d'une doctrine originale, mais un adroit manieur de vérités apparemment scientifiques : à des individus et à des événements *imaginés*, Zola s'ingénie à prêter des aspects réels.

Nous le voyons, dans cet énorme dossier de plus de deux cents feuillets constitué en vue de l'élaboration d'un seul de ses romans, observer vingt types et prendre à chacun une parcelle du caractère de son personnage. La véritable observation transpose dans l'œuvre la formelle et totale existence d'une individualité. Mais il y a à la fois l'observation rigoureuse de Balzac et la rhétorique savante de Hugo dans Zola.

C'est avec raison que, dans ses conclusions, M. H. Massis appelle l'auteur de l'*Assommoir* « le plus infatigable des ouvriers de lettres ».

N'est-ce pas Sarcey qui écrivit un jour : « Nous vivons de notre travail, un travail très dur, très absorbant et tel qu'aucun ouvrier dans aucune profession n'en fait un plus rude. »

Il est évident que, préparé de façon aussi minutieuse, le travail de rédaction définitive n'est plus long ni difficile pour Émile Zola. Pour lui, le « labeur de la prose », comme dirait notre excellent ami et confrère Gustave Abel, n'est rien ; une fois

jetée sur le papier, sans hésitation ni lenteur, l'œuvre n'est plus reprise, refondue; il n'est plus besoin de l'équilibrer, de la parfaire.

Quelle source d'enseignement pour nos jeunes auteurs, quelle source d'édification pour le lecteur ignorant de la somme de peines et de travaux dépensée que l'examen du livre de M. Massis! Tout au plus lui reprocherons-nous, mais ce n'est qu'un excessif scrupule d'exactitude bien légitime en présence du modèle de ponctualité qu'il avait à nous présenter, de s'at tarder parfois en des détails trop menus pour avoir de l'intérêt. Importe-t-il, par exemple, de savoir que, dans l'esprit de Zola, les Rougon-Macquart s'appelèrent au début les David-Richard, qu'ils devinrent ensuite les Goiraud-Mourlière, que Mourlière se changea bientôt en Bergase, tandis que la branche des Mouret portait le nom de Camoins, alors que, jusqu'au dernier moment Macquart s'écrivit Machard?

Collection des plus belles pages.

(Edit. du *Mercure de France;* 5 vol. in-18.)

Certains esprits d'élite dont les noms et les œuvres appartiennent aujourd'hui à l'Histoire littéraire n'ont point conquis l'universelle renommée qui rend éternellement célèbres tels Maitres, familiers même à la foule. L'Art, plus encore que le Monde et les Castes, a son Élite. Cependant il arrive que le temps menace de laisser tomber dans trop d'oubli ceux-là autour de qui la popularité ne fait point tapage. Il est pieux et il est nécessaire que l'on ravive parfois des cultes qui mollissent ou que même l'on révèle aux générations nouvelles ce qu'elles risquent d'ignorer ou de mal connaître.

Ce souci de réveiller des admirations endormies a provoqué la publication très opportune de livres savamment et adroitement ordonnés dans lesquels seront réunis les extraits les plus caractéristiques des œuvres de quelques Maîtres d'exception, — non point encore des classiques, mais déjà des personnalités suggestives d'une époque littéraire disparue.

Voici Gérard de Nerval, dont la presque totalité des vers et de la prose ont pu tenir en 400 pages. Fantaisiste étrange, capricieux fils du Rêve et tragique amant de la Folie, le voltairien sentimental que fut le traducteur de *Faust* a laissé une œuvre assez brève.

Celui, au contraire, dont il écrivit la biographie littéraire, le

trouble et troublant Rétif de la Bretonne, composa près de trois cents volumes et la « Collection des plus belles pages » a dû se borner à une adroite sélection dans cette gigantesque production. C'est dans *Monsieur Nicolas* surtout que les extraits furent choisis. Rétif nous apparaît bien en effet, en cette autobiographie naïve et cynique à la fois, le disciple outré du Jean-Jacques des *Confessions*, le railleur orgueilleux tour à tour conspué, admiré, honni, glorifié.

De Rivarol aussi c'est un des aspects que l'on s'est efforcé de caractériser, je dirai même de révéler; car nous fûmes peu accoutumés à voir un critique en celui-là que nous tenons plus exclusivement pour un brillant causeur ou pour un politique éloquent et clairvoyant. La notice qui commence le volume définit bien Rivarol un « Chateaubriand voltairien », faisant allusion à la fois à son style vraiment parfait et à ses doctrines redoutables et passionnées. Voulant nous montrer un Rivarol nouveau, l'anthologie dut faire habilement un choix dans des écrits à peu près inconnus de nous, c'est-à-dire en nous offrant la plupart des pages jamais plus reproduites depuis la publication originale, notamment celles parues dans les *Actes des Apôtres* et le *Journal politique national*, auxquels Rivarol collabora avec assiduité au moment de la Révolution.

Les écrivains de cette époque troublée, qui en produisit tant, semblent au surplus intéresser les éditeurs de la « Collection » d'une façon particulière. Chamfort, à ce titre, devait y trouver place. Voici encore un de ces esprits agités, inquiets qui partagea son talent et sa verve, son inspiration et sa vaillance entre la poésie et la politique, le badinage et le pamphlet. Conteur, dramaturge, moraliste, rimeur, philosophe misanthrope, il fut tout cela avec grâce, avec esprit, avec amertume tour à tour, celui que la belle et libre Mme de Craon avait appelé ironiquement l'Hercule-Adonis. Le volume reproduit la fameuse notice de Ginguené qui nous dit excellemment la vie de l'auteur des *Caractères et Anecdotes*, les relations et le mal affreux qui rendirent celle-ci mélancolique et douloureuse, toutes tristesses enfin reflétées en des écrits fidèles.

Si ce songe-creux que minaient le souci et la souffrance de sa maladie honteuse fut en France un apôtre de la Révolution, Henri Heine en fut, en son pays, le Poète. Nous retrouvons encore en celui-ci ce partage de la conscience et de la conviction entre le pur idéal et la réalité agitée. Après l'*Intermezzo*, les *Reisbilder*; après le lyrisme à la fois ironique et douloureux,

l'attaque mordante de toutes les formes du despotisme et de l'hypocrisie sociale. Dans les extraits qu'on nous offre nous retrouvons bien le Heine déconcertant qui sut allier la pensée germanique à l'esprit latin, qui sut être poète et logicien, lyrique, combattif, rêveur et narquois, qui sut réaliser ce paradoxe d'être un « Allemand spirituel et libertin ».

PAUL ANDRÉ.



Post-scriptum au Salon du Livre

Ah ! qu'il est doux d'apprendre qu'on s'est trompé !

Wagner se mettait en fureur contre ceux qu'il voyait s'efforcer d'être heureux. Il les considérait comme d'énormes imbéciles, ayant l'outrecuidance de se mettre en opposition avec l'ordre de la Nature ! Il l'écrivait à sa platonique amie Hélène Wezendonck qui, dans sa confortable villa de Zurich, bien meublée, bien chauffée, bien fournie de toutes « les commodités » modernes, était une bourgeoise s'acharnant, malgré son illustre amoureux, à la recherche du bonheur bourgeois.

La même fureur devrait s'exercer contre les critiques qui s'efforcent d'être infaillibles.

Napoléon (que de grands hommes !) disait que la victoire appartient non pas au général qui ne « gaffe » jamais, mais au général qui commet le moins de fautes.

Le bon critique ne serait-il pas celui qui écrit le moins de bêtises ?

Bref, j'ai reçu cette lettre :

« Cher Monsieur Picard,

» Je lis la *Belgique artistique et littéraire*. En vous assurant qu'il y eut déjà un Salon du Livre à Londres *et que c'était tout*, on vous a induit en erreur.

» Du 18 février au 11 mars dernier notre compatriote de Praetere avait organisé une exposition des arts graphiques à Zurich dans le Musée d'art décoratif de la ville dont il est directeur.

» Il y eut surtout, du 15 juillet au 15 octobre 1904, à Anvers, au Musée Plantin, une *Exposition du livre moderne* comprenant 1,067 numéros qui fut tout à fait remarquable.

» Je vous écris ceci comme on en agit à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, ou comme le ferait tel *fidèle abonné*. Par badauderie, et sans garantir l'importance du renseignement.

» Tous mes hommages.

» Edmond de Bruyn.

» 30 mars 1906. »

« Ajoutez : Catalogue de l'Exposition du Livre à Gand, 2-31 juillet 1904. Grand in-8o (87 p.). »

Donc, je ne me suis trompé que trois fois sur une seule question. Ce n'est pas mal! J'espère parvenir à une cote plus élevée.

Passons à d'autres jocosités et facéties.

Galerie Royale, rue Royale.

Mme ERS-LIGNY. — Mlle ALINE PERRICHON.

C'était du 1er au 10 avril. Manqué! J'étais parti le 29 mars pour mes vacances de Pâques, — du braconnage, car au Palais de Justice nous n'avons, à cette occasion, qu'un pauvre petit lundi de rien du tout. Alors, comme c'est vainement qu'on fait des lois contraires aux mœurs, nous filons quand même et « tout s'arrange », comme disent les Arabes nonchalants et résignés.

Mes excuses à ces dames. On se retrouve ailleurs qu'au Ciel, suprême et problématique rendez-vous peint sentimentalement par Wiertz.

Cercle Artistique et Littéraire

GUSTAVE BIOT

Gustave Biot fut graveur, membre de l'Académie royale de Belgique (titre sans grande conséquence dans notre pays d'égalité extrême, d'individualisme historiquement induré, et de

zwanze) et professeur à l'Institut des Beaux Arts d'Anvers. Le Catalogue le proclame avec pompe.

Il fut surtout homme excellent..... et très sourd.

C'est lui qui portait comme « cornet » acoustique, une plaque de tôle incurvée, qui lui pendait sur la poitrine, en manchon; il l'approchait de ses lèvres quand il voulait entendre. Il semblait grignoter une « couque ». Il avait l'œil interrogateur et défiant de l'homme privé de tympan.

Il paraît qu'être sourd est plus attristant qu'être aveugle : la privation des sons serait pire que celle des couleurs et des lignes. Je ne me rends pas bien compte des moyens de comparaison entre ces deux bienfaisances de la tendre Nature à qui il serait si facile, semble-t-il, de n'avoir ni sourds, ni aveugles. Ah! bon Dieu Seigneur

> Qui fabriquez là-haut des choses inconnues
> Où la misère humaine entre comme élément!

Gustave Biot pratiquait la gravure au burin, en taille douce, celle qui sert surtout aux reproductions d'œuvres, celle où l'on opère directement sur le métal, en copiant.

La part personnelle de l'artiste y est réduite. Son habileté ne peut s'y donner carrière que dans les tailles et leur variation.

C'est cet asservissement qui la distingue de la gravure à l'eau forte destinée surtout aux créations personnelles, où la main travaillant avec la pointe dans un vernis, mou ou analogue au mou, qui couvre la plaque, conserve sa liberté et sa spontanéité à peu près autant qu'en maniant le crayon, la plume, le pinceau, le blaireau. Lecteur, ami ou de préférence ennemi, veuille excuser cette érudition pédante.

Vingt-huit spécimens de gravures en taille douce de Biot étaient exposés, dont dix-huit portraits, parmi lesquels quelques unes de ces effigies déjà encombrantes dans la vie et dont il paraît superflu d'encombrer complémentairement les arts.

Le triomphe de Galathée, d'après la fresque de Raphaël, manifeste parfaitement la manière soignée, élégante, délicate de l'artiste. Il paraît que la Direction des Beaux-Arts, sollicitée d'acquérir ce morceau caractéristique du maître, aurait répondu : Jamais! j'achèterais plutôt une photographie de vingt-cinq sous! — Devant la majesté de la sottise il convient de reculer.

A ce côté dominant de son art, on avait joint huit dessins et quatorze fusains, dont encore beaucoup de portraits. Rien de décisif. Un aspect suranné.

Quelques aquarelles aussi.

Enfin le portrait de Biot par lui-même : son bon visage au regard étonné et émérillonné.

Total tranquille et sans grande signification, émérillonné au-dessous de la renommée du mort qui était de sérieux aloi. Il avait vécu parmi nous soixante-douze ans. Il avait connu et vu disparaître les grands, éclos avant 1850, dont si peu vivent encore et qui furent la base solide de notre actuel épanouissement. Tous l'aimaient.

* * *

CHARLES HOUBEN. — PROS DE WIT.

A Biot avait été attribuée la nouvelle petite salle. Houben et Dewit voisinaient dans l'ancienne.

En voici qui, certes, ne méritent pas le reproche « faire lâché », qui ne sont pas de l'école aérostatique du « lâchez tout ! »

Ils franchissent l'un et l'autre le mur irlandais du « faire poussé ».

Ils sont dans la tradition de nos anciens maîtres. Ils ont leur assiduité, leur conscience, leur besoin d'achèvement. Ils se risquent à cette chose périlleuse : finir ! Ils continuent, ils poursuivent, ils insistent, ils s'acharnent, là où, en général, en ces temps de hâte et d'essoufflement, on se dérobe dès qu'on a atteint le baclage.

Le baclage, vous savez, — sauf pour les forts qui réussissent et charment partout, n'importe la manière, — a nom et justification : Impressionnisme (en peinture), Verslibrisme (en littérature).

Charles Houben présentait vingt-trois paysages, plus *un panneau d'esquisses* menées aussi loin que ce que d'autres nous donnent comme tableaux achevés.

Toutes ses toiles sont bonnes et scrupuleusement observées. Quand l'artiste passe des sites de chez nous aux sites français, il exprime avec fidélité et bonheur la différence aérienne, si délicate et poutant si réelle. Son art s'expatrie avec aisance.

L'impression de sincérité est forte. La manière disparaît. L'émotion du spectateur procède directement de la Nature rendue par cette facture s'anéantissant dans l'exécution. L'artiste s'efface, l'œuvre s'affirme.

Ah ! que nous sommes gâtés à toujours chercher, admirer,

prôner le procédé ! Il en faut du courage pour ne pas y sacrifier, soit qu'on travaille, soit qu'on regarde ! Ce sont les acrobaties qui nous tentent et qui deviennent pour nous une des formules du beau. C'est pervers. L'œuvre calmement belle a beaucoup de chances d'être dédaignée. Son succès est pour plus tard. Dans le présent c'est le pétard à quoi on prête attention. —

Mêmes qualités de fini chez Pros De Wit qui, outre des paysages, avait une douzaine de scènes avec « figures humaines ». Ne prononcez pas *figuires*, ô Kaekebroeck !

C'est rare, ça ! Il semble qu'il y ait, dans ce domaine, impuissance à faire plus que le morceau.

Or, voici un artiste qui suit la tradition des « petits Flamands », qui interprète des fragments de vie, qui surprend l'existence dans des spectacles de marionnettes si vous voulez, mais de marionnettes qui jouent le drame, la comédie, le vaudeville, la farce de nos agitations sociales. Des faits divers, soit, des bagatelles, des balivernes, mais les musées abondent en chefs-d'œuvre où des maîtres glorieux se sont appliqués à ne pas faire davantage. Ces délicates minuties, ce n'est pas tout l'art, mais une jolie province de l'art, du « meissonniérisme ».

Est-ce bien peint, voilà toute la question. Y sent-on la force désœuvrée du véritable artiste, du coloriste, la grâce du maître ? Moyennant ce rien qui est tout, la charmante beauté est acquise et l'émoi suscité.

Devant les œuvres d'art il me faut de l'émoi : c'est ma façon de les reconnaître.

* * *

JULLIEN DILLENS, STATUAIRE

1849-1904

Le Catalogue porte, superfétatoirement cet extrait de la lettre de mort :

Professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles.
Membre correspondant de la Classe des Beaux-Arts
de l'Académie Royale de Belgique.
Membre agrégé du Corps Académique d'Anvers.
Officier de l'Ordre Léopold ; Chevalier de la Légion d'Honneur, de l'Ordre
de St-Michel de Bavière et de la Couronne du Congo.
Médailles d'Or à Bruxelles, 1881 ; Médailles d'honneur à Amsterdam 1883,
à Anvers 1885, à Munich 1890, à Berlin 1891 et à Paris 1889 et 1900.

Les familles survivantes aiment ce branqueballage, dérisoire-

ment inutile alors qu'on peut proclamer, alors que tous proclament, comme c'est le cas « dans l'espèce » : Ce fut un grand artiste !

On ne se figure pas bien le nom de .... Rubens, par exemple, accompagné de Professeur... Membre correspondant... Membre agrégé... Officier... Chevalier... Médaillé...

C'est ingénu, c'est pieux, mais c'est bête.

Leys se laissa faire baron. Gallait refusa. Louis Dubois, sceptique, sarcastique et terrible pince-sans-rire, s'obstinait à nommer Leys « monsieur » et Gallait « baron ». Gallait souriait, Leys faisait la grimace.

Les trois salles du Cercle Artistique sont encombrées des dépouilles de ce mort illustre. Cinquante plâtres et marbres. Vingt-neuf bronzes. Quatre terres cuites. Cent trente aquarelles, Cinquante-sept dessins et croquis. Peut-être un peu trop. Toute cette vie, en ses dehors visibles, en ses intimités jusqu'ici cachées, une vie de cinquante-cinq années, prématurément fauchée, peut-être au moment où déjà glorieuse, elle allait s'épanouir encore davantage. Si Constantin Meunier fut mort à cet âge, il n'eût laissé qu'une réputation de peintre, même de peintre simplement « estimable » comme disent messieurs les critiques à lèvres pincées, à moins qu'ils ne disent « distingué ».

J'ai visité cette accumulation émouvante par un soleil printanier favorable.

Ah! quelle maladresse de faire les expositions par les jours courts et lugubres de l'hiver. Comme c'est mieux maintenant avec la lumière du printemps !

Le renaissant soleil mettait une patine jaune adoucissante sur les rouges en lesquels s'acharnent les commissaires du Cercle autant que je m'acharne à les conspuer de ce chef. Je crus, un instant, qu'au moins dans la nouvelle salle ces entêtés auraient fait droit aux cris que suscitent leurs hurlantes draperies. Allons donc ! trop vaniteux pour ça ! Ils ont plus d'obstination que de caractère, ces gaillards. Ils sont de l'espèce des « pêdants » qui ne se trompent jamais ! non jamais ! « L'astre du jour », en cette matinée, amoindrissait leur sottise, qui, dans les parties où il ne « tappait » pas laissait en son déshonneur l'épanchement de sang-guillotine que l'on sait.

Curieux détail : dans les panneaux séparés où étaient des aquarelles, on avait eu soin de mettre un fond rosâtre de façon à ne pas égorger d'écarlate ces délicates œuvrettes.

Verdi ! Verdi ! criaient les Italiens révolutionnaires quand ils

voulaient, sous les Autrichiens et le Pape, acclamer Victor-Emmanuel roi de toutes les Italies, et fêter le drapeau tricolore vert-blanc-rouge. Verdi ! Verdi ! peut-on crier, cette fois encore, en voyant, dans la grande salle, le blanc des plâtres s'accrocher au vert des palmiers « d'ornement », lequel éclabousse le rouge des tentures.

J'avais visité la semaine d'avant les galeries de sculpture du Louvre. La stupide manie des feuillages n'y sévit point. La Vénus de Milo ne surgit pas au milieu d'une corbeille d'azalées. César-Auguste ne se détache point parmi les bananiers.

Ah ! ce qu'il faut poigner les routiniers pour leur faire lâcher une stupide habitude.

On était donc là dans une forêt tropicale comme sur les bords heureux du Congo. Le caoutchouc et le nègre au poing coupé seuls manquaient. On pourrait combler cette lacune. « Dans le Congo c'est là qu'on crève »... etc., voir le chant national sur l'air des Lamentations de Jérémie. Quant aux singes, inutile de s'en préoccuper, il n'en manque jamais, vous et moi compris.

Sous ces zingueux ombrages, on voyait la délicieuse *Figure tombale*, une adolescente nue, agenouillée, laissant choir, découragée, des pétales de ses mains défaillantes. Là, deux des six frontons admirables de l'Hospice d'Uccle, l'hospice des Deux Alices. Là, quelques bustes de femmes vraiment femmes, exquisément femmes, ce qui est rare pour des bustes de femmes.

Dans la salle à côté, les bronzes. Le sévère et noble *Silence de la tombe*, la vivante et sereine statuette de *Prudens Van Duyse*, le poète, l'improvisateur flamand, qui, parmi beaucoup de beaux vers, fit celui-ci, sans rime et sans compagnon, mais le plus beau, peut-être, résumant son opiniâtre effort : De Taal is gansch het Volk ! La langue, c'est tout le peuple !

Pas une œuvre médiocre ! Partout de l'élégance, de la noblesse, de la conscience se révélant dans l'obstination à pousser, à achever l'œuvre, à ne pas s'arrêter, esquinté ou indolent, à ces à-peu-près que tant je signale et qui semblent le mot d'ordre actuel. Une composition toujours harmonieuse et pourtant robuste. La distinction unie à la force. Un calme constant et pourtant une énergie.

Il y a là deux images de ce soldat abattu en pleine bataille, qui caractérisent son tempérament et son art. Une peinture par Flotow, et une sculpture. Celle-ci le montre pris de l'angoisse du mal qui l'emporta, un cancer, je crois, gratification que devait à ce vaillant cette inconnue que je ne m'interromps pas de

nommer la maternelle Nature, toujours attentive à nous faire plaisir. Oh ! la cruelle marâtre, la « sale garce » comme dit impudemment Zola, que j'ose à peine insulter tant elle est mauvaise et rancunière. L'autre l'exprime en la beauté inspirée d'un de ces sereins moments de la Vie où le Sort laisse respirer pour mieux tourmenter ensuite à l'exemple des bons tortureurs du moyen-âge. Car nous sommes tous pareils aux poissons hameçonnés auxquels le pêcheur donne du jeu pour mieux les ramener à l'épuisette en les éreintant.

Jullien Dillens a continué l'Art du XVIIIe siècle à l'allure française, les longues figures, les plis bien disposés, la grâce ondoyante. Il a subi cette influence comme Watteau en ses peintures, Watteau ce Flamand de Valenciennes, ville arrachée à nos Flandres par la conquête.

Il n'a pas, comme Meunier, exprimé un grand phénomène social, la vie ouvrière contemporaine, héroïque en sa misère. Il n'a pas, comme Rodin, interprété l'humanité entière en ses passions cardinales. Il fut plutôt épris des aspects ornementaux des choses, des surfaces plutôt que des profondeurs, d'une vie générale plutôt que d'une personnelle originalité. Il était lui. Il convient que tous soient avant tout eux-mêmes : *Sint ut sunt aut non sint !*

Quelle séduction invariable dans cette vision mondaine et proportionnée des êtres ! Elle en fait un frère germain de Devigne.

Le Catalogue est précédé d'un récit par H. Coopman, familier et touchant, où la plume exquisse l'Homme. J'y lus cette phrase exacte et émue :

« Regardez, regardez, regardez... Ces lignes, ces contours, ces voiles royalement drapés, ce rythme large et puissant, élégant et discret, cette grandeur et cette délicatesse, cette conscience et cette honnêteté, — c'est Lui ! »

Une de ses nobles figures tombales sera-t-elle dressée sur sa sépulture ?

Salle Boute.

PAUL HERMANUS.

Un homme d'affaires, un professionnel de la Décoration, qui, en marge de sa besogne dominante où l'Art a sa place, peint des tableautins, parfois un tableau, peint aussi des aquarelles.

Il en avait amené à la Salle Boute une charge, à peu près cent numéros.

Le subtil et délicat coloris de ses œuvrettes luttait, non sans perte, contre un énorme pâté de palmiers flétris qu'on avait cru devoir leur donner comme voisin ornemental. Décidément la manie de cette décoration tropicale (hélas! cette fois chez un décorateur de goût), est aussi obsédante que ma manie d'entrer en rage quand mon œil est en contact avec ces grinçantes pataquaises.

Cette jolie exposition avait un air « amateur ». Était-il dans la réalité, cet air, ou dans ma mentalité, je ne saurais le résoudre. Nous sommes à ce point esclaves de nos pensées, qu'un simple renseignement introduit dans nos caboches suffit à modifier nos impressions.

Paul Hermanus est très nettement de chez nous par son sentiment de la couleur. Quatre belles vues italiennes attestent que même quand il regarde la nature souvent sèche du Midi, il la voit avec l'œil émerveillé d'un artiste flamand. *Capri et sa grande Marine; Capri et le Vésuve; Capri et sa plage;* et surtout *Capri et sa maison de pêche.* Tout y est d'un fondu harmonieux que la trop claire atmosphère supprime là-bas en délinéant nettement les contours.

Ses *Londres* aussi m'ont paru beaux, spécialement la *Tamise* dans la brume.

En général, ses tableaux, de facture pesante, sont moins séducteurs que ses aquarelles.

Ah ! qu'il est vrai que pour les uns :

La peinture à l'huile
C'est bien difficile
Mais c'est bien moins beau
Que la peinture à l'eau!

Tandis que pour les autres :

La peinture à l'huile
C'est bien difficile
Mais c'est bien plus beau
Que la peinture à l'eau!

Une vue de *Furnes*, discrète, charmante (verdure et roseur des bâtiments), retenait les regards par son doux charme de béguinage.

Encore une fois tout est bien, tout est de talent. En Belgique,

désormais on est au dessus du minimum d'art nécessaire pour ne pas apparaître ridicule ou ignoble. Il y a peu de jours, au Salon des Indépendants, à Paris (plus de quatre mille numéros!), j'eus, par contre, l'honneur (ou le soulagement) d'affronter la fameuse « croûte » authentique presque introuvable dans nos expositions et nos expositionnettes. Elle foisonnait! Les belles œuvres flottaient dans cette marée comme de rares vaisseaux sur la mer aux flots innombrables.

Galerie Leroy, rue du Grand Cerf.

ALFRED BASTIEN.

Cette fois c'est un Peintre? Un vrai. Un authentique. Et un peintre de chez nous, sans infiltration, sans bâtardise étrangère, un authentique, un vrai, continuant la grande lignée des peintres de l'Art Libre : Boulanger, Baron, Dubois et les autres, mais avec sa personnelle résonnance, son originalité, surtout maintenant en 1906, après avoir, à ses débuts, il y a quatorze ans, paraît-il, subi quelque peu l'action des admirations se muant en réminiscences.

Il y aurait des défauts en ses œuvres que leur riche coloris leur servirait d'unité.

Les quatre-vingt-six numéros de cette Exposition savoureuse qui remplit de joie l'excellente salle Leroy A-la-belle-lumière (ça pourrait lui servir d'enseigne) représentent en une série superbe le labeur de ces trois lustres, avec des transformations lentes et sûres menant l'artiste à une conquête de plus en plus complète de lui-même.

Il me semble (mais que de fois il me semble à tort) que c'est ce que j'ai vu de mieux cet hiver parmi ces salons, trop nombreux sinon pour ma patience, du moins pour mon plaisir. Je dirai plutôt, pour moins risquer d'être inexact, que c'est là que j'ai ressenti le mieux l'émoi esthétique, cet éveil du septième sens excité à l'aspect du Beau.

Dès l'entrée, j'ai été pris aux yeux. Et des yeux charmés la sensation a passé à l'âme.

Quelle leçon à ceux qui disent, à ceux qui proclament que le salut est dans l'imitation de la nouvelle école, faiblissante, du reste, sinon dans sa spécialité, du moins dans sa prétention à

l'universalité, qui ne voulait, en coloris, que le clair, si voisin du crayeux dès que le manient les médiocres!

Certes, souvent, chez nous, le sombre a trop étendu un crêpe sur les œuvres. Il y en a là une pour l'attester encore : *Portrait d'Albert Pinot*, en son crépuscule. Il y eut en ceci un danger pour nos peintres dont nous a sauvés l'école française contemporaine.

Mais quelle erreur ce fut de vouloir abandonner nos traditions de coloris robuste et monté, au lieu de se borner à le corriger de sa descente vers la suie. L'exposition Bastien est un exemple de la belle mesure où on peut le maintenir et l'intensifier en sa richesse, sa puissance, sa saveur. Ne pas être coloriste, ce n'est pas être du Pays!

Quelle belle série que celle des paysages africains de Bou-Saada en Algérie! L'artiste en a rapporté une cargaison précieuse de petites études dont une, *La Boucherie*, élargie en une toile d'une pondération et d'une élégance parfaite : un régal de tonalités harmonieuses exprimant une composition admirablement établie et équilibrée. Ce n'est point l'Afrique sèche, c'est l'Afrique interprétée par un Flamand, lui donnant la beauté de la couleur opulente sans lui enlever son caractère de chauffe.

Ces toiles sont, je crois, parmi les dernières exécutées. D'autres, anciennes, *Ciel de mars*, par exemple, ou *La ferme de Rouge-Cloître*, sans être aussi dégagées des grands et dangereux voisinages de l'époque, attestent le fond somptueux qu'avait apporté en naissant le jeune peintre. De même *la Mansarde* et un plantureux et dramatique *Portrait de femme*.

Les œuvres les plus récentes inspirées par les sites de chez nous, sont *le Fardier embourbé*, *l'Étang des trois fontaines*, *la Villa de mon voisin*, *Mon jardin au printemps*. Aussi une très hardie étude : *Deux hêtres dans la neige*. Remarque curieuse, dans ces œuvres, les avant-plans sont souvent trop considérables et nuisent à l'ensemble en donnant l'impression d'un vide superflu.

La Critique, chez nous, préfère d'ordinaire exulter les étrangers à vanter nos compatriotes. Le Belge traditionnellement individualiste transforme aisément cette indépendance louable en dénigrement et en goguenardise. Il n'a pas la bosse de la vénération, ou du moins, ne l'exerce pas volontiers au profit des siens. La Presse, à moins de camaraderie bête, prodigue, en ses appréciations, « le système des compensations » qui consiste à accompagner chaque éloge de la restriction d'un blâme et chaque blâme de la correction d'un éloge. On aime autant grandir les

médiocres que diminuer les vrais talents. Une règle de nivellement semble convenue. Comme dit Panurge, cet Uylenspiegel gaulois, « cela semble à la chanson de Ricochet : ce ne sont que sarcasmes, moqueries, paranomasies, épanalepses et redites contradictoires ; les unes détruisent les autres... » Parfois une occasion se présente et s'impose de ne dire que d'aimables et encourageantes paroles. Serait-ce pas le cas pour ce salon Bastien ?

XIIe Exposition de la Société Royale des Beaux-Arts.

Au Musée, dans le même local, la longue galerie coupée de colonnes, où tant tapagèrent, en certaines années, la Libre-Esthétique et ses prédécesseurs les XX, sans oublier d'autres expositions de groupes bruyants en leurs audaces.

C'est calme, c'est sage, au sens péjoratif du mot. C'est surtout convenable ! Oui, convenable à la limite de la convenabilité. Rien ne détonne, rien ne pétarde, pas une voix au-dessus des autres. Un officiel et discret murmure. On croirait qu'il y faut marcher à pas feutrés de peur de commettre quelque incongruité contraire aux belles manières protocolaires.

Même les œuvres et les artistes qui, ailleurs, affirment de l'originalité, de la « nature », semblent ici plus discrets, plus amortis dans le sentiment des convenances mondaines. A l'observation de ces convenances certains veulent qu'on dépense les plus belles qualités artistiques. Tel tableau, trouvé ailleurs vivant, remuant, a ici une attitude réservée. On dirait qu'on sent planer l'influence du groupe des membres d'honneur, à qui l'on doit respect et égard : S. A. R. le prince Albert de Belgique ! M. le professeur Heinrich von Angéli ! M. Emile Wauters ! M. le professeur J.-H.-L. de Haas ! S. E. le comte de Khevenhüller Metsch ! M. Ernest Seeger ! M. John Sargent. R. A. ! M. P.-A.-J. Dagnan ! Mme la duchesse d'Ursel !!

Je me « figure la figure » des artistes devant cet état-major imposant, qui me fait, pourtant, songer, moi sceptique, au trio célèbre d'Henri Meunier, composé d'un pair de France, d'un expert en écriture et d'un marchand de peaux de lapin.

Je retrouve là, au port d'armes, Asselbergs, Blieck, Claus (un archi-délicat *Matin de Juin*), Courtens (un somptueux et classique *Automne* au feuillage vieil or), Knopff, Motte, Alfred

Verhaeren, sans trop deviner pourquoi ils y sont. Knopff a deux paysages urbains aux « pâles couleurs » et *Une jeune femme anglaise*, marbre couronné de lauriers, avec des yeux languissants qui semblent en dire beaucoup sur les passe-temps intimes de la personne.

Il y a des Belges. Il y a même un Français, Caro-Delvaille, qui s'est appliqué à peindre, en dimensions de musée, la scène palpitante d'une *Manicure* (d'autres disent manucure, ils sont ferrés sur les étymologies), qui fait les ongles à une jeune volaille maigriote de catégorique insignifiance. A quand la scène du pédicure ?

Il y a aussi un Anglais avec une *Polymnia*, pour réaliser quelque chose de neuf.

Mais il y a vingt-huit Allemands ! La plupart de Berlin.

Qu'on nie encore « l'infiltration pacifique » des Teutons.

En tête, Arnold Boecklin, à qui, en ces dernières années, on fit une gloire qui commence à paraître quelque peu exagérée.

Puis une série d'œuvres, dont plusieurs bizarres, entre autres *Jour d'Eté*, de Martin Brandenburg, où deux arbres d'aspect indéfinissable semblent se désarticuler en contorsions pour se débarrasser d'une volée de petites femmes à ailes de papillons qui infestent leur désordonné feuillage.

Ce lot germanique est intéressant. Il donne une idée du point où est présentement parvenue la Peinture dans cette immense agglomération humaine de soixante et un millions d'êtres, d'après le dernier recensement. On pouvait espérer mieux de la fécondité esthétique d'une pareille masse.

On y trouve même un pointilliste, Hirich Hübner, avec *Le Fleuve*. Pas fameux, le pointilliste ! Le genre est difficile à manier quand on n'est pas Théo Van Rysselbergh. Ou DE RYSSELBERG, ai-je entendu raconter, du moins pour Paris ; alors je vais dire à notre bon poète Van Arenberg de se nommer d'Arenberg, tout simplement.

Léon Frédéric s'est vu décerner le « Prix d'honneur », pour *Le Paysan mort* et *La Grand'Mère*. La première de ces deux œuvres est émouvante en ses physionomies rustiques attristées. La facture est sèche, bistrée, silhouettée. Qu'importe, c'est naturel, c'est bon.

De jolis ensembles aquarellés de Cassiers, d'Uytterschaut, de Staquet. Elles plaisent ces écritures légères, toujours les mêmes, mais toujours adroites, gracieuses, mélodieuses de tons.

Des médailles et médaillons heureux de Devreese. Un bon

total de gravures par le maître Auguste Danse, fécond et sûr de lui-même, qui s'occupe, m'assure-t-on, de traduire un de nos beaux Jordaens : *Le Roi boit!* Vive le roi!

J'ai aimé *A l'heure des vêpres l'Hiver*, vigoureuse ébauche de Taclemans... Je dis « ébauche ». Pour l'artiste, c'est, peut-être, œuvre achevée. *Portrait du docteur Georges Marlow*, d'André Cluysenaer. *Portrait de Mlle X...*, par Gouweloos. *Intérieur* et *Quiétude*, d'Opsomer, au beau coloris. *Portrait de M. E. Goldzîcher* : CONSUL DE PERSE, atteste le catalogue ; excusez du peu !

Reste à signaler l'envoi de Jacques de Lalaing, deux portraits lustrés avec un soin pieux, sans le charme des nuances, des tons, demi tons, quarts, huitièmes, seizièmes de tons du vrai coloriste, placages de noirs d'ivoire (pourquoi dit-on « noir d'ivoire » et ne dit-on pas blanc de suie). Ces portraits ont la moindre qualité des portraits, la ressemblance. C'est craché! criait près de moi notre bon concitoyen Pilsticker van Muisewinkel. Puis, deux bronzes, cheval et lion, d'une vigueur, d'une vigueur... Je ne saurais exprimer à quel point c'est de la vigueur! A primer l'un et l'autre, pour leur musculeuse santé, au concours animalier du Cinquantenaire.

Jacques de Lalaing est d'une rare constance, d'un labeur qui ne s'interrompt pas, d'une louable audace en son attaque aux genres les plus divers. Wiertz jouissait de ces dons.

Ah! la Sculpture. J'oubliais la sculpture. Peuh !... J'ai remarqué *Inspiration* (*ivoire et onyx*), par Samuel, que continuent à ne pas bouder les commandes ; saperlotte! en décroche-t-il! L'onyx, qui ruisselle sur le dos de cette aimable femme très nue, m'a fait penser à un abondant dégoulinage du savon vert cher à nos lavandières. Quel bizarre attribut pour une âme inspirée !

Et voici que ma toquade relative au mobilier me reprend! Qui nous débarrassera des vulgaires banquettes et chaises sang de bœuf qu'on a fourrées là? Je suppose qu'elles dépendent de la très entendue Direction de nos Musées. Ah ! ces habitudes tapissières datant de l'époque où la Belgique avait des goûts de petite province. C'est d'une bêtise qui arrive presqu'à la poésie !

EDMOND PICARD.



THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE : *La Damnation de Faust*, légende dramatique en 5 actes et 10 tableaux, musique de H. BERLIOZ (23 février). — *Déïdamia*, drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux de MM. L. SOLVAY et F. RASSE (3 avril). *Résurrection*, drame lyrique en 4 actes de MM. HANAU et P. FERRIER d'après L. TOLSTOÏ, musique de M. F. ALFANO (18 avril). — THÉATRE ROYAL DU PARC : *Chambre à part*, comédie en 3 actes de M. P. VEBER (31 mars). — *La Dupe*, pièce en 3 actes de M. G. ANCEY (30 mars). — *Le Passé*, pièce en 4 actes de M. DE PORTO-RICHE (10 avril). — Reprises du *Monde où l'on s'ennuie* et de *Froufrou*. — THÉATRE DE L'OLYMPIA : *La petite Madame Dubois*, comédie en 3 actes de MM. P. GAVAULT et J. LAHAIX et *La Ruse*, pièce en 2 actes de MM. C. ROLAND et J. HERSENT (20 avril). — *Memento*.

La Damnation de Faust. — Lorsqu'il y a trois ans, après qu'il l'eut montée à Monte-Carlo, M. R. Gunzbourg fit connaître au public parisien son adaptation scénique de *La Damnation de Faust*, l'accueil, il faut l'avouer, manqua d'enthousiasme. On alla jusqu'à crier au sacrilège. Nous attendions avec impatience l'occasion de nous faire un jugement personnel : la direction de la Monnaie vient de nous le permettre et tout le monde lui sait légitimement gré de cette audacieuse et très artiste entreprise.

Incontestablement il apparaît que l'œuvre transportée au théâtre manque totalement de l'unité indispensable à la scène. Il y a non seulement absence d'enchaînement, de logique presque dans la succession des épisodes ; mais leur disparate est flagrant ; il résulte de la diversité des suggestions, des inspirations auxquelles obéit Berlioz lorsque, au cours de ses voyages, au hasard des visions ou des impressions changeantes, ou des souvenirs, il composa fragmentairement et sans intention de les relier l'une à l'autre les *huit scènes* qui formèrent la version initiale de son œuvre.

C'est la traduction de Gérard de Nerval dont il avait fait sa lecture favorite qui lui fournit les éléments premiers ; lui-même coordonna, compléta le poème ou plutôt les divers petits poèmes destinés à l'illustration musicale. Et c'est ainsi qu'ils apparurent au Concert vers 1846 et ne furent point altérés jusqu'en ces dernières années.

M. Gunzbourg estima susceptibles ces tableaux d'être ici condensés, plus loin élargis et d'un bout à l'autre assemblés par un frêle enchaînement dramatique. Osons dire qu'il n'a point réussi ; mais accordons à sa louange que c'est son scrupule de ne rien ou presque rien dénaturer de la partition symphonique qui l'a empêché de réaliser pleinement un dessein qu'un peu plus de liberté eût pu permettre d'accomplir avec plus de bonheur.

Voilà pourquoi *La Damnation* demeure une succession d'épisodes, de descriptions à la fois psychologiques et symphoniques qui tentent de symboliser un des nombreux états d'âme de Faust, l'instable et l'insatiable. On y a vu tour à tour : « La Gloire, la Science, la Foi, l'Ivresse, la Volupté, l'Amour, l'Invocation à la Nature, la Course à l'abîme, la Damnation, la Rédemption ». Notre goût de l'intérêt dramatique, notre désir, légitime ou non, d'une action prenante ne se satisfont point de ces seuls symboles.

Mais il faut que l'on oublie ce que peut avoir d'artificiel ou d'insuffisant l'*œuvre théâtrale* pour s'abandonner à l'impression émouvante et d'admiration que provoque l'*œuvre d'art*

Or *La Damnation de Faust* ne renferme t-elle pas des pages maîtresses d'une beauté sans égale ? La mélodie ne s'y prodigue-t-elle pas avec un charme et une aisance qui ravissent autant qu'émerveillent les savantes et neuves combinaisons de l'orchestre ? L'héroïsme, la passion, la douleur et la tendresse trouvent des accents inimitables dans le jeu adroit des rythmes et des harmonies. On ne sait que préférer dans cette musique toujours personnelle et captivante. Sera-ce au tableau de gaîté truculente et de couleur et de mouvement pittoresques de la Cave d'Auerbach qu'iront les meilleures louanges ou bien à ce chœur de Pâques du deuxième tableau, d'une large et pénétrante solennité fervente ? L'Invocation de Faust à la Nature au septième tableau est-elle plus belle que la Fugue dérisoire des buveurs, parodie spirituelle des vétilles musicales sur le mot *Amen* incessamment redit sur tous les modes ? La Sérénade sarcastique de Méphistophélès ou son humoristique chanson de

la Puce vous plaisent-elles davantage? A moins que le large et frémissant trio : *Ange adoré dont la céleste image....* ne soit le point culminant de la partition et ne procure la minute de plus profonde émotion, tandis qu'après l'évanouissement des follets diaboliques venus tenter Marguerite endormie, la foule des voisins fait indiscrètement tapage à la porte de l'amante abandonnée aux bras du séducteur? Et qu'importe enfin l'anachronisme de la Marche de Rakoczy si revivent en son rythme héroïque, en ses sonorités sauvages et pittoresques, les plus ardents souvenirs de gloire et de vaillance des Magyars fabuleux?

Sous la direction savante de M. Sylvain Dupuis, l'orchestre de la Monnaie a exprimé à la perfection les multiples et si divers caractères de cet immortel poème symphonique. Sa discipline et sa chaleur aussi bien que le souci vétilleux et nuancé ont respecté fidèlement les moindres intentions du maître.

Et si M. Albers, créateur admirable de tant de rôles qu'il marque d'une superbe personnalité, chanteur aux ressources illimitées, réalisa un Méphistophélès sarcastique d'imposante allure, M. Laffitte trouva dans son organe souple et généreux toutes les habiletés nécessaires pour chanter le rôle de Faust qui exige, à côté d'éclats puissants, de nombreuses et difficiles expressions de demi-teintes et de charme. M. Dalmorès parfois prit sa place avec un égal bonheur. MMmes F. Alda et Laffitte se partagèrent le personnage, au surplus peu important, de Marguerite ; elles le firent excellemment, mettant en relief notamment la fameuse *Ballade du roi de Thulé* d'un si original caractère de mélancolie romantique.

Mais il y eut d'autres et de bien puissants éléments qui assurèrent le succès considérable rencontré par la *Damnation de Faust*. Ils n'ont peut-être rien à voir avec la valeur intrinsèque de l'œuvre. Ils sont cependant ses compléments obligés, les collaborateurs nécessaires du musicien et des interprètes. Je veux parler de la mise en scène. Elle est admirable, d'un luxe et d'une ingéniosité rares. Les décors de Dubosq, la machination, la mise en œuvre surtout de tous ces ensembles, les effets d'éclairage, les ballets aériens des Sylphes et fantastiques des Follets étincelants dans la nuit noire, sont des trouvailles acclamées chaque soir avec justice.

Moins heureuse m'a paru la Course à l'abîme; le déroulement rapide et un peu monotone de la toile de fond représentant des rocs titaniques ébranlés par quelques furieux orages ne

m'a pas donné l'illusion nécessaire, d'autant plus que Faust et son infernal compagnon ne sont point en scène, chevauchant les coursiers noirs du Sabbat, comme le voudrait la vérité.

Mais le tableau final de l'apothéose de Marguerite dans l'azur et la lumière, parmi le chœur blanc des anges est, en revanche, et par contraste, d'une suavité paradisiaque délicieuse et émouvante.

* * *

Déïdamia. — Rien, à mon avis, n'est plus respectable que l'intention d'un artiste. Ses moyens de la réaliser seuls et le résultat obtenu sont justiciables du critique. M. Lucien Solvay a demandé à Alfred de Musset le sujet d'un libretto d'opéra. J'eusse aimé beaucoup mieux voir vaillamment M. Solvay camper de toutes pièces un beau drame pris par lui dans l'Histoire, dans la Légende ou dans sa seule imagination. Mais ce n'est point ma préférence qui importe. M. Solvay se décida pour une adaptation : voyons ce qu'il a fait de cette célèbre et un peu fantastique œuvre, pénétrée de philosophie, de sentiment, d'héroïsme et de passion tout à la fois, qu'est *La Coupe et les Lèvres*.

Déïdamia s'est débarrassée des incidents, des complications, des impossibilités scéniques surtout et n'a conservé que cette simple tessiture qui nous montre le rêveur et l'indécis qu'est le soldat-montagnard Frank tenté concurremment par le touchant et paisible amour idyllique de Déïdamia et par le voluptueux vertige de la beauté de Belcolore, la courtisane. Réduite à ce conflit, l'action offre de nombreuses situations dramatiques, des oppositions de caractères et de sentiments. Elle permet surtout au musicien de tirer parti de chacun des tableaux au mieux des contrastes qui sont toujours un élément de succès et d'émotion assurés.

A ce point de vue l'adaptation de M. Solvay fut exceptionnellement habile et je ne crois pas qu'un compositeur puisse souhaiter être mieux servi par son librettiste.

M. Rasse a-t-il tiré de ces six tableaux rapides et d'esprit si différent tout le parti possible? Il eût fallu pour cela qu'il marquât avec une netteté bien précise ces oppositions psychologiques ou ces contrastes de situations qui donnent au drame son essentiel caractère, qui soulignent et expliquent ce que possède de contradictoire, de douloureux, de faible, d'impuissant l'âme étonnamment incertaine du héros. Or d'un bout à l'autre à peu près, avec presque jamais une tentative, toujours trop brève ou

trop timide, de sortir d'un chemin immuablement rectiligne et plan, la partition de *Déïdamia* s'en tient à une distinction, un charme, voire une tendresse ou une quiétude ravissants en eux-mêmes mais trop uniformes. La satisfaction que nous éprouvons à entendre cette musique d'une délicate et limpide recherche, ne nous empêche pas, par instants, de regretter qu'un peu d'envolée, d'accent plus éperdu, plus spontané, plus tragique enfin ne vienne point nous émouvoir, nous empoigner.

Mais, par contre, lorsque la situation s'y prête, combien l'aisance mélodique, le don de l'expression juste et le sens de la parfaite déclamation lyrique trouvent l'occasion de s'affirmer! C'est dans le rôle de Frank, admirablement compris et interprété par le grand artiste qu'est M. Albers, que nous trouvons les plus réussies de ces pages, tels qu'au premier acte : *Tout nous vient de l'orgueil, même la patience...*; au troisième : *J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore...* ou bien le récit tout de tendresse prenante : *Fatigué de la route et du bruit de la guerre...*

Le rôle de Belcolore est également traité avec art de façon à en faire saillir le côté fatal et voluptueux. Mme Bressler-Gianoli le comprit excellemment, comme aussi Mlle Eyréams fit touchant et ingénûment sympathique le personnage plus inconsistant de Déïdamia moins femme que symbole de pur et fidèle amour consolant.

En somme, l'œuvre est de celles que de nombreuses salles enthousiastes eussent applaudies si quelque nom exotique eût figuré sous son titre sur l'affiche, si de vagues et surtout lointains échos d'une réputation d'outre-frontières l'eussent précédée ici. Elle ne se réclame d'aucun casse-cou de contrepoint ou d'étrangeté d'orchestration; l'obscurité en est bannie comme l'acrobatie ou le nébuleux qui veulent être savants ou le paraître. Ce souci d'« honnêteté » fit dire que la musique de *Déïdamia* manque de couleur, de personnalité, que la pièce est dépourvue d'atmosphère. Mais les esthètes jaugent la valeur d'une œuvre à la difficulté de la comprendre...

* * *

Résurrection. — Il est certain que l'auteur du livret de *Résurrection* a escompté, en mettant à la scène le roman poignant du génial auteur de la *Sonate à Keutzer*, le bénéfice du prestige qu'un titre illustre et l'universel succès d'un livre devaient lui assurer. Car, il faut l'avouer, rien n'est au fond

plus quelconque que l'intrigue du drame lyrique actuel, simple et rapide histoire de séduction, d'abandon, de déchéance. Il n'est pas de jour où les « Faits-divers » n'en enregistrent d'analogues et M. Hanau pouvait en situer les développements partout ailleurs aussi bien qu'en Russie.

Ce qu'il n'a pas emprunté, ou transporté à la scène, c'est précisément ce qui fait la puissance de profonde humanité, la haute signification psychologique de l'œuvre de Tolstoï, cette pensée de rachat dans la faute, de dignité malgré la chute, cette hantise aussi du remords qui poursuit le prince séducteur et le porte vers une bonté, une pieuse rémission vraiment admirables.

N'importe. Telle qu'il l'a conçue, la pièce de M. Hanau, traduite en français par M. P. Ferrier, se prête à des oppositions de sentiments, des contrastes de situations bien faits pour servir un musicien habile à l'interprétation de toutes ces nuances. Aux scènes d'amour et de passion succèdent les épisodes dramatiques. La colère et la tendresse, la rancune et l'espoir successivement se partagent le cœur de l'héroïne, la touchante Katucha, si remarquablement incarnée à la Monnaie par Mme Dratz-Barat qui composa son personnage avec une vérité tragique parfaite et chanta le rôle d'une voix sûre, souple et riche.

C'est en cette figure essentielle que se concentre du reste tout l'intérêt; les autres, à part peut-être le prince Dimitri, ne sont que des comparses utiles à l'action ou nécessaires au mouvement scénique. Aussi M. Alfano a-t-il donné à Katucha la plus riche part de son inspiration mélodique. Si nous exceptons la phrase touchante de Dimitri, au 3e acte, lorsqu'il vient retrouver déchue, misérable parmi les femmes de la prison où elle est enfermée, la douce Katucha de naguère, et que, devant les désespoirs et les sanglots de la pauvre fille il s'écrie : *Pleure, oui pleure*...; si nous exceptons la phrase d'amour si chaleureuse et fervente, de Simonson, l'exilé qui, sur la route de Sibérie, dit à la déportée sa passion sincère, et que chanta superbement M. Bourbon, — nous ne rencontrons que des récitatifs, des dialogues brefs, le jeu musical alerte enfin qui réussit avec bonheur à ces jeunes compositeurs réalistes italiens dont se réclame sans conteste M. Alfano.

Car il ne faudrait pas croire que *Résurrection* ne rappelle aucune œuvre antérieure; les réminiscences, au contraire, y sont nombreuses ou plutôt les influences. Mais l'œuvre témoigne néanmoins d'une personnalité très intéressante et d'une science incontestable.

Ayant cité Mme Dratz-Barat et M. Bourbon, je dois faire l'éloge aussi, sans restrictions, de M. David, un Dimitri de charme et de puissance, aussi parfait chanteur qu'élégant comédien.

L'orchestre a la part très large dans *Résurrection,* trop large presque parfois, car il s'attarde — tel au 2e acte — en des développements qui alanguissent l'action ; intéressant en soi, le commentaire musical est blâmable s'il est inutile... M. S. Dupuis sut ne rien laisser dans l'ombre des vétilleux détails de cette partition très fouillée.

Selon l'excellente coutume de la maison, une mise en scène très pittoresque, une atmosphère « russe » fort exacte et originale.

*
* *

La Dupe. — L'abondance des pièces jouées au Théâtre du Parc oblige le critique à passer sous silence bien des choses qu'il voudrait écrire à leur propos. Aussi bien, pour certaines, aimé-je mieux ne pas m'attarder et pour d'autres ne pourrais-je qu'apprendre à mes lecteurs ce qu'ils savent depuis longtemps.

De la demi-douzaine de comédies diverses représentées ces dernières semaines avec une vaillance déconcertante par la troupe de M. Reding, je n'en retiendrai que deux. Aussi bien *Chambre à part* est-il un de ces vaudevilles ni trop leste ni trop spirituel, mais suffisamment anodin comme portée dramatique, banal comme portée littéraire et superficiel comme esprit pour que l'on prenne peut-être quelque plaisir à l'entendre distraitement, mais certes aucun à en dire un bien qui serait injuste ou un mal qui serait inutile.

Quant au *Monde où l'on s'ennuie...* Vous l'admirez ? Vous le trouvez stupide ? C'est un chef-d'œuvre ? C'est une insanité ? Je ne vous dirai point ce que j'en pense parce que votre opinion est faite depuis longtemps et que ce que je vous raconterais n'y changerait absolument rien. Alors, c'est pas la peine... Consentez cependant, parce que c'est justice, à ce que je signale la façon remarquable dont ce *Bossu,* ce *Faust,* ou cette *Mascotte* sans cesse jeune de la comédie moderne a été joué au Parc. M. Gorby, rarement vu dans un rôle aussi pondéré, révéla un physique et un chic d'une distinction jusqu'ici insoupçonnée ; son Bellac eut de la ligne autant que de la suffisance ; M. Carpentier dessina sans l'appuyer un Saint Réault sournoisement vaniteux ; M. Vermandèle fut un Roger juvénile et séduisant à souhait. Mme Marie Samary, au nom

illustre, incarna avec une élégante hauteur et une sincère gaîté la non moins illustre Duchesse de Réville, tandis que Mme Archainbaud, fate et bonne néanmoins. mettait un naturel charmant au service du personnage de la comtesse. Mlle Derives fut, rieuse, jolie, touchante, sémillante et d'une vie intensément jeune, le rayon de soleil, la grâce pétulante, la tendresse émue de ces trois actes à prétentions qu'égaya aussi le couple Raymond, — M. Gildès, Mlle M. Dalnys, — amoureux amusants et dans toute l'espiéglerie heureuse de leur lune de miel.

Même bulletin de succès pour *Froufrou*. Je parle des interprètes bien entendu. Car l'aventure sentimentale de la mutine, spirituelle, gaie, sympathique, amoureuse et jalouse Gilberte, commencée dans le rire et finie dans le drame, n'est plus de celles qui peuvent réjouir totalement ou empoigner sans réserve nos cœurs ou trop blasés ou trop secs. Ces psychologies à fleur de peau nous laissent déçus. D'autre part elles déconcertent un peu les acteurs gâtés par le piment du répertoire de la dernière heure. Mlle M. Detroix, pensionnaire nouvelle de M. Reding, s'efforça de compenser par des qualités de naturel et d'élégance dramatique ce qui lui manque de complexité frivole, attendrie et douloureuse tour à tour pour exprimer toutes les nuances, très fines, de ce rôle de Froufrou au demeurant périlleux par les illustres souvenirs qui se rattachent à lui.

Mlle Herval, adroite en gentille sœurette, M. Chautard, excellent en Sartoris, M. Gildès toujours amusant et M. Mauloy plein de distinction entouraient Mlle Detroix.

Résurrection encore enfin cette *Dupe* que quelques artistes de Paris vinrent jouer de façon vraiment remarquable. Cela date d'une quinzaine d'années et si c'est, en noir, tout aussi faux et exagéré que le sont, en mauve ou en rose, les Pailleron ou les Meilhac et Halévy, c'est resté bien moins jeune et bien plus impossible.

C'est ici que le procédé à outrance montre sa trame ! Sous prétexte de vie et de réalité, quel abominable cynisme et quelle laideur écœurante !

La Dupe fut une des pièces à succès du Théâtre Libre de naguère M. G. Ancey crut y dépeindre avec une féroce authenticité photographique un intérieur bourgeois, ménage sans amour, perdu par les bassesses du mari, les lâchetés complai-

santes de la femme qu'une malsaine sensualité attache, hors de tout autre sentiment, à sa fripouille d'homme.

On la maria naguère à celui-ci contre son gré; on veut aujourd'hui la séparer de lui. Dupe elle fut de sa mère avare et sans bonté; dupe de sa sœur sournoisement intéressée; dupe elle sera plus tard du mari qui la trompe et la ruine.

Les situations révoltantes par leur horreur outrée; les mots cinglants, l'âpre ironie, les louches dessous de cette famille écœurante, le cynisme répugnant du mari joueur, paillard, grossier et brutal donnent une impression de malaise exagérée jusqu'au dégoût à certains moments.

Certes, le talent dramatique de l'auteur est incontestable; mais sa volonté d'écrire une satire âpre et violente ne lui fait ménager aucune ressource des « effets » à sensation.

L'interprétation peut seule sauver une telle pièce des chutes et des protestations. Or, Mme S. Després et M. Lugné-Poé ont mérité les plus sincères et les plus légitimes acclamations. Rien ne peut égaler le naturel émouvant, le tragique sobre, la vérité d'accent et de composition des rôles tenus par ces deux artistes.

* * *

Le Passé. — Encore une pièce sur l'âge, sur la jeunesse, sur l'automne du cœur, sur le déclin d'amour... Le thème est variable à l'infini; les auteurs l'utilisent chaque jour.

Dominique Brienne en est à cette époque mélancolique de la vie d'une femme où des mèches blanches commencent à pâlir les plus noires chevelures, où la vie est faite déjà de plus de souvenir que d'espérance. Dominique, au lendemain d'une trahison d'amour qui versa pour toujours en elle du deuil et de l'amertume, a demandé à l'art un peu de consolation à défaut d'oubli. Elle est devenue sculpteur de grand talent et s'est fait un cercle d'amis, artistes comme elle, mais frivoles ou tout au moins insouciants en matière d'amour comme à peu près tous les hommes, comme ce François Prieur surtout, l'amant de naguère dont la trahison a brisé toute confiance et peut-être toute bonté en l'âme de Dominique. Par un étrange et très authentique réflexe sentimental, d'avoir été victime du mensonge, Dominique conçoit une horreur profonde pour cette permanente duperie tolérée que l'homme professe à l'égard de la femme. Elle souffre, dans le milieu léger, volontiers un peu cynique, superficiel en tout cas et sans grand scrupule pas-

sionnel, de la véritable hypertrophie d'honnêteté, de sincérité dont elle est atteinte... Et cette contradiction entre les théories à base de franchise et de fidélité de Dominique et le persiflage, la belle humeur ironique de ses familiers a donné à M. de Porto-Riche l'occasion d'une scène ou plutôt d'un dialogue d'esprit mordant, d'émotion communicative et de saine philosophie.

Je dis : dialogue plutôt que scène. En effet, on chercherait en vain dans les quatre actes du *Passé* l'aliment d'intérêt, d'intrigue, d'action qui constitue une des essentielles nécessités du théâtre. Et c'est le défaut de l'œuvre. Celle-ci évolue, tourne, hésite, discute autour de ce frêle thème conducteur : Dominique retrouve l'amant perdu depuis dix ans, mais jamais oublié. Elle se laisse leurrer à nouveau au sortilège de ses paroles de ferveur trompeuse, de promesses qui mentent et le passé va revivre avec toute son ivresse d'amour et de volupté nonpareille, lorsque d'un mot maladroit, Prieur trahit sa nouvelle duperie, la fausseté de ses serments et Dominique se sépare de lui meurtrie irrémissiblement.

Mais ce qu'il excelle à exprimer dans le jeu des répliques, dans la minutieuse trouvaille des phrases, dans le dessin ravissant des détails, c'est la psychologie trouble et troublante de cette femme passionnée et sincère. Il ne faut rien chercher d'autre dans cette très fine et très littéraire comédie que le développement, la confession dialoguée d'un état d'âme et la vivisection saignante et habile d'un cœur meurtri profondément.

Tout le poids de l'interprétation repose, on le devine, sur l'actrice chargée du rôle de Dominique. Je ne crois pas qu'il soit possible d'en exprimer toute la hautaine franchise, l'ardente passion, la troublante faiblesse aussi en présence de l'homme aimé et le dégoût torturant en face des lâchetés lamentables que ne le fit Mlle Juliette Clarel, émouvante et belle comme elle le fut rarement, elle qui l'est toujours.

Les autres personnages s'effacent à côté de cette figure essentielle. François Prieur lui-même n'est qu'épisodique ; M. Mauloy sauva par de l'élégance enjouée le cynisme méprisable de l' « aimeur » professionnel.

* * *

La petite Madame Dubois et **La Ruse.** — Deux œuvres de caractère tout opposé. L'une est un habile et amusant

échantillon de comédie-bouffe visant à la gaîté beaucoup plus qu'à la vraisemblance, mais atteignant son but sans la ressource méprisable des polissonneries ou des incohérences. Il y a de l'esprit et de l'observation dans ces trois actes et même un fond de moralité plutôt ingénieuse : le mari trompé est, dans la vie et au théâtre, le dernier à convenir de son infortune; MM. Gavault et Lahaix ont voulu que le mari de leur amusante héroïne soit persuadé de son malheur conjugal alors que la petite Mme Dubois est la moins coupable des épouses.

Cet alerte et léger spectacle de printemps est enlevé, avec sa verve élégante habituelle par Mme Dupeyron, sa bonhomie d'un naturel et d'un comique très fins par M. Darcey, avec une aisance enjouée et un consciencieux entrain par MM. Franck et Murio. Quelques personnages épisodiques sont silhouettés joyeusement par MMmes Junck en vieille tante ahurie de province, Bernier en trottin séducteur, MM. Ambreville en jeune homme (!) stupide mais inflammable, Jacque en désopilant oncle autoritaire et bourru.

Mais *La Ruse* donna des émotions autrement fortes et procède d'un art incontestablement supérieur. En deux actes brefs, rapides, à la façon des tableaux véristes de l'école de *Blanchette* par exemple, MM. C. Roland et J. Hersent ont fait un croquis rustique, exact et sobre et concentré un drame poignant.

Jacques Gerfaut, fils de vieux paysans buttés dans quelques élémentaires idées d'honneur fruste et d'attachement aveugle à la glèbe nourricière, a épousé une fille-mère. Il est professeur à Paris et n'a pas revu les siens pendant longtemps après qu'ils eurent refusé de connaître leur bru. Seul Jacques vient au pays passer quelques jours de vacances à la ferme natale. Il amène un ami, René, et une jeune femme qui n'est autre que la sienne, mais que l'on fait passer aux yeux des vieux pour celle de l'ami.

Le premier soir, quand tout le monde est couché, René dresse une échelle sous la fenêtre de Rose et il gagne la chambre de sa maîtresse, — la femme de Jacques... Mais le père Gerfaut a aperçu l'escalade. Le lendemain, trop bien dupe de la ruse imaginée par son fils, il plaisante devant celui-ci René sur son escapade amoureuse de la nuit.

Il y a en ce moment du drame une scène muette vraimen tragique et que les interprètes jouent avec un naturel et une sobriété de gestes de l'effet le plus intense.

M. Noizeux, de qui fut applaudi récemment avec justice l'art

vraiment remarquable de composition et d'expression lorsqu'il joua avec un naturel parfait le rôle si difficile de Triplepatte, a rendu cette fois avec une vérité et un pittoresque irréprochables tous les caractères très saillants du vieux Pierre Gerfaut. Il fut au surplus excellemment secondé par Mme Bade en touchante vieille maman, par MM. Franck et Murio et Mlle Goidsen, discrètement émouvants.

M. Noizeux d'ailleurs ne pouvait manquer de conviction en interprétant une œuvre dont il est lui-même un des auteurs, car le sympathique artiste se cache sous le pseudonyme de l'un des signataires de ces deux actes d'un rare mérite d'observation et d'émotion dramatiques.

*
* *

Memento. — Toute une série de représentations d'un soir, de reprises, de matinées ont bousculé ce mois-ci la vie du critique l'appelant successivement et même à la fois dans le haut et dans le bas de la ville, dans les salons des hôtels, dans les salles de cercles, de concert et de théâtre. Il est impossible de rendre compte de tant de manifestations dont plusieurs furent artistiques, d'autres intéressantes et quelques-unes médiocres.

Au hasard du souvenir et « pour mémoire » seulement, sans porter guère de jugement je signalerai à l'intention de mes lecteurs qui peuvent désirer plus tard une documentation fidèle :

— M. et Mme Silvain jouèrent au Parc, le 29 mars, l'émouvant drame en vers de Jean Aicard : *Le Père Lebonnard*, un succès de naguère du Théâtre Libre, comme *La Dupe*, mais dans une tout autre note.

— Mme Georgette Leblanc, qui s'est prodiguée en ces derniers temps dans tout Bruxelles, joua au Cercle Artistique et, quelques jours plus tard, le 5 avril, au théâtre du Parc, *La Mort de Tintagiles* de M. Maeterlinck. Nous avions conservé de l'interprétation de cet empoignant petit drame, dans le cadre d'intimité et de silence de la Maison d'Art, il y a une dizaine d'années, un souvenir très ému. Le tumulte d'une salle houleuse, au Cercle, l'atmosphère sans recueillement du théâtre voisin et surtout l'inutile commentaire musical ont failli tout gâter cette fois : le grand talent de Mme G. Leblanc eut seul le don de s'imposer.

— Le 5 avril encore, au soir, quelque trente personnes voulurent bien se déranger pour apporter un témoignage fidèle au

souvenir de *Max Waller*. Elles apprirent ou se rappelèrent les itres du jeune héraut disparu à la reconnaissance des Lettres Belges. Georges Eekhoud les leur dit avec une entraînante conviction. Quelques-uns des artistes du Parc tentèrent de légitimer notre admiration pour le charmant écrivain que fut Waller en lisant de nombreux extraits de son œuvre ; mais souvent la hâte ou l'hésitation des récitants fit tort à leur bonne volonté. Enfin la représentation, plutôt malencontreusement choisie en l'occurrence, du *Rabelais* de F. Bodson termina cette soirée commémorative et au bénéfice du monument... Elle n'ajoutera, hélas ! pas une grosse pierre au socle si lent à s'édifier !

— Dans les théâtres de genre, spectacles de Pâques et de vacances. Aux Galeries, après le sémillant *Petit Duc*, une bouffonnerie énorme à spectacle et à quiproquos : *Le Pompier de service*, joie bruyante de salles indulgentes.

Au Molière, le *Petit Faust*, parodie qui survit à la vogue du moment, chose rare, mais qu'explique l'impayable entrain de la musique d'Hervé, ce fou de génie qui ajoute de l'esprit à la verve d'Offenbach et de l'extravagance à sa fantaisie.

A l'Alhambra, la coutumière saison d'Opéra Populaire, sous la direction, cette année, de M. A. Massin. Eléments pour la plupart excellents confinés, au début, dans le vieux répertoire démodé, mais qui vont nous offrir quelques œuvres inédites dont nous aurons plaisir à parler.

— Enfin quelques conférences avec auditions organisées par les Matinées Mondaines. Moins de succès ou plutôt d'affluence qu'au début de l'hiver. Dame : la saison des hirondelles chasse celle des... perroquets.

M. G. Vanor notamment y vint exposer sa fameuse, troublante, inouïe, énorme, audacieuse, etc... *Théorie du Baiser*. Ce fut une désillusion. Ce fut même plus, ou autre chose, que cela...

Mais, à la dernière des séances de l'Hôtel Mengelle, les *Chansons poudrées* présentées élégamment par M. A. Du Plessy, furent exécutées avec un art séduisant par plusieurs artistes, au nombre desquels il faut citer Mlle G. Wybauw s'accompagnant elle-même gracieusement à la harpe, MM. Mélant et Lauweryns interprétant leurs œuvres, commentaires fidèles des beaux vers de H. Liebrecht. Et cette heure jolie de pénétrante musique eut un aimable succès.

Paul André.

LES CONCERTS



Les quatre Concerts de la Libre Esthétique. — 5e Concert Ysaye (25 mars). — Mme Georgette Leblanc; trio Lorenzo; M. Zimmer; Mme Elis. Delhez; Mme Bathori; M. Engel; M. de Marès. — Concert Kaim (1er avril). — 3e Concert du Conservatoire (8 avril). — Concert Léop. Samuel. — *La Jeune fille à la fenêtre* de Cam. Lemonnier et Eug. Samuel. — Concert de la Société de musique de Tournai : *Les Béatitudes* de César Franck. — 6e Concert Ysaye (22 avril).

La nécessité d'un coup d'œil d'ensemble sur les Concerts de la *Libre Esthétique*, nous obligea, précédemment, à remettre d'en parler. Essayons de le faire cette fois, avec soin, sinon avec puissance. Ces auditions possèdent le même avantage initial que les expositions du même cercle : elles sont une œuvre personnelle, une création par le choix, un apostolat et une moisson de beauté. De là, elles conquièrent une importance sans seconde, une efficacité que l'on distingue dans toute la vie musicale contemporaine comme le couloir d'un courant dans la mer.

On sait qu'elles appliquèrent presque exclusivement leur efficacité à la jeune école musicale française comme à la nôtre. Il en fut précisé une situation curieusement parallèle à celle de notre école de peinture « pointilliste ». La théorie scientifique des couleurs, base du Pointillisme, et ses premières applications magistrales par Monet, Seurat, d'autres, firent venir de France le mouvement auquel nous devons ici, le grand Claus, Heymans, Van Rysselberghe. De même, inversement, le grand César Franck, Belge, s'en alla faire naître en France l'école qui compte des maîtres comme Vincent d'Indy, Chabrier, Chausson, de Bussy. C'est en une sorte de retour que naît, chez nous, apparenté, l'art de Lekeu, de Gilson, de Vreuls. Le directeur de la Libre Esthétique s'est voué à la manifestation de ce « printemps sacré » de la jeune musique. Cette année, l'ensemble fut plus précieux et mieux ordonné que jamais.

Le premier concert présentait excellemment par l'art de

MM. Chaumont et Bosquet, une sonate pour violon et piano de M. Albéric Magnard. Elle confirme chez le jeune maître français cette crainte de l'émotion romantique, du vague sentimental, qui lui donne de brusques écarts et des retours jusqu'aux plus sévères traditions classiques. Art de haute allure et, pourtant, de « vie secrète », intense, selon l'admirable mot de M. Camille Lemonnier. Très contrasteur, M. Maurice Ravel s'abandonne à une tendresse raffinée, certes, mais non sans maladresse. Son poème *Asie* fut chanté, par le ténor Engel, avec la science et le talent qu'on lui connaît. Après avoir accompagné celui-ci au piano, Mme Bathori chanta un sixain de mélodies par M. Gabriel Grovlez, commentant la *Chambre Blanche* du grand poète Henri Bataille. L'effet de blanc sur blanc, un tour de force devenu commun chez les peintres, ne semble pas réussir aussi bien aux compositeurs, du moins à celui-ci. Un peu de monotonie irrite dans cette œuvre fine. Un trio d'Alexis de Castillon, presque un ancêtre, déjà, de l'impressionnisme musical, fut exécuté avec une prestesse sûre par MM. Bosquet, Chaumont et Merck.

Le deuxième mardi présenta un trio de M. Goffin, dont l'exécution, présidée par l'auteur, tenant la partie de violon, révéla un musicien véritable, sentant la vie du rythme, ce dessin, peut être plus que celle de l'harmonie, cette couleur. Ensuite une Sonate pour alto et piano, de M. Marcel Labey, s'abandonna aux irritations des timides. Pleine d'audaces contenues, elle paraît cependant terne, mais plaira à ces femmes fines et tendres qui savent, dans un salon, s'éprendre du timide méconnu. M. Ilghelbrecht s'est dit fort sagement que la nouvelle musique déconcertera les plus érudits dilettanti, rien n'étant plus simple que d'écrire pour les enfants. De fait, les simples correspondent le mieux aux raffinés... Alors des mélodies enfantines furent commentées par lui de la plus charmante façon Mme Bathori et M. Octave Maus furent de merveilleux interprètes de ce que nous voudrions dire la plus ingénue, donc la plus savoureuse « rosserie », puisque le mot devient classique... Un poème pour violon, de M. Jongen, fort bien joué par M. Pitsch, nous a pris extraordinairement. Discret, ne se livrant guère, il émeut cependant comme la presque invisible émotion des forts.

Mlle Delfortrie chanta d'une voix très colorée, bientôt dramatique, deux morceaux de M. Koechlin, et un autre, des plus beaux, par M. Vreuls, un de nos plus authentiques espoirs.

Mme Bathori présenta, avec toute l'afféterie requise, d'irritantes chansons canadiennes de M. Vuillermoz. Les *Heures d'été* de M. Albert Groz, sur les poèmes adorables de Samain, donnent bien le rêve ardent, plein de vie espérée ou de mort attendue, que cherche avec fièvre l'accompagnement très autonome. A la fin de chaque concert se place très habilement une œuvre déjà classée, servant comme de point de repère après les recherches des presque constants inédits. Ce furent deux quatuors, le premier de Gui Ropartz, le second de Fauré, qui, interprétés avec entrain par le quatuor Zimmer, clôturèrent le deuxième et le troisième concert. Profitons-en pour avouer notre partialité en faveur de Ropartz, dont la rêverie amère, les développements voluptueusements diserts, nous plaisent malgré tout et tous.

Le quatrième et dernier concert fut entièrement dominé par Gabriel Fauré, comme créateur, et Mlle Blanche Selva comme interprète... Aussi bien, la distinction que nous établissons là est-elle purement erronée : Blanche Selva constitue une admirable créatrice au sens le plus parfait du terme. Selon un mot précieux, elle dématérialise le piano. On reconnaît à cette maîtrise, qui semble ne devoir rien aux écoles, l'évadée du Conservatoire, qui, revenue dans sa province, se voua aux œuvres de Vincent d'Indy, alla avec sa famille habiter près de la villégiature du maître, ne dut rien qu'à sa propre force épanouie d'un tel rayonnement ; et, maintenant encore, demandait, après le concert, si le maître aurait été content de son interprétation ? Ce fut la terrible suite *En Languedoc*, par M. Déodat de Severac, un jeune maître (cet âge est sans pitié) sans ménagement pour le pianiste ; puis l'*Ibéria* de M. Albeniz, vibrante, agaçante comme une Espagnole; puis la délicieuse fantaisie humouristique *Le Soldat de plomb*, exécutée avec M. Octave Maus, qui la commentait peu après avec tant de finesse profonde dans sa subtile conférence sur « L'humour en musique ». Mme G. Zimmer fut une chanteuse noblement parfaite, pour des mélodies de quelques modernes, surtout de Gabriel Fauré, le triomphateur du jour. C'était d'une piquante invraisemblance, cette présence du directeur actuel du Conservatoire de Paris, revenu là où les XX de jadis avaient accueilli sa nouveauté révolutionnaire, et associé comme pianiste ainsi que comme compositeur aux triomphes de Blanche Selva, l'âme de cette *Scola Cantorum*, jadis la rivale honnie de l'école officielle... M. Gérard, ministre de France, souriait de son fin sourire, plus fin encore que diplomatique...

Le Cercle Artistique couronna le triomphe belge de Fauré par une séance à laquelle le maître avait réservé la primeur d'une œuvre nouvelle, longuement et justement acclamée de tous indistinctement...

Eugène Ysaye... L'entendre, Lui! ce fut suffisant pour faire du 5e Concert Ysaye un des événements musicaux les plus sérieux de la saison, pour que s'écrasent, aussi, des foules affolées... Au programme, le concerto de Bach en *sol*, pour violon, flûte, orchestre à cordes et orgue; le concerto de Mozart, en *sol*, et celui, enfin, de Beethoven en *ré*. Il serait inutile de chercher si Bach eût applaudi autant son interprète que le fit cette fois un public idolâtre. Ce sont là querelles seulement curieuses. Eugène Ysaye est un maître prodigieux, terrible, devant la fougue de qui tout cède pendant l'heure d'extase tumultueuse : cela seul importe et c'est assez. Aussi bien, les derniers empêcheurs d'admirer en rond n'ont pu qu'acclamer sans réserve la jeunesse divinement capricante du Mozart ressuscité par Ysaye, la totalité vibrante du Beethoven, dont l'âme somptueuse et tempétueuse s'éployait sous l'archet en frémissante tapisserie de couchant toute pleine des souffles de l'infini.

Venue pour une soirée au Cercle Artistique Mme Georgette Leblanc se fit entendre, en outre, dans plusieurs concerts, où elle fut entourée de cette sorte d'adoration extatique qui est comme la somme de sa beauté et de son génie reflétés dans l'âme conquise des foules. Sa royale charité d'âme lui fit donner une audition dans un hôtel privé de Schaerbeek, siège somptueux de la si artiste *Scola Musicæ*; elle y parut en reine auprès de MM. Seguin, Bosquet, Chaumont, Englebert, Merck, Jongen. Enfin, à la Grande Harmonie, ce fut le même enthousiasme dans une séance où elle seule, avec le puissant et savant pianiste, M. Geeraert, remplit la soirée de sa vie d'art toute puissante et toute exquise.

... Et des concerts, des concerts encore et toujours!

Le Trio Lorenzo a terminé une brillante série par une séance Beethoven. A la salle allemande, M. Zimmer nous a donné le Quatuor en *sol majeur* de Mozart, le Op. 132 de Beethoven, et le Quatuor en *ré majeur*, si solennel, de Borodine. Mme Elisabelh Delhez, accompagnée savamment par M. Jongen, exécuta un ensemble dont le choix seul montrait son haut goût musical,

et pour lequel sa belle voix, délicatement agile, prodigua de purs accents.

Paris, qui nous l'avait un peu donné, nous reprend M. Engel. Le public tint à montrer ses regrets en applaudissant beaucoup le parfait artiste à un concert presque d'adieu. Après des morceaux bien choisis, M. Engel joua et chanta avec Mme Bathori un opéra-comique de Camille St-Saëns, fantaisie amusante d'un probable génie au repos. M. G. de Marès est un jeune violoniste, élève d'Eugène Ysaye; il se montra digne déjà de son maître dans un concert à la salle Leroy, où Mlle Irma Hustin fut sa parfaite partenaire.

Il y eut encore, dans cet effroyable encombrement de la saison finissante, le Concert Kaim par un orchestre permanent de Munich. Une précision purement mécanique y arriva cependant à une impression d'art très spéciale. Des pianissimi extraordinaires, des forte trop brusques décèlent un goût allemand dont la tare, chose curieuse, se retrouverait dans l'émission gutturale des chanteurs, et dans leurs effets « instrumentaux » si on peut dire. Cela n'empêche que la fidélité matérielle au texte par une précision purement mécanique, répétons-le, sut donner une exécution superbe d'un programme mi-parti classique, mi-parti wagnérien. Le chef d'orchestre, M. Schneevoigt, est aussi original qu'admirable. Il nous a rappelé une extraordinaire page d'Edmond Cattier, caractérisant la manière du seul virtuose qui soit destiné, sans doute, à grandir par la marche vers un art de plus en plus haut : le chef d'orchestre. Celui-ci commence par une sorte de bénédiction, tenant ses musiciens en arrêt sous les bras en croix. Puis, il commente la marche mélodique par un vague balancement et des gestes agiles des mains. Pour les explosions de timbales, il fait mieux que les appeler. Il semble jeter au loin une bombe très explosible qui tombe toujours au moment voulu. Au finale, une sorte de bénédiction manuelle, plus intime, donnant congé au lieu de prendre, assure l'orchestre de sa satisfaction. Il y aurait de bien curieux enseignements à tirer du rapprochement des gestes d'un capelmeister avec sa compréhension des œuvres...

Nous ne parlons jamais des séances du Conservatoire sans un profond respect, une entière admiration, dont ne souffre point notre amour inapaisable de l'art jeune. Rien n'est plus jeune que la maîtrise de son vénéré directeur, directement inspirée par l'éternelle jeunesse des grands morts. On y entendit

cette fois le chant allègre de la Symphonie en *si bémol majeur*, de Haydn; puis l'*Ode à Ste-Cécile* de Hændel, dont la date (1739) indique moins encore qùe la facture la préparation seulement de la grande période du maître. En outre, la toujours émouvante ouverture de Méhul, pour *La Chasse du jeune Henri*.

M. Léopold Samuel, aidé de MMlles Jeanne Samuel, Latinis, Holland, et de MM. Bretiny, Osselet et Kaufman composant un excellent ensemble, exécuta une série de ses œuvres, dont cette *Mort du Roi Reynaud*, qui fut du prix de Rome. Elle parut pompeuse, ce qui est inévitable et s'excusa surtout par la grâce ou l'énergie que mirent peut-être mieux en valeur différentes pièces détachées.

Nous avons retenu pour la fin, à raison de sa signification très spéciale, l'audition d'une œuvre d'un autre Samuel, sans rapport de famille avec le précédent (fixons les détails biographiques) : Eugène Samuel, fils de l'éminent auteur de *Christus*, digne de son père et si différent de lui. Tout l'accent paternel se transforme ici en une audace qui renouvelle jusqu'aux dernières intimités de la forme. C'est à Eugène Samuel (qui l'employa dans sa *Reine Clotilde* avant tous autres) qu'est due la découverte de cette gamme par tons entiers dont la jeune école française, après son chef actuel, Vincent d'Indy, fait un si général usage. L'œuvre des « Petits Lits » avait osé prendre l'initiative précieuse de faire exécuter un ouvrage inédit à son concert de charité. Etant donné le nombre de ceux-ci, l'on voit quels services seraient rendus à nos jeunes musiciens, si cet exemple était imité ! *La Jeune Fille à la fenêtre*, une prose admirable de Camille Lemonnier, commentée par le musicien avec une science déconcertante et une inspiration fraîche et haute à ravir, fut chantée par Mme Bathori, chantée et jouée, en costume, dans un décor dont la toile de fond était un tableau énorme d'un de nos plus rares artistes, M. W. Degouves de Nuncques. L'auteur dirigea l'orchestre qui permit d'apprécier toute la facture d'une œuvre exécutée seulement au piano l'an dernier, à l'initiative d'une jeune revue d'art.

Hors de toute chronologie, disons un mot d'une des plus intéressantes manifestations musicales en Belgique : le Concert annuel de la Société de Musique de Tournai. Il s'agit là d'une

sorte de Bayreuth d'un jour, qui, grâce à l'initiative artistique de M. le sénateur Stiénon du Pré, au zèle d'un dévoué Capelmeister. M. Loose, à la collaboration de choristes amateurs et artistes en même temps, nous donne des exécutions profondément émouvantes. Le décor de la vieille ville romane presque ; le voisinage de cette cathédrale pointant vers le ciel les cinq clochers disant les plaies propitiatoires du Christ-Dieu, nous a fait souvent vivre un rêve impossible que nous devons cependant avouer... Si on pouvait, à la suite d'un accord avec l'autorité religieuse, exécuter, dans ce Mont-Salvat réel, tout ou partie de *Parsifal* !...

En attendant, après une série magnifique qui nous donna les Faust et se termina par celui, tant mystique, de Schumann, nous avons eu cette année, « *Les Béatitudes* » de ce grand César Franck, lequel, fondateur de la jeune école française, n'en reste pas moins des nôtres par la profondeur du Nord, que la nuance liégeoise, latine, fait seulement élégante ou noble. L'exécution intégrale expliqua en les fondant parmi la splendeur céleste de cette envolée d'anges, les formes non encore évoluées, les traces de procédés presque « Meyerbériens »; dans une exécution fragmentaire ceux-ci étonnent. Le mouvement d'ascension de cette facture unifiée par l'inspiration comme les lourdeurs d'un paysage italien par son intense ciel d'azur, explique tout et fait tout aimer. Comme d'ordinaire, les solistes étaient choisis parmi les meilleurs; comme d'ordinaire aussi M. Noté, insuffisamment mystique cette fois, en était. Enfin, les chœurs furent surtout dignes des plus vives louanges.

Le Concert Ysaye présentait un exceptionnel intérêt. A côté d'un excellent virtuose du piano, il nous donna des œuvres inédites belges de la plus sérieuse valeur. On entendit d'abord la « Symphonie en *fa* majeur » de Théo Ysaye. Le motif initial d'une pure noblesse ; l'Andante, plein d'un coloris chatoyant et charmeur, le final d'un grand effet, impressionnèrent surtout, au milieu de cette force abondante, riche, prodigalement désordonnée qui caractérise le compositeur et lui donne une physionomie très spéciale dans l'école nouvelle, plutôt concentrée.

Une suite symphonique de M. V. Buffin (Andante, Scherzo) est une œuvre pleine de distinction, d'une haute tenue, où l'inspiration sincère, spontanée plus qu'on ne le croirait d'abord, s'impose peu à peu aux plus inattentifs. C'est qu'aussi la technique fort savante, parfois même très habile vient relever l'émotion,

lui prêter la forme somptueuse sans laquelle nous ne concevons plus un ouvrage d'aujourd'hui. M. A. Deppe s'est bravement appliqué à un genre infiniment périlleux : l'œuvre patriotique et jubilaire qui devrait être un chef-d'œuvre et par là même, d'obéir à une nécessité trop stricte, y arrive rarement. Cette fois, le succès pourrait bien avoir été obtenu en sa totalité. Des sonneries de cloches forment comme l'armature d'un court et solennel poème rassemblant la joie patriotique dans une marche comme on la concentrerait en groupes éclatants pour un de nos cortèges. On sait qu'un de nos plus beaux instincts populaires est cette facilité à dramatiser les joies ou les douleurs, le sens de la vie ou de son au-delà dans ces cortèges, ces processions qui représentent si bien la marche de tout ce qui passe devant Celui qui demeure...

Il était fort curieux d'entendre le poème symphonique consacré par M. Ch.-M. Löffler à La Mort de Tintagiles si peu de temps après que les admirables représentations de Mme Leblanc nous donnèrent la partition (sur le même sujet) de M. Nouès élève trop fidèle de M. Massenet. M. Löffler ne pêche point par le même défaut, par le même « parisianisme » sentimental. Les gens qui ne connaissaient pas assez le drame de Maeterlinck ont été déconcertés par ce récit musical touffu et violent ; les autres ont eu plus de peine encore à y retrouver les terreurs mornes du poète. Une charmante auditrice disait : Une orgie, une orgie à la tour !... Et de fait, une tour domine le décor noir de Maeterlinck... Mais sans doute tout cela est-il plus ou moins à côté et nous faut-il surtout admirer une œuvre de fougue tragique. Terminons par un mot sur le pianiste, M. W. Backhaus, à qui était échue la lourde tâche de remplacer Pugno empêché au dernier moment. M. W. Backhaus est un véritable artiste, chez qui la nécessaire virtuosité ne fait pas oublier le sens musical, intime et profond. Il avait eu la coquetterie de rassembler dans son programme Beethoven (concerto en *sol* majeur), Bach (prélude et fugue en *mi* bémol du Clavecin tempéré) et Chopin (Nocturne en *ré* bémol, Ballade en *la* bémol). Sans doute, on ne trouverait pas œuvres plus dissemblables, de tendances, de puissance, voire de mérite ; il sut leur conserver à chacune leur physionomie propre et montrer que le caractère, la personnalité forment seuls l'art véritable, ce maître unique auquel il faille obéir.

AUGUSTE JOLY.

LA BELGIQUE

LES VIEUX EMPIRES

Par quels chemins de gloire et de martyre
Par quel steppe qui gèle ou quel désert qui bout,
Dites, arrivez-vous vers nous,
Notre-Dame des Vieux Empires?

— Je sais le cœur humain, depuis qu'il s'est tordu
Une première fois, dans les poings de la haine;
Le sol n'était encor qu'un bloc de terre ardu,
Seule, l'orge sauvage embroussaillait les plaines,
Les grands lions rodaient, au long des fleuves bleus,

L'homme n'avait pour lui que des armes de pierre
Mais la ruse brûlait, sous sa creuse paupière,
Ses mains taillaient la pointe et découvraient le feu,
Les soirs, quand au couchant les ombres se prosternent,
Des feux rouges flambaient au seuil de ses cavernes
Et le fleuve dont l'eau souple glissait sans bruit
Reflétait leurs lueurs, jusqu'au bout de la nuit.

— Notre-Dame des Vieux Empires
Là bas, très loin, au fond des Orients,
Dites, quelle lueur de souvenir s'épand
Sur des glaives que l'on voit luire?

— Ce fut l'heure du monde où trônèrent les rois,
Où la force des bras soumise à leur pensée
Fut peu à peu, mais âprement organisée.
Le casque épais et dur, le glaive court et droit
Couvrait ou défendait les corps fermes et rapides;
Muscles ligneux, torses massifs, fronts intrépides!
La cruauté naïve incendiait les cœurs :
Mordre et tuer valait autant qu'être vainqueur;
On sautait, à grands bonds, dans le taillis des guerres
Aigu de dards lancés et de piques debout,
Frappant, luttant, mourant, avec, dans les yeux fous,
La joie en fièvre et sang des ruts et des colères.
Et les temples, et les tombeaux et les palais
De granit en Egypte, et de brique en Chaldée
Dressaient sous le ciel nu leurs tours émeraudées;
L'homme inventait les dieux bienveillants ou mauvais
Pour son foyer, son champ, sa vigne et sa bourgade;

C'était au temps de Nazan-Sin, tyran d'Agade,
Dans l'Elam roux, quand Suze, au pied des monts d'Anzan,
Illuminait du feu de ses armes, l'Asie.
Là bas, vers l'Ouest, le Nil, avec ses eaux moisies,
Créait, parmi les sables mous, un sol puissant.
Peuples de laboureurs soumis au travail morne,
Isis vous présentait, captif entre ses cornes,
Comme garant de sa puissance, le Soleil.
Vous cultiviez vos champs de lumière et de boue
Patiemment, avec le soc, avec la houe,
Ne voyant que de loin, vos pharaons vermeils,
La poitrine, sonore et riche d'amulettes,
Par l'ouverture en feu des portes violettes,
Sortir des murs de Thèbe et gagner le désert ;
Et des captifs suivaient traînant aux pieds leurs fers,
Des chevaux hennissaient vers les gloires sanglantes,
Des chars se hérissaient d'armes étincelantes,
Et des soldats casqués marchaient, le torse droit,
Devant les sphinx qui regardaient l'âpre poussière
Que soulevaient les pas sur le chemin des guerres,
Monter et retomber, devant leurs yeux sans foi.

— Notre-Dame des Vieux Empires,
Dites, quel geste immense et fulgurant
Ont projeté vers vous, l'orgueil et le délire
Des conquérants ?

— Ils se nommaient Ramsès, Sargon, Cyrus, Cambyse,
Leur glaive éblouissait le monde à coups d'éclairs
Et les villes d'orgueil sur leurs siècles assises

Soudain sentaient fléchir leurs murs aux émaux clairs
Et leurs stèles de pierre où se miraient les astres.
Aubes de sang, soirs de flamme, nuits de désastre!
Deux peuples se ruaient l'un vers l'autre, pareils
A deux orages fous cognés sous le soleil;
Cyrus barrait l'Euphrate en son cours millénaire.
Il assoiffait et affamait d'abord : sa guerre
— Torses fendus, regards éteints, muscles broyés —
Mordait jusques au cœur les pays foudroyés.
O le cri vers les cieux quand mourut Babylone,
Avec ses chars, ses quais, ses ponts et ses pylones
Et l'étagère en fleurs de ses jardins de lys!
O les cris de Ninive et de Persepolis
Trouant l'espace entier et frappant les étoiles
Tandis qu'au loin fuyaient les drapeaux et les voiles!
O le cri souterrain de Korsabad en feu
Dont les hauts murs d'émail étaient ornés de dieux
Broyant des lions bleus entre leurs deux mains fortes,
Dont les Kéroubs ailés gardaient dûment la porte
Sans qu'aucun d'eux pourtant en ait barré le seuil
De souverain silence et de pesant orgueil,
A l'heure où s'écroulaient les tours ensanglantées
Avec un bruit fumant de montagne éclatée.

— Là-bas, sur les vagues, parmi les vents,
Dites Notre-Dame des Vieux Empires,
Vers quels astres du soir ou quels soleils levants
S'en va la troupe immense des navires?

— Voici : Tyr règne et rayonne sur l'univers.
Chypre, Rhodes, Argos, la Sicile et Carthage

Et les peuples obscurs de l'Adige et du Tage
Voient ses vaisseaux cingler vers eux, du bout des mers.
L'adresse et le calcul, la surprise et l'échange
Et les mots que l'on dit pour voiler ce qu'on fait,
Et les métaux rugueux, et les ambres étranges
Et les voyages longs vers des pays secrets,
D'où l'on voit luire, au fond marin des crépuscules,
Tournés vers l'ouest, les fronts des Colonnes d'Hercule
Plaisent à son génie ardent, net et réel.
Son peuple écrit les sons, il invente les lettres,
Là-haut, où les buissons des astres s'enchevêtrent
Il démêle les feux et les signes du ciel.
Sa fièvre et son astuce, à chaque gain, s'exaltent.
O son entêtement, au long des jours amers!
Il a construit des quais de marbre et de basalte
Dont les môles géants emprisonnent la mer;
C'est lui qui procura la poupre et les ivoires
Et les cèdres massifs et durs à Salomon.
Large Sion, il vit se répandre ta gloire,
Comme une aube s'étend, sur les pentes d'un mont;
Il a vécu sur l'eau des mers, illuminées
Par le vol ample et clair des vents universels,
Allant de port en port, autour des archipels,
Les mâts dardés dans l'or des Méditerranées.

— Et quand l'ombre se fait et sur Tyr et Sidon,
Dites, Notre-Dame des Vieux Empires,
Quel est, au mur des temps, le nom
Que votre main y vient inscrire? —

— Oh que les bras, les mains, les doigts, le front, les [yeux
Des hommes de ce temps sont beaux dans la lumière!
L'Olympe étincelant sous sa gloire première,
Serre autour de ses rocs sa guirlande de dieux.
De sa gaîne de chair pesante et ramassée
Le corps humain souple et musclé se lève droit,
Comme de la raison qui tout à coup s'accroît
Jaillit vers des lueurs nouvelles, la pensée.
Oh ces frises de marbre, autour des temples blancs
Ou s'incruste, dans la pierre dure asservie
Le tumulte apaisé des gestes de la vie!
Oh ces pilliers quittant le sol, d'un pur élan!
Oh ces jardins, ces feuillages et ces arcades
Où s'en viennent rêver ceux qui suivent Platon!
Leur maître est là : il parle, il prouve, il persuade
Et les ombres des fleurs viennent baigner son front.
La Grèce est douce et fière; au loin brillent les isthmes
Et le mont Lycabète et le fleuve Eurotas;
Voici passer Aristote, menant au pas
Le cortège précis de ses clairs syllogismes;
Tout appartient à la sagesse et l'art; tout sert,
En cet universel et suprême concert,
A rendre aux yeux de tous plus belle et plus profonde,
L'idée en or que les hommes se font du monde.
Le drame est né : les poètes doux et puissants
Serrent, entre les liens des strophes souveraines,
Le rouge et lourd faisceau des passions humaines,
Et le plantent, dans le soleil ou dans le sang,
Devant les yeux calmés ou angoissés des foules.

Le peuple vit de gloire et d'orgueil, simplement;
Il mêle, en ses transports, la force à l'ironie,
Et fait surgir, du fond de sa fécondité,
Pour qu'ils marquent leur temps d'un sceau d'éternité,
Toujours plus rayonnants et plus purs, ses génies.

— Et maintenant que se penchent vers leur déclin
Et la Crète et Corinthe et l'Attique et l'Épire
Dites, quelle cité couvre au loin l'Esquilin
Notre-Dame des Vieux Empires?

— C'est Rome et ce nom seul évoque l'univers.
Car la plaine et le mont et le fleuve et la mer
Et les villes debout sur les confins du monde
S'hallucinent à voir ses grandes aigles d'or
Franchir l'Alpe, l'Atlas, l'Olympe et le Thabor
S'abattre — et les saisir en leurs serres profondes.
Rome est l'ordre guerrier, la volonté, la loi;
Combattre est un devoir, régner est un exploit;
Elle aime à maintenir sa force, en plein silence,
Et que brille son droit, comme un fer sur sa lance.
Ceux qui tiennent son pouvoir ferme, entre leurs mains,
Tribuns ardents, consuls guerriers, sénateurs graves,
Semblent des rois : Ils sont des citoyens romains.
Comme un vaisseau foulant les flots, sous son étrave,
Rome s'avance en écrasant, tranquillement,
Tous ceux qui n'ont pas foi en son commandement.
Rome est âpre au combat, juste dans la victoire,
La honte des vaincus disparaît sous la gloire
Qu'elle leur verse au front, dès qu'ils se sont soumis;

Elle protège où qu'ils aillent vivre, ses fils;
Dès qu'on l'appelle; au bout des terres, on la trouve.
Elle a puisé son sang dans le lait de la louve
Et la rudesse est sa grandeur et sa beauté.
Elle a connu les jours d'ombre et d'adversité
Et le crime rodant autour de ses collines;
Oh! les nocturnes yeux de ses empereurs fous,
Les rages de Néron, les ruts de Messaline.
Les vestales criant d'amour sous les cieux roux.
La vigne de la chair pillée en des nuits folles
Et tout à coup, Rome en flammes, tordant ses bras
Et dispersant, au vent du néant noir, là-bas,
La cendre en feu de ce qui fut le Capitole.
Mais néanmoins, toujours, malgré l'affre et le deuil
Et ses maîtres qui lui mordaient son cœur austère
Rome resta puissante et droite en son orgueil
Et projetant au loin sa force autoritaire;
Quand la brume voilait son cœur violenté,
Son poing toujours apparaissait dans la clarté,
Si bien que, sous Trajan, Septime et Marc-Aurèle,
Elle imposa la paix à tous les fronts humains
Et que, vivant sans peur, sans fièvre et sans querelle,
L'univers tout entier fit le rêve romain.

Ainsi, au cours des temps pleins d'ombre et de flambeaux
L'homme s'est fait son corps, son verbe et son cerveau
Et sa demeure, auprès des champs et des rivières,
Pour s'y nourrir des fruits bienveillants de la terre.
Il s'est aimé d'abord en son brutal orgueil,
Il a planté les drapeaux de sa force, au seuil

Rouge et tumultueux des palais de la vie;
Parfois, lorsqu'il sentait les mains de son génie
Tenir entre leurs doigts le sort d'un peuple entier,
Il s'improvisait roi, tribun, savant, guerrier
Et les destins sortaient en armes de sa tête.

Bientôt l'ère naquit des nouvelles conquêtes;
La sagesse troua les cieux de son grand vol;
L'art jaillit lumineux, comme une fleur du sol;
La loi dressa le front des cités sur les plaines;
O les cerveaux, les yeux, les cœurs, les mains hu-
Qui créèrent sous le soleil, cet œuvre ardent [maines
Et les battements fous, dans les torses grondants,
Quand le marbre et l'écrit devinrent la pensée!
Ce fut la force en fête après la force en deuil,
Belles toutes les deux, puisqu'elles sont l'orgueil,
La flamme et la splendeur de la vie embrasée.

EMILE VERHAEREN.

LE LAZARET

Aux Sauveteurs Westphaliens
de Courrières.

Le baron de Formany-La Costale hume l'air frais du matin sous ses grands acacias illuminés de thyrses d'or. Il regarde, souriant, l'épagneul au poil soyeux qui s'étire sur ses pattes allongées, et la fumée bleue de son cigare se perd dans la buée pétrie d'indécise lumière.

Ce bout d'homme replet, aux longs favoris grisonnants, porte haut son petit museau camus et. sous la lame de son regard clair, droit et hautain, les villageois le voient grandi de quatre pieds; ils se disent : c'est un homme qui n'a peur de rien.

Un domestique apporte un télégramme adressé au bourgmestre :

« *Les nommés Jean Mathot et Pierre Ledent, ouvriers des usines Praix-Lamoral, arriveront à Blaret par le train vicinal d'une heure dix. Ces deux hommes sont fortement suspects de choléra.* »

M. le Baron pâlit; mû par l'instinct qui jette désespérément à droite, à gauche, les bras du noyé vers un chimérique point d'appui, il crie au domestique :

— Vite! chez le curé, chez le docteur!

L'autre reste en place, écoutant, sans comprendre, son maître réclamer de façon si pressante ceux dont

les moribonds seuls requièrent l'aide en même temps.

— Partez, courez! Demandez-leur de venir de suite au château!

Le choléra! Rien que ça, le choléra! Mais, ils vont empoisonner tout le village! Personne n'échappera! Pourquoi reviennent-ils? Là-bas, les ouvriers meurent comme des mouches; deux de plus, deux de moins, cela ne compte pas... Le choléra! en plein milieu du plateau hesbignon, si sain, si bien à l'abri!

Pourquoi les a-t-on laissés partir? Ah! mais, c'est trop fort, c'est vraiment trop fort!

M. le Baron se demande s'il n'est plus temps de télégraphier qu'on garde les malades...

Lorsque le domestique revint, il trouva le maïeur dans son bureau, le nez entre les pages d'une antique encyclopédie dont il épelait avec une fiévreuse attention l'article « choléra ».

— Sont-ils là? demanda-t-il sans lever la tête.

— Pardon, Monsieur le Baron; M. le curé, revenant d'avoir été célébrer sa messe, est tombé dans son fauteuil, en proie à une subite et douloureuse atteinte de goutte; il ne peut bouger et se désole, car M. le vicaire est parti très tôt pour Roclenge. Quant à M. le docteur, il sortait précisément de sa maison; on l'avait appelé de Loumale pour un cas urgent; il vous prie de l'excuser et sera ici aussitôt rentré.

— Ah! mais, c'est trop fort, c'est trop fort! Tous partis!

— Monsieur le Baron tiendra peut-être à connaître ce qu'on dit dans le village : Jean Mathot et Pierre Ledent auraient le choléra...; il paraît qu'ils reviennent par le train d'une heure. Les gens ont bien peur.

— Ah! mais, c'est trop fort, c'est trop fort! répète le baron hors de lui.

Il sortit et, coupant à travers champs, s'achemina à pas pressés vers la pharmacie.

*
* *

La pharmacie est hissée au sommet de la vague colline sur le flanc de laquelle grimpe le village. C'est la dernière habitation. Elle domine le plateau que les clochers bornent à tous les points de l'horizon.

De la terrasse surmontant le salon construit en annexe où M. le Baron daigne parfois faire un bout de causette avec le propriétaire, petit homme avisé, on aperçoit, à cent mètres, la halte du chemin de fer vicinal qui vient des bords de la Meuse, touche Blaret sans y descendre et file vers le cœur de la Hesbaye. Chaque soir, à court intervalle, deux longues files de voitures arrivent lentement à travers la campagne, dans la fumée et le bruit; elles déversent à flots, noirs et fourbus, les hommes de Blaret, que les charges de familles trop nombreuses exilent de leurs champs et condamnent à vivre dans l'haleine ardente des fours à métaux.

Une aubette en bois, isolée et vaste au plus comme une maison roulante de berger, sert de dépôt aux marchandises et abrite le levier marqueur d'une bascule dont la plate-forme est à l'extérieur.

Le bourgmestre aborde le pharmacien et, sans le saluer :

— Eh bien! qu'en dites-vous? Par exemple, en voilà une surprise! Le choléra! C'est trop fort, c'est trop fort! Il ne restera rien du village... Qu'allons-nous faire?

Dans ses yeux, d'ordinaire si terribles et si hautains, on ne lisait plus que la peur.

Mais, déjà, l'autre tenait son plan.

— Il faut à tout prix empêcher la contagion, Monsieur le Baron. L'intérêt général est en jeu, Monsieur le Baron. Il ne s'agit pas de se laisser aller à des considérations de sentiment. On isolera les malades dans un lazaret. Nonard avec sa sonnette avertira les habitants qu'ils ont à rester chez eux, à ne pas s'approcher de l'endroit infecté.

— Oui, un lazaret, un lazaret, mon cher Ronquet... Mais, il est près de midi, ils débarqueront à une heure, le temps manque pour édifier le lazaret.

— Il est tout construit : tenez, Monsieur le Baron, le voilà.

Le pharmacien montrait au loin la maisonnette, à l'arrêt du tram.

— Sur la hauteur, en pleine campagne; nulle maison aux alentours; la plus proche, c'est la mienne, et je n'ai pas peur, Monsieur le Baron : notre métier nous familiarise avec les maladies et le danger. On disposera là-dedans deux bons lits de paille. Le garde champêtre attendra les cholériques à leur descente du tram et les fera entrer dans le lazaret.

Il ajouta :

— Nous avertirons Jacques Neuray, le menuisier, pour les cercueils, et Michel Gobert, pour la chaux vive.

A mesure que le pharmacien parlait, le bourgmestre reprenait graduellement sa petite tête de coq de combat; ses épaules s'effaçaient, son corps entier revenait à sa raideur habituelle et son regard, à sa fixité froide et autoritaire. Comme l'autre finissait, M. le Baron, le menton très haut, dit, du ton de celui qui vient de tout prévoir :

— C'est donc bien compris, n'est-ce pas, Monsieur Ronquet? De cette façon, on ne pourra me repro-

cher ni incurie, ni imprudence. Je vais donner mes ordres. A une heure, je serai à la gare où mon devoir m'appelle; si vous désirez m'accompagner, je vous prendrai en passant.

Cette fois, pour retourner au château, le baron choisit le chemin qui traverse le village. Il fit la route d'un pas égal, très digne, tête droite et immobile. Les villageois qui s'étaient déjà terrés de frayeur dans leurs maisonnettes, le regardaient passer du coin de leurs croisées et admiraient sa vigilance et son sang-froid.

***

A midi quarante-cinq, le baron revint à la pharmacie. Il avait un air grave; les pommettes rouges.

Ronquet, à côté d'une bouteille vide, buvait un grand gobelet de bordeaux.

— Puis-je vous en offrir un verre, Monsieur le Baron? fit-il. En temps d'épidémie, un peu d'alcool, c'est un coup de fouet aux nerfs; ça les tient fermes.

Mais le maïeur refusa, avouant qu'il venait précisément de prendre la même précaution.

— Il sera bientôt temps, dit-il, en consultant sa montre.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, il pinça tout à coup les lèvres et un gargouillement répété révéla l'état anormal des entrailles du noble sire. Il s'absenta quelques instants et revint très pâle.

Ronquet s'informa, plein de sollicitude.

— Seriez-vous indisposé, Monsieur le Baron? Par ces chaleurs... Mais, j'y pense, vous pourriez tout aussi bien accomplir votre mission d'ici, sans vous exposer au soleil : de la terrasse, avec une lunette, vous assisterez à l'arrivée des malades, absolument

comme si vous étiez à côté d'eux... Je vous accompagnerai.

— Au fait, au fait, répondit le baron, visiblement soulagé, il est inutile que j'aille jusqu'au lazaret ; je ne saurais qu'y faire. Ma santé me donne quelque inquiétude et toute ma résistance me sera peut-être nécessaire, ces jours-ci.

Les deux hommes s'apprêtèrent à monter à la terrasse munis des longues-vues qui servaient d'ordinaire à reconnaître au loin les quatorze villages, une des rares distractions que le pharmacien pouvait offrir à ses invités et qu'il ne négligeait d'ailleurs jamais.

En plein zénith, le soleil noyait de feu l'immense campagne. Pas un être humain ne troublait l'ardent repos du paysage monotone. Ni bruit, ni mouvement. Les cigales elles-mêmes semblaient rendues silencieuses par la torpeur de ce midi. Du côté de Juprelle, le moulin du Clerjo, peint en noir et solitaire, apparaissait comme un gigantesque et sombre moine, un personnage menaçant et symbolique en marche vers le paisible village.

Ronquet et son hôte arrivèrent sous le feuillage maigre des vignes vierges de la terrasse.

— Ah! Jossin est là ! s'écria le maïeur avec satisfaction.

A côté de la minuscule baraque au toit de carton bitumé, le garde champêtre s'apercevait, en effet, appuyé sur sa canne, hypnotisé par le serpent d'acier étincelant de la voie. Quand il se retourna, la plaque de cuivre de son képi scintilla.

Sans un mot, les observateurs braquèrent leurs lunettes vers le point de l'horizon qu'indiquait, semblable à un jalon, la cheminée de la fabrique de sucre d'Alleur.

Soudain, ils disent ensemble, à mi-voix :

— Le voilà !

Là-bas, au coin de la haie de Hênmal, une fumée à peine perceptible révèle la locomotive. Le trait noir sort des verdures comme la tige sort du piston ; puis la ligne entière, toute mince d'abord, se marque au milieu des champs, avance, s'épaissit, décrivant çà et là une large courbe, se rapetisse, s'allonge, grossit toujours et, tel un rapide ruisseau d'encre qui s'enfoncerait soudain dans un ravin, disparaît entre deux mamelons.

Un sifflement très doux court dans l'air bleu.

— Il est aux quatre chemins, toussote le maïeur.

Un second signal annonce que le convoi se remet en marche :

— Il va arriver...

Le train qui roule vers Blaret, tranquillement, ralentissant à mesure qu'il approche, pareil à tous les autres trains qui passent en cet endroit, l'année durant, revêt aux yeux du baron et du pharmacien une apparence effrayante ; le coup de sifflet qu'il lance prend, pour leurs oreilles, un timbre et une modulation spéciale. Leurs corps participent aux trépidations de la machine qui stoppe ; ils halètent, ils soupirent, et l'ouverture de la lunette est trop étroite pour l'écarquillement de leur prunelle.

Le choléra est dans le village !

Ils suivent, émus, ce qui se passe à la station : de la dernière voiture, deux ouvriers descendent, pantalon et blouse de toile bleue, le bissac à l'épaule. L'un d'eux, Ledent, le célibataire, a l'air d'avoir bu outre mesure, ses jambes flageolent.

Le garde champêtre, se tenant à une prudente distance, leur montre l'aubette du bout de sa canne et leur enjoint sans doute d'y entrer.

— Ils sont dedans! s'écrient en même temps le baron et le pharmacien, du ton victorieux de chasseurs qui voient la proie disparaître dans les fallacieux feuillages sous lesquels ils ont dissimulé la fosse profonde. Eh! ne sont-ils pas les trappeurs? N'ont-ils pas préparé le piège? Ne sont-ils pas restés fiévreux aux aguets? N'ont-ils pas captivé la bête dangereuse?

Le choléra est enfermé dans la baraque!

Cependant, les émotions ont remué profondément l'héroïque maïeur qui, derechef, éprouve un malaise.

— C'est extraordinaire, dit-il, affaissé sur un siège dans la pharmacie, c'est extraordinaire, Ronquet, si l'on était peureux, on pourrait croire..., pourtant, Ronquet, à cette distance...?

— Non, non, Monsieur le Baron, rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

— Ces histoires de Charcot, de maladies naissant par suggestion, vous donneraient de folles inquiétudes...

— Monsieur le Baron, pour toute sûreté, si vous le désirez, — j'ai préparé, par simple précaution, une solution de sublimé, préservatif absolument infaillible — vous vous désinfecterez.

Le baron, en manches de chemise, gargarise, se rince la bouche, renifle, se lave la figure et les mains. Il est ragaillardi. Ronquet lui rendosse sa jaquette et le rassure tout à fait, disant :

— Et maintenant, Monsieur le Baron, vous auriez même porté dans vos bras les deux cholériques, de la voiture du train au lazaret, que vous n'auriez rien à craindre.

Au même instant, ils aperçurent, à travers la vitre, le garde champêtre accourant, rouge, ruisselant de sueur.

— Tiens, tiens, Jossin...

— Attendez ! Laissons-le dehors, il a été trop près des malades, dit le baron ; et il ouvrit la croisée sous laquelle arrivait l'homme.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

Époumonné, Jossin balbutiait :

— Il y a, Monsieur le Baron..., il y a Jean Mathot... Jean Mathot...

— Mais, continue donc !

— Jean Mathot s'est enfui de la baraque. Il est rentré chez lui.

— Rentré chez lui ! Ah ! mais, c'est trop fort, c'est trop fort ! Malgré toutes nos précautions, ces gredins vont nous faire mourir ! Il faut qu'il retourne immédiatement au lazaret, entendez-vous ! Courez ! Courez !

— Si Monsieur le Baron voulait me donner un papier, dit l'autre, ce serait plus facile...

Le pharmacien intervint :

— Jossin a raison, Monsieur le Baron : un ordre officiel, c'est plus sûr.

Le maïeur, redevenu blême, écrivit :

« *Le nommé Jean Mathot se rendra sans aucun retard à l'aubette du tram, transformée en lazaret, et y restera en observation jusqu'à nouvel ordre.* »

Il souligna « sans aucun retard » et signa.

Jossin tendait la main ; le baron jeta le papier à terre. Le garde le ramassa et partit.

***

La demeure de Jean Mathot était une jolie petite maisonnette blanche, précédée d'un jardinet où trois grands tournesols montaient la garde, leur pied perdu dans un fouillis odorant de résédas et de pensées.

Quand Jossin y arriva, des pigeons roucoulaient sur le toit, et une fillette, assise sur le seuil, chantait une ronde à sa poupée.

Le garde poussa la porte.

Jean Mathot s'était mis à l'aise, débarrassé de sa blouse, le gilet ouvert, les pieds dans de grosses chaussettes de laine déteinte, posés sur un petit escabeau, à droite et à gauche duquel baillaient ses épais souliers poussiéreux. Un coude sur la table où fumait une tasse de café, l'autre à la baguette du poële, il parlait à sa femme, souriant, heureux d'être dans son village, d'être chez lui, dans son coin, d'en avoir été quitte pour la peur.

Un enfantelet de quelques mois, rose et potelé, se mangeait les menottes dans une barcelonnette d'osier, cinq autres étaient à l'école ou aux champs.

La maison s'emplissait de l'incessant refrain du pinson pendu à l'ombre, au pignon.

— Jean, dit le garde, il faudra revenir au tram.

— Comment, au tram?

— Monsieur le baron l'a dit. C'est trop dangereux.

— Mais, je n'ai rien, moi; je ne suis pas malade; ce n'a été que la peur, de voir tomber les autres.

— Tout de même, il faudra revenir au tram. J'ai un papier.

L'homme refusait, se fâchait.

— Vas-y, Jean, puisqu'il a un papier, insinua la femme; tu ne resteras guère, ils verront bien que tu n'as rien.

Jean Mathot, sans répondre, eut un plissement amer de la lèvre; il se rechaussa, reboutonna sa camisole, repassa sa blouse.

Pendant ce temps, la femme s'effrayait; s'il avait pourtant la maladie dans le corps, pensa-t-elle... Ses yeux se portaient avec inquiétude sur les objets

qu'avait touchés son mari; elle éprouvait une certaine gêne; Elle crut tout à coup remarquer qu'il avait la figure tirée et se garda de passer trop près de lui.

— Prends ton bissac, lui conseilla-t-elle; comme il est revenu de là-bas avec toi, il voudront peut-être l'avoir.

Jean Mathot, le sac gonflé de pains à l'épaule, quitte la maison. Quand il est dans le jardinet, il s'arrête, revient sur ses pas, se dirige vers le berceau,

— Ne la touche pas, s'écrie la femme alarmée, un malheur est si vite arrivé !

Immobile, il contemple l'enfant de loin, lui sourit douloureusement, puis, tout pâle, il sort, en disant :

— A tantôt.

Aussitôt seul sur la route, il sent des doutes poignants s'accrocher à son cœur comme une horde de voraces araignées.

On juge son voisinage dangereux... est-il encore sous le coup du fléau? Porte-t-il en lui le germe du choléra? Vraiment, il ne se sent pas très solide...

Il se retourne, jette un regard éploré sur sa maisonnette, continue à marcher.

Il ferait peut-être bien de boire une goutte; il entrera chez Gagame, où il prend sa chope, le dimanche après vêpres. Chose singulière, au moment où il met le pied sur le seuil du cabaret, la porte semble tourner d'elle-même sur ses gonds, doucement, mais fermement...

Il pousse, frappe, appelle; rien ne bouge. Tout le monde est sans doute dehors...

Il aperçoit, devant lui, Julien Lambotte, le serrurier, descendant la rue; il s'apprête à lui adresser la parole, quand Julien crie :

— Bonjour, Jean? — et d'un coup, franchissant le

fossé, marche vers la campagne d'un pas pressé.

Mathot passe son mouchoir sur son front mouillé. Sa besace lui coupe l'épaule et le tire à terre. A droite, un chemin monte vers Villers. Sur le tertre qui marque la bifurcation de la route, le grand tilleul se dresse, aux premières branches duquel s'accroche la statuette de la vierge.

Mathot laisse choir son fardeau, se découvre, tombe à genoux, joint les mains dans sa casquette et, du plus profond de son cœur, adresse à la Madone un appel angoissé.

Il se relève et poursuit son calvaire.

Sans se montrer, les gens l'observent, la gorge serrée :

— Voilà Jean Mathot qui a le choléra et qui se rend au lazaret.

Le garde champêtre l'attend déjà près de l'aubette ;

— Entre, Jean, lui dit-il paternellement, entr'ouvrant la porte.

Mathot approche, regarde dans le trou noir, recule.

Alors, Jossin, d'une poussée inattendue et brutale, le lance dans la baraque, claque la porte, tourne la clef et s'encourt.

Jean Mathot, d'abord étourdi par la violence du choc, se retourne, fonce d'instinct sur la porte, criant :

— Jossin ! Jossin ! Jossin !

Ses poings et ses pieds ébranlent la paroi de bois.

Bientôt, ses yeux découvrent l'horreur du réduit dans lequel il est prisonnier et qu'un semblant de fenêtre de quinze centimètres de large laisse dans un lugubre demi-jour.

Ledent est là, à ses pieds, dans la posture où il l'a vu s'affaler en entrant, les genoux en terre, le corps replié sur sa besace pleine, la tête enfouie dans

la gerbe de paille qu'il a souillée de ses vomissements.

— Pierre ! Pierre !

Pierre ne répondra plus, ce n'est qu'un cadavre !

Une odeur nauséabonde remplit le cachot.

Mathot rugit, frappe à coups redoublés qui sonnent sinistrement ; c'est un enterré vivant qui s'acharne en vain sur son cercueil, un cercueil où on l'a cloué avec un mort effrayant. L'épouvante le glace.

D'un poing qui se rougit de sang, il brise la petite vitre de la lucarne, colle son visage à l'ouverture et crie à faire éclater les veines de son cou :

— Au secours ! Au secours ! Au secours !

Pas un être vivant aux alentours...

Il couvre ses yeux de ses mains, il sanglote à gros sanglots allongés en véritables hurlements. Puis, il paraît s'apaiser, tombe à genoux comme tantôt aux pieds de la Vierge, lève les mains ; d'une voix où passent les tortures de son âme et qui tremble de supplications, il récite sa prière :

— Notre Père qui êtes aux cieux !

O ma femme ! mes pauvres petits enfants !

Notre Père...

Mais, soudain, il s'abat sur la litière, en poussant un cri de souffrance, aigu et prolongé. Une horrible convulsion raidit ses membres, tord son corps, révulse ses yeux, couvre ses lèvres de bouillons d'écume... Il est blême ; de sa bouche jaillit un flot infect de matières verdâtres.

***

Vers six heures le vicaire revint de Roclenge où il avait joué au whist toute l'après-midi.

C'était un petit noiraud robuste, à l'œil clair, à la langue franche, né dans les Mosaux flamands du

Limbourg, il parlait familièrement wallon aux gens de Blaret dont il avait vite conquis les sympathies.

Dès qu'il apprit les événements de la journée, il courut d'une traite à la station.

Sans hésiter, il ouvrit le lazaret, mais une odeur pestilentielle, le fit se rejeter en arrière.

Il laissa l'air de la campagne pénétrer dans l'aubette, puis s'avança : Jean Mathot recroquevillé sur lui-même, l'œil jailli de l'orbite, la face méconnaissable attestant sa terrible et solitaire agonie, était mort à côté de Pierre Ledent.

Devant ces deux ouvriers terrassés dans leurs vêtements de travail, raidis en des poses macabrement grotesques, sur le sac rebondi des provisions qu'ils avaient emportées pour vivre leurs huit jours; s'imaginant les affres qu'ils avaient subies dans ce trou noir, le désarroi de leurs suprêmes pensées, le déchirement de leur cœur expirant, au souvenir de leur famille qu'ils allaient quitter, sans un regard d'adieu; les oreilles bourdonnantes de l'écho des cris désespérés dont ils avaient empli ce taudis, l'abbé sentit son âme noyée de tristesse. Il baissa la tête, se signa, murmura une prière et sortit.

Une ombre grise commençait à envelopper les champs. Le vicaire traversa le village, qu'on aurait cru inhabité, et se rendit au château où on lui répondit que M. le baron, indisposé, reposait déjà. Il passa chez le fossoyeur, puis, chez le menuisier.

— Ils sont prêts, lui dit Neuray — en lui montrant deux grossières caisses oblongues de bois blanc non peint — mais les ouvriers ont quitté l'atelier.

Le Mexicain, une espèce de bohême déguenillé, à longue barbiche blanche, qui vivait, à Blaret, des menues corvées, regagnait, la pipe à la bouche, le

fenil où on lui permettait d'étendre son vieux cuir tanné par le soleil des cinq parties du monde.

Il consentit à accompagner le vicaire :

— Faut qu'on s'entr'aide, appuya-t-il.

Ensemble, sur la civière de l'église, ils transportèrent au lazaret les cercueils et un sac de chaux.

Silencieux, dans la nuit claire où se mouvait de longs fantômes d'ombre, ils accomplirent la sinistre besogne. Ils étendirent, dans les bières, les cadavres à hideuses faces vertes et, semant sur eux la poussière blanche et fumante, ils leur firent un suaire immaculé. Alors, ils clouèrent, angoissés, s'écrasant les doigts, les couvercles mal rabotés.

— Ne porte pas tes mains à ta figure, recommanda la voix grave et impérieuse du prêtre.

L'un des corps sur la civière, le charitable vagabond devant, à l'arrière, l'abbé, la soutane relevée et tenue dans la ceinture, ils allèrent lentement de l'aubette au cimetière, et déposèrent leur charge sur l'argile jaune. Puis, ils recommencèrent l'effrayant pèlerinage, sans apercevoir ni un visage humain, ni une fenêtre éclairée.

La large et puissante griffe de l'effroi et de la couardise tenait écrasé dans le noir, le village immobile et tremblant.

Les deux morts étaient là, côte à côte. Le vicaire rabattit sa soutane, sortit de sa poche l'aube et l'étole, s'en revêtit. Comme il commençait à haute voix l'ultime oraison, le vieux mécréant découvrit pieusement son crâne ravagé.

Sous la lumière équivoque d'un ciel tout étoilé, il était tragique le spectacle de ces deux hommes à qui les pauvres croix noires titubant dans l'herbe haute formaient un lamentable cortège.

L'abbé épandit de la main une large bénédiction

sur les cercueils et, lorsque, avec toute l'onction de son grand cœur souffrant, il prononça l'émouvant *Requiescat in pace*, il entendit, pareil au sacristain qui répond, *Amen*, le Mexicain qui murmurait d'une voix altérée :.

— Pauvres diables tout de même...

Et les dépouilles des deux misérables hères tressaillirent sans doute, dans leur blanche et brûlante tunique, à cette première bonne parole qui tombait sur leur détresse infinie.

Le fossoyeur, dormant ivre-mort dans sa cabane, à l'angle du cimetière, les deux hommes descendirent à grand'peine les bières dans la fosse et la comblèrent.

***

Un matin, vers la mi-octobre, M. le vicaire revenant de l'église, ne trouva point son déjeuner prêt; pour tromper son impatience, il ouvrit le journal ; un article frappa aussitôt son regard :

M. le Baron de Formany-La Costale, bourgmestre de Blaret; MM. Fouchard (J.) et Ronquet (N.), respectivement médecin et pharmacien dans la même localité, sont décorés de la croix civique de première classe, en récompense de services rendus pendant des maladies épidémiques. — Honneur à ces vaillants !

Alors, sans prendre le temps d'avaler les tartines que Babeth dépose devant lui, M. le vicaire passe sa belle soutane et court au château, porter ses congratulations à M. le Baron, qui les reçoit avec la modestie du vrai mérite :

— Ah ! mon cher monsieur le vicaire, vous êtes trop aimable ; je vous remercie. En réalité, ce sont là

des actes de pure humanité, qu'on ne devrait pas récompenser. Dieu sait quelles épouvantables catastrophes on causerait, si l'on perdait la tête en de tels moments ! Mais, on est homme ou on ne l'est pas. Nous savons, vous et moi, n'est-il pas vrai, mon cher vicaire, que la décoration est peu de chose, le tout, c'est d'avoir fait son devoir.

HUBERT STIERNET.

POLITIQUE ET RELIGION

J'aime ce livre parce qu'il me donnera plus d'ennemis que ne m'en laisserait une œuvre contre la foi.

Les hommes pardonnent mieux les injures faites à leur Dieu que les vérités dites à leur faiblesse.

JEAN DE BONNEFON.
La Ménagerie du Vatican.

LES trois collaborateurs politiques de la *Belgique* ont eu l'honneur, lors de la récente interpellation, de prendre la parole chacun au nom de leur parti.

La seule nouveauté de ce grand débat — qui ne devait être d'ailleurs qu'une sorte de récapitulation des raisons qu'on peut avoir d'attaquer ou de défendre le gouvernement actuel, a été la révélation d'une allocution du cardinal Goossens. Sous des titres divers, la presse quotidienne s'en est emparée et, comme toujours, les clameurs contradictoires inspirées aux partis par leur zèle ont désorienté les passants.

Les lecteurs de la *Belgique* trouveront donc, peut-être, quelque intérêt à ce que je leur expose la question à nouveau, avec un maximum de documents et un minimum de commentaires. Ils pourront conclure ensuite, en gens bien informés, sans se laisser entraîner par les impressions superficielles des journaux quotidiens.

***

Je commence par la pièce essentielle du débat ;

mes adversaires m'ont défié de la reproduire en entier; la voici intégralement, avec un effort pour en imiter la disposition typographique, de telle sorte que c'est presque une photographie de ce document désormais fameux que j'offre à la curiosité des lecteurs de la *Belgique*.

CONGREGATIO

ADMODUM RR. DD. ARCHIPRESBYTERORUM HABITA DIE XXXI MENSIS JANUARII MCMV,
IN AULA ARCHIEPISCOPALI,

AB EMINENTISSIMO AC REVERENDISSIMO DOMINO

PETRO LAMBERTO

S. R. E. CARDINALI GOOSSENS,

ARCHIEPISCOPO MECHLINIENSI, BELGII PRIMATE

PRÆSENTIBUS REVERENDISSIMIS, VENERABILIBUS ET REVERENDIS ADMODUM DOMINIS :

Victore Joanne Josepho Maria VAN DEN BRANDEN DE REETH, Archiepiscopo titulari Tyrensi, Capituli Ecclesiæ Metropolitanæ Decano et Examinatore Synodali ;

Josepho Francisco VAN DER STAPPEN, Episcopo titulari Joppensi, Ecclesiæ Metropolitanæ Canonico capitulari et Examinatore Prosynodali ;

Carolo Josepho Francisco KETELBANT, Vicario Generali, SSmi Dni Prælato domestico, Canonico honorario et Examinatore Synodali ;

Hippolyto Josepho DE CLERCK, Vicario Generali, SSmi Dni Prælato domestico, Canonico honorario et Examinatore Synodali ;

Carolo Josepho MANGELSCHOTS, Vicario Generali, SSmi Dni Prælato domestico, Canonico honorario et Examinatore Prosynodali ;

Francisco Ludovico LAUWERYS, Vicario Generali, SSmi Dni Prælato domestico, Canonico honorario et Examinatore Synodali ;

Petro Josepho AERTS, SSmi Dni Prælato domestico, Capituli Ecclesiæ Metropolitanæ Decano emerito et Examinatore Synodali ;

Josepho JACOPS, SSmi Dni Prælato domestico, Capituli Ecclesiæ Metropolitanæ Archidiacono et Examinatore Prosynodali ;

Joanne Josepho Dominico SWOLFS, Capituli Ecclesiæ Metropolitanæ Cantore ;

Josepho Carolo Antonio WUYTS, Canonico capitulari et olim Decanatus Diesthemiensis Archipresbytero ;

Francisco Alphonso NUTEN, Canonico capitulari et Rectore Generali operum socialium catholicorum ;

Ludovico Josepho MIERTS, Canonico honorario, Seminarii Præside et Examinatore Prosynodali;

Joanne Aloysio Maria VERBIST, Canonico honorario, Parocho B. M. V. trans Dyliam Mechliniæ, Decanatus Mechliniensis Meridionalis Archipresbytero et Examinatore Prosynodali;

Francisco PEETERS, Canonico honorario, Plebano parochiæ S. Rumoldi Mechliniæ, Decanatus Mechliniensis Septentrionalis Archipresbytero et Examinatore Prosynodali;

Carolo Jeanne Baptista KENNES, Parocho in Contich et Decanatus Contichensis Archipresbytero;

Joanne Andrea Sebastiano GEBOERS, Parocho in Puers et Decanatus Puersensis Archipresbytero;

Joanne Baptista GOVERS, Decanatus Eeckerensis Archipresbytero emerito;

Petro Josepho FALKEMBERGH, Parocho S. Gertrudis Nivellis et Decanatus Nivellensis Archipresbytero;

Joanne BAETEN, Parocho Herendalii et Decanatus Herendaliensis Archipresbytero;

Josepho Francisco VAN ROY, Parocho in Erps et Decanatus Erpsensis Archipresbytero;

Ludovico LE COCK, Parocho in Isca Superiori et Decanatus Iscani Archipresbytero;
Joanne Francisco CUYPERS, Parocho in Moll et Decanatus Mollensis Archipresbytero;
Joanne Baptista PAAPS, SSmi Dni Cubiculario ad honores, Parocho in Lubbeek et Decanatus Lubbecani Archipresbytero;
Aloysio VAN ROEY, Parocho in Haecht et Decanatus Haechtensis Archipresbytero;
Victore Josepho MEURS, Parocho Wavriæ et Decanatus Wavriensis Archipresbytero;
Michaële HEYNEN, Parocho in Perwez et Decanatus Perwezani Archipresbytero;
Carolo Felice Antonio WUYTS, Parocho Hoogstratæ et Decanatus Hoogstratani Archipresbytero;
Joanne Baptista KARSSELEERS, Parocho B. M. V. Hallis et Decanatus Hallensis Archipresbytero;
Joanne Francisco CEULEMANS, Parocho S. Petri Lovanii et Decanatus Lovaniensis Archipresbytero;
Martino DYCKMANS, Parocho in Westerloo et Decanatus Westerloensis Archipresbytero;
Carolo Aloysio VERBESSELT, Parocho in Lennick S. Quintini et Decanatus Lenniacensis Archipresbytero;
Francisco Josepho HELSEN, Parocho S.

Christophori in Londerzeel et Decanatus Wolverthemiensis Archipresbytero ;

Francisco LEYTEN, Parocho S. Martini in Assche et Decanatus Ascani Archipresbytero ;

Hippolyto Ludovico VAN DEN EYNDE, Parocho S. Fredegandi in Deurne et Decanatus Deurnensis Archipresbytero ;

Francisco Xaverio BETEN, Parocho in Boom et Decanatus Boomensis Archipresbytero ;

Petro Jacobo Josepho Æmilio JONCKERS, Parocho in Bierbeek et Decanatus Bierbecani Archipresbytero ;

Cornelio HUYBRECHTS, Parocho in Santhoven et Decanatus Santhoviensis Archipresbytero ;

Petro Josepho VAN ROEY, Parocho S. Lamberti in Heyst-in-Monte et Decanatus Heystensis Archipresbytero ;

Dionysio Maria Antonio Gulielmo Alfredo VAN DEN GHEYN, Parocho in Court S. Stephani et Decanatus Curtensis Archipresbytero ;

Ernest MINSIER, Parocho B. M. V. in Walhain et Decanatus Walhaniensis Archipresbytero ;

Ludovico Francisco HELSEN, Parocho B. M. V. Antverpiæ et prioris Districtus Decanatus Antverpiensis Archipresbytero;

Theophilo Joanne Emmanuële ROUCOURT,

Parocho in Berchem et alterius Districtus Decanatus Antverpiensis Archipresbytero;
Leontio Francisco Maria BOONE, Parocho in Uccle et Decanatus Ucclensis Archipresbytero;
Victore ADAMS, Parocho S. Petri Turnholti et Decanatus Turnholtani Archipresbytero;
Alexandro Josepho ADRIAENSEN, Parocho in Eeckeren et Decanatus Eeckerensis Archipresbytero;
Gulielmo Maria Josepho KETELBANT, Parocho in Brania Allodii et Decanatus Braniæ Allodiensis Archipresbytero;
Leonardo VAN ROEY, Parocho S. Leonardi in Leeuw et Decanatus Leeuwensis Archipresbytero;
Constantino Florentino DE NEUS, Parocho in Sazenthem et Decanatus Saventhemiensis Archipresbytero;
Eduardo PEETERS, Parocho S. Amandi Ghelæ et Decanatus Ghelensis Archipresbytero;
Gaugerico NÉLIS, Parocho S. Medardi Geldoniæ et Decanatus Geldoniensis Archipresbytero;
Clemente Carolo Augustino SCHOLLAERT, Parocho S. Gummari Lyræ et Decanatus Lyrani Archipresbytero;
Julio Josepho Ghisleno HERMAN, Parocho in

Orp-le-Grand et Decanatus Orpiensis Archipresbytero;

Josepho Petro MEEUS, Parocho Aerschoti et Decanatus Aerschotani Archipresbytero;

Petro Leopoldo AERTSSENS, Parocho S. Ægidii in Opbrussel et Decanatus Bruxellensis suburbani Occidentalis Archipresbytero;

Eduardo MICHIELSENS, Parocho in Esschen et Decanatus Calmptholtani Archipresbytero;

Joanne Baptista Constantino VAN MOL, Parocho B. M. V. Thenis et Decanatus Thenensis Archipresbytero;

Cornelio Ludovico VAN GOUBERGEN, Parocho S. Servatii in Schaerbeek et Decanatus Bruxellensis suburbani Orientalis Archipresbytero;

Francisco Leopoldo Josepho VERSTREPEN, Parocho S. Sulpitii Diesthemii et Decanatus Diesthemiensis Archipresbytero;

Edmundo Josepho EVRARD, Parocho SS. Michaëlis et Gudulæ Bruxellis et Decanatus Bruxellensis urbani Archipresbytero;

Joanne Josepho COOREMAN, Parocho in Laeken et Decanatus Laekensis Archipresbytero;

Josepho Augustino Maria THIERNESSE, Parocho in Tubize et Decanatus Tubecani Archipresbytero.

Ex causa legitima Congregationi interesse non potuerunt :

Reverendissimus D. Æmilius Jacobus GAUTIER, SSmi Dni Prælatus domesticus, Canonicus honorarius et Examinator Synodalis ;

Rev. adm. D. Joannes Baptista VAN DE VELDE, Decanatus Turnholtani Archipresbyter emeritus ;

Rev. adm. D. d uardus VAN CAUWENBERGHS, Parochus in Herne et Decanatus Hernensis Archipresbyter ;

Rev. adm. D. Joannes Leopoldus VAN BEVEREN, Parochus B. M. V. Vilvordiæ et Decanatus Vilvordiensis Archipresbyter ;

Rev. adm. D. Norbertus Henricus DE FRÈNE, Parochus in Beauvechain et Decanatus Bevecomiensis Archipresbyter ;

Rev. adm. D. Petrus Josephus MAES, Decanatus Lyrani Archipresbyter emeritus ;

Reverendissimus D. Carolus Joannes JACOBS, SSmi Dni Prælatus domesticus et Decanatus Bruxellensis urbani Archipresbyter emeritus ;

Rev. adm. D. Petrus Matthæus OLIVIERS, Decanatus Thenensis Archipresbyter emeritus.

Dicto Hymno *Veni Creator* cum salutatione

Angelica, Eminentissimus Dominus sic adstantes allocutus est :

Messeigneurs, Messieurs les Chanoines, Messieurs les Doyens,

Ce m'est toujours une joie et une consolation de vous voir réunis au début d'une année nouvelle. J'y trouve l'occasion de vous exprimer mes sentiments de vive reconnaissance pour les services de tout genre que vous rendez au diocèse, de vous assurer en même temps de ma particulière estime et de vous offrir les vœux que j'adresse au Ciel pour chacun de vous.

En remerciant aujourd'hui ensemble le Seigneur des bienfaits que, dans sa bonté, il lui a plu de nous accorder durant l'année écoulée, il nous est doux d'espérer que ses bénédictions nous suivront dans celle qui vient de s'ouvrir.

L'année 1904 a été marquée par la célébration solennelle du cinquantième anniversaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge. La Belgique tout entière s'est consacrée à Marie Immaculée avec une grande ferveur et un saint enthousiasme. Nos populations ont affirmé par là et la vivacité de leurs croyances religieuses et leur attachement à l'Eglise. Profondément émus par ce magnifique spectacle, mes vénérés Collègues et moi, nous nous sommes fait un pieux devoir d'adresser au St. Père une relation sommaire des splendides festivités dont nous avions été les heureux témoins.

Vous trouverez, en rentrant chez vous, MM. les Doyens, la lettre de l'Episcopat Belge et la réponse

de Sa Sainteté. Elles seront lues en chaire, dimanche prochain. Mais je veux me donner l'honneur et la satisfaction de vous faire enténdre dès à présent les belles et encourageantes paroles du St. Père.

Hic Eminentissimus Dominus prælegit Breve Apostolicum, quo vide *supra*, p. 363 ; dein presequitur :

Qui pourrait douter, Messieurs, que les pieuses démonstrations du peuple Belge, auxquelles le Vicaire de Jésus-Christ a daigné rendre un si touchant hommage, ne soient auprès du Seigneur une recommandation puissante et un titre à sa protection et à ses bienfaits. Nous aimons à les attendre, cette protection et ces bienfaits, au cours de cette année qui verra la Belgique célébrer le 75e anniversaire de son indépendance. Efforçons-nous de les mériter sûrement par nos prières et par notre fidélité.

His dictis, Eminentissimus Dominus annuntiat ab ultima Congregatione fuisse morte ereptos tres qui præsenti cœtui adesse debuissent, Reverendissimum nempe D. Grietens, Prælatum domesticum Sanctitatis Suæ, Canonicum honorarium et Archiepiscopatus secretarium, Venerabilem Dominum Michiels, Capituli Metropolitani Cantorem, et Venerabilem Dominum Carly, ejusdem Capituli Canonicum titularem. Vita eminuerunt, ait, vere sacerdotali, in utilitatem Diœcesis prorsus impensa, et proin benevolentia et fiducia

gavisi sunt trium successive Archiepiscoporum. Dulcis erit apud nos semper eorumdem memoria, tantoque dulcior quanto firmior est spes eos ex ore divini Salvatoris jam audivisse verba : *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.*

Attamen, propter rei incertitudinem, orandus Deus instanter, ut quamprimum introducantur in æterna tabernacula.

Postquam justas illas defunctis reddidit laudes, monita duo subjunxit : 1um de recollectione menstrua, 2um de bonorum ecclesiasticorum alienatione.

De priori sic elocutus est :

Pluries clero commendavimus recollectionem menstruam. Abhinc triginta annis Eminentissimus et Reverendissimus Cardinalis Dechamps, prædecessor noster, votum emisit ut opus illud, Deo carissimum et animis utilissimum, ubique propagaretur. Idipsum maxime et nos in votis habemus. Utinam sacerdotes omnes, nisi infirmitate impediantur, animo magno unoquoque mense unam saltem horam impendant ad renovandum in se fidem et zelum sacerdotalem, posita ante oculos suprema illa hora qua judici divino sacri sui ministerii reddent rationem.

De altero, nempe de alienatione honorum ecclesiasticorum, hæc dixit :

In Congregatione Archipresbyterorum anni 1898,

de beneplacito Apostolico, ad alienationem bonorum ecclesiasticorum requisito, sermonem facientes, quod sequitur monuimus :

« Notum est eos qui bona ecclesiastica absque beneplacito Apostolico alienant, incurrere excommunicationem latæ sententiæ. Nos autem ex indulto Apostolico ea alienandi ob justas causas licentiam concedere valemus. Quapropter si causæ revera justæ aliquando existant, nobis prævie exponantur ; nec a potestate civili ea bona alienandi venia petatur, nisi prius obtenta nostra » (1).

Quum a servandis his præscriptionibus non raro deficiatur, eas in memoriam revocandas censuimus : qua occasione rememorare juvat causas quæ allegantur serias et graves esse debere.

Post hæc Eminentissimus Dominus alia quædam tradidit monita, quæ potissime lingua vernacula referuntur. 1° De ædificatione Basilicæ in honorem SS. Cordis Jesu, 2° De Commissione diœcesana *a Monumentis* dicta, 3° De mediis in praxim inducendi Regulas in *Motu Proprio* Pii PP. X circa cantum ecclesiasticum propositas, et 4° De ministerio pastorali.

I.

De ædificatione Basilicæ in honorem SS. Cordis Jesu.

Dans sa lettre collective de l'année dernière, l'Episcopat Belge a annoncé au clergé et aux fidèles

(1) *Collect. epist. past. n. 177.*

le grand projet, dû à l'initiative de S. M. le Roi, d'élever, sur les hauteurs de Bruxelles, un monument de la reconnaissance nationale, une Basilique du Sacré Cœur de Jésus.

Afin d'assurer le succès de cette pieuse entreprise, des Comités se sont constitués ou vont se constituer dans chaque paroisse. Je ne puis que vous engager vivement, MM. les doyens, et par vous, MM. les curés, à appuyer, de vos sympathies et de vos encouragements, les personnes honorables qui ont assumé la mission de mener cette œuvre à bonne fin.

II.

De Commissione Diœcesana A MONUMENTIS *dicta.*

Nous avons plusieurs fois déjà, notamment en 1886, en 1890, en 1892, appelé l'attention du Clergé sur les articles 366, 367, 368, 369 et 370 des Statuts diocésains, où il est question de construction, d'agrandissement, de restauration d'églises, d'oratoires publics ou de presbytères; d'autels nouveaux, de monuments, de mausolées, etc. à placer dans les églises.

Pour tous les cas visés dans les articles précités, l'autorisation préalable de l'Ordinaire est rigoureusement requise. Si donc MM. les curés, ou les autres prêtres que la chose concerne, ont l'intention de faire faire des travaux de ce genre, ils doivent, avant de s'adresser à une autorité civile quelconque — administration communale, gouvernement provincial, commission royale des monuments, etc. — soumettre leurs projets à l'Archevêché et nous envoyer les plans (avec devis, et cahier des charges s'il y a

lieu) des constructions, réparations, restaurations, agrandissements, qu'ils ont en vue.

Il en est de même du mobilier d'église quel qu'il soit, bancs de communion, confessionnaux, chaires de vérité, stalles, calices, ostensoirs, ornements d'autel, statues de Saints et piédestaux, manteaux de Vierge, fonts baptismaux, buffets d'orgue, étendards, vitraux, candélabres, pupitres, etc Les plans, dessins ou croquis de ces différents objets, avec leur devis, doivent être envoyés à l'Archevêché pour y être soumis préalablement à l'examen et à l'approbation du *Comité diocésain des Monuments* institué à cet effet.

J'oserais recommander à MM. les curés de relire avec attention la lettre-circulaire que j'ai adressée au Clergé du diocèse, le 7 mars 1890, à l'occasion de l'institution du *Comité diocésain*. Cette circulaire reproduit en résumé les remarques principales à faire sur la matière qui nous occupe.

Qu'il me soit permis d'ajouter que le *Comité diocésain des Monuments* tient ses séances à l'Archevêché, généralement le premier mardi de chaque mois; il est spécialement chargé d'examiner les projets les plus importants. — Le *Sous-Comité* ou Bureau du Comité diocésain se réunit d'ordinaire tous les vendredis à l'Archevêché; il expédie les projets de moindre importance ou ceux dont l'examen n'est pas de nature à soulever de grandes difficultés.

Il vous sera peut-être agréable d'avoir quelques détails sur l'importance des travaux qui incombent au *Comité diocésain des Monuments*. Depuis le 7 mars 1890, date de l'institution du Comité diocésain, jusqu'au 1er janvier 1905, le *Comité* a tenu 89 séances plénières, et le *Sous-Comité* 453 séances particulières, en tout 542 séances. Pendant ce laps de temps,

2,353 projets de différente nature ont été soumis à l'examen du Comité.

Il arrive assez fréquemment que des personnes charitables viennent offrir à MM. les curés, pour leurs églises, des statues de Saints ou d'autres objets d'art déjà confectionnés, et qui malheureusement ne réunissent pas toujours les conditions voulues ou ne cadrent pas avec le style de l'édifice auquel on les destine. Il importe donc, pour éviter de fâcheuses méprises, de faire observer tout d'abord aux donateurs que ces objets ne peuvent être acceptés qu'après examen et approbation du *Comité diocésain des Monuments.*

Enfin je crois devoir rappeler à MM. les curés qu'il est absolument défendu de faire disparaître de l'église ou d'aliéner un objet quelconque du mobilier ecclésiastique sans la permission préalable de l'Archevêché et des autorités civiles compétentes. Plus d'une fois déjà notre attention a été attirée sur ce point. Ceux donc qui négligeraient de se conformer à la règle prescrite en cette matière, s'exposent à de très sérieux désagréments et même à des peines sévères de la part de l'autorité civile.

III.

De mediis inducendi in praxim Regulas circa cantum ecclesiasticum in MOTU PROPRIO *Pii PP. X. propositas.*

Voulant nous conformer aux prescriptions du *Motu proprio* de S. S. le Pape Pie X sur la musique sacrée, nous avons jugé bon de prendre les dispositions suivantes :

1. MM. les Curés veilleront à l'exacte observation

des prescriptions pontificales; ils s'appliqueront en particulier à faire disparaître les abus indiqués dans le *Motu proprio*. Lorsque la suppression d'un abus ne peut se faire sans de graves inconvénients, ils en référeront à nous.

2. MM. les Curés s'efforceront de former par eux-mêmes ou par un délégué un chœur — ou du moins un petit groupe — de chantres qui s'exercera, sous la direction de l'organiste, ou du maître de chapelle, s'il y en a, à l'exécution du chant d'église, avant tout du plain-chant.

Nous recommandons vivement, là où la chose est possible, la création d'un cours de plain-chant dans les écoles primaires de garçons, qui deviendraient ainsi une pépinière de chantres pour l'église.

3. Les chœurs suffisamment formés pour exécuter des chants polyphoniques, n'admettront dans leur répertoire que le genre de musique recommandé par le *Motu proprio*.

Pour leur venir en aide, la commission diocésaine sera invitée à publier une liste d'auteurs de musique sacrée qui ont écrit dans le véritable style d'église.

4. En attendant que paraisse l'édition officielle des livres de plaint-chant, annoncée dans le Décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 8 janvier 1904, on continuera à se servir des livres de chant en usage dans le diocèse.

5. La commission diocésaine se mettra à la disposition de MM. les Curés pour les aider à trouver des organistes et des maîtres de chant capables. Les candidats qui n'auront pas été désignés par elle, pourront être appelés par nous à subir un examen de capacité.

6. Comme le chœur des chantres remplit, selon l'expression du *Motu proprio*, un véritable office

liturgique, il importe qu'il se conforme aux prescriptions de la liturgie. Quelques-unes de ces prescriptions sont rappelées par le document pontifical en ces termes :

a) La langue propre de l'Église Romaine est la langue latine. Il est donc interdit, dans les solennelles fonctions liturgiques, de chanter quoi que ce soit en langue vulgaire; bien plus encore de chanter en langue vulgaire les parties variables ou communes de la Messe et de l'Office.

b) Les textes, qui peuvent se mettre en musique, et l'ordre qu'ils doivent suivre étant déterminés pour chaque fonction liturgique, il n'est permis ni de confondre cet ordre, ni de remplacer les textes prescrits par d'autres d'un choix particulier, ni de les omettre en entier ou seulement en partie, à moins que les rubriques liturgiques ne permettent de remplacer par l'orgue certains versets du texte, pendant que ceux-ci sont simplement récités en chœur. Seulement il est permis, suivant l'habitude de l'Église Romaine, de chanter un motet au Très-Saint Sacrement après le *Benedictus* de la Messe solennelle. On peut aussi, après avoir chanté l'Offertoire prescrit de la Messe, exécuter dans le temps qui reste un court motet sur des paroles approuvées par l'Église.

c) Le texte liturgique doit être chanté tel qu'il se trouve dans les livres, sans altération ou postposition de mots, sans répétition indues, sans rupture de syllabes, et toujours d'une manière intelligible pour les fidèles qui écoutent.

Il suit de là que l'Introït, le Graduel, l'Offertoire et la Communion ne peuvent pas être remplacés par d'autres morceaux de chant, et que le *Dies iræ* doit se chanter *avant* l'Évangile et non *après*.

7. L'étude du plain-chant est obligatoire dans nos Séminaires, Collèges et Instituts d'enseignement moyen. Les Supérieurs ou Directeurs de ces établissements formeront une *Schola cantorum* à l'instar de celle qui existe au Grand Séminaire.

Lorsque la *Schola* exécutera des messes en chant polyphonique, le Propre de la Messe sera néanmoins chanté intégralement en chant Grégorien.

IV.

De ministerio pastorali.

J'aborde maintenant, MM., un sujet qui est toujours actuel : l'exercice du ministère paroissial.

Sujet toujours actuel, ai-je dit, parce que le ministère des âmes est la fin principale, essentielle, permanente du sacerdoce catholique. C'est par là que prêtres, ministres de Jésus-Christ, ambassadeurs de ses volontés, porte-voix de ses enseignements, dispensateurs de ses mystères, nous sommes, en toute vérité, les collaborateurs du Christ dans le sublime ouvrage de la Rédemption.

Au clergé séculier incombe la charge pastorale à tous les degrés, et partant, il n'est pas dans l'Église d'action plus vaste, plus constante, et, par la force même des choses, plus puissante pour le bien. Je vous le demande, Messieurs, qui donc pourrait plus, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, en aucune œuvre, que de saints prêtres livrés à la grâce du Seigneur dans les fonctions du ministère pastoral? Ce ministère, en effet, atteint dans toutes les grandes époques de la vie, tous les fidèles et toutes les familles d'une paroisse : à lui appartiennent les baptêmes, les catéchismes, les premières communions, les confirmations, les mariages, l'administration des sacrements pendant la vie et à la mort, tout le culte catholique, toutes les fêtes de l'année chrétienne, la prédication, le soin et la visite des indigents, des

infirmes, des mourants, l'organisation et la direction de toutes sortes d'œuvres de charité et de piété. Réunissez par la pensée tout le bien fait par les ouvriers du ministère paroissial; c'est immense. Toute la religion d'un pays dépend de là : c'est la régénération des villes et des campagnes, c'est le salut de la société tout entière.

Ce ministère est tout autant laborieux et méritoire qu'il est puissant et important dans ses résultats : il n'y a pas que des fleurs, des douceurs, des consolations dans votre ministère, MM., il y a aussi des rigueurs, des sollicitudes, des angoisses et de rudes labeurs.

De nos jours plus qu'à d'autres époques peut-être, le soin des âmes demande plus d'application et plus d'efforts. Inutile d'en rechercher les causes : elles tiennent à un ensemble d'idées, de faits, de mœurs et d'institutions qui constituent l'esprit moderne, et qui ont placé la société, comme telle, dans une sorte d'émancipation vis-à-vis de la loi divine et de la direction de l'Eglise.

Grâce à Dieu le clergé n'a pas reculé devant les difficultés créées par une telle situation ; son zèle y a trouvé plutôt un stimulant. Et c'est un beau spectacle, digne des regards des anges et des hommes, ainsi que parle S. Paul, que le spectacle du travail des prêtres dans les paroisses. Je suis, pour ma part, consolé et ému, en voyant comment, à l'exemple de S. Paul encore, vous savez, tous et chacun, « tout dépenser, tout sacrifier, jusqu'à vous dépenser et vous immoler vous-mêmes pour le salut de vos frères. » *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (1).

(1) II Cor. XII, 15.

Et pourtant, MM., est-il pourvu à toutes les nécessités spirituelles du troupeau? Les âmes, chaque catégorie d'âmes, — car il faut maintenant les diviser pour les gagner, — ont-elles ce qu'il leur faut en secours religieux indispensables?

Quand je jette les yeux sur ces multitudes qui peuplent nos grandes villes ou nos agglomérations ouvrières, je m'attriste souvent à la pensée qu'un certain nombre de fidèles. un grand nombre peut-être, échappent à l'action, aux soins des pasteurs. Et je me redis à moi-même la parole du Sauveur : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (1). Immense est la moisson, insuffisants sont les ouvriers ! Insuffisants, non par le défaut de zèle et le manque de bonne volonté, mais à cause de l'excès du travail, à cause de l'étendue du champ qu'il faut cultiver. Le mal, c'est de compter des paroisses trop populeuses pour être convenablement soignées. J'ai cherché à l'atténuer en divisant les paroisses. La division du travail est, en tous genres d'entreprises, une loi de succès, un moyen de triomphe. Rien d'étonnant si, m'inspirant de cette expérience, je m'efforce, dans la mesure du possible, de multiplier les centres paroissiaux, et d'alléger, en le partageant, le poids des responsabilités pastorales. Les soins religieux sont rendus plus faciles, plus réguliers, les ouailles sont mieux connues du Pasteur, et le zèle, qui s'exerce sur un plus petit nombre d'âmes, gagne en intensité et en efficacité.

Mais, je le disais il y a un instant, l'inconvénient n'est qu'atténué; il n'a pas disparu.

Du moins, MM., faudrait-il dans les grandes paroisses arriver à une intelligente répartition du

(1) Luc. X, 2.

travail, à une forte organisation de toutes les ressources dont les pasteurs disposent. C'est bien ici qu'il y a lieu d'appliquer l'adage : *Divide et impera.*

Pour établir l'ordre dans sa paroisse, le curé distribuerait les emplois à ses divers auxiliaires. La paroisse serait partagée en 2, 3, 4, 5 sections, et à chacune d'elles serait préposé un vicaire, qui devrait veiller sur cette portion des paroissiens. Le vicaire serait, de son côté, aidé par des personnes pieuses. C'est ainsi que, pour chaque rue un peu peuplée, une personne sûre pourrait être désignée pour donner des renseignements sur les ménages qui la composent. Le vicaire, chargé de telle section, de tel quartier, dresserait un état nominatif de toutes les personnes, au moins de tous les chefs de famille; il le renouvellerait tous les trois mois, tiendrait un mémoire exact des pauvres, des ignorants, de tous ceux qui vivent dans l'éloignement des sacrements, ou dont la conduite pourrait être pour plusieurs une occasion de perdition. Pour le dire en passant, ce *Liber* ou *Status animarum* est prescrit formellement par le Rituel Romain, qui donne même la mention des renseignements qui doivent y figurer (1).

Je ne saurais assez insister, MM., sur l'utilité des visites dans les familles pauvres. Le prêtre y trouverait l'occasion de recommander aux parents l'assistance à la messe; il les exhorterait à y conduire leurs enfants, à les envoyer aux écoles catholiques, aux congrégations, aux patronages, aux cercles ouvriers, etc.

(1) Familia quæque distincta in libro notatur, intervallo relicto ab unaquaque ad alteram subsequentem, in quo singillatim scribantur nomen, cognomen, ætas singulorum, qui ex familia sunt, vel tamquam advenæ in ea vivunt. (Rituale Romanum.) Cfr. *Statuta diœcesana* n. 79.

Et pour que le moyen que je propose soit véritablement efficace, les vicaires, préposés aux divers quartiers, se réuniraient, au moins deux fois par mois, sous la présidence du curé pour lui rendre compte du résultat de leurs travaux. Laissez-moi, MM., exprimer l'espoir que mon appel sera entendu. Je le sais, le moyen dont je parle a déjà été mis en œuvre par quelques-uns : je souhaite qu'il se généralise. Combien il serait consolant pour tous les ouvriers de la vigne du Seigneur de pouvoir s'appliquer cette belle parole du Bon Pasteur : *Cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ* (1).

Je termine. Il faut bien reconnaître, MM., que nous n'avons pas tant à gémir sur une opposition directe et positive à nos soins et à notre action de Pasteurs : c'est bien plus parce que nous ne pouvons les atteindre en temps opportun et de la façon qui convient, que les âmes nous échappent. Notre devoir est donc de ne rien négliger pour arriver à elles d'une manière efficace, pour les connaître, les travailler, les gagner.

A coup sûr, c'est un travail pénible et qui ne laisse point de relâche, mais c'est un travail fécond, et l'enjeu ne saurait être d'un ordre plus élevé ni plus considérable. On raconte que les amis de S. Charles Borromée, le voyant se livrer, malgré une santé débile, à des prédications longues et fatigantes, le pressaient vivement de ménager ses forces et de s'épargner. Et le Saint, de leur dire pour toute réponse : « Ne savez-vous donc pas ce qu'est le salut » d'une âme? » N'oublions jamais ce que vaut une

(1) Joan, X, 14.

âme; c'est cette pensée constante qui entretiendra en nous le zèle apostolique.

Atque ita omnia peracta testamur.

Mechliniæ, die 31ª mensis Januarii 1905.

† PETRUS LAMBERTUS, Card. GOOSSENS,
Archiep. Mechlinien.

L. † S. De mandato Eminentissimi ac Reverendissimi Cardinalis Archiepiscopi.
P. F. Van Messem, *Secret.*

* * *

Voici, maintenant, comment l'incident surgit à la Chambre. Je cite, d'après les *Annales parlementaires*, ce passage de mon discours :

Eh bien! nous avons repris ce programme abandonné par vous. N'est-il pas absurde, après cette constatation, de soutenir que l'article unique de notre programme des gauches est la guerre aux curés? (*Nouvelle approbation à gauche et à l'extrême gauche.*)

Ces observations suffisent pour montrer que les croyants n'ont rien à craindre de nous, pour montrer combien sont futiles et vaines ces accusations de combisme que vous employez à tout propos et qui ne signifient rien, pour montrer combien il est ridicule d'essayer, comme vous le faites dans votre presse, d'assimiler la situation intérieure de la Belgique à la situation d'un pays voisin, de tenter de faire croire à la persécution religieuse, à la fermeture des églises, au pillage des sacristies. Sornettes dont vous ne pensez pas le premier mot, mais à l'aide desquelles vos journaux espèrent terroriser le lecteur croyant et crédule. Notre opposition n'est pas dirigée contre la religion. M. Carton de Wiart a déjà été obligé de reconnaître que la

citation de M. Vandervelde apportée par lui à l'appui de son opinion n'était pas authentique. Pourquoi, alors que Vandervelde a publié tout un volume sur le *Socialisme et la Religion*, n'avoir pas été y chercher un texte indiscutable? M. Carton y aurait compris ceci : c'est que si le socialisme, en tant que doctrine, paraît hostile aux idées religieuses, il n'en est pas moins certain que les socialistes, en tant que parti politique, s'interdisent absolument d'user du pouvoir politique pour inquiéter ou persécuter les croyances. Nous sommes presque tous des libres penseurs...

M. A. Daens. — Les chefs, oui, mais pas les autres.

M. Destrée. — Les chefs comme les autres, les libres penseurs comme les croyants, les matérialistes comme les spiritualistes sont absolument d'accord pour ne jamais se servir de la puissance publique pour contraindre les consciences. Nous voulons la plus complète liberté d'opinion. Chacun de nous en usera pour défendre ses conceptions philosophiques; mais nul ne pensera à faire appel à la force de l'Etat pour faire triompher sa manière de voir. Nous n'imiterons point les catholiques : nous respecterons les consciences. Nous ne voulons pas de persécution religieuse et, pas plus que nous, j'espère, les libéraux n'en feront demain.

M. De Trooz. — C'est cependant ce qu'ils ont fait de 1879 à 1884. Nous savons ce que la liberté de conscience vaut sous un gouvernement libéral.

M. Vandervelde. — Vous êtes payés pour nous faire savoir ce qu'elle vaut sous un gouvernement clérical.

M. De Trooz. — Nous, au contraire, nous avons pratiqué un régime de liberté et nous avons mis fin à vos exactions. Voilà la vérité.

M. Mansart. — En décrétant la religion obligatoire dans toutes les écoles.

M. Destrée. — Vous mêlez étrangement la foi et la religion à toutes sortes de choses dans lesquelles ni la foi ni la religion n'ont rien à voir.

M. De Trooz. — Vous êtes donc père de l'Église et c'est vous qui allez nous dire comment nous devons penser.

M. Destrée. — Je n'ai pas cette prétention; je disais simplement que vous introduisez la religion dans les domaines les plus divers, que vous l'invoquez pour la défense de choses dans lesquelles elle n'a rien à voir.

Ainsi, il y a en ce moment dans la province de Namur, dans

les Ardennes et sans doute ailleurs encore, des vicaires qui vendent des engrais et des semences, qui organisent des coopératives et des cercles ouvriers. Quand nous disons à ces vicaires que les engrais qu'ils vendent ne valent rien, insultons-nous la religion? Evidemment non. Mais alors ces vicaires sont immédiatement portés à croire que nous sommes des mécréants. Du moment où nous contestons l'excellence de leur marchandise, ils prétendent que nous voulons insulter la divinité. (*Rires à l'extrême gauche.*)

D'autres vicaires font distribuer dans les campagnes des petits journaux illustrés dans lesquels on représente l'automobile de Crésus Grimard ou de Vandervelde écrasant des enfants, et quand nous disons que ces vicaires en ont menti et répandent des calomnies, il s'écrient que nous insultons la religion, que nous ne pensons qu'à faire la guerre aux curés.

Lorsque dans des coopératives et mutualités, fondées pour ruiner les coopératives et mutualités socialistes, nous voyons des vicaires, missionnaires ou autres, dénigrer nos œuvres, attaquer les idées qui nous sont chères, répandre des calomnies infâmes sur nos militants, et quand nous disons qu'ils ont tort, encore une fois, insultons-nous la religion?

A les entendre, oui; nous insultons la religion parce que pour eux, la religion est un bouclier commode. Toutes les fautes, toutes les injustices, toutes les folies du gouvernement clérical sont couvertes et excusées parce qu'il défend la religion, et nous ne pouvons dénoncer ces fautes et signaler ces injustices sans que les petits vicaires ne crient à la persécution religieuse. La religion est mêlée à tous les actes du pouvoir; pas une nomination qui ne soit faite, pas une place ni une faveur qui ne soit accordée, grâce à des recommandations auxquelles on mêle la religion. Il y a là une confusion dont nous n'entendons pas être dupes. Nous respecterons infiniment la religion dans son domaine; mais en dehors de ce domaine, et notamment pour justifier l'arbitraire gouvernemental, nous ne la laisserons pas invoquer.

Vous avez organisé à travers tout le pays un vaste système d'espionnage. (*Exclamations à droite.*) Oui, le mot n'est pas trop fort; un système qui suffit à expliquer les étranges nominations, les subsides plus étranges encore et toutes sortes d'actes du pouvoir clérical, décidés d'après des renseignements secrets.

M. Maenhaut. — Parlez-nous des fiches de France?

M. Vandervelde. — S'agit-il des fiches anciennes que nous

avons désavouées, ou des fiches nouvelles faites par l'abbé Tourmentin ?

M. Verhaegen. — Je croyais Vadécart Français ?

M. Colfs. — Vous connaissez le système, à preuve le tableau produit il y a deux jours par M. Hymans.

M. Destrée. — Je suis heureux de vos interruptions. Je suis heureux que vous ayez pris soin de rappeler avec tant d'impétuosité la vertueuse indignation que vous avez affichée à la Chambre et dans la presse quand il s'est agi des délations françaises. A ce moment, nous avons été avec vous et nous avons carrément désavoué le système. Nous ne pouvons admettre ni l'espionnage ni la délation.

M. Hymans. — Très bien.

M. Verhaegen. — Ce sont vos amis cependant qui l'ont organisé en France ?

M. Destrée. — L'audacieuse duplicité cléricale n'en sera que plus étonnante quand on saura qu'au moment où ces messieurs protestaient contre les fiches de France, ils organisaient occultement (1) par tout le pays un savant réseau d'espionnage ! (*Très bien ! à gauche.*) J'en ai la preuve.

M. Mansart. — On s'est fait pincer ?

M. Destrée. — Pour le prouver, je me permettrai de vous donner communication d'un petit document dont vous apprécierez toute la saveur :

Il faudrait, dans les grandes paroisses, arriver à une intelligente répartition du travail, à une forte organisation de toutes les ressources dont les pasteurs disposent. C'est bien ici qu'il y a lieu d'appliquer l'adage : « Divide et impera ». Pour établir l'ordre dans sa paroisse, le curé distribuerait les emplois à ses divers auxiliaires. La paroisse serait partagée en deux, trois, quatre, cinq sections et à chacune d'elles serait préposé un vicaire qui devrait veiller sur cette portion de paroissiens. Le vicaire serait, de son côté, aidé par des personnes pieuses. (*Ah ! ah !*)

C'est ainsi que pour chaque rue un peu peuplée, une personne

(1) Mes adversaires ont fait grand état de ce mot. A les entendre, j'aurais dénoncé l'allocution épiscopale comme une circulaire secrète. Je n'ai jamais parlé de circulaire. Je n'ai jamais dit que l'allocution de M. Goossens fut secrète. On reconnaîtra toutefois qu'elle était peu connue. Quant aux états nominatifs, il est bien certain qu'ils sont occultes, eux, n'est-ce pas ?

sûre pourrait être désignée pour donner des renseignements sur les ménages qui la composent. (*Nouvelles exclamations.*) Le vicaire, chargé de telle section, de tel quartier, dresserait un état nominatif de toutes les personnes, au moins de tous les chefs de famille ; il le renouvellerait tous les trois mois, tiendrait un mémoire exact des pauvres, des ignorants, de tous ceux qui vivent dans l'éloignement des sacrements ou dont la conduite pourrait être pour plusieurs une occasion de perdition. [Pour le dire en passant, ce « Liber » ou « Status animarum » est prescrit formellement par le Rituel romain, qui donne même la mention des renseignements qui doivent y figurer.] (1)

Je ne saurais assez insister sur l'utilité des visites dans les familles pauvres. Le prêtre y trouverait l'occasion de recommander aux parents l'assistance à la messe, il les exhorterait à y conduire leurs enfants, à les envoyer aux écoles catholiques, aux congrégations, aux patronages, aux cercles ouvriers, etc.

Et pour que le moyen que je propose soit véritablement efficace, les vicaires préposés aux divers quartiers se réuniraient au moins deux fois par mois, sous la présidence du curé, pour lui rendre compte des résultats de leurs travaux. (*Interruptions.*)

Laissez-moi exprimer l'espoir que mon appel sera entendu Je le sais; le moyen dont je parle a déjà été mis en œuvre par quelques-uns ; je souhaite qu'il se généralise. Combien il serait consolant pour tous les ouvriers de la vigne du Seigneur de pouvoir s'appliquer cette belle parole du Bon Pasteur : « Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ. »

Des membres a gauche. — Voilà les fiches.

M. Destrée. — Ces brebis dans une vigne sont à faire figurer parmi les beautés de l'éloquence ecclésiastique. (*Rires à gauche et à l'extrême gauche.*)

Vous brûlez sans doute d'envie de connaître l'auteur de ce document? L'auteur est tout simplement feu Mgr Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines. Ce sont des recommandations qu'il adressait au clergé belge le 31 janvier 1905 (*exclamations et rires sur les mêmes bancs*), c'est-à-dire au moment même où toute la presse cléricale partait en guerre contre le système des

(1) La phrase entre crochets ne figure pas dans le *Compte rendu analytique*. Elle m'avait tout d'abord paru inutile, à cause de son caractère religieux ; à la réflexion, j'ai pensé qu'il valait mieux que la citation fût absolument complète et j'ai revu ma sténographie en ce sens.

fiches, contre l'espionnage des fonctionnaires français, c'est à ce moment-là que les cléricaux instauraient l'espionnage de tous les ménages, sous le couvert de la religion. (*Applaudissements sur les mêmes bancs.*)

Des voix a droite. — Allons donc!

De toutes parts a gauche et a l'extrême gauche. — Oui! oui!

M. Destrée. — A ce moment, vous avez fait dresser par vos vicaires assistés de personnes pieuses un état nominatif de toutes les personnes, non seulement de celles qui fréquentent l'église, — ce à quoi je ne verrais pas d'inconvénient, si cela leur convient, — mais encore de celles qui ne la fréquentent pas et dont la conduite et les opinions peuvent être une cause de perdition à vos yeux. Toute la Belgique se trouvait donc, par le fait de cette organisation au moment même où vous exprimiez votre louable indignation, soumise au système étrange que vous aviez flétri!

M. Renkin. — Il n'y a pas de rapport entre les deux situations. (*Vives protestations à gauche et à l'extrême gauche.*)

Des voix a gauche. — Allons donc!

M. Pepin. — Voilà des fiches cléricales.

M. Hymans. — C'est l'espionnage organisé par les prêtres.

M. Vandervelde. — Il est temps d'en finir avec pareil régime!

M. Renkin. — La différence, c'est que l'archevêque donne à son clergé ses conseils en vue du devoir de l'apostolat religieux. En France, on fait des fiches pour dénoncer les catholiques à la haine du pouvoir, pour briser leur carrière.

M. Vandervelde. — Vous nous demandez pourquoi l'on fait le cartel? C'est pour balayer tout cela. (*Vifs applaudissements à gauche et à l'extrême gauche.*)

M. Destrée. — Je ne veux pas empêcher les pasteurs de connaître leur troupeau, mais ceci va plus loin...

M. Vandervelde, — C'est de la mouchardise épiscopale, archiépiscopale.

M. Renkin. — La mouchardise se pratique dans les Loges et pas ailleurs. (*Bruit et protestations sur les bancs de l'opposition.*)

M. Destrée. — Vous avez, me semble-t-il, un Vadecard en chef.

M. Renkin. — Respectez les morts! D'ailleurs, ce que vous soutenez est risible.

M. Hymans. — C'est entendu, vous reniez votre archevêque. (*Rires sur les bancs de l'opposition.*)

M. Destrée. — Voilà donc un document dont on ne niera pas l'importance. Je vois bien que vous allez dire que le ministère

pastoral des prêtres ne s'exerce bien que lorsque le pasteur connaît son troupeau. Aussi, s'il ne s'agissait que de cela, je n'aurais pas apporté le document à la Chambre, car il n'eût visé que les gens religieux et s'il convient à ceux-ci de laisser dresser leur état nominatif par des vicaires, je n'ai pas à m'en soucier. En ce qui concerne la religion, je n'ai rien à dire ici. Mais l'enquête ouverte par le clergé dépasse singulièrement les nécessités de la foi. M. Renkin a mal entendu ma citation.

M. Vandervelde. — Il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

M. Destrée.— Lorsque M. Renkin relira le texte aux *Annales*, il se convaincra qu'il s'agit de donner des renseignements non pas seulement sur les fidèles, mais sur tous les chefs de famille...

M. Hymans. — D'après des états nominatifs !

M. Destrée.— ...non seulement sur ceux qui font partie de la communauté chrétienne, — ceux-là, je n'ai pas à m'en occuper, — mais sur ceux qui n'en font pas partie, sur...

M. Renkin. — En vue de quoi ? Tout est là.

M. Destrée. — ... ceux dont la conduite pourrait être une occasion de scandale et de perdition. C'est assez clair.

M. Renkin. — En vue de quoi ? En vue de l'apostolat religieux qui est le devoir et le droit du sacerdoce.

M. Destrée. — Pour qui connaît la réserve ecclésiastique et la prudence des chefs, nous devinons ce que cela veut dire, ce que deviennent les recommandations de l'archevêque quand ce sont les petits vicaires fanatiques et bornés qui les mettent en pratique et identifient l'intérêt de l'Eglise et celui du gouvernement clérical.

Voilà l'étrange abus que l'on fait de la religion. La religion pour les cléricaux, c'est le paravent derrière lequel ils cachent des intérêts capitalistes. Il y a, dans cette Chambre, des gens qui ne sont pas religieux et ne croient à rien, mais qui se servent du catholicisme pour défendre les intérêts conservateurs. N'est-ce pas M. de Smet de Naeyer, chef du cabinet, qui jadis a déclaré que l'on pourrait faire partie du parti catholique sans appartenir à cette religion? Ainsi comprise, la religion n'est plus qu'un instrument d'exploitation de la masse misérable. Eh bien, cette masse misérable commence à voir clair et des documents comme celui que je viens de faire connaître contribueront à lui ouvrir les yeux...

*
* *

Cela m'a valu, naturellement, quelques belles fusées d'injures. Les uns, les plus modérés, m'ont traité de calomniateur et m'ont défié de reproduire ailleurs que sous le couvert de l'impunité parlementaire mon discours subversif. Voilà qui est fait.

J'attends le procès dont on m'a menacé. Vingt-deux ans d'un gouvernement clérical, dont le favoritisme éhonté a donné lieu maintes fois à des protestations véhémentes, ont cléricalisé profondément la magistrature, au point que dans le public on a pu perdre un peu la — si nécessaire — confiance en ses jugements, mais moi qui la connais pour la fréquenter quotidiennement, je pense encore qu'on peut en espérer une appréciation impartiale, et il serait vraiment par trop extraordinaire que dans ce pays, si fier de sa liberté de parole et d'opinion, où toutes les forces sociales ont été discutées sans mesure : la Royauté, la Religion, la Justice, le Parlement, etc., où la licence des périodes électorales a été si largement et si sagement excusée, la prose des prélats seule échappât aux commentaires et à la controverse.

D'autres, espérant donner le change aux badauds en enflant une grosse voix, m'ont traité de faussaire. Le hurler n'offrait pas de grandes difficultés; le prouver de façon qui ne prêtât point à rire fut plus malaisé. Ceux qui s'y hasardèrent furent forcés, par l'évidence de la vérité, de reconnaître que la citation était, dans sa matérialité, scrupuleusement exacte, mais ils prétendirent que son sens avait été altéré par la suppression du contexte. Les lecteurs de la *Belgique* ont sous les yeux les pièces du procès; ils peuvent juger.

Ils remarqueront que le sens était si peu défiguré qu'à la seule lecture du document, M. Renkin, par plusieurs interruptions, montra qu'il l'avait parfaitement compris et indiqua aussitôt l'interprétation assez ingénieuse qu'on trouva pour en atténuer la portée.

Ils constateront qu'il est rare qu'une citation d'auteur comporte une étendue aussi considérable que celle que j'ai faite et que dès lors, il n'est pas de citation qui puisse échapper au reproche d'être incomplète.

N'aurais-je pas le droit de retourner bien plus justement l'accusation contre ceux qui ont inondé le pays, il y a quelques années, de ces *Bilans Rouges*, que la plus habile perfidie avait édifiés de citations d'auteurs socialistes, les unes matériellement fausses, les autres données d'après des sources douteuses, les autres enfin — quand par hasard, il s'en trouvait une exacte — au sens artificieusement faussé par la présentation ?

La seule conclusion saine à tirer de toute cette altercation, c'est que nous différons d'avis sur l'importance et la signification de l'allocution cardinale : que j'y découvre un intérêt politique, tandis que mes contradicteurs prétendent n'y voir qu'un intérêt exclusivement religieux.

Essayons d'éclaircir cette controverse et recherchons, sans fièvre et sans gros mots, qui a raison.

* * *

Que les recommandations relatives au ministère pastoral aient un caractère religieux, je n'ai jamais pensé à le contester. Mais sont-elles *uniquement* religieuses, sinon dans l'intention de leur auteur, tout au moins dans leurs résultats nécessaires ? Voilà la question.

Quand les vicaires assistés de personnes pieuses dresseront l'état nominatif des chefs de famille de leur quartier, quand ils se réuniront à intervalles réguliers pour conférer de leurs travaux, auront-ils comme unique souci, le salut des âmes ? Peut-on affirmer que les renseignements ainsi recueillis ne seront jamais influencés par la prévention politique et ne serviront jamais à recommander un coreligionnaire ou à nuire à un adversaire ? En d'autres termes, peut-on dire, qu'en Belgique, la politique et la religion sont nettement distinctes et séparées ?

Si oui, je n'ai plus qu'à m'incliner et à reconnaître qu'il eût mieux valu ne pas jeter ce document dans le débat parlementaire.

Mais qui donc osera formuler une pareille déclaration, si malheureusement, si immédiatement

démentie par l'observation que chacun peut faire chaque jour, autour de soi? Qui ne connaît quelque vicaire ou quelque personne pieuse, fanatique, sectaire, toujours prompt à célébrer le gouvernement actuel et à anathématiser ceux qui osent en médire? Qui n'a pu constater le quotidien et délétère mélange de la politique et de la religion?

*
* *

J'en apporte une preuve significative. C'est une brochure de propagande distribuée par les cléricaux dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, et sans doute ailleurs. Je la cite toute entière, encore une fois (1), au risque d'abuser de la patience de mes lecteurs, parce qu'elle me paraît attester un état d'âme bien caractéristique.

AUX URNES, ÉLECTEURS BELGES!

I

Est-ce une action importante de voter?

Oui, c'est une action de la plus haute gravité.

Par les lois qu'il votera, le Représentant que vous allez nommer contribuera à faire un bien ou un mal incalculable à la Religion, à la patrie et à la famille.

Il importe donc que vous choisissiez pour Représentant un homme intelligent, honnête, respectueux de la Religion et dévoué à la patrie et à la famille.

II

Est-ce une obligation de conscience de bien voter?

Oui, c'est une obligation de conscience absolue. En effet, quand vous votez pour un mauvais candidat, c'est comme si vous donniez à un scélérat le moyen de faire le mal, une arme pour frapper les honnêtes gens; par suite, vous coopérez par avance à toutes ses mauvaises actions; vous en êtes coupable et

(1) Et sans en rien souligner par la typographie. Les passages en italiques sont tels dans l'original.

responsable devant Dieu. Vous ressemblez au complice qui dirait à un assassin : « Tu veux tuer cette femme, tiens, voici la clef de sa maison, voici un poignard pour la frapper. » La seule différence. c'est qu'ici la femme, c'est la mère de vos âmes, c'est la Religion.

III

Mais voter n'est-il pas du domaine exclusif de la politique?

Non, c'est un acte qui est à la fois du domaine politique et du domaine religieux. Si vos Représentants se contentaient de faire des lois financières, industrielles, commerciales, les élections seraient une affaire purement politique et temporelle. Mais il n'en est pas ainsi. Ils seront appelés à voter sur des lois qui intéressent au premier chef la Religion et la Morale, sur l'éducation, le mariage, la liberté et la Religion, etc. La loi scolaire athée, par exemple, serait la cause d'une infinité de maux; car l'enfant élevé sans Dieu ne saura pas résister à ses passions; il tombera dans la débauche, la violence, l'anarchie. Votre Député qui votera l'éducation athée aura donc une part énorme de responsabilité dans tous les crimes, vols, assassinats, adultères qui en découleront un jour, et par conséquent vous aussi vous en serez coupable.

IV

Alors, c'est un péché de mal voter? Oui, c'est un péché, et c'est même un péché mortel, si l'on peut prévoir que le candidat doit voter des lois gravement mauvaises, car c'est coopérer sciemment et volontairement à ces lois.

Le pape Léon XIII, parlant des élections dans l'Encyclique *Sapientia christiana*, disait : « L'on doit soutenir les hommes d'une probité reconnue et qui promettent de bien mériter de la cause catholique, et pour aucun motif il n'est permis de leur préférer des hommes hostiles à la religion. »

Une chose qui, au point de vue de la conscience, n'est permise pour aucun motif, est une chose intrinsèquement mauvaise, c'est-à-dire un péché, et si la matière est grave, c'est un *péché grave*.

Mgr Isoard, évêque d'Annécy, a écrit en 1901 :

« Un électeur commet une *faute grave* s'il donne sa voix à un candidat qui votera des lois qui doivent nuire à la liberté des catholiques. Si cet électeur sait bien ce qu'il fait, s'il se rend compte de la portée de son acte, il commet par ce vote un *péché mortel* »

*
* *

Mgr Heylen, le pieux et savant évêque de Namur, dans son mandement du 1er janvier 1906, nous dit :

« Les élections que l'année 1906 nous amène, revêtent une exceptionnelle importance, et d'elles dépendent, on peut le dire, et le bien de la religion et le bien du pays.

» Vous ne pouvez l'ignorer, N. T. C. F., une coalition se forme autour de nous, composée des éléments les plus divers, pour ne pas dire les plus opposés ; un seul sentiment les unit, la haine de la religion catholique, de ses œuvres, de ses institutions. Les détruire est leur dessein hautement avoué et, pour le réaliser, il n'est aucun moyen qu'ils n'emploient, aucun effort qu'ils ne tentent. Et si nous voulons prévoir ce qu'ils feraient, s'ils venaient à triompher, nous n'avons qu'à nous rappeler la guerre faite, en 1879, à l'enseignement chrétien ; nous n'avons qu'à lire les journaux qu'ils inspirent, qu'à écouter le langage des chefs qui les dirigent.

» C'est à vous, N. T. C. F., qu'il appartient de vous opposer de toutes vos forces à cette funeste entreprise.

» Catholiques vous êtes, catholiques vous entendez rester : vous avez le devoir de défendre les droits de votre religion ; vous avez le devoir de sauvegarder la tranquillité et la prospérité de la patrie.

» Est-il besoin de rappeler aux électeurs la très grave obligation que leur impose leur conscience dans cette solennelle circonstance? Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, nos illustres prédécesseurs ont élevé la voix pour affirmer et pour répéter *qu'il n'est permis à aucun électeur catholique d'accorder ni son suffrage, ni aucun appui, de quelque nature qu'il puisse être, à aucun candidat hostile à la religion. Aujourd'hui, cette obligation est peut-être plus impérieuse encore : Que les électeurs ne l'oublient pas ; ils tiennent entre leurs mains des intérêts sacrés, dont Dieu leur demandera compte un jour.* »

***

Il y a beaucoup de chrétiens qui vont à la messe, qui font leurs Pâques et qui votent pour de mauvais candidats. Ils sont inconséquents, car c'est un péché de mal voter tout autant que de manquer à la messe ou ses Pâques, et c'est même un péché dont les conséquences sont bien autrement étendues et par suite la malice bien plus grave. Des chrétiens qui sortent de l'église les lèvres encore teintes du sang de Jésus-Christ, et qui s'en vont

voter pour les ennemis de Jésus-Christ, commettent le crime de Judas allant livrer son maître au Cénacle.

V

Dieu nous demandera-t-il un compte sévère de nos votes?

Incontestablement. Écoutez la magnifique parole de Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, en 1892 : « Les bulletins que vous jetez dans l'urne, dépouillés une première fois sur la terre, le seront une seconde fois au jugement qui suivra la mort. »

Dieu dira un jour aux mauvais électeurs : Retirez-vous de moi, maudits, parce que vous m'avez préféré l'ennemi de mon nom et de ma religion; parce que vous m'avez enlevé les âmes des enfants, pour les jeter à l'abîme de la corruption; parce que vous avez trahi, ruiné et perdu votre patrie. — Mais, Seigneur, s'écrieront-ils, quand est-ce que nous avons fait tout cela? Et le Seigneur répondra : Quand vous avez voté pour l'homme sectaire que vous saviez devoir fabriquer des lois scélérates.

VI

Un catholique doit-il se confesser d'avoir mal voté?

Oui, car un catholique doit se confesser de tous ses péchés graves, et par conséquent de celui-là comme des autres. Si, sachant le mal qu'il fait, il ne s'en repent pas et n'a pas le ferme propos de s'en abstenir, le prêtre ne peut pas l'absoudre, et, si le prêtre l'absolvait dans ces conditions, l'absolution ne vaudrait rien.

VII

Quels sont donc les mauvais candidats?

Ce sont les francs-maçons et tous ceux qui, sans être francs-maçons, sont alliés à la franc-maçonnerie ou soutenus par elle, par exemple les libéraux, les socialistes, les démocrates schismatiques qui, tous, sont enrôlés sous le parti qu'on appelle antireligieux.

La franc-maçonnerie est une institution satanique qui a juré de démoraliser et de déchristianiser la Belgique; elle soutient et patronne tous les partis antireligieux.

Un catholique ne peut pas en conscience et sans faute grave voter pour un ennemi de la Religion.

VIII

Pour qui doit-on voter?

Tout électeur, en conscience et devant Dieu, doit voter pour les candidats catholiques.

C'est un devoir strict et rigoureux. Rappelez-vous et méditez cette grave parole de Léon XIII :

« **Pour aucun motif, il n'est permis de voter pour des hommes hostiles à la religion.** »

* * *

L'auteur de cette élucubration est, paraît-il, un membre du clergé, un de ceux qui doivent dresser les fameux états nominatifs.

Ne trouvez-vous pas que la prose du vicaire éclaire singulièrement la prose de l'archevêque?

Et que voilà bien nettement avéré l'espionnage qui poursuit, non pas seulement le fidèle : la brebis du troupeau, mais le citoyen et l'électeur jusque dans le confessionnal?

Sans doute, l'état nominatif conseillé par l'archevêque et les menaces du vicaire m'impressionnent, personnellement, fort peu. Mais je pense avec tristesse aux milliers de pauvres gens qui ont conservé la foi et qu'on essaye, par ces procédés, de tenir dans l'obéissance à un régime social dont ils sentent l'injustice.

La menace de l'enfer m'est indifférente; mais l'est-elle au paysan des Flandres, à l'ouvrier de Wallonie, au bûcheron de l'Ardenne?

La surveillance de mon vicaire m'est indifférente; mais l'est-elle à l'employé de l'Etat clérical, au travailleur pour patrons cléricaux, au petit commerçant à clientèle dévote, à tant et tant de petites gens dont la situation n'est pas indépendante?

Je trouve particulièrement révoltante la prétention d'exiger au confessionnal l'aveu des préférences politiques. On a multiplié en Belgique, avec un soin louable, les précautions prises pour assurer le secret du vote. Il est trop évident que dans les conditions économiques actuelles, ce secret est indispensable pour assurer la liberté de l'électeur.

Or, que reste-t-il de ce secret et de cette liberté lorsque le croyant est forcé de se confesser à cet égard?

***

Ah ! nous avions fait un beau rêve, nous socialistes, quand nous avons proclamé que « la religion était affaire privée ». Nous voulions par là annoncer notre tolérance et notre respect de toute croyance désintéressée. Nous disions au pauvre homme : Si tu espères en un monde meilleur, de lumière et de justice, où tu seras consolé des ténèbres et des injustices de ta vie présente, soit ! Espère et ne discutons pas sur cet au-delà. Laissons chacun libre de conjecturer à son gré le mystère futur. Mais, du moins, dans le moment d'aujourd'hui, unissons nos bons vouloirs pour un effort commun, pour améliorer les conditions de vie de ceux qui portent le plus lourd de la charge sociale, pour les rendre plus libres, plus dignes et meilleurs ! Et comme garantie de notre concorde, promettons de ne jamais user de la puissance politique pour inquiéter les consciences, pour persécuter telle ou telle manifestation d'une conviction ou d'une foi !

Et voilà que cette classe ouvrière qui commençait à s'éveiller, on voudrait en comprimer l'élan de solidarité et d'indépendance ! On voudrait lui faire approuver des actes et les hommes que son sentiment condamne, en faisant appel à ce qui reste de ses croyances religieuses !

Prenez garde, messieurs les vicaires. Vous ruinez dans les âmes le prestige de la foi bien plus terriblement que les attaques des libres-penseurs ! Lorsque vous aurez ainsi placé ceux qui vous écoutent dans la périlleuse alternative de trahir leur opinion politique ou leur foi religieuse, que vous les aurez ballottés entre leurs intérêts et leurs croyances, un jour viendra où ils percevront que l'admirable symbole de la Croix n'est plus, en vos mains, qu'un paratonnerre pour coffres-forts !

JULES DESTRÉE.

CONTES A PLAISIR

A M. Paul Houyoux.

Chacun, dit-on, a son ver-coquin dans la tête. En voici toute une poignée. Il est vrai que je ne les ai pas, Dieu merci, tirés tous un à un de ma cervelle comme autant de caracoles minutieusement extraites de leurs coquilles à la pointe d'une épingle. Non, ce qu'ils ont de plus plaisant est la fleur à peine rajeunie d'un drôlet vieux petit livre imprimé, il y a quelque trois cent vingt-cinq ans, par un Jean de Lastre qui doit être bien sûr de mes parents, dirait Bilboquet, puisqu'il me plairait tant qu'il en fût.

Et je dédie, dirai-je par goût de l'incongru? cette râtelée de novelettes qui sont bien les plus folles, merveilleuses, prestes, fantasques, éhontées et impossibles que jamais plume picarde picardante ait couchées sur le papier — je dédie ces contes sots au plus grave, au plus digne, au plus raisonnable de mes amis. Qu'il me pardonne ma fantaisie en faveur de mon affection.

I. — LE POUILLEUX.

Au mois de septembre dernier, quelques personnes, qui se promenaient le long de la rivière, rencontrèrent sur la grand'route un pauvre diable de soldat qui leur demanda l'aumône fort poliment.

Il reçut pièce blanche; et aux questions qu'on lui posa, répondit qu'il s'en retournait à son village. Il

arrivait de telle ville où il était resté en garnison exactement trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours ; mais si maltraité qu'il n'avait, de tout ce temps, couché dans un lit, ni ôté ses vêtements. En parlant, il se grattait des ongles aussi dur que s'il avait voulu graver la pierre, et il tortillait du dos, de la hanche, du derrière, des épaules et des genoux comme un malade dans une crise du haut mal.

C'est qu'il était criblé de millions de milliasses de poux. Et cette pouillerie qui, depuis trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours, n'avait plus eu à manger que sans boire, sentant tout à coup la fraîcheur de l'eau voisine, sautait, ruait et se cabrait comme un cheval qui ne veut plus passer outre l'écurie. Bientôt même, on la vit tendre si avidement vers la rivière que le pauvre homme ne put résister à leur impétuosité. Il fut entraîné dans le courant et s'y fût immanquablement noyé, n'eût été un gros estoc de saule rouge justement là planté au bord et où il put s'accrocher en tombant.

On courut à son secours, on lui donna la main. Mais les poux altérés résistaient si vigoureusement qu'il fallut, pour tirer l'homme à terre, qu'on leur abandonnât ses nippes pièce à pièce jusqu'à la chemise. On vit alors les loques s'enfoncer dans l'eau, tant elles étaient chargées de cette méchante vermine.

Les méchants voudraient que périssent
Jusqu'à ceux-là qui les nourrissent.

II. — LE BUCHERON.

L'hiver dernier, qui fut un terrible hiver, un homme du village alla à la forêt et monta tout en haut d'un grand hêtre pour faire du bois. Mais en

abattant quelque branche, sa hache lui échappa et tomba à terre.

Le bûcheron en fut fâché, car il lui déplaisait de descendre la chercher, et puis d'encore remonter. Tout musant et maugréant, il lui prit un besoin pour lequel il tira, du fond de ses chausses, sa méchante loque fanée et fit, du haut en bas, juste sur sa cognée.

Or, en coulant, l'eau gela par l'horrible froidure du temps, et à l'ébahissement de l'abatteur de bois qui, pourtant, en homme avisé, saisit le bout du glaçon, attira la hache attachée à l'autre extrémité comme à un cordon, et se remit à sa besogne.

Ce qu'on peut tenir en la main,
Le mettre à terre est incertain.

III. — LE PUITS.

Le puits le plus profond du pays est certainement celui qui se trouve dans nos bois, au carrefour du Bon-Dieu-de-Pitié. Ce qui porte à le croire est qu'un homme du village, nommé Pierre Falot, y étant descendu, un jour, pour le curer, il raconta sous serment, ou le diable l'emporte, qu'après avoir fait remonter par la manivelle plus de cent paniers d'immondices, il trouva au fond une pierre plate couvrant toute la rondeur du puits et sur laquelle, de sa pioche, il donna plusieurs grands coups.

Or, la pierre rendit un son épouvantable, ni plus ni moins que si l'on eût frappé d'un maillet quelque tonneau vide de plus de deux cent soixante-douze hectolitres. Le bonhomme en fut terrifié, surtout

quand, aussitôt après, il entendit une voix de femme venant de dessous la pierre et qui disait :

« Ohé, voisine ! ohé, Perrette ! Venez tôt ramasser votre linge. Voici la pluie qui approche. J'entends déjà le tonnerre. »

Mes amis, il faut le croire. Le fond de ce puits est proche des Antipodes. Qui de vous voudrait aller de ce côté de la terre, en prenant ce chemin, il gagnerait une bonne lieue.

Celui-là au danger consent
Qui trop haut monte, ou bas descend.

IV. — LA BARBE.

Un homme qui rongeait, un jour, un gros os de veau, de bon appétit, se le poussa si avant entre les dents qu'il en demeura bâillonné, c'est-à-dire avec la bouche grande ouverte et sans pouvoir la refermer.

Il alla au rebouteux et, par signes, lui demanda d'apporter remède à son mal. Le guérisseur n'avait pu s'empêcher de rire en le voyant, mais il l'assura pourtant de le soulager bientôt, le visita et reconnut son mal. Il lui frotta longuement la jointure des mâchoires avec de l'eau chaude ; et cela fait, levant la main, il lui appliqua, sous l'oreille, un formidable coup de poing.

La bouche se referma d'un trait. Mais notre homme avait, sur le devant, quatre longues dents jaunes qui vinrent à se rencontrer si violemment que des étincelles jaillirent, ni plus ni moins que si l'on avait battu le briquet ; tombèrent dans sa barbe qu'il avait très longue et fournie ; l'enflammèrent comme

une poignée d'herbes sèches et la brûlèrent tout net avant qu'on eût eu le temps d'y porter remède.

Le pauvre homme s'en retourna à sa maison, la bouche fermée, mais la barbe rase, et penaud comme un fondeur de cloches.

Pour vivre heureux et sans reproche
Mesure ta bouche et ta poche.

V. — LE REPAS.

Je fus invité, après l'août dernière, à la fête des noces d'un jeune homme qui se disait mon cousin du côté de la belle-sœur de la cousine de la femme du fils de mon oncle Badilon. J'y trouvai plusieurs bons compagnons et le repas fut servi dans la chambre située juste au-dessus de la cave.

On ne pensa bientôt plus qu'à faire bonne chère, avec les propos qui convenaient à la chose.

« Donnez-moi de ceci, disait l'un. Mais ne m'ôtez point ça. Servez-moi sans me desservir !

— Voulez-vous de ce pied de cochon, madame; cela fait dormir...

— Ah ! Dieu pardonne à un tel, le pauvre ! Voici le morceau qu'il aimait le mieux !

— Du vin ! Ou je vais en demander.

— Au matin, du vin pur ! Le soir, du vin sans eau.

— Donnez-moi ces pigeonneaux, disait quelqu'un. Je les mettrai sous mon gilet.

— Eh ! eh ! le morceau honteux, demeurera-t-il sur le plat? Je l'en empêcherai bien...

— A propos, j'ai oublié de laver les tripes du veau que j'ai habillé ce matin.

— A boire, mon garçon! Je te servirai le jour de tes noces! Point d'eau, le vin est assez fort.

— D'un coup, allons, verse tout plein. La nature hait le vide. Passez muscade! Il n'y a point de sorcellerie, chacun l'a vu.

— Ah! si je montais comme j'avale, que je serais haut déjà! »

Et ainsi chacun s'amusait à doubler le moule de son ventre, quand voici que le plancher où nous étions assis, s'effondra, et nous pardessus, et tomba au fond de la cave, sans qu'aucun des convives en fût le moins du monde incommodé.

« Comment, dit l'un, où sommes-nous?

— Mais je crois que c'est dans la cave!

— N'y a-t-il personne de blessé?

— Personne! Et je n'en ai, Dieu merci, pour ma part, pas perdu un coup de dent. »

Une chose surtout m'ébahit. Il n'y eut pas une goutte de vin répandue, pas un verre cassé, pas un rôti gâté, pas le moindre accident enfin, sinon que le joueur de viole perdit sa manivelle; ce qui fit que, durant la soirée, on ne dansa plus que des lèvres.

Qui n'est constant, ferme, et bien stable,
Souvent tombe en erreur damnable.

VI. — LES HANNETONS.

Vous souvenez-vous de l'année aux hannetons où tous les arbres, chênes, hêtres, saules, trembles, houx, charmes, bouleaux, peupliers, ormes, cerisiers, marronniers, frênes, érables, coudriers, sorbiers, tilleuls, ifs, églantiers, sureaux, néfliers, pommiers, groseilliers, fusains, abricotiers, cornouilliers, rosiers, poiriers et pruniers, en étaient chargés à plier?

A la ferme de la Mésangère il y avait, devant la cour, un chêne de trente-deux mètres de tour. Or, il fut si couvert de cette vermine qu'il en rompit par le milieu, éclatant en deux avec un bruit qui s'entendit à plus de trois lieues loin.

Les branches à terre, deux gros chiens de charrettes du fermier qui s'étaient approchés, se mirent à manger à même des hannetons, mais à en manger si avidement, si goulument, si abondamment que leur ventre gonflé touchait terre et qu'ils se couchèrent sur place, et, sans tourner, s'endormirent.

Le lendemain matin, ils ronflaient encore quand le soleil déjà chaud, vint leur donner sur la panse et la chauffer si bien que les hannetons qu'ils avaient avalés tout ronds se levèrent, se mirent à bourdonner ainsi qu'ils font quand ils comptent leurs écus avant de se mettre en voyage; et tout à coup, et tous en masse, prirent leur vol, emportant si haut et si loin nos deux mâtins que le fermier ne les revit jamais plus.

Il fut dit cependant par la suite, que les hannetons, las de voler, les avaient laissés, de plus de cent mètres haut, retomber dans le bois de Fleurus. C'est là, s'il faut en croire ceux qui le racontent, qu'ils firent leur dernière crotte.

Mauvaise médecine,
Vers la mort achemine.

VII. — LES DÉS.

On raconte encore au village qu'un jour, deux hommes lièrent connaissance dans un cabaret, dînèrent ensemble, mangèrent bien, burent mieux et se mirent à jouer aux dés.

Le jeu durait depuis longtemps, et ils ne gagnaient ni l'un ni l'autre, quand l'un des joueurs, s'estimant cependant plus adroit que son compagnon, lui demanda :

— Veux-tu, compagnon, veux-tu jouer, de ces deux beaux petits dés, pour vingt beaux petits francs, à qui fera le moins d'un seul coup ?

L'autre dit oui.

— Mettons au jeu, fit le premier. Voilà mes dix francs.

— Voici les dix miens.

— Qui jettera le premier ?

— Toi, qui m'as défié.

— Je veux bien.

Il jeta les dés sur table, fit double-as et s'écria :

— J'ai gagné ! Tu ne pourrais jamais faire moins.

— Tout beau, compagnon. Tu m'as provoqué. Je veux jouer pour mon argent, répondit l'autre.

Et prenant le cornet, il vous le renversa si brusquement, que l'un des dés se mit sur le second, découvrant seulement un as par le haut.

— Eh ! dit-il, en prenant les vingt francs, n'ai-je pas gagné ?

Celui qui l'avait défié, tout penaud, dut bien s'avouer battu devant les deux dés qui n'avaient fait qu'un point.

Voyez à qui l'on se fiera ! Je me donne au diantre si les plus méchantes gens du monde ne sont pas toujours là où l'on est.

Content de peu
Gagne le jeu.

VIII. — L'ORFÈVRE.

Un jeune orfèvre, vous l'avez, sans doute, entendu dire déjà, avait pour son chef-d'œuvre, l'an passé, tissé la plus fine chaîne d'or qui se fût jamais vue, et d'un travail si menu, si délié, si subtil, qu'il transportait d'admiration les ouvriers les plus adroits de la ville.

Ensuite, l'artiste avait imaginé d'attacher par la caisse, à sa chaîne d'or, une gentille et mignonne puce, qui par ses sauts, ses tours, ses minauderies, divertissait les spectateurs aussi plaisamment que le fît jamais le plus agile singe de bâteleur.

Mais il vient de ces jours-ci, de se surpasser lui-même. Il a fabriqué une boîte d'argent grande tout au plus comme un grain d'orge et dont les parois, cependant, portent, gravée au burin, l'histoire entière de la Guerre de Troie, et où il peut enfermer à clef la jolie puce enchaînée.

Cela est merveilleux. Les plus riches bijoutiers de la cité l'ont achetée en se cotisant et n'ont pas jugé indigne d'eux d'en faire présent à la jeune princesse. Celle-ci l'a reçue fort agréablement. Elle garde avec grand soin ce cadeau aussi rare que précieux.

Plusieurs fois le jour et même la nuit aussi, elle ouvre la menue boîte. Aussitôt la puce bondit avec sa chaîne sur la blanche et délicate main que lui tend sa maîtresse. Rassasiée d'un quart de goutte de sang, elle se rejette ensuite dans sa cassette dont la dame ferme à clef le couvercle. Enfin, c'est plaisir à voir.

De l'homme, le plus bel ouvrage
C'est encore un enfant bien sage

IX. — LE CHAPELET.

Une belle jeune femme toute friquette, parée et ornée, allant un matin à la messe, rencontra, sur son chemin, un charretier qui menait cinq chevaux attelés à un grand chariot chargé de paille. Mais comme elle passait devant, voilà que la voiture commença de reculer, entraînant de force les chevaux ; et que les fétus se mirent à voler des gerbes en si grande abondance que la dame en fut couverte en un instant.

Et plus elle allait, plus vers elle le chariot reculait ; et quand elle s'arrêtait, il s'arrêtait aussi, au grand étonnement du pauvre diable de charretier qui ne pouvait comprendre que son attelage fût empêtré en un si beau chemin, et ses chevaux traînés par derrière tout en faisant feu des quatre pieds. Et l'homme de crier : « Et hue, et dia ! » et de cracher, et de jurer tous les noms des diables.

Or, un passant aperçoit la voiture renversée et la petite dame ébaubie au milieu de tout ce beau ménage. Il s'arrête, marche sur elle, lui desserre la main et lui découvre un beau grand chapelet à grains de l'ambre jaune le plus fin. Et vous savez que la pierre d'ambre ou succin attire la paille. Le gros « patenôtre » avait retenu l'attelage, fixé les chevaux et jeté bas les gerbes ! Tout cela !...

Il fallut que la jeune dame, avec complaisance, cachât son chapelet dans la fente de son corsage, entrât dans la maison la plus proche et s'y laissât enfermer. Alors le charretier releva son chariot, rassembla ses bêtes, et joyeusement poursuivit sa route en faisant claquer son fouet.

La beauté avec l'ornement
Mettent le cœur en grand tourment.

X. — L'ALOUETTE.

M. le curé Tondet, haut de taille et sec de corps, assez mal bâti du reste, était cependant fort homme de bien. Un jour qu'il avait, après sa messe, travaillé dur à son jardin et planté à perches trois plates-bandes de pois blancs, il s'en revint déjeûner à sa maison. Sa servante, vu le beau temps, avait mis la nappe à carreaux rouges et blancs sous le cerisier au milieu de la cour; et elle lui servit une bonne, belle, grande et pleine platelée de lait tout fraîchement caillé, qui se coupait par éclat comme une fine gelée crémeuse.

Or, tandis que M. le curé mangeait, et peut-être un peu vite, à l'aide de sa grande cuiller à pot, voici qu'une alouette, sans doute poursuivie par quelque émouchet, se laissa choir dans la soupière, et si subitement que le bonhomme n'ayant pu distinguer au juste ce qui lui tombait ainsi, pensa que c'était une cerise mûre détachée de l'arbre du coup de bec d'un moineau gourmand. Il continua son repas. Et voilà qu'il avala· sans la voir la pauvre alouette à même la crème sûre.

Ce n'est que deux heures après que M. le curé s'avisa de la vérité, en sentant l'oiseau voleter dans son ventre. Et s'il n'eût fermé la bouche et instamment serré les fesses, il avoua par la suite, qu'elle se fût trouvée maintes fois bien près de se sauver.

Pour gober l'huître, il faut l'ouvrir ;
Pour manger l'oiseau, le rôtir.

XI. — LES CRACHEURS.

Le mois de novembre dernier, trois bons compagnons étaient réunis au cabaret, buvant auprès d'un feu de bois clair et joli. Ils avaient le catarrhe et ne cessaient de cracher à terre de longs flegmes de pituite.

Après maintes et maintes chopes vidées, voici venir le cabaretier. Il s'approche et leur demande s'il ne peut rien pour leur faire plaisir ; quand, les voyant si abondamment saliver, il leur dit en riant :

— Corbleu, vous allez éteindre le feu !

— Eh ! ce ne serait pas le premier, répondit l'un des buveurs. Nous en avons jadis refroidi de fichtre mieux allumés que celui-ci.

— Vraiment ? dit l'hôte. N'est tout de même pas damné qui ne vous croit, n'est-ce pas ?

— Quoi, vous ne nous croyez point ? réplique un buveur.

— Ma foi non, et pas du tout.

— Eh bien, voulez-vous parier l'écot que nous éteindrons de la sorte, devant vous, et tout noir, votre feu que voilà ?

— Par saint Chenet, je tiens le pari, répond le cabaretier. Car je suis sûr de gagner.

— Et nous aussi !

Et les voilà tous trois, devant l'hôte, qui se mettent à cracher sur les bûches si copieux, si dru, si souvent qu'ils eurent bientôt étouffé le feu, noir comme fer, encore qu'il y flambât trois fagots et huit grosses bûches d'estoc.

Le cabaretier fut bien fâché d'avoir perdu, et de voir les buveurs s'en aller sans payer. Ils n'avaient pas, en feu, pain, bière triple, viande et moutarde, tout

compté, déduit et rabattu, détruit pour moins de cent quarante-quatre mastoques. Il est vrai de dire qu'ils en donnèrent, en partant, trois à la servante.

Ainsi la bouche envenimée
Eteint la bonne renommée.

XII. — LES YEUX.

Un homme avait un gros chien mâtin noir de poil, laid comme un beau diable, et dont la vue faisait peur aux petits enfants. Il arriva qu'un jour, en suivant son maître à travers les bois, le mâtin rencontra, dans un étroit sentier, un grand renard qui, apercevant le chien, se laissa tomber sur le derrière et se mit à trembler comme une feuille. Tout pareillement le chien s'arrêta court.

Et ainsi acculés l'un devant l'autre, ils commencèrent sans rire, ni parler, ni ciller, à s'entre-regarder si attentivement que le renard ne pensait plus à fuir, non plus le chien à se précipiter; si âprement, si ardemment et tous deux allongeant si extrêmement le museau, que les yeux petit à petit leur sortirent de la tête, et jaillissant comme des prunes pressées entre les doigts, bientôt roulèrent sur le sol.

Le maître, qui marchait toujours, remarqua seulement en se retournant, ces deux animaux plantés l'un devant l'autre en si étrange posture. Il s'approcha avec curiosité et les trouva les orbites vidées, qui s'étaient aveuglés en se fixant du regard.

Dieu veuille qu'il en arrive autant à ceux de nous qui se dévisagent avec dédain. Ce n'est pas moi qui, par après, les conduirai, le long des chemins, mendier leurs croûtes.

L'œil, messager du cœur,
Montre amour ou rancœur.

XIII. — LA DENT.

Une jeune femme qui souffrait d'une grosse dent, en criant comme une enragée était courue chez le maréchal du village pour se la faire arracher. Mais celui-ci eut beau s'escrimer et tirer dessus de toutes ses forces, il ne put venir à bout de la déraciner. En pleurant plus haut et tenant sa mâchoire à deux mains, la pauvrette s'en retournait donc à sa maison, quand elle rencontra un tireur d'arbalète revenant de société, son arme sur l'épaule, et qui lui demanda où elle souffrait si durement. Quand il sut que c'était à une dent, il l'assura qu'il la lui arracherait sans douleur par un moyen qui n'avait jamais manqué, pourvu qu'elle voulût bien le laisser faire La femme consentit à tout, ne demandant qu'une chose, c'est qu'il la soulageât bien vite.

Voilà donc notre arbalétrier qui vous lui lie la dent à une mince et solide cordelette au bout de laquelle il attache ensuite un trait bien empenné. Il bande son arme qui n'était pas de moins de dix livres; fait, à la femme, ouvrir la bouche toute grande; et presse la détente, persuadé qu'avec la flèche s'en va sauter la mâchelière gâtée.

Mais celle-ci était si ferme enracinée, que la patiente, qui en tout ne pesait pas grand'chose, s'envola derrière le trait. Et toutes deux allèrent tomber à deux lieues de là dans un vivier où la femme se fût certainement noyée si un pêcheur qui se trouvait au bord, ne lui eût porté secours.

A douleur de dent,
N'aide viole ni instrument.

XIV. — L'ANE.

L'âne de Pierre André s'étant échappé, entra dans un pré où, trouvant de l'herbe à foison, il se mit à jouer des mâchoires et se refaire la panse. Et comme tous les organes de la digestion étaient bien disposés, il ne tarda pas à fumer la prairie aux dépens du fourrage dont il se bourrait; puis à battre, comme on dit, son avoine en se roulant à terre et mangeant ensuite tout couché.

Une pie qui le suivait à la piste en épluchant ses crottes, s'approcha peu à peu et, toujours picotant, vint jusqu'à lui fourgonner familièrement de son bec au derrière, ce dont notre âne semblait tout éjoui.

Mais enfin, cette pie ayant poussé la tête trop avant; et du bec, par malheur, piqué au vif le gros boyau du baudet, celui-ci se serra; et le cou de la pécore avec sa tête, se trouva pris. Alors elle se mit à se débattre et à jouer si furieusement des ailes en arrière qu'elle traîna l'âne, la queue en avant, d'un bout à l'autre de la prairie, tant qu'à la fin, celui-ci lâchant prise, la pie, par la rapidité de son vol, fut donner contre un pommier dont elle fit tomber plus de six sacs de pommes. L'âne eut le dos tout écorché; même qu'il fallut six mois à l'artiste Frère pour le guérir.

Il faut toujours, en toute affaire,
Regarder devant et derrière.

XV. — L'INVENTEUR.

Bien des gens, au hameau, se souviennent encore de Jean le manouvrier. C'était un petit homme trapu

et carré, le plus adroit à dire des sottises et à boire du lait battu, qu'il y eût dans toute la paroisse.

Or, un jour que les fumées du fromage blanc lui avaient monté à la tête, il imagina un moyen merveilleux pour voler en l'air. Sans rien dire à sa femme, il fut à sa grange, prit son van d'osier qu'il coupa en deux et s'en fit des ailes qu'il s'appliqua sur le dos en passant ses bras dans les anses.

Mais il s'aperçut bientôt qu'il lui manquait encore une queue, ce qui est pourtant d'un grand secours aux oiseaux. Après avoir bien ruminé, il s'avisa de prendre sa poêle à frire, passa le manche entre ses jambes et se l'attacha au long du ventre avec sa ceinture de cuir.

Harnaché de la sorte, il monta au haut d'un poirier pour mieux prendre le vent; et enfin, s'étant élancé, il tomba, la tête en bas, dans l'égout de son fumier et se cassa une épaule.

Qui haut monte, de haut descend;
Froids a les pieds qui les étend
Plus que ses couvertures.

XVI. — L'OREILLER.

La semaine passée, une femme de la vallée lavait, au bord de la rivière, un oreiller de plume sur lequel son petit enfant avait (ne vous déplaise) fort copieusement. Et pour le mieux nettoyer, après avoir savonné et frotté le coussin, elle le frappait à grands coups de battoir, comme la lessiveuse en fait aux draps sortant de la cuvelle. Elle le battit si bien qu'elle le creva. Et, par le trou, toute la plume en sortit, tomba à l'eau et, suivant là-bas la rivière en

courant, arriva au moulin où, passant par-dessus les auges, elle rompit les éventelles, brisa les aubes, démolit les roues, disjoignit les claquets, renversa les trémies, fit sauter les meules, faussa les tourillons, arracha les nilles, détruisit les arciers, troua les pagnons, bref, en un mot, pour finir, embarrassa, troubla, confondit pour toujours les secrets de la mécanique du moulin. En sorte que plus jamais on ne put moudre là le moindre grain du blé des censiers, de l'orge des brasseurs, ou d'aucune autre denrée; et que le meunier, pourtant si adroit à voler, fut ruiné.

Jusqu'à plus de deux lieues loin, on entendit, dans la rivière, tousser les poissons que les plumes chatouillaient au gosier; et beaucoup et des plus gros, qui en avaient avalé, en furent profondément incommodés et moururent de soif.

Enfants sans conduite,
Maison tôt détruite.

XVII. — LE PAIN.

Il arriva une chose pitoyable aux dernières canicules, temps bien dangereux toujours. Un homme de mon village, pour faire accueil à des parents et des amis venus le visiter à l'occasion de la ducasse, prit dans sa huche un joli petit pain blanc de froment, de soixante-quinze ou cent livres, je ne sais plus au juste. Il affila son couteau sur la montée, entama la miche et la fendit, mais si vivement que lui-même, à hauteur de poitrine, se coupa en deux à travers tout le corps. Le couteau tiré avec tant de force alla ensuite,

jusqu'au manche, s'enfoncer dans le mur de pierre où le bonhomme s'était adossé.

La fête en fut troublée; les parents et les amis bien ébahis. Toutefois, ce fut encore le pauvre diable qui y perdit le plus. Mais il n'en dit mot.

Entrailles, cœurs et boursettes,
Aux amis doivent être ouvertes.

XVIII. — LA TÊTE.

Un homme, passant un jour par un bois, fut attendu par des voleurs qui, pour avoir son argent, lui coupèrent la tête! Ou, du moins, il s'en fallut de peu. Elle ne tenait plus que par un petit morceau de peau sur le côté, et il dut l'attacher avec une épingle pour l'empêcher de tomber. Pourtant, comme c'était l'hiver, et qu'il gelait fort, le cou se reprit et ne saigna point.

Leur mauvais coup fait, les brigands s'enfuirent. Le pauvre diable se releva et s'en revint à sa maison conter à sa femme, en pleurant, comment il avait été volé et battu. Et il s'assit sur une chaise devant le feu pour se réchauffer.

Mais comme il voulait se moucher, et serrait son nez dans son mouchoir, il arracha sa tête avec l'épingle et jeta le tout au feu. Et ainsi mourut le misérable sans s'en apercevoir, laissant une femme et quatre enfants. Ah! quelle pitié! Au diable les voleurs!

Nous nous pensons jeunes et forts
Et soudain tombons raides morts.

XIX. — LE RAT.

La servante ayant, l'autre jour, tendu la souricière pour un rat qui l'empêchait de dormir, écoutait s'il mordait à la couenne de l'appât. Elle entendit tout à coup le piège se détendre, et y courut joyeusement, en deux temps, trois mouvements.

Mais en la voyant approcher, le rat, qui n'était pris que par la queue, s'enfuit, la trappe au derrière. La servante en criant se mit à sa poursuite ; les gens de la maison et les voisins accoururent au bruit ; et tous ensemble de jeter au fuyard, balais, bâtons, pincettes et tisons ; de renverser tables et chaises ; et de commencer un hourvari de sifflets, huées, bruits, poêles et chaudrons, à briser les vitres.

La bête, tout en traînant la ratière, réussit pourtant à grimper aux poutres et, par un trou du mur, elle gagnait la gouttière. Le pied gauche de devant lui manqua ; elle tomba à terre et un jeune garçon mit la semelle dessus. Or, il ne fit ainsi que lui couper la queue dans les dents du cep et le rat courtaud continua sa course à travers la cour. Il allait toucher à l'égout : un vieux coq l'arrêta, le goba d'un coup de bec et l'avala sans cérémonie.

Mais trouvant, devant lui, le chemin libre jusqu'au croupion, le rat ne fit que passer. Les gens de rire, les gens de se remettre à courir après le rat qui, tout étourdi et refrogné de l'algarade, pensait se sauver encore quand il se jeta dans les griffes d'un maître chat en embuscade qui, vous le pinçant au dos, fut, en grondant, en faire ses choux gras dans un coin.

Le trou et l'occasion
Invitent le larron.

XX. — LA PUCE.

La belle-mère de la femme du cousin Jean, qui fut en son temps, aussi gaillarde qu'une autre, prit un jour, en fouillant sous sa chemise, entre ses deux hanches, une grosse puce qui l'avait longtemps mordue et dont elle jura, à l'instant, la mort.

Et pour mettre son projet à exécution, elle vous l'étreignit entre les ongles de ses deux pouces, si furieusement et d'une telle force qu'il sembla que ce fût une décharge de mousqueterie à l'épouvantable vacarme que cela produisit. De la secousse, toutes les casseroles, bouilloires, poêles, poêlons, lèchefrites, passoires, bassinoires, vaisselles d'étain, chopes, pots et plateaux qui étaient rangés tout reluisants sur les tablettes de l'étagère, en dégringolèrent par terre avec un bruit d'enfer; et les poules du poulailler en furent jetées bas de leurs juchoirs.

Voyez-moi ça quel beau diable! Dieu nous aide au pain bénit!

Qui femme croit et âne mène,
Jamais ne sera sans peine.

LOUIS DELATTRE.

BLANC & NOIRS

VISIONS
ET SOUVENANCES (1)

Samedi 23 août 1902. — Temps couvert frais.

Déjeunons copieusement, car nous allons être au « grand air pour les grands » toute la journée.

A 7 h. 30, nous trouvons à la gare l'aimable docteur de la ligne, M. Dinich, de nationalité serbe, parlant très purement le français, et qui va nous guider jusqu'à Lou-ki, où nous attend l'ingénieur Fernand Cocu.

Nous sommes quatre, plus deux chiens dont l'un ne devait pas rentrer à Boma.

Sur un wagon plat — une ballastière — disposé en avant de la locomotive, *conduite par des noirs seulement*, on hisse des sièges et nous partons, placés vraiment au balcon pour le spectacle de choix qui va se dérouler, sans un moment de relâche, sous nos yeux curieux, guetteurs de nouveau.

A propos de ces noirs qui assurent, presque seuls, un excellent service de mécaniciens, d'aiguilleurs, de chef de relais, etc., il est intéressant, très intéressant, de signaler quelle sécurité donne à leurs employeurs la qualité de musulmans des dits noirs recrutés au

(1) Voir *La Belgique* de novembre 1905, janvier et avril 1906.

Sénégal, dans la Gambie, à Sierra-Leone, à Lagos.

A ces noirs leur religion défend l'alcool; ils observent strictement leur loi religieuse; et l'on devine aisément quel avantage en découle pour l'exploitation d'un railway africain.

***

La voie du Mayombé est à soixante centimètres d'écartement; solidement construite. sur traverses métalliques très rapprochées, suffisamment balastée; les talutages sont nets, bien taillés, bien entretenus.

Ce « sentier de fer » serpente beaucoup, vu la nature mamelonnée du pays et la nécessité d'éviter de trop fortes rampes.

De Boma à la Lou-ki (30 kilomètres parcourus en deux heures et un quart), la région est nue, sèche, pierreuse, avec de rares fonds boisés, bien que, — de temps en temps, — on ait le plaisir de surplomber de profonds entonnoirs encombrés d'une végétation folle.

On marche à quelque 12 kilomètres à l'heure.

Le ciel est couvert de son saisonnier manteau de strato-cumulus; entre les grosses balles mi-claires, mi-ombrées, qui se coudoient ou se chevauchent, des déchirures laissent passer plus de lumière, et dans la direction de messire Phœbus on croirait, par moments, voir un fleuve d'argent clair, très anastomosé, qui aurait des « pools » d'or en fusion.

Il fait ravissant.

Le docteur Dinich nous donne de temps à autre un renseignement.

Au delà du pont de la rivière des Crocodiles, arrêt pour faire de l'eau; notre aimable cicerone est, ce durant, appelé au téléphone du poste.

C'est Fernand Cocu qui s'informe de nos intentions

et demande si nous irons plus loin que Lou-ki, rapport au déjeuner.

« Faites-nous manger à la diable, ou même pas du tout, mais menez-nous le plus loin possible », est la réponse presque lapidaire.

On repart et, après deux heures quinze de tramway ouvert, à travers un pays où, une seule fois, nous avons vu quelques huttes groupées en un pauvre village, c'est un émerveillement de déboucher devant l'agglomération pittoresque de Lou-ki.

Là s'amorce la forêt du Mayombé, et c'est dans un impressionnant cadre de débordante végétation qu'on a planté les bâtiments européens, dont les toits blancs font une joliesse dans la verdure très sombre.

Avec les coquettes installations de sa gare où déjà grandissent acacias et manguiers, son camp militaire sur une crête isolée, sa scierie à vapeur bien posée, ses factoreries, ses allées, telle l' « allée des Villas » (*sic*), Lou-ki vaut une promenade qui prendrait une couple d'heures, et que nous ferions bien volontiers si nous ne devions rentrer à Boma ce soir.

Mais, au camarade, directeur de la ligne, nous avons dit :

« Pouvons-nous aller jusqu'à la Lou-koula? (C'est le point extrême actuel de la voie posée, à 80 1/2 kilomètres de Boma.)

— Oui, si ça ne vous fait rien de rentrer pendant la nuit.

— Au contraire.

— Ça va bien. »

Sur notre ballastière on a mis de quoi se sustenter en cours de route.

On démarre.

Et ce va être un enchantement ininterrompu pour les yeux qui savent regarder.

C'est, en effet, la forêt tropicale et ses splendeurs, ses luttes des souples lianes fleuries contre les massifs colosses dont les fûts filent haut et droit, se couronnant d'un vaste parasol feuillu; des baobabs trapus montent moins haut que certaines essences dont le tronc est gros à peine comme le bras et qui s'élancent d'un jet, en fusée, au sommet de l'océan de verdure; des parasites à l'infini : figuiers du diable étouffant ceux qui les gorgent de leur sève, épiphytes, orchidées, des pieds jusqu'à l'extrême cime, couronnée d'orseille, des géants qui les nourrissent de force; des rideaux fleuris, des grappes de fruits aux formes bizarres, aux couleurs trop vives, inquiétantes; ici c'est le velours brun des « mucuna pruriens » ou poil à gratter, là les gousses rouge vif d'un autre mucuna, ornemental; sur les talus s'étalent à l'aise d'interminables plantes grimpantes dont les racines adventives fouillent une argile dure, pendant que les vrilles s'accrochent aux moindres aspérités; c'est encore des palmiers à huile, de plus en plus nombreux, avec des bananiers portant, malgré eux, la lourde draperie de volubilis blancs et de convolvulus bleus; très élégants, les parasoliers forment une aristocratie, durant que des artocarpus balancent leurs fruits encore verts; et encore, et toujours, l'œil sollicité et amusé, et demandant à voir plus, si possible.

Et très vite me vient l'idée que les habitants de Boma ont à leurs portes cette superbe promenade à faire, vraiment, presque chaque dimanche, et je demande à Cocu :

« Mais pourquoi ne feriez-vous pas des trains de plaisir le dimanche?

— J'y ai songé et y songe encore; je compte en parler sous peu.

— Eh bien! donnez donc rapidement suite à cette excellente idée. »

***

Mes jeunes amis sont à la fête, mais, hélas! une ombre de deuil gâte un moment notre journée.

Duck, notre fox-terrier, qui s'était tenu tranquille pendant la première heure du voyage, et qui semblait avoir compris qu'il devait se tenir coi sur le wagon, a été pris brusquement de l'envie de sauter à terre et, comme le train ralentissait sur une pente, il s'est laissé couler de l'avant du wagon; tout le train lui a passé dessus.

On stoppe.

La pauvre bête est restée aplatie sur le rail, le corps déjeté des deux côtés; un noir le porte dans les herbes.

Un moment méchant à passer.

Mais en Afrique tout est bref; on vit trop vite; on est bientôt à reparler de tout.

Et l'on va, toujours contents, pour stopper un instant à Makaya-N'tété, poste de l' « Agricole », où, rapidement, nous parcourons un coin des défrichements.

En terre, des cacaoyers, les uns du mois de décembre 1901, les autres ayant plus d'un an et demi de mise en place, tous de bonne allure.

Pour un cacaoyer, il a été planté quatre plants de caoutchouc, des manihot « limés », des hévéa, des castilloa.

Le manihot « limé » est le manihot gaziovii — la bourracha des Portugais — dont les graines sont si dures, qu'on doit limer la tête de chacune d'elles pour faciliter la sortie de l'embryon.

En ce moment de l'année, on arrose au moyen d'une eau laiteuse qu'on obtient en creusant des trous profonds d'environ $2^{m}50$, dans une argile compacte.

Il y a évidemment ici une nappe aquifère, à laquelle il faudrait arriver, soit par des puits artésiens, soit par des puits ordinaires munis d'aéromoteurs.

Considérables sont les défrichements, qui demanderaient toutefois une irrigation un peu moins primitive.

Les plantations sont pleines de promesses ; si ceci est continué et entretenu pendant dix ans, la société « L'Agricole » retirera profit de ses efforts ; l'extrême fertilité de la région est le sûr garant que les arbres utiles — mis en place des inutiles — produiront vigoureusement, lorsqu'on aura trouvé les essences convenant au pays. Je ne dis pas que les bénéfices seront affolants ; non ; ils seront très suffisants et certains ; c'est ce qu'il faut au point de vue de la colonisation. Cela dit que la spéculation n'a rien à voir en l'occurrence, et qu'elle ne peut que tuer l'avenir autant que le présent ; il n'y a place ici que pour des sociétés aux organes absolument sains, décidées à faire autre chose que de la flouerie, voulue ou non, aux papiers à vignettes.

A Makaya-N'tété s'achève, en ce moment, une très belle maison en granit grossier, construite par le chemin de fer pour compte de l' « Agricole » du Mayombe ; cette bonne pierre de construction est extraite d'une carrière ouverte pour le passage même de la voie ferrée ; nous la verrons tout à l'heure.

Repartons par notre train mi de plaisir, mi d'exploitation, car nous remorquons trois wagons de matériel pour l'avancement.

On monte de façon continue, dans la même exubérance de végétation.

Kilomètre 45 : poste de Ki-soundi, près du village du même nom.

Kilomètre 57 : Temvo, d'où un courrier part, à notre arrivée, pour aller demander un échantillon de café aux grandes plantations de Temvo, assez loin de la gare (Agriculture et Plantations du Mayombe).

Il est 11 h. 1/2 ; on dresse la table pour le déjeuner auquel nous nous attaquons en affamés et en assoiffés : beurrées avec saucissons variés, rosbeef froid, fromage, radis, oignons, bière, vin blanc, bordeaux, champagne, café, cigares.

Pendant notre déjeuner, il nous tombe une chance inattendue autant que rare : un passage d'Inkimbas (ils sont 7 ou 8), grands et petits, peinturlurés en blanc, curieusement fagotés dans leurs crinolines de fibres végétales. J'ai donné dans mon livre : *Voyage au Congo*, une très belle photographie d'un groupe de ces curieux féticheurs, et un mot les concernant.

Ceux d'aujourd'hui veulent bien s'arrêter à notre demande, pour que nous les puissions examiner à l'aise, déconcertants sous leur fard blanc, avec leurs colliers faits de tronçons de stipes de roseaux ou de chaumes de grandes herbes. Ils ne portent rien qui ne soit purement indigène : leurs ceintures de grelots sont faites de fruits secs ; leurs coiffures sont des « canotiers » fabriqués au moyen de cœur de raphia. Ces gens se sont singulièrement apprivoisés avec la conquête, aujourd'hui assurée par le chemin de fer ; rares sont les Européens qui ont pu examiner de près des Inkimbas.

Comme on voit, il n'est pas nécessaire d'aller au nombril de l'Afrique pour trouver des choses curieuses, voire intéressantes.

On donne à nos Inkimbas un « matabiche » ; ils remercient en se frottant les poignets l'un contre

l'autre, et quand ils s'éloignent, nous revenons à l'idée des trains de plaisir à organiser les dimanches.

« Si dix excursionnistes m'étaient assurés, dit
» M. Cocu, nous pourrions organiser un pareil train,
» qui partirait le dimanche à 6 1/2 heures, pour ren-
» trer à Boma à 17 1/2 heures.

» Le prix aller et retour serait seulement de
» 20 francs par voyageur.

» Nous pourrions les amener ici à Temvo, voire à
» quelques kilomètres plus loin, au 63, où l'on
» franchit la ligne de faîte Congo-Tshiloango, et d'où
» l'on a une vue admirable, ainsi que vous en jugerez
» dans un instant. »

Voilà une idée à pousser à fond.

Quelle distraction, pour la population européenne de Boma, autant que pour les blancs de passage, de faire, une fois par mois, ce voyage, aussi, si pas plus intéressant que nombre de voyages de luxe qui, en Europe, coûtent fort cher et ne valent pas celui-ci.

La population blanche de Boma est, si je ne me trompe, de 250 têtes environ ; ce chiffre doit bien, n'est-ce pas, laisser espérer que, chaque dimanche, une dizaine d'Européens sauront se grouper spontanément pour demander un train de plaisir. Il suffit que deux ou trois d'entre eux prennent l'initiative de réunir quelques amis pour faire l'expérience.

Voir ce que la bonne volonté soutenue peut réaliser comme travail industriel ; constater par soi-même une étonnante utilisation du noir ; jouir une pleine journée d'un panorama naturel mouvant ; prendre un réconfortant bain de plein air ; pendant 12 heures continues changer complètement le cours de ses idées ; si on est photographe, chercher et trouver des sites variés et charmants ; si l'on est chasseur, avoir l'illusion de pouvoir suivre quelque gibier ; si on est

entomologiste, faire peut-être une trouvaille ; capturer d'élégants papillons qu'on ne voit pas à Boma ; que sais-je encore? tel, en y ajoutant la pure flemme, le bilan des raisons qui militent pour tenter tout au moins un essai d'organisation de ces trains du dimanche.

A la première excursion tout le monde voudrait pousser certainement jusqu'au kilomètre 63, au plateau de Patou-ma-Iâka, où l'on jouirait, pendant quelques instants, du merveilleux paysage d'une Suisse africaine; on serait de retour à Temvo à 11 1/2 heures, et l'on y pourrait passer deux heures à luncher, à condition d'avoir apporté tous les éléments du pique-nique.

Puis rentrée à Boma, avec autant de plaisir des yeux au retour qu'à l'aller.

Aux suivantes excursions, ceux qui auraient ainsi fait un premier voyage complet, pourraient s'arrêter soit à la Lou-Ki, soit à Ki-Soundi, soit en tout autre point à leur fantaisie, et là faire un tour de reconnaissance en donnant libre cours à leurs goûts de photographes, de chasseurs ou de collectionneurs.

Des gens qui, sans cette promenade, sont exposés à quitter Boma sans avoir vu un vrai nègre, iraient s'asseoir dans un village indigène et tout au moins sauraient ce que c'est, pour en parler, plus tard, — avec un peu d'amplification — au pays des blancs.

Et, si les dames blanches de Boma s'en mêlaient, on arriverait à pouvoir organiser d'adorables excursions.

Saura-t-on mener à bonne fin l'idée que nous venions ainsi de jeter au vent?

* * *

Notre copieux déjeuner a pris fin.

Continuons notre promenade, après avoir constaté qu'il y a ici des arbres laissant exsuder une abondante résine à aspect de gomme arabique.

Bientôt nous sommes, par 250 mètres d'altitude, à la ligne de séparation des eaux du Congo et des eaux du Tshiloango, au plateau très mouvementé de Patou-ma-Iâka.

Ainsi que nous en avait avertis notre aimable amphitryon, la vue est « simply marvellous, simply magnificent » ; c'est un océan de vagues terrestres qui se seraient figées en pleine tempête, vagues dont l'écume déferlante aurait été remplacée par de vigoureuses poussées forestières ; au sommet de d'aucuns mamelons des villages en nids d'aigles.

L'horizon se barre d'une crête pittoresquement dentelée, s'estompant à quelque 30 kilomètres de distance, plus ou moins.

Et toujours c'est la belle et dense forêt.

Maintenant on descend vers la Lou-Koula, affluent du Tshiloango ; et l'on retrouve le pays à allures si typiques que nous avions eu en quittant Boma ; la forêt s'est arrêtée, la brousse herbue, basse, à arbustes rabougris et clairsemés a repris ses pleins droits.

Des terrassiers noirs sont occupés à une variante qui supprimera une courbe de quinze mètres seulement de rayon, et un arcboutement de pente et rampe sans palier intermédiaire, deux impardonnables fautes de construction auxquelles l'ingénieur Cocu remédie en ce moment même.

Ainsi arrivons-nous au terminus de la ligne, au pont en construction sur la Lou-Koula, belle rivière large d'une trentaine de mètres, à fond de gravier sur lequel roule, rapide et limpide, une nappe de cristal liquide, profonde en ce moment d'une cinquantaine

de centimètres; des poissons, vifs à plaisir, s'y ébattent voluptueusement.

Le rail est posé jusqu'à l'entrée de ce pont, soit jusqu'à 80 kilomètres et quelques hectomètres; le pont sera en bois, sur trois ou quatre énormes piles en béton, déjà en place; au delà, sur la rive droite de la rivère jolie, la tranchée est ouverte sur 4 kilomètres environ.

A la Lou-Koula, trois ou quatre factoreries sont installées, dont l'une fait partir aujourd'hui deux wagons de coconots.

A Temvo nous verrons un chargement de cacao, qui partira demain pour Boma.

Mais, pour le moment, ce joli et bon chemin de fer n'a, pour ainsi dire, rien à transporter; seul le développement des plantations assurera son avenir.

Aussi a-t-on décidé de ne pas pousser le rail au delà de la Lou-Koula; on se contentera d'établir la plateforme jusqu'au kilomètre 120 et, du 80 au 120, on aura recours aux automobiles.

Cette décision ne me semble pas heureuse; une fois la plateforme établie, rien ne peut valoir le rail et la locomotive.

Ai-je dit que les locomotives du chemin de fer du Mayombe sont chauffées en partie au bois? Le détail a son importance pour les chemins de fer projetés dans le Congo supérieur.

Encore un détail : le matériel existe ici pour le prolongement du rail pendant 40 nouveaux kilomètres, ce qui est une raison supplémentaire pour qu'on renonce aux automobiles jusqu'au 120.

Ayant donc atteint la Lou-Koula, où nous admirons les superbes madriers équarris sur place pour la construction du pont, nous reprenons la direction de Boma.

Nulle fatigue, tant cette excursion est pittoresque et agréable.

A 20 h. 45 m. nous sommes à la Lou-Ki.

M. Cocu nous a fait préparer un festin dont je me reprocherais de laisser le menu insignalé :

Radis; jeunes oignons; olives.
Soupe paysanne.
Beefsteak grillés.
Macaroni à l'italienne.
Rognons broche.
Veau; pommes frites; choux blancs.
Salade de pieds de bœuf.
Fruits.
Bière; vins; champagne; café; liqueurs; cigares.

Ce menu, sur porcelaine, a été très gentiment illustré par un des adjoints du directeur; il y a entrecroisé les drapeaux belges et congolais, au-dessus d'une inscription : « Bonne santé et bon séjour au Congo », inscription qu'indique du doigt un « ketche » noir sortant d'un buisson de bananiers.

J'emporte ce menu comme premier objet de collection de ce nouveau voyage.

Le temps passe; il faut rentrer à Boma.

Chargés de café de Mayombe, et aussi d'une botte de radis monstrueux, nous prenons congé du camarade Cocu, et en route dans la nuit profonde que zèbrent à l'horizon de violents et mouvants feux d'herbes.

Il est 23 heures quand nous entrons en gare de Boma.

La journée était bien remplie, même pour une journée de plaisir.

Mais que dire du personnel noir du train qui,

depuis 6 heures du matin, est au poste, ce qui fait 17 heures de travail continu!

Aussi j'ouvre très grand mon porte-monnaie pour en faire sortir les pièces de cent sous à l'intention du mécanicien Mamadou, du chauffeur, du conducteur du train et des serre-freins. Ils ont mérité que leur journée soit payée triple.

Sous la clarté de la Lune qui vient de se lever, nous regagnons nos appartements, charmés de cette inoubliable journée.

Et je reviens à l'idée des trains de plaisir.

Même je me rappelle que, plusieurs fois en Europe, on m'a demandé s'il valait la peine de faire un voyage de touriste jusqu'au Pool.

« Non », avais-je toujours répondu.

Maintenant je répondrais : « Allez donc visiter le Mayombe ».

Il y a à faire là-dedans, par le chemin de fer, puis à pied et à dos de mule, une série d'excursions qui devraient bien tenter nos « globe-trotters ».

En les attendant, que Boma donne l'exemple des promenades dominicales dans le Mayombe.

Qu'un gérant de factorerie, un peu débrouillard, tâche d'organiser une pareille excursion, pour laquelle il fournirait le lunch.

Et que, de son côté, la direction du chemin de fer examine la possibilité d'annoncer pour le lendemain ou le surlendemain de l'arrivée des bateaux, un train de plaisir dans le Mayombe; il suffirait de s'entendre avec les capitaines ou les pilotes pour que, à l'arrivée des steamers à Banane, on fasse circuler une liste d'inscription au train du Mayombe; on ferait payer de suite les 20 francs pour éviter tout ennui.

Je suis curieux de savoir combien de temps dormira encore cette idée.

***

Telles les notes furent prises à l'occasion de notre excursion sur le chemin de fer du Mayombe.

Dès le lendemain de cette promenade, j'en envoyais copie en Belgique; en particulier l'*Étoile* et la *Tribune congolaise* voulurent bien les publier.

Jamais je n'eus vent de ce qui advint de mes suggestions.

En reprenant aujourd'hui, pour la *Belgique artistique et littéraire*, ce sujet qui me semble intéressant, j'ai cherché à savoir si quelque chose avait été fait.

Et voici ce que j'ai appris.

Peu de temps après mon passage dans le Mayombe, la direction du chemin de fer put faire circuler, une ou deux fois par mois, des trains de plaisir.

Un tarif spécial très réduit avait été établi, en vue de permettre aux agents subalternes de Boma de pouvoir visiter la ligne à peu de frais.

Malgré cette attention de la direction du chemin de fer, les agents subalternes ne profitèrent jamais de l'occasion unique qui leur était offerte, de changer, de temps à autre, d'atmosphère et d'aller respirer l'air sain de la forêt tout en jouissant d'un paysage jusque-là inconnu.

Seul le personnel supérieur de la Justice et du secrétariat général profita de l'aubaine.

Les trains de plaisir circulaient quand il y avait au moins quatre voyageurs.

Puis l'habitude s'en perdit.

Et voilà !

Piètre comme résultat, n'est-ce pas ?

L'éducation coloniale du Belge est toute à faire. Quand cela sera-t-il enfin compris ?

Commandant LEMAIRE.

DANTE EN BELGIQUE

DANTE, parcourant le septième cercle de l'Enfer, trouva, le long du Phlégéton, des digues pareilles à celles « que les Flamands, entre Cadsandt (ou Wissant?) et Bruges, craignant le flot qui s'avance vers eux, élèvent pour que la mer s'enfuie ». Pour parler ainsi avait-il vu ces Flamands derrière leurs digues, était-il venu dans notre pays que devaient visiter Villani et Pétrarque? On se plairait à imaginer le banni florentin chez les communiers vainqueurs des rois, chez les ennemis de ces Capets que maudit à jamais le XXe chant du *Purgatoire*. Mais rien n'appuie pareilles conjectures, qui ne sont pas plus vraies pour être « bien trouvées » ; et sans doute les relations entre le port de Bruges et la Florence commerçante d'alors fournissaient au poète assez d'occasions d'entendre nommer les constructions du littoral flamand.

Au lieu donc de remuer les hypothèses et les légendes greffées sur les voyages du glorieux exilé, nous tâcherons de retracer rapidement la fortune de son poème dans notre pays, sa faveur auprès de nos compatriotes.

Pendant le XIVe siècle il fut sans doute aussi ignoré chez nous qu'en France (1). Même beaucoup plus tard, après que Christine de Pisan l'eut fait connaître à Paris, nous ne trouvons pas encore trace de

(1) Je me permets de renvoyer, pour cette question, à mon *Dante en France* (1 vol. in-8°, 276 pages, Paris, Fontemoing; Erlangen, Junge, 1906).

sa gloire dans nos provinces. Et Philippe le Bon, moins bien loti que René d'Anjou, que le comte de Clermont et que le duc de Berry, ne possédait pas, dans sa riche bibliothèque, un seul exemplaire de la *Commedia* (1). Qu'y avait-il non plus de commun entre le *dolce stil nuovo* et la lourde emphase des rhétoriqueurs bourguignons?

***

Le mouvement artistique qui conduit du moyen âge à l'époque moderne fut brillamment servi par nos compatriotes : les musiciens et les peintres flamands se révèlent à l'Europe, et ils rapportent aussi des pays qu'ils ont parcourus, des inspirations nouvelles. La perpétuelle séduction de l'Italie fut naturellement la plus forte, et nos artistes arrivèrent assez tôt au delà des Alpes pour y trouver florissante encore la renommée du premier poète toscan.

Depuis Tieck et Carlyle, depuis Rossini et Musset, on a souvent parlé de musique à propos de Dante : cette association si légitime de l'harmonie et des trois *cantiche*, elle a été réalisée de bonne heure par les nôtres, et longtemps avant qu'

Antony battit avec Dante
Un andante,

Josquin Desprez et Adrian Villaert avaient consacré à des passages de Dante des compositions, qui d'ailleurs ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Josquin Desprez, qu'admirèrent également Luther et la cour de Ferrare, était « hennuyer de nation », étant né à Condé; il dirigea la chapelle de Louis XII après avoir passé à la chapelle Sixtine sous Sixte IV (1471-1482), et la France pourrait ainsi le réclamer autant que la Belgique actuelle. Mais le Brugeois Adrian Villaert est tout à fait des nôtres, et sa gloire fut également européenne : il fonda l'école vénitienne,

(1) C'est ce que m'affirme M. Georges Doutrepont, qui prépare un catalogue de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne.

et Rabelais l'ouït encore dans le chœur des joyeux musiciens qui ouvre le IVe livre de *Pantagruel*.

Ainsi les Belges auxquels Guichardin reconnaîtra la maîtrise de la musique, se manifestaient ou se formaient au contact de l'Italie, révélatrice bientôt de tout art et de toute beauté. Ce qui est vrai de la musique ne l'est pas moins de la peinture, et ici encore la précocité, l'éclat de nos générations d'artistes fit passer sur les toiles flamandes un reflet du siècle de Dante et de Giotto. Nous avons conservé du poète florentin des portraits dus à une main flamande. On voit aujourd'hui au Louvre, sous le nº 1630, un portrait de Dante entré là en 1862 avec la collection Campana, et dans lequel on songe à retrouver sous la gaucherie du dessin le profil du Bargello. Le catalogue attribue cette œuvre à une école italienne du XVe siècle, mais l'inscription peinte au bas du tableau : DANTI ANTIGERIO semble, par la forme du dernier mot, trahir une main étrangère, peut-être flamande. « Ce portrait, — m'écrit M. Georges Lafenestre, le juge le plus autorisé en cette matière, — faisait partie de la série des vingt-huit portraits garnissant la Bibliothèque de Federigo da Montefeltro au Palais d'Urbin (voir Vespasiano de Bisticci). Attribués d'abord à Melozzo de Forli, ils semblent plutôt, même par documents, être de la main de Justus de Gand ou de quelque autre Flamand sous l'influence de Melozzo ». En tous cas, beaucoup plus tard, quand l'Italie acquiert l'hégémonie artistique et littéraire, nos peintres travaillent là-bas à côté des élèves de Michel-Ange, qui avait eu pour Dante une admiration incomparable. Jusqu'au début du XVIIe siècle, Florence, restée fidèle à son plus grand poème, sollicitait en faveur de Dante les artistes étrangers, le Flamand vander Straet comme bientôt le Lorrain Callot. « Notre Belgique et les cités ses filles, disait Carel van Mander en 1604, ont droit de reprocher amèrement à la cruelle Florence, la ville des fleurs, de leur avoir ravi non seulement la fleur de l'art statuaire en la personne de Jean de Bologne, mais encore l'éminent peintre Jean vander Straet, de Bruges, en Flandre, que, pareille à

l'astucieuse Circé, à la suppliante Calypso, à l'enchanteresse Alcine, elle laisse vieillir loin de la terre natale... (1). » Van Mander avait tort de gémir, car le temps était venu où les artistes du Nord ne réussissaient au delà des monts qu'en s'assimilant à l'art italien. Le Stradan, comme s'appellera vander Straet, peignit des illustrations de la *Commedia*, une allégorie représentant Dante, Béatrice, Virgile, avec, dans les coins du tableau, les divers royaumes de l'autre vie; puis Ugolin dans la tour de la faim. Gravées par Galle, les peintures du Stradan jouirent d'une certaine durée, et au début du XIXe siècle, quand Artaud de Montor publiera, comme une grande innovation, sa traduction de la *Divine Comédie* avec le recueil de dessins de Giacomelli (Chomel), le Dante du Stradan figurera en tête de ces illustrations (1813).

***

Par contre, les Italiens que le commerce, la politique et les guerres amenaient dans nos provinces, ne paraissent pas y avoir propagé sensiblement le culte de leur plus grand auteur. Pourtant la colonie florentine de Bruges était opulente au temps des ducs de Bourgogne, et elle demandait parfois des portraits à nos artistes : une commande d'Angelo Tani faisait placer des visages toscans dans le *Jugement dernier* de Memlinc, et Tommaso Portinari (2) (de la célèbre famille Portinari), commanda à Hugues vander Goes († 1482), le célèbre triptyque de la *Nativité* de Sainte Marie Nouvelle à Florence, où sont représentés Tommaso, sa femme et ses enfants. Ces riches marchands songeaient moins à Béatrice, probablement; et après la cour bourguignonne, notre pays n'eut pas de François Ier et de Marguerite de Navarre pour

(1) *Le Livre des peintres* de Carel van Mander, traduit par H. Hymans (1885), p. 110. — Voir aussi Muntz (Eug.), *Histoire de l'art pendant la Renaissance*.

(2) Agent des Médicis à Bruges (voir H. Hymans, *o. c.*, p. 55; et Warburg dans *Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen*, Berlin 1902, t. XXIII, p. 250 et suiv.).

attirer les lettrés qui auraient pu s'occuper un peu de Dante. Nos hôtes italiens ne suscitèrent pas chez nous la curiosité chancelante et les courtes études dantesques qu'occasionnaient à Paris leurs compatriotes plus nombreux et plus illustres. Et n'ayant reçu ni Catherine de Médicis, ni Alamanni, ni Corbinelli, nous n'avons pas non plus produit de traducteur comme Balthasar Grangier. A l'époque, précisément, où ce chanoine parisien translatait la *Divine Comédie*, et dédiait à Henri IV son œuvre peu assortie à la poésie frivole du temps, un gentilhomme brugeois, à moitié ruiné par les guerres, mélancolique et désœuvré, Philippe de Maldeghem, seigneur de Leyschot, dédiait au prince Maximilien de Bavière son *Pétrarque en rime françoise avecque ses commentaires* (1). Maldeghem, en choisissant pour exercices récréatifs « les œuvres vulgaires du très moral, très honneste et vertueusement amoureux Pétrarque », se mettait à la remorque d'une mode française déjà vieillissante, et de ces poètes auprès desquels il s'excuse de son origine flamande (2). De même pendant toute la période classique notre pays ne sera guère, à ce point de vue, qu'une province de la France. On ne voit pas même que les célèbres imprimeurs d'Anvers, qui fournissaient à l'Europe des livres en toutes langues, se soient occupés de Dante comme leurs rivaux de Lyon.

Durant cette longue période que domine le goût français, nos compatriotes, comme les grammairiens de Port-Royal et comme Voltaire, reconnaîtront seulement à Dante le mérite d'avoir fondé la langue littéraire en Italie. En 1739 l'abbé Foppens, dans sa *Bibliotheca belgica*, à l'article Coppée (Denis), disait de ce poète wallon que ses compatriotes hutois ne lui devaient pas moins d'obligation que les Florentins à Dante pour avoir illustré son idiome vulgaire : voilà

(1) A Douai, chez Fabry, 1606; préface datée de Bruges, 1597.

(2) Il dit aux « poëtes françois » :

« Pourtant au moins, de grâce, où que voirrez ma faute,
» Dites : pour un Flamand, l'emprinse estoit bien haute. »

un glorieux modèle dont nos auteurs wallons songent peu à se réclamer !

En Belgique comme en France aussi, les guerres de la République et de l'Empire devaient mêler les nations et les hommes, et amener finalement les auteurs étrangers dans les bibliothèques comme les alliés à Paris. Mais les étrangers, ce sont surtout les Allemands et les Anglais. Si Rivarol et Chateaubriand se sont rencontrés à Bruxelles, ce n'est pas de littérature, ce n'est surtout pas de Dante qu'ils se sont entretenus. Le traducteur de l'*Enfer* devait recommander à Chênedollé, qui le visitait à Hambourg, l'étude de la *Divine Comédie;* mais il s'est apparemment moins soucié d'instruire les Belges que de leur décocher à l'occasion un trait de sa malice. Les émigrés n'éprouvèrent pas, comme au siècle suivant les révolutionnaires français réfugiés chez nous, le besoin de propager leurs idées littéraires par des conférences et des articles de journaux belges.

Mêlés intimement aux événements français de toute nature, nos compatriotes, surtout ceux qui étaient établis à Paris, trouvaient d'ailleurs l'occasion de s'occuper de Dante à l'époque de Rivarol; et Artaud de Montor, qui au retour de Florence traduira Dante (1811), disait : « Bruges était la patrie de Van Praet, conservateur de la Bibliothèque du roi, à qui j'ai dû de très utiles communications pour mes travaux sur Dante ». C'est Van Praet notamment qui a raconté à Artaud l'histoire de Louis XVI en prison faisant prendre à la Bibliothèque « nationale » la traduction du *Paradis* par Grangier, et lisant Dante avant d'aller lui-même voir l'autre monde.

***

Sous la période hollandaise, entre une France où la fermentation romantique était mêlée d'enthousiasme et d'études dantesques, et une Hollande où Bilderdijck donnait le signal de l'adaptation d'épisodes de la *Divine Comédie*, notre pays reçut naturellement Dante, entre Ossian et Gœthe, au nombre des grands noms volontiers invoqués, des « demi-

dieux plus honorés que connus »; et des hommes comme de Reiffenberg étaient poètes et adaptateurs avant de devenir érudits. Dante a apparemment comme titres de gloire, ici comme partout, Francesca et Ugolin, et dans la capitale de la jeune et libre Belgique, en 1836, Edouard de Biefve exposait son tableau, *Le comte Ugolin et ses fils dans la tour de Pise*, dont L. Alvin rendit compte la même année. L'influence étrangère s'exerçait ainsi sur la peinture comme sur les lettres, suivant un phénomène remarquable dans tout le romantisme : de Biefve était notre Delacroix (1)!

La ferveur exaltée des novateurs s'accompagna bientôt d'une rénovation des études dantesques, et notre pays encore une fois emboîta le pas aux Italiens et aux Français : la *Vie de Dante* du comte Balbo, écrite avec beaucoup de verve et d'exubérance, avait eu un grand succès auprès des Italiens et des étrangers, et en 1844 la comtesse de Lalaing en publiait à Bruxelles une traduction qui fut remarquée en son temps, et qui fut examinée dans la *Revue des Deux-Mondes* (1848).

Placées au carrefour de la culture française et de l'érudition allemande, ouvertes à l'influence étrangère, nos universités accueillaient même des maîtres de Paris ou d'Outre-Rhin, et c'est le temps où Sainte-Beuve va entretenir les Liégeois (2) de ce Chateaubriand qui avait passé tout un temps pour une manière de Dante français. La patrie de Karl Witte et de Philalethes, qui fournira K. Hillebrand à la France, nous avait envoyé J.-D. Fuss, qui enseigna l'histoire littéraire à l'Université de Liége. Il publia

(1) On songerait également à trouver l'influence de Dante chez notre romantique Wiertz, qui tout au moins subit celle de Delacroix, et qui était pénétré de lectures romantiques où Dante et Milton avaient leur place. *Napoléon aux Enfers* fait l'effet d'être en peinture ce que les poèmes dantesques de Th. Gautier (Napoléon dans la *Comédie de la mort*) et de Lucien Paté sont dans la poésie.

(2) Tel mot de Sainte-Beuve sur Dante à propos de Chateaubriand a déjà été relevé par F.-X. Kraus, *Dante, sein Leben und sein Werk, sein Verhältniss zur Kunst und Politik*, p. 775.

même à Tournai en 1854 *Françoise de Rimini et el comte Ugolin, deux épisodes de l'Enfer de Dante traduits en vers latins, et suivis d'observations du traducteur sur la « Divine Comédie »*. Comme autrefois Charles Lebeau, cet Allemand de Fuss s'attarde donc à des exercices d'écolier ; il fait dire à Francesca, à l'endroit de la « parole amère » qu'avait commentée Musset :

Misero nihil aeque,
Illa refert, triste, ac tempus meminisse beatum :
Scit tuus hoc doctor.

Il essaie ensuite, en sa lourde prose, de déduire les raisons de « la manie qui, depuis trente à quarante ans, ne cesse d'augmenter la littérature dantesque des siècles antérieurs, que Chasles ose appeler immense et inutile ». Dans son commentaire français comme déjà dans une épître latine de 513 vers, il s'élève contre la « dantomanie » et les « dantomanes », et fait une distinction subtile entre les dantomanes par manque de goût et les « dantomanes par un excès d'admiration du moyen âge, et le désir d'y ramener le monde moderne ». Fuss concède avec longanimité que « l'intérêt, soit historique, soit religieux, soit poétique de la *Divine Comédie* est immense comme sa matière; mais il fallait l'inconcevable dantomanie réservée au dix-neuvième siècle pour mettre cet ensemble grandiose, cette création d'un génie *du* premier ordre, hors de toute comparaison avec l'antiquité et le monde moderne, à l'égard du langage, de la diction, du style, en un mot de l'art de la composition ». Le contempteur de la dantomanie a lu d'ailleurs Witte et Wegele et Ruth, Ozanam et Delécluze, et il manquait moins de savoir que de sens. Il avait revu sa traduction pour une réimpression qui n'a pas eu lieu : ce texte se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Liége (dans le legs Leroy); des notes, en latin, en français, en allemand, relatives à la versification, aux académiciens rapporteurs, à la bibliographie dantesque, couvrent les feuillets de garde, les marges, et des feuillets blancs reliés à la suite du texte. C'est là qu'en est restée

l'élucubration de ce Teuton, qui sans doute n'était pas plus sot que son contemporain Aroux, mais qui n'était point fait pour inspirer à nos compatriotes si hospitaliers le sentiment de l'art toscan (1).

Par la suite notre pays se contente facilement de la dantographie étrangère, des traductions françaises pour la Wallonie, des traductions néerlandaises pour les Flamands. En 1879, M. J. Nolet de Brauwere van Steeland entretenait les membres de l'Académie royale de Belgique des « traducteurs de Dante Alighieri aux Pays-Bas » : les travaux de Ten Kate, de Potgieter, de Kok, de Bohl surtout, ne sont pas restés sans fruits pour le public flamand. A côté des éloges accordés au dernier traducteur par « les professeurs Dozy et De Vries », M. Nolet de Brauwere van Steeland rappelle que « M. le professeur A. Dupont, de Louvain, consacre à l'appréciation de cette œuvre un important article dans la revue *De Wachter* ». Et il arrive encore au gouvernement belge de donner la traduction de la *Divine Comédie*, par BOHL, à nos jeunes gens dans les distributions de prix des concours généraux.

***

Mais que font les Belges eux-mêmes pour honorer Dante ou s'inspirer de son œuvre? Le temps semble bien passé où André Van Hasselt éprouvait l'ambition d'une épopée mystique, à la manière des Soumet et des Quinet, qui tous avaient plus ou moins pour parrains Dante, Milton, Klopstock. Et la trace la plus tangible qu'ait laissée Van Hasselt dans les souvenirs dantesques de nos lettrés, est peut-être dans les vers de Delille ou de Barbier que Charles-André accueille dans son indigeste chrestomathie, et qui invoquent le chantre d'Ugolin ou le vieux Gibelin. Cette pauvre compilation de Charles-André, ne perdant pas l'occasion de commettre une erreur, disait,

(1) M. A. Farinelli, le savant historien de la vogue dantesque, m'a signalé une élucubration de Huelens sur Dante dans les Flandres, dans la *Revue franco-italienne* de 1858.

dans une note mise à la *Ballade des dames du temps jadis*, que la Bietris de Villon était la Béatrice Portinari de Florence! Nos érudits retrouvaient donc Dante où il n'avait que faire, et Kervyn de Lettenhove se serait volontiers figuré Gilles le Muisi rencontrant Dante sur les bancs de la Sorbonne. Tous ces détails ne sont intéressants que quand ils sont mis en vers par un poète de génie, et il serait fastidieux et fort inutile de relever tous les passages où des Belges ont pu parler de Dante. Les seuls cas intéressants sont ceux où l'amour mystique, le tableau des châtiments éternels, les espérances de la foi chrétienne ou le charme des vers italiens s'accordent à l'état d'esprit d'un penseur, aux sentiments d'un poète. Octave Pirmez, qui rêvait un christianisme philosophique inspiré de Pascal, avait mis Dante au nombre de ses admirations, et les *Jours de solitude* ont pour épigraphe les paroles de l'amant théologien :

Esser conviene
Amor sementa in voi d'ogni virtute.

Voyageant en Italie, Pirmez songe à Dante, et à Pratolino il s'écrie : « Que de fois Dante Alighieri dut porter ses pas vers ce lieu solitaire! que de fois, il y a cinq siècles déjà, sa figure pensive dut apparaître sur les rampes de ce vallon! Je voyais le fier gibelin marcher en silence en sa robe longue, le cœur troublé par les rêves profonds de l'amour, et l'esprit torturé par les sombres événements d'une époque barbare. Les regrets se peignaient sur ses traits délicats, où les nobles douleurs s'étaient arrêtées. Au milieu du voyage de sa vie, la fille de Portinari avait échappé à sa passion, et Gemma Donati aurait pu reprocher au poète infidèle d'être sorti du droit chemin de la constance. Peut-être aussi n'était-elle pas éloignée, l'heure où l'exilé devait s'écrier en se tournant vers sa patrie ingrate : *Popule mi, quid feci tibi?* Ame inquiète, occupée de l'éternel destin, il glorifiait toute la poésie d'un siècle de luttes à outrance et de visions chrétiennes. Réfugié aux régions de l'idéal, il cherchait à se consoler de l'adveısité par la contemplation

mystique, et, voulant répondre aux interrogations muettes de l'exaltation religieuse, il pénétrait au royaume des morts pour leur ravir leurs secrets. Combien ce site de Pratolino dut plaire à son austère génie, alors surtout que les derniers feux du soleil tombaient sur les flancs rougeâtres de l'Apennin et qu'une vie mystérieuse se répandait sur ce paysage expressif! Du sommet de ces collines rouillées par les pluies et hérissées de cyprès, il pouvait sentir monter à lui les formes cruelles des cercles de châtiments qu'il allait dépeindre, et, portant les regards vers la *Cité des Fleurs*, vers ce campanile du Giotto au pied duquel il aimait à méditer, il pouvait voir ses graves pensées se revêtir de la douce forme florentine. Son génie hautain, que pénétrait une âme tendre, il en trouvait l'image en ce site écarté que viennent effleurer les brises de l'Arno. J'ouvris à l'aventure son livre immortel, et je commençai à lire cette page où éclate sa grande pitié, lorsque, dans le sombre séjour où sa vision le mène en compagnie du poète de Mantoue, il rencontre les ombres infortunées de Paul et de Francesca de Rimini (1) » :

Dès que j'eus entendu ces âmes blessées...

L'imagination de Pirmez suivait Dante, comme sa pensée suivait Pascal. Ainsi l'auteur des *Pensées* et celui de la *Divine Comédie*, qu'on a si souvent rapprochés l'un de l'autre depuis Rivarol, s'unissaient dans la pensée du châtelain d'Acoz. La même tradition idéaliste se conservera dans notre littérature de langue française, et M. Fernand Séverin a rêvé également à l'amante immaculée qui conduit l'homme à la vérité suprême. Il intitule *Béatrice* un de ses *Poèmes ingénus*, et par un dédoublement du poète et de son âme dont l'habitude remonte aux anciens poètes italiens, il s'écrie :

Que l'ineffable enfant soit votre Béatrice,
O mon âme toujours errante, et toi, mon cœur,
L'âtre réconfortant, la lampe protectrice,
Et le guide et le but, aux sentiers de l'erreur.

(1) *Jours de solitude*, Paris, Plon, 1883, p. 171. Pirmez cite le passage du ve chant de l'*Enfer*, d'après la traduction Brizeux.

Il importe moins que M. Camille Lemonnier trouve à notre Borinage le caractère sombre et désolé des cercles de l'*Enfer* de Dante, ou que par-ci par-là éclose un vague et fugitif souvenir de la *Divine Comédie* ou du poète banni.

Dante jouit, en effet, dans un certain sens, d'une gloire qui va jusqu'à la popularité. Qui n'a entendu parler, ne fût-ce que par les poètes romantiques, du vieux Gibelin, de la grande âme immortellement triste, de l'Enfer et des chapes de plomb, de Francesca et d'Ugolin, du pain amer de l'exil, et de la douleur de monter l'escalier d'autrui, — dont Victor Hugo se souvenait à Bruxelles en recevant la visite de de Brouckère? On a entendu citer à la Chambre des représentants, il y a quelques années, les âmes veules que Dante met à l'entrée de son enfer pour ne pas leur accorder la grandeur du crime. En général Dante joue un tel rôle dans la littérature mondiale, et a exercé si souvent l'imagination de la postérité, qu'il fait partie du bagage littéraire de tous les esprits cultivés. Les Belges et les Français sont assez clairsemés qui approfondissent ce coin du savoir littéraire. Le vieux poète symbolique est même parfois exposé à certaines railleries dans notre pays, et je me rappelle vaguement une parodie assez faible du début de l'*Enfer* dans le *Messager de Bruxelles* d'il y a quatre ou cinq ans; je crois que Dante y disait à Virgile : « Marche, vieux; je te suis ».

La *Vita nuova*, à laquelle le symbolisme et le préraphaélitisme avaient fait une certaine vogue en France, était aussi très connue de nom dans notre pays, et l'on vit naître une revue appelée *Vie Nouvelle*, où il fut un peu question de Dante à propos de d'Annunzio. Mais cette *Vie Nouvelle* eut une vie plus courte que neuve, et elle ne fut suivie d'aucune *Divine Comédie*.

***

A la fin du XIXe siècle et de nos jours, trois grands facteurs contribuent à ramener à Dante des admirateurs, des traducteurs et des commentateurs : le mouvement catholique; la philologie romane; les relations avec l'Italie.

Le siècle d'Ozanam a vu grandir parallèlement la philosophie thomiste et les études dantesques. La première a trouvé dans notre pays un foyer remarquable, les secondes y ont eu aussi un regain de vitalité. En 1887 M. Paul Mansion a commencé, dans le *Magasin littéraire et scientifique de Gand*, à publier sa traduction de l'ouvrage allemand *La Divine Comédie de Dante, sa caractéristique, son idée fondamentale*, du théologien catholique Hettinger. La *Divina Commedia* est éditée un peu plus tard (1894) à Tournai (éd. Poletto, chez Desclée-Lefebvre), avec une épître dédicatoire à Léon XIII, qui recommandait à l'Italie et au monde saint Thomas pour la philosophie et Dante Alighieri pour les lettres, et qui avait fondé une chaire dantesque à Rome. Le poète scolastique avait de-ci de-là des lecteurs assidus, tel Loomans à Liége, venu à lui par l'enseignement philosophique comme A. de Margerie à Lille. M. Godefroid Kurth surtout, à qui nos études littéraires n'ont pas moins d'obligations que l'histoire proprement dite, comprend admirablement l'Homère du catholicisme et sa place dans la littérature européenne; il le présente excellemment dans le cours de littératures étrangères à l'Université de Liége, dans des conférences comme celle qu'il fit à Gand il y a quelques années, et récemment il étudiait dans la revue *Durendal* (1902) l'esthétique du poème sacré : cette dernière étude, reprise dans la collection du chanoine Guillaume, appartient aux travaux qui veulent faire dans notre éducation littéraire une juste place aux modernes. L'éminent professeur de Liége goûte avec un vrai sentiment de poète le charme exquis du *dolce stil nuovo*, l'idéalisme rêveur de l'amant de Béatrice. Un jour, récitant le fameux sonnet :

Guido, vorrei che tu e Lapo ed io
Fossimo presi per incantamento...

il ajoutait : « Dante n'aurait pas fait la *Commedia* qu'il serait encore le plus grand poète de l'Italie ». Mais c'est évidemment le poème des trois mondes qui est le titre de gloire suprême aux yeux de l'auteur des

Origines de la civilisation moderne. Celui-ci a parcouru, comme jadis Ozanam, le chemin qui va de l'élaboration de la société chrétienne à son plus grand monument poétique. « Si Dante n'était pas catholique, dit M. Kurth, je continuerais sans doute de l'admirer comme j'admire Henri Heine ou lord Byron. Mais je l'admirerais moins, pour la bonne raison qu'il n'aurait pas écrit la *Divine Comédie.* C'est la foi catholique seule qui pose devant le penseur le problème des destinées de l'humanité avec toute sa solennelle ampleur, et seule surtout elle en donne la solution : or, c'est la solution de ce problème qui depuis *Nel mezzo del cammin* jusqu'à *le altre stelle* est l'âme du poème sacré *auquel ont mis la main le ciel et la terre.* » Les études catholiques dantesques, qui occupaient en France autant de prêtres que de laïcs, ne pouvaient rester sans écho en Flandre, et il y a quelque temps, feu le père dominicain Huyghebaert, de Louvain, publiait à Bruges sa traduction de la *Divine Comédie* en vers flamands, qui fut remarquée et appréciée dans une moitié de notre pays.

M. Kurth, en exposant l'idéal esthétique du poème qui est « une vue catholique sur la destinée du genre humain », faisait remarquer tout d'abord la laborieuse initiation qu'exige Dante : « Jamais œuvre ne porta si profondément l'empreinte et de son auteur et de son milieu; jamais auteur et jamais milieu n'ont été moins semblables à ceux d'aujourd'hui ». Une science, précisément, s'est constituée dont le but est de replacer dans leur milieu et d'expliquer les productions littéraires des peuples latins : la philologie romane. La Belgique l'a accueillie à la suite des autres nations, quoiqu'elle ne l'ait encore admise jusqu'ici que dans deux de ses universités, Liége et Louvain. M. Wilmotte, qui la rapportait de Paris et d'Allemagne, avait entendu les leçons de M. Gebhart à la Sorbonne, et il expliqua la *Vita nuova* et le début de la *Commedia* à l'Ecole normale des humanités. Il abandonna bientôt l'italien ; M. Auguste Doutrepont, qui est chargé de cette langue à l'Université de Liége, avait suivi à l'Institut d'études supérieures de

Florence l'enseignement de Bartoli : il consacre un cours à Dante, et il explique les principaux chants de l'*Inferno*, du *Purgatorio* et du *Paradiso*. Dante a naturellement sa place dans les notions de littératures étrangères données dans nos diverses universités, aussi bien que dans celles d'histoire de la philosophie scolastique comme les donne M. De Wulf à Louvain.

Enfin l'Italie des sociétés dantesques et des statues de Dante, qui est aussi l'Italie des tours de noces, des congrès et des expositions, a maintenant assez de relations avec notre pays, à Liége ou à Milan, pour attirer de loin en loin l'attention des nôtres sur son plus grand poète, mêlé partout à son histoire comme à ses arts. Un Belge que je rencontrai au Congrès de Rome en 1903, me raconta comment des Italiens, qui lui parlaient français, lui avaient présenté un compatriote « savant critique et bon *dantiste* », et de même quiconque séjourne quelque peu au delà des monts y remarque bientôt le *dantista*, les lectures dantesques, le culte de l'auteur devenu classique, dont on a fait, par un singulier retour, un héros « national » à la manière moderne. Tout récemment encore, n'avons-nous pas vu à l'Exposition de Liége les Dantes et les Béatrices abonder parmi les marbres de Carrare? La dernière fois que je visitai M. Kurth, je vis sur sa cheminée un Dante en marbre blanc d'après le fameux buste du musée de Naples : il venait de l'Exposition.

* * *

Faut-il ajouter que les études dantesques font assez de bruit de par le monde pour solliciter parfois l'intérêt d'un lettré ou d'un érudit de Gand ou d'ailleurs? L'article de Gladstone *Did Dante study in Oxford?* contribua, par exemple, à faire reprendre la question de « Dante dans les Flandres », et un article, du reste très faible, de l'*Univers* (1), mentionnait les

(1) 17 janvier 1894. — Je remercie ici M. L. Auvray, de la Bibliothèque nationale à Paris, de ses bonnes indications. — Les observations de M. Paul Fredericq dans la discussion entre M. Paget Toynbee et M. Alger ont été signalées par le *Bull. Soc. Dant.* en faveur de Guzzante-Cadsandt.

observations de « M. Dubois, du barreau de Gand ». Feu M. Dubois n'était pas seul à s'intéresser à ce problème. M. Paul Fredericq, le savant historien gantois, apportait dans l'*Academy* (1892) sa contribution à la question Cadsand-Wissant, et peut-être se trouvera-t-il bientôt assez d'érudits et de lettrés pour réaliser le rêve que forma jadis M. Kurth, de constituer une société dantophile belge. Cette société aurait assez de questions à résoudre, depuis celle de « Dante dans les Flandres » jusqu'à bien d'autres qui ont à peine pu être esquissées dans ces pages trop rapides; elle trouverait peut-être les moyens d'intéresser un plus grand nombre de nos compatriotes à des études dont la portée peut être grande encore dans divers sens.

Rien que dans ces notes nécessairement incomplètes, il est un nom qu'on a vu revenir plus d'une fois : c'est celui de Bruges; et ce n'est sans doute pas un simple hasard. Je me rappelle avec quel enthousiasme M. Pio Rajna, à Florence, me parlait de notre Bruges qui est un musée, et que semble hanter encore l'âme du moyen âge, faite de foi visionnaire et de luttes ardentes. Ce passé dont la grandeur frappait l'éminent dantologue italien, les Belges le comprennent de mieux en mieux à mesure qu'ils prennent davantage conscience d'eux-mêmes, et aussi qu'ils cultivent les études médiévales, si nécessaires à l'intelligence du plus grand poète moderne. On peut donc, sans trop d'utopie, espérer un léger progrès de Dante parmi nous dans un avenir prochain.

Dante en Belgique! N'y avait-il pas autrefois des gens que ces mots eussent fait sourire comme si l'on avait dit : Homère en Béotie? Maintenant le moment semble venir d'étudier, comme un aspect de notre passé intellectuel, l'histoire des influences étrangères dans notre pays; et plus d'un chapitre de cette histoire peut réunir les artistes de nos grands siècles et nos lettrés d'aujourd'hui, les admirations fécondes des aïeux et les études présentes.

ALBERT COUNSON.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE XIV.

Or ce fut un soir aussi, un soir d'août, tout pareil à celui qui vit le retour, égayé de joyeux espoir, de Louis chez ses sœurs, qu'il dit tout à l'enfant blonde : son amour, son espérance, ses projets et ses rêves...

Les trois familles s'étaient une fois encore trouvées réunies; après le dîner, en bande bruyante, ils quittèrent le village. Leur but était l'ascension de la montagne de Saint-Walfroy. Chaque année, en des jours de pieuse sanctification, ce même chemin escarpé est gravi par de lentes files recueillies de pèlerins. Un long rosaire à la main, ils serpentent dans la campagne, puis dessinent des boucles mouvantes, pavoisées de bannières, dans les lacets du versant. La croix haute les guide; les allées et venues de blancs surplis ordonnent le cortège; les cantiques, au rythme de leurs naïves mélodies, scandent la marche lente; sur la pierre des sentiers pénibles les semelles encloutées frappent et grincent.

Mais aujourd'hui ne s'achemine vers le couvent solitaire nul pèlerin, nul passant. Les Chambois, les Fousseret, les Donjeux, par petits groupes s'en vont seuls à travers l'immense damier des champs emblavés, des prés verts ou des éteules. Ici s'entassent en

dizeaux les gerbes rousses moissonnées d'hier; à côté de jeunes pousses font déjà une nouvelle parure à la terre; des avoines blondes secouent leurs épis; le colza d'or succède au trêfle en fleurs qui saigne. Partout la sève monte, gonfle les tiges, les dresse, fières et sveltes, sous les vents et les soleils, les fleurit, les mûrit avec orgueil.

Le chemin monte sans cesse à travers la multiple splendeur de ces cultures. Sur ses bords s'échelonnent quatorze grottes minuscules. Analogues aux dix-neuf chapelles du Sacro Monte d'Orto Novarese, ces simulacres de ciment et de moëllons marquent aux fidèles les quatorze étapes de la divine Passion, les haltes du Fils de Dieu le long de son douloureux itinéraire. Tel, bien atténué, l'exténuement des dévots en prière aux jours des pèlerinages.

Dans ces tabernacles frustes, quelques statues de plâtre enluminé évoquent les tristes scènes, les chutes cruelles, les consolations de Véronique, les ignominies glorieusement subies et enfin le crucifiement, la mort... Mais l'impiété des passants ou des gamins a par-ci par-là estropié les grossières effigies. Le bon larron, Ponce Pilate, le Cyrénéen secourable, Jésus et sa mère ont subi l'outrage des pierres; le vent, les averses, les années aussi ont mutilé, souillé, déteint les personnages. Certains se sont renversés, ont roulé dans les orties, piteux, décapités.

Néanmoins les dévots honorent ce Golgotha délabré, mais n'en restaurent point les ruines lamentables. Ils viennent y chercher de l'espoir, lui demander le soulagement d'une souffrance, le pardon d'une faute, l'accomplissement d'un vœu.

Delphine était pieuse; elle prononça quelques prières. Cécile se signa devant chacune des stations. Le docteur et Louis rappelèrent Lourdes, Echternach,

Montaigu; la foi, la superstition, la ferveur, le sacrilège furent des thèmes propices aux généralités. Jeanne et Henriette cueillirent des nielles mauves, des coquelicots sanglants, des bluets, des panaches de genêts tout en or et plantèrent ces bouquets champêtres dans des vases ébréchés, au pied des saints tableaux, ou les accrochèrent dans les creux des rochers artificiels.

Et c'est ainsi que lentement ils parvinrent au sommet de la colline. Ils se trouvèrent en face du calvaire : trois hautes croix s'y dressent; leurs bras raidis semblent vouloir se joindre; et ces squelettes de géants prêts, la main dans la main, pour une ronde diabolique, chercheraient en vain une issue dans l'épais rideau des sapins qui les entourent.

A côté de ce bouquet d'arbres la colonne de Saint-Walfroy s'érige, imposante en sa rude stature de grès, surmontée de l'image du bienheureux martyr.

Victor Donjeux expliqua la légende, rappela la vie édifiante du Saint Patron des Ardennes, ermite réfugié vers 1400 au faîte désert de cette montagne, terminant ses jours sur une colonne, à l'instar de saint Siméon-Stylite, conviant les manants d'alentour à qui il prêchait les dogmes sacrés.

— Et il ne descendait jamais, interrogeait Jeanne Chambois, presqu'incrédule?

— Je vous ai dit qu'il était seul... Il mourut sur sa pierre comme il y avait vécu. Il y a cinq siècles de cela et les foules accourent encore honorer sa mémoire et implorer sa très haute intercession.

Aujourd'hui un monastère s'élève auprès du calvaire et de la colonne. Néanmoins on n'entend guère de bruit sur ce plateau balayé par le vent venu des lointains horizons. Un grand parc invite par son ombre et sa fraîcheur à franchir la ceinture de

mélèzes qui l'entoure. Les promeneurs y pénétrèrent et par des allées ouatées de mousse, entre les hauts arbres bruissants, s'approchèrent du couvent. Un tintement clair et rapide de clochette s'en échappe; les grains de buis, les croix de métal et les médailles des chapelets font un sonore accompagnement au frottement des sandales sur les dalles du cloître; une porte grince en tournant sur ses gonds : les frères Lazzarites sont en prière.

A l'autre bout du parc, une sœur traversa l'allée; sa large coiffe aux ailes blanches, raides d'empois, fut un instant sous les feuillages bas des hêtres un grand papillon qui disparut dans la verdure.

Le calme qui règne aux abords de la communauté invite au recueillement. Les visiteurs avaient cessé leurs rires; même ils se taisaient, goûtant le charme du silence, éprouvant la suggestion de cette paix monastique.

Cécile Fousseret, Mme Chambois, Mme Donjeux entrèrent dans la chapelle. Elle était très sombre, comme si quelque crêpe de ténèbres en eût voilé les fenêtres. Seul, un long jet de lumière blanche et rose, accroché aux vitraux d'une ogive, dans le chœur, fusait, oblique. Des poussières d'or sarabandaient dans ce mince faisceau, teinté, en traversant la verrière, de bleu, taché de violet, veiné d'émeraude, ourlé d'une bande pourpre. C'était comme un regard du soleil jeté dans le sanctuaire. Et les rayons rigides venaient se briser aux bancs de vieux chêne, allumaient une lueur phosphorescente aux enluminures de la voûte, écornaient les coins des sculptures, s'accrochaient aux frises, aux arêtes d'un chapiteau, traçaient un chemin étroit et sanglant sur le pavement de marbre rouge.

Dans l'ombre des stalles, des formes se mouvaient

par instants; un visage, un crâne, des mains jointes apparaissaient; le bruit d'un genou frappant le sol devant le tabernacle, le glissement d'une semelle lasse et molle, le battement d'une porte révélaient un départ. Dans l'huile de la lampe rouge du sépulcre, la mêche en se carbonisant crépitait. Puis le silence planait à nouveau...

Au dehors, les jeunes gens demeurés sur le plateau contemplaient l'agreste beauté du paysage. La nature avait planté là, merveilleusement agencé, un profond décor aux avant-plans clairs et ensoleillés, aux fonds de brume noyés dans le bain de poudre rousse d'une éblouissante lumière d'été.

Au pied de la montagne ils dénombraient les maisons de Margut, amoncellement de blancheurs encapuchonnées de toits rouges, sâlies par les taches sombres des jardins. A leur droite ils suivaient des yeux l'ondulation du ruban gris pâle de la route qui, venant de Lorraine, gagne Sedan et la Meuse à travers les prés et les champs. Elle disparaît entre les murs des fermes, contourne l'église, puis surgit à nouveau et va se perdre derrière les collines de faîte qui séparent la Semois et la Chiers. Entre deux éminences de cette chaîne, dans un fond boisé, les spectateurs pouvaient apercevoir, confus dans le mélange indécis des forêts, du ciel et des moissons, les premiers toits de Carignan. Puis, étirée dans toute la largeur du tableau, une autre route traversait l'immense panorama : venant de Belgique elle s'échappe au travers de Signy-Montlibert, entre dans les bois, fuyant vers Montmédy.

— Que de fois, pense en soi-même le docteur Donjeux, j'ai passé sur cette route, l'espoir au cœur, la joie dans l'âme!...

Et pendant qu'il cherche vainement des yeux, der-

rière les futaies, à découvrir Villers et la maison où naquit son rêve et où règne son espérance, Jeanne de son côté se dit mentalement, le regard tourné vers le même point de l'espace :

— C'est par là qu'il vient chaque jour...

Mais Louis Fousseret a interrogé l'horizon le plus lointain. Il tend ses jumelles à Henriette et lui indique, tout au sommet des dernières collines qui s'étagent derrière Sapogne, le plus profondément que l'œil peut percevoir, une tache claire incrustée dans l'étendue sombre des forêts. Ils interrogèrent et ce fut le docteur encore qui les renseigna :

— Le château des Ameroys, dit-il.

Le jour commençait à décliner. Moins de vive lumière embrasait les campagnes et les ombres s'allongeaient.

Les deux dames et Cécile vinrent rejoindre les autres qui avaient pénétré dans l'hôtellerie du couvent. Seuls Louis et Henriette étaient restés sur le plateau. Assis sur un banc, au pied des sapins entourant les trois croix du Calvaire, ils ne se lassaient point de regarder. L'éclairage s'atténuait à l'Orient; à l'opposite le ciel s'incendiait de lueurs fauves rapidement apparues. Des reflets oranges illuminaient bizarrement l'horizon et quelques cirrus frangés de rose planaient indolemment.

Louis le premier prit la parole :

— Il fait bon vivre ici, Mademoiselle Henriette, enivré de toute cette saine odeur de vie répandue dans l'air, ému, ravi par le spectacle de ce paysage, par les splendeurs de cet été...

— Vous êtes poétique aujourd'hui, fit la jeune fille en souriant.

Son compagnon n'hésita pas à lui répondre :

— Qui ne pourrait l'être en de tels moments?

J'aime ces champs, ces montagnes, ces horizons. Je n'ai pas été élevé parmi eux; ce n'est qu'aux jours trop rares des vacances que ma jeune liberté s'est complue à gambader dans les prairies, à chercher les nids dans les haies, à se perdre dans les bois, à guetter les truites dans les rus en cascade. Et c'est pour cela que je goûtais d'autant mieux la joie de ces plaisirs parcimonieusement accordés.

— Vous veniez tout enfant déjà à Margut? demanda Henriette.

— J'y venais à l'âge insouciant où l'on taille des sifflets dans les branches des sureaux après en avoir décollé l'écorce en la frappant patiemment du manche du couteau; à l'âge aussi où j'allais me faire construire de grands cerfs-volants bariolés par notre voisin Leruitte, le charpentier, qui m'aidait à les faire monter très haut dans le ciel, loin des branches traîtres des peupliers. Plus tard je vins aussi à Margut lorsque, déjà fier de mes naissantes moustaches, je prenais des airs de jeune homme sérieux, affectionnant la promenade, la lecture, la cueillette et l'étude des herbes et des fleurs des champs ou des bois, la chasse savante aux papillons, la découverte des insectes les plus rares que je piquais avec une épingle sur un morceau de liège.

— Fi, le cruel!

— Mourir ainsi ou mourir sous la semelle indifférente et brutale d'un passant, sous le bec d'un picvert ou d'un geai!

— Et après les jeux, après la botanique et l'entomologie?

— Après tout cela, Mademoiselle, ce furent les années de travail et de premiers soucis. Installé à Dinant, je dus songer à gagner ma vie et Margut ne

me revit plus guère. Vous savez quelles circonstances m'y ramènent en ce moment. Eh bien, c'est d'une âme toute nouvelle, d'un regard que je ne me connaissais point encore que j'envisage ce coin d'Ardenne. Et je me découvre une sympathie, une admiration insoupçonnées jusqu'ici. Elles vont à la fois à la verdure et aux blés roux, au soleil et aux ombres, aux chants des oiseaux et aux murmures des ruisseaux, à la chaleur de midi comme à la tiédeur du crépuscule. Où vais-je découvrir tant de bienveillance heureuse? Pourquoi trouvé-je autour de moi toutes les choses si belles?...

Il se tut un instant, sembla chercher en soi-même la réponse à sa question. Mais il ne la formula point. Il émit simplement une réflexion banale, à peine rattachée à ce qu'il venait de dire :

— Il est bizarre de considérer combien nous nous transformons avec l'âge. Il est étrange surtout de voir comment notre état d'esprit est à la merci d'un hasard, d'une rencontre, d'un voisinage, d'une idée qui s'incruste, d'un souci qui nous hante...

— Auriez-vous quelque souci?

— Un souci, certes non. Mais chacun de nous ne détient-il pas à tout instant en sa pensée un sujet de crainte, ou de regret, ou d'espoir?...

Malicieuse, Henriette questionna encore :

— Eh bien, chez vous, est-ce en ce moment de la crainte, ou du regret,... ou de l'espoir?

Louis mit involontairement une chaleur bien expressive dans le ton de sa rapide réponse :

— Oh! de l'espoir... beaucoup.

Mais il ajouta, à voix plus basse :

— Et de la crainte aussi d'ailleurs...

— Un homme ne doit jamais craindre. La peur est un vilain défaut, Monsieur Louis.

— Mais l'espoir aussi lorsqu'il est trop ambitieux, et le mien pourrait bien friser la présomption.

Henriette commençait à comprendre les sous-entendus de son compagnon. Elle trouva dans une plaisanterie le moyen d'y couper court :

— Tous ces péchés vont vous noircir la conscience, dit-elle. Venez vite faire pénitence.

— Où cela?

— A la chapelle du Père Peyreboire.

Et elle entraîna le jeune homme. Celui-ci ne prononça pas encore les paroles qui lui brûlaient les lèvres ; il n'avoua pas encore ce que son cœur tenait enfermé depuis quelques jours et dont il ne serait bientôt plus le maître.

Ils contournèrent le bouquet de sapins du calvaire et s'approchèrent d'une petite construction de pierres grises. Le révérend Peyreboire fut jadis un des frères de la communauté. Missionnaire en Chine, il fut massacré et en sa mémoire on a élevé un mausolée sur la montagne. Les pèlerins charitables accordent un *pater* au martyr...

Les parois de la chapelle sont tailladées d'inscriptions, de noms, de dates. Henriette et Louis s'amusèrent à déchiffrer ces phrases et ces devises. Les unes étaient tristes, d'autres pieuses, galantes, philosophiquement sentencieuses ou gravement prétentieuses.

Louis Fousseret appela la jeune fille :

— Venez donc voir, mademoiselle, notre poète a passé par ici ?

Henriette s'approcha et lut quelques vers grossièrement gravés dans la pierre :

Aux pieds de tes autels, hilarant Saint Walfroy,
Je fais dévotement profession de foi :
« *Qu'on épouse une femme, oui. Mais, divin apôtre,*

» *Je veux permettre aussi qu'on vive avec une autre*
» *Et puis qu'en fin de compte on n'aime encore que*
[*soi !* »

H. CHAMBOIS.

— Henri Chambois ! s'exclama-t-elle.

Mais son cœur n'eut pas un tressaillement ; elle se sentit très indifférente. Cette joyeuse profession de foi sentimentale, et égoïste surtout, du fat en belle humeur ne lui causa qu'un grand dédain, sans la tristesse du moindre regret. Elle s'irrita même d'un peu de honte dépitée lorsqu'elle lut la date inscrite au-dessous du couplet railleur :

16-VI-03.

Car elle se rappela que le surlendemain de la promenade à Fromy, Henri était venu en effet visiter le couvent en compagnie de Victor.

Dès lors elle fut bien sûre de soi-même ; elle fut bien sûre surtout de ne pas aimer Henri. Elle se prit à douter qu'elle eût jamais pu l'aimer. La certitude est si près du doute... Elle éprouva l'impression de soulagement qui vous réjouit et vous réconforte l'être tout entier après qu'on vient d'échapper à un péril.

— Ah ! mais il est malhonnête, le Parisien, se borna-t-elle à dire, méprisante.

Ils rejoignirent enfin leurs amis et tous se trouvèrent réunis à l'hôtellerie autour d'une table où fumaient les bols de café et s'étageaient les assiettées de tartines de pain bis.

Le goûter achevé, ils redescendirent la montagne. Le soir drapait des voiles d'ombre sur les coteaux.

Tout en dévalant la pente raide les jeunes gens s'arrêtaient pour cueillir des pâquerettes, dernières

écloses, et effeuiller leurs pétales de neige. De grands rires s'envolaient avec les fleurettes, dans le vent tout embaumé. Delphine tendait un des puérils emblêmes au docteur et guettait, anxieuse, la réponse. Un peu, beaucoup, tendrement... Victor dépouillait de sa collerette le cœur jaune. Passionnément... pas du tout... un peu... La pensée de l'un était loin de celle de l'autre !... Tendrement... dit enfin la fleur. Et Delphine se hâta d'interroger à son tour la marguerite. Passionnément... répondit-elle. Delphine eut plus de confiance pour demander à M. Donjeux :

— Savez-vous lire l'avenir dans le dessin des nuages ?

— A quoi bon ? Tous ces présages sont jeux fantaisistes. S'ils disent vrai nous n'y voulons point croire ; s'ils mentent nous ne nous l'avouons jamais.

— Cependant je me souviens très bien que, le jour où Cécile est tombée malade, j'ai croisé à ma gauche Bagnolet, le bossu, lorsque je suis allée vous chercher chez vous. C'est la première fois que nous nous sommes vus... Le jour où je fus appelée à Dinant auprès de Louis fut un treize. Une grosse araignée courait dans les rideaux de ma chambre lorsque je montai me coucher la veille de votre arrivée : Araignée du soir, espoir ! Ce matin les bulles se sont groupées favorablement loin des bords de ma tasse de café ; le chien roux du charron n'a pas passé devant la maison en sautillant sur trois pattes et vous pouvez compter qu'il y a en ce moment un nombre pair, huit exactement, de nuages blancs dans le ciel. Tout indiquait que la journée devait être parfaitement heureuse.

— Tant mieux, tant mieux, accorda Victor en riant. Mais, diable, vous ne devez par vivre tran-

quille avec ce perpétuel souci d'interroger les choses, les gens et les bêtes?

— Mais si, minauda Delphine, car depuis quelque temps tous ne cessent de m'annoncer du bonheur.

Jeanne Chambois marchait non loin d'eux, s'efforçant de souffler d'une seule haleine les houppes en boules grises qui couronnaient les petites hampes fragiles des chicorées.

Henriette et Louis venaient les derniers. Ils ne s'étaient pas quittés. Le jeune homme s'était formellement promis de ne pas rentrer sans avoir exprimé ses sentiments à Henriette, sans lui avoir demandé un mot d'espoir. Ils se laissèrent peu à peu devancer par les autres.

A mi-côte ils rencontrèrent La Garnache, le vieux chevrier. Assis au bord du sentier, sur l'herbe menue, il surveillait ses bêtes que chaque jour il menait paître au pré banal. Il en avait bien soixante ou soixante-dix, toutes celles du village. Tranquillement elles broutent ; le vieux les regarde et ne bouge pas. Peut-être pense-t-il ? Mais à quoi ?

C'est un vieux Belge qui sait à peine son âge : il évoque les *agresti* de Virgile. Pas de houlette en sa main pourtant ; mais un long fouet de cuir en tient lieu, lanière peu rassurante, toute bouclée de nœuds rudes. Près du pâtre, rare vestige de lointaines traditions, se gonfle une lourde cornemuse en peau de bouc. A côté de l'instrument primitif sont étendus dans l'herbe un gros chien noir qui dort d'un œil et veille de l'autre et un bouc, noir aussi. Pendant le long chômage d'hiver, ces bêtes constituent son seul bien ; à l'une il doit le peu d'argent dont il vit. La Garnache est drapé dans une ample cape de vieux drap que délaissa peut-être quelque cocher de nos fiacres ; on ne voit de lui que sa tête, une tête douce

et toute blanche, noyée dans les ondes neigeuses de sa barbe et de son opulente chevelure.

Henriette le salua quand elle passa près de lui :

— Bonjour, La Garnache ; toujours du beau temps ?

— Bonjour, mamzelle Donjeux ; bonjour Monsieur Louis. Et on est revenu au pays, paraît ?

— Comme vous voyez. On se porte toujours bien ?

— Tout doucement là. Et cheu vous aussi ?

— Mais oui. Toujours vaillant, La Garnache ? Toujours gai comme un jeune ?

— Ah ! ça, pour la gaîté, je vous l'assure. Mais pour ce qui est de la vaillance, faut encore ben tout, là !

— Vous croyez ? Mais vous vous portez mieux que nous tous !

— Enfin, voilà, je ne me plains pas tout de même. Et puis, s'il faut s'en aller, on s'en ira. On a fait son temps, pardi, on a été jeune aussi. Et tenez, permettez que je vous donne un petit conseil.

— Quoi donc ?

— Eh ! ben, tant que vous êtes frais et jeunes comme à c't'heure, profitez-en. Voyez-vous, Monsieur, Mamzelle, moi, j'me suis ben, mais là, ben amusé du moment que j'avais vingt ans. Après, ma foi, vogue la galère, dit-on cheu nous !

Henriette se prit à rire et Louis Fousseret ne put s'empêcher de lui lancer un regard qui en disait plus que bien des paroles. Ce fut son premier aveu.

— Bonsoir, La Garnache, dit-il ensuite. Et bonne santé ! Il ne s'agit pas que nous restions trop en arrière.

— Oui, v'la déjà quéqu' temps que tout votre monde est repassé. Ben des mercis, Mamzelle, Monsieur, et ben des contentements. Il va être temps qu' je redescende aussi.

Il siffla son chien. Les deux jeunes gens continuèrent leur chemin.

Louis songeait aux paroles du vieux chevrier. Il regardait Henriette à la dérobée, sans mot dire. Elle se taisait aussi, pensive lui semblait-il...

Et voilà que sans transition, brusquement décidé, il se rapprocha de sa compagne. Il lui prit le bras et elle ne le refusa point. Sans chercher ses phrases, sans s'arrêter il confessa tout ce qu'enfermait son cœur depuis des jours.

— Mademoiselle Henriette, dit-il, la bouche près de son oreille, le regard abaissé sur son visage visiblement ému ; Mademoiselle, je ne veux, je ne peux pas quitter Margut sans vous avoir dit quelques mots qui souvent me sont venus aux lèvres et que je n'ai osé prononcer. Mademoiselle Henriette, je vais peut-être vous irriter ; mais n'importe, je préfère une douloureuse certitude à un doute plus cruel encore... Je vous aime. Je ne puis rien dire d'autre ; et je ne puis vous le dire autrement. Je vous aime. Et je mets toute mon âme sincère dans ces trois mots. Pourquoi vous dis-je cela ? Ah ! parce que j'ai osé croire que ce n'était pas trop d'orgueil de ma part d'espérer ne pas non plus vous être indifférent ?...

Doucement, Henriette prononça :

— Vous ne m'êtes pas indifférent...

— Alors ne me laissez point partir sans un mot d'encouragement. Je vais retourner là-bas, dans ma petite ville lointaine où je vis très seul, mais où va m'accompagner votre souvenir. Je voudrais emporter la pensée aussi que bientôt je pourrai revenir...

Elle l'interrompit encore :

— Je serai toujours heureuse de vous revoir.

Il craignit presque de n'avoir pas encore été compris, s'affola déjà à l'idée qu'on ne voulût point le comprendre.

— Mais si je reviens, Mademoiselle Henriette, c'est avec l'espoir et le désir qui se sont emparés de moi de pouvoir lier ma destinée à la vôtre... Ne dites pas non. Ne consentez pas non plus. Réfléchissez d'abord. Voyez surtout si je mens, voyez si mes yeux ne parlent pas pour moi, s'ils ne parlent pas mieux que moi? Avant de vous quitter, puis-je confier à ma sœur mes bienheureux projets, puis-je faire tenter auprès de Madame votre mère une démarche que vous ne repousserez pas? Me direz-vous demain si votre cœur n'éprouve pas plus que de l'amitié, si...

— Pourquoi demain? Ne puis-je déjà promettre aujourd'hui, maintenant!

Il s'arrêta, se tourna vers elle et lui prit les deux mains, ne trouva rien à lui dire, mais posa ses lèvres lentement sur chacun de ses yeux et elle ne refusa point ces baisers.

— Profitons de tous les instants, nous a assuré La Garnache, fit-elle en souriant.

Ils se remirent en route mais ne se parlèrent plus. Au bas de la montagne du reste ils rejoignirent bientôt le groupe qui les attendait. Le docteur sourit en les voyant très rouges et leur air embarrassé ne lui échappa point. Jeanne Chambois devina de son côté quel avait bien pu être l'objet d'un aussi long entretien en tête à tête. Mais les autres ne connurent rien encore du secret que les jeunes amants venaient de confier aux premières étoiles.

PAUL ANDRÉ.

(*A continuer.*)

Le Musée du Livre Belge
et sa Première Exposition à Ostende

Le 25 mars dernier a été constitué, à Bruxelles, sous la forme d'une Association à laquelle adhèrent une vingtaine de groupes distincts, un Musée du Livre. Le but de cette organisation est de coordonner les efforts et non de se substituer à ce qui est fait par les institutions affiliées. Nous reviendrons, au surplus, prochainement sur ce Musée du Livre dans un article spécial que voudra bien écrire, à l'intention des lecteurs de *La Belgique*, M. Paul Otlet qui est le président de l'Association.

Nous nous bornerons aujourd'hui à signaler les premières entreprises que le monde des éditeurs, des écrivains, des illustrateurs, lui doit déjà après quelques seuls mois d'existence.

Les moyens d'action les plus immédiats auxquels se sont décidés les membres directeurs de l'Association furent, avant tout, les Expositions. L'Exposition de photogravure et celle de l'outillage spécial se rattachant à l'Art et à l'industrie du Livre sont choses accomplies déjà ; cette dernière sera rattachée notamment au prochain Salon annuel des Arts et Métiers au Palais du Cinquantenaire.

Des conférences données par des spécialistes provoqueront la diffusion des connaissances relatives au Livre chez tous ceux qui s'y intéressent par goût ou par métier.

Une publication périodique documentaire servira d'organe à l'Association et à ses correspondants.

Enfin, le Musée proprement dit rassemblera des collections ; des cours et des séances démonstratives s'y donneront ; l'antique petit Hôtel, au centre de la ville, qui l'abritera, deviendra, il

faut l'espérer, un tout petit, mais curieux, musée Plantin bruxellois.

Et beaucoup d'autres projets, enfin, sont en gestation ; plus d'un sera réalisé au mieux des intérêts de l'Art et d'une industrie qui fut de tout temps florissante et célèbre en notre pays.

***

Mais voici qu'une entreprise plus décisive va mettre en vedette le rôle et les moyens d'action du Musée du Livre. Il a été fait appel à son concours pour présenter son jeune essai au public à Ostende, cet été, à Ostende qui fait désormais sienne cette devise antique : « *Sine arte, voluptas vulgaris, luxuries odiosa* » ;

Sans l'Art qui nimbe tout d'un éclat radieux,
Le plaisir est vulgaire et le faste odieux.

Il faut louer l'initiative qui veut faire honneur aux efforts de nos Écrivains et, en mettant sous les yeux de la foule cosmopolite de l'élégante cité balnéaire les livres belges d'art et de littérature publiés depuis vingt ans, lui montrera l'épanouissement et les progrès surprenants de nos Lettres comme aussi les magnifiques résultats matériels auxquels ont abouti nos maisons d'édition, d'illustration, d'impression les plus réputées.

Un côté curieux sera celui qui nous montrera les nombreuses traductions étrangères faites en toutes les langues du monde des chefs-d'œuvre de nos prosateurs et de nos poètes. Nous ignorons trop en quelle estime et quelle gloire même sont tenus loin de chez eux les Maeterlinck, les Verhaeren, les Lemonnier, les Eekhoud. Le Salon du Livre Belge contribuera pour beaucoup à nous l'apprendre.

Le Salon, auquel les adhésions sans cesse reçues assurent un succès considérable, sera installé au Kursaal d'Ostende pendant toute la prochaine saison estivale. Il sera présenté ensuite dans les grandes villes du pays et ouvrira le cycle de propagande et d'initiation que le Musée du Livre a décidé d'entreprendre.

Fernand Larcier.



Société des Aquafortistes belges.

J'y fus le jour des élections pour le remaniement du Comité du Cercle Artistique et Littéraire. Le Cercle compte présentement 1,204 membres.

L'appareil nécessaire à cette opération souillait la grande salle. Le « tableau » des Recettes (fr. 90,508.24) et des Dépenses (à peu près autant, dont fr. 35,371.11 seulement pour « les fêtes d'art »; le reste pour les locaux où, exception faite des dites fêtes, une douzaine de vieux messieurs vont quotidiennement lire les journaux et caramboler); donc ce tableau s'étalait au milieu des œuvres exposées; tout à côté, un portrait de Gérard Hauptmann par Herman Struch, de Berlin, semblait regarder cette finance avec une compatissance navrée. Les tables de jeux au tapis vert-gueulard attendaient le dépouillement des bulletins, surmontées de sales pancartes à grosses lettres pour le parcage des votants. Des paquets de vieux journaux illustrés ficelés jonchaient le plancher.

Quel goût! quel goût! La salle de lecture ou la salle de billard ne pourraient-elles servir à ces tristes nécessités administratives?

Autour *régnait* l'Exposition : trois cent cinquante-six numéros, cent soixante-six exposants!

Comme nombre un succès, un fameux succès! Quelle mobilisation!

Mais quel encombrement pour les yeux et pour la cervelle! *Trop is te veul!* diraient les suaves Kaekebroeck.

Difficulté de se retrouver là-dedans et d'y trouver ce qui vaut la peine. La dose de remplissage était considérable et la monotonie considérable aussi.

Ah! comme on voudrait que cela fût présenté avec un meilleur sentiment du décor nécessaire, sans le vide de ces locaux disproportionnés avec la fragile importance de leur passager contenu! Combien cela sent la salle de vente et l'exhibition avant les enchères!

N'est-il pas stupéfiant et dérisoire que lorsqu'il s'agit d'Art nous soyons si peu artistiques dans la présentation de l'Art? C'est un banquet de prince dans une gargotte.

Donc, il s'agit d'Eaux-fortes. Où lit-on cette facétie d'un bohême qui, recevant dans son grenier, faisait passer des eaux-fortes en guise de rafraîchissements. Peu importe! C'est la plaisanterie qui importe et non son inventeur. Il en devrait être pour tout ainsi. Oh! bienfaits de l'anonymat!

Ce défilé manifeste en plein un phénomène que subit présentement cette branche de la gravure. Sauf quelques artistes de goût sûr, la plupart font dégénérer ce genre précieux et savoureux en des coloriages, obtenus par des procédés mécaniques que j'ignore, suscitant dans l'esprit du spectateur cette peu cruelle énigme: est-ce de l'aquarelle! est-ce de la chromolithographie? est-ce de l'imagerie?

Pour quelques-uns cela va même jusqu'à cette interrogation : ne serait-ce pas de la peinture à l'huile?

Sans l'affiche à la porte qui affirmait que tout ça « c'est des eaux-fortes », on resterait souvent dans un insoluble embarras.

Cette interpénétration des genres est à la mode.

A *La Libre Esthétique* n'y eut-il pas une demoiselle dont le talent, grand du reste, s'efforçait à confondre, de façon illusionnante, la peinture à l'huile avec la faïence?

Serions-nous parvenus au règne des trompe-l'œil?

Certes une eau-forte n'est pas gâtée quand on la rehausse de quelques tons qui ne détruisent pas son naturel aspect. James Ensor y réussit très bien.

Mais quand le travestissement est complet, on sent une répugnance à ces interférences, à cette mascarade qui mêle tout. Bâtardise! Hybridisme! Acrobatie! Tels sont les mots qui viennent aux lèvres.

Les aviculteurs ont soin de séparer dans les basses-cours les différentes espèces de poules pour leur conserver la beauté qu'est la pureté de race. Est-ce que dans l'Art on ne pourrait imiter cette convenante pratique et éviter ce maquillant mic-mac? L'Art ne consiste pas à faire des tours de force. Il est fait de sincérité... m'a-t-on dit.

On objectera, peut-être : « Vous n'y êtes pas. Vous parlez gravure? Ah! ben oui! Il s'agit de vendre à bon marché l'illusion d'un tableau ou d'une aquarelle. Il s'agit de satisfaire l'acheteur ladre et vaniteux. »

Oh! s'il en est ainsi, je me courbe. Mais, que diable alors par

ler d'art et d'artistes! De l'Epinal perfectionné, de l'Epinal en grand? Très bien, très bien. Je vous comprends. C'est même salutaire en tant que moyen transitoire de donner aux pignoufs le goût du Beau. Il suffit de s'entendre. Pardon, excuse!

Seulement il faudra perfectionner encore. Voyez, par exemple, ce qu'est devenu dans l'eau-forte à coloriage de Léon Bartholomé le charmant tableau *A Dixmude* de Victor Gilsoul : la richesse et la délicatesse des tons sont anéanties.

Mais assez de jérémiades! Examinons de plus près.

La présidente d'honneur, Madame la Comtesse de Flandre, a envoyé trois vues d'Ardennes qui ne sont pas mal pour une si auguste personne. C'est comme les jeunes filles à grosse dot : on ne les exige pas très belles, ces héritières. On lui a fait la gracieuseté de ne pas exposer ses œuvrettes sur chevalet spécial enguirlandé et couronné. C'est d'un bon exemple.

Est-ce patriotisme, est-ce toquade de « l'Ame Belge », mais je trouve que ce qu'il y a de mieux, de plus « gravure » dans cet abondant Salon, ce sont les trois morceaux de notre compatriote Auguste Danse : *Hiercheuse*, d'après Bourlard, d'une superbe exécution héroïque ; *Hiver à Uccle*, archi-fin, délicat, léger et féérique autant que le givre et les cristallisations du gel sur les vitres; et l'impressionnante *Aïeule*, symbolisant la majesté de la vieillesse et la pacification grandiose de la Mort, cette majuscule divinité invisible si ce n'est en ses poignants effets.

Et (on croirait que je suis de la famille) j'ajoute à ce spécial hommage les œuvres des deux filles de ce maître à qui, certes, convient son prénom solennel. D'une part, Mme Destrée-Danse si différente dans son *Hécube aveuglant le Roi de Thrace*, d'après Preti, comparé à son merveilleux *Massacre des Innocents*, d'après Matteo de Giovanni; d'autre part, Mme Louise Sand-Danse, spécialement dans un *Portrait* de jeune fille, admirable.

Quelle chance, quelle rareté, que ces trois êtres du même sang possédant chacun et chacune une originalité si nette! A quel point cela fait l'éloge et du père éducateur et des enfants insoumis à la désolante imitation. Oh! cette cohue formidable de gens qui ne prononcent jamais un mot, ne font jamais un geste, ne prononcent jamais un jugement qui sorte de leur propre cervelle, qui soit la conséquence d'un instant de réflexion, d'un effort de leur inauguration!

James Ensor, déjà nommé. Ah! je ne me lasserai pas de

savourer ses « Fantaisies » d'un grotesque si vrai et si terrible, imposant le rire et l'effroi (comme Rabelais toujours), ses baigneurs sur la plage, ses patineurs ! Quelle accumulation de satyre griffante et de comique irrésistible. Oui, j'en ai le goût pervers.

Albert Baertsoen triomphe avec ses planches à violentes martelées de Blanc et de Noir, agrémentées de quelque coloris on ne devine guère pourquoi ?

Superbe de ressemblance, de simplicité, de maîtrise, le portrait austère du *Poète Émile Verhaeren*, par Charles Bernier. Ah ! c'est bien le visage pensif et interrogateur du chantre rustique magnifique éclos à Bornhem sur les rives de notre Escaut, et qui vit à Paris, probablement pour se refaire par le contraste.

La Vieille Dentellière d'Omer Coppens. A la bonne heure, mais c'est près d'équivaloir au tableau.

L'Orage en Ardennes, d'Henry Meunier, lugubrement tragique. Et ses deux autres œuvres.

Et après ? Je ne pourrais égrener tout le rosaire. Je ne saurais faire le palmarès des cent cinquante-neuf autres, premiers prix, seconds prix, accessits, mentions honorables, prix d'encouragement. Je ne saurais recommencer l'éloge obligé de Whistler, Thaulow, Braequemond, Rafaëlli et autres valeurs désormais classées. Je ne saurais constater en détail ici comme au Salon des Beaux-Arts, l'invasion, l'infiltration « pacifique » et sournoise des Allemands, les Schinnerer, les Schmutzen, les Struck, les Stauffer, les Wolff, les Zeising, les Eitner, les Graf, les Hahn, les Jettmar, les Kalhreuth, les Klinger, les Koepping, les Kruger, les Leibb, les Lieberman, les Menzel, les Michalch, les Olda, les Reifferscheid.

Quelle crécelle crécellante de noms crécellants !

On a beau dire que plaisanter des noms est bête et de mauvais ton ; il y en a, pourtant, qui forment des séries inquiétantes pour l'appareil dentaire et l'intégrité du larynx.

Exposition de la Gravure originale en Couleurs.

Cette exposition eût pu fusionner avec celle du Cercle Artistique. Elle en était comme le prolongement, dans une seule branche : la Gravure franchement et totalement coloriée, le faux tableau, non sans charme en sa fausseté.

C'était dans un local dont je n'eus pas encore occasion de parler, rue de Ligne, 39, dit : « La Galerie des Peintres », jadis magasin de carrosserie si mes souvenirs de Bruxellois ne me trompent. Un large couloir insuffisant d'éclairage, aboutissant à une petite salle discrète à bonne lumière, basse de plafond mais sobrement tenturée. Ah ! que c'est rare un emplacement d'art irréprochable.

Les « Gravures Originales » là réunies sont à tirages limités, cent cinquante à deux cents épreuves, sauf un Félicien Rops, *Les Trois Contemporaines*, à dix. Moyen d'enlever, par la rareté, à ce genre vulgarisateur un peu de sa vulgarité.

Bien encadrées, la marge blanche masquée, quelques-unes de ces pièces doivent faire bel effet et ennoblir un peu les affreux intérieurs banalement bourgeois.

Ce résultat n'est pas mince. Pour 80 francs on peut se procurer *Feu d'artifice à Séville* ou *La Sévillane* de Bergès; ou encore *Bateau de Pêcheur* de Gérard Le Gout. Pour 50 francs *La Parisienne* de Manuel Robbe. Pour 150 *L'orage* de Raffaëli, œuvres séduisantes. Sans compter les Fritz Thaulon. Mais alors il faut grimper à 275 sans que, vraiment, ce soit mieux. C'est qu'il y a l'engoûment, monsieur, c'est qu'il y a la mode, madame. Ça se paie autant que si ça valait quelque chose. Du vent, du vent !

Il y avait aussi des Fac-similés en couleurs de tableaux divers et des Estampes rehaussées d'œuvres de Fragonard et du glacial Alma Tadema.

En tout vingt-trois exposants et quatre-vingt-dix-sept numéros.

Il faudra qu'à la douzième livraison de la Revue je fasse le total de ce que mes yeux, mes pauvres yeux auront dû subir. Pourvu que cette cataracte ruisselante ne la leur donne pas. C'est très dangereux de tant regarder, surtout pour le goût. Tout finit par se brouiller sur la rétine et dans la cervelle. L'idée d'un congé, d'un long congé commence à fermenter dans mes lobes cérébraux surmenés. Rapin, cesse de peindre, ou je cesse d'écrire!

Nand Buyle. — Henri Roidot. Hubert Van den Bossche.

Que de tableaux ! que de tableaux ! que de tableaux !
Que d'expositions ? que d'expositions ! que d'expositions !
Ah ! ça chauffe, l'Art en Belgique !

Que de livres aussi? que de livres! que de livres! Que de prose? que de vers!

Et du bon! du bon! du bon! constamment. Tandis qu'à Paris, où je viens de parcourir le Salon des Beaux-Arts, du mauvais, du mauvais, du mauvais!

Belges, réjouissons-nous! Bénissons les dieux! Montons au Capitole!

Où est-il le Capitole, pour le moment?

Nand Buyl expose vingt portaits, dont plusieurs pas petits, Quatre comtesses, dont deux diadémées comme au temps d'Ysabeau de Bavière, deux baronnes, deux barons, deux comtes, un chanoine. Le reste, des gens chics.

Voici comment, dans la *Chronique*, un excellent camarade apprécie cet ensemble :

« Le lion de ce salonnet intéressant et varié est assurément M. Buyle, dont les portraits sollicitent et retiennent par la conscience avec laquelle ils sont exécutés et par l'art sincère et franc qui s'en dégage. Ces œuvres, qui classent Nand Buyle parmi nos meilleurs portraitistes, plaisent encore par leur charme et leur absence de monotonie. Certains d'entre eux forment de réels tableaux, tels l'important « Mme L... et ses enfants » et le charmant portrait de Mlle la comtesse de M... Nous revoyons avec plaisir le si vivant portrait de l'avocat Victor Jacobs ; nous admirons le superbe portrait en pied de Mme la comtesse de L..., de grand style et d'une couleur sobre et corsée à la fois; le portrait-buste de Mme J..., au sourire plein de malice; le portrait de M. R..., modelé dans une gamme sombre, d'une puissante harmonie; celui de M. le baron de Tr..., d'une vie intense... Mais il faudrait les citer tous. »

A mon très discutable avis, il y a une légère exagération dans ce véhément dithyrambe. Je crois inutile d'essayer de déterminer en quelle proportion il faut y mettre la sourdine.

Je préfère de ce portraitiste extraordinaire *La Cuisine*, — *Nature morte*, — *En Famille* surtout, bonnes toiles où il semble moins gêné que par les vraisemblables exigences de poses, de toilettes, de bijoux, d'expressions sentimentales des baronnes et des comtesses, du chanoine peut-être.

Je passe à Henri Roidot.

Ici, encore, le brave ami de la *Chronique* entre en une psychique frénésie.

« Henri Roidot est un affolé de lumière. Il secoue son ample toison d'or et il s'en échappe des rayons qu'il fixe sur toile à

grands coups de brosses prime-sautières. C'est un feu d'artifice de tous les jaunes de Cadmium et l'hosanna du vermillon! Toutes les pyrotechnies de l'automne tintamarrent dans ses toiles éblouissantes. »

Fichtre! Tudieu! Corne-de-bœuf! Tonnerre d'Uccle et de Neder-over-Heembeek! Qu'est-ce qui va rester pour Claus, Heymans, Verdyen? Tantôt, quant aux portraits, je me demandais ce qui resterait pour Hals et Van Dyck.

Je me borne à dire, sans me jucher à ce déconcertant lyrisme, que l'ensemble de l'envoi de Roidot est remarquable et que sa *Mare*, sa *Prairie au matin*, sa *Rivière* sont des œuvres séduisantes.

Reste Hubert Van den Bossche.

« Hubert Van den Bossche, continue, en sourdine cette fois, le fougueux plumigère déjà deux fois cité, s'inspire des scènes rustiques : l'*Homme à la brouette* et le *Faucheur* présentent avec bonheur la caractéristique de ce talent fait de robustesse et d'éclat. »

Ceci me paraît plus juste en sa modération. La *Vieille femme* aussi, le *Berceau*, le *Vieux couple* (très craquelé) sont d'un savoureux coloriste.

Il y a, dans les hôtels de ville, des étalons pour les poids et mesures, soigneusement conservés et sur lesquels on peut contrôler ceux employés par l'insidieuse tribu des marchands naturellement portés à la tricherie et au divin carottage, cette âme du négoce.

Que n'y a-t-il des institutions analogues pour les jugements d'art! Où trouver, en cette matière, « la Juste Mesure » sur laquelle on irait étendre les comptes rendus et toiser Messieurs les Critiques? Si l'on faisait le décapage des complaisances et des perfidies, que de rognures autour de l'établi!

Les Élèves de l'Académie de Saint-Gilles.

« Le Collège des Bourgmestre et Échevins de la Commune de Saint-Gilles lez-Bruxelles a l'honneur de vous inviter à visiter l'Exposition des travaux des élèves de l'Académie de Dessin, de Sculpture et d'Architecture, rue de la Croix-de-Pierre, 71. »

J'ai reçu ce carton et j'y fus voir. Le Directeur, M. Detombay, sculpteur, me pilota très aimablement.

D'abord en une salle aux fenêtres masquées qu'éclairait un nombreux luminaire. C'était pour présenter les travaux des élèves dans les conditions où ils les exécutent : Cours du soir.

De grands panneaux couverts de dessins multiples groupés en séries : le dessin linéaire, l'ornement, la tête antique, la statue antique, le modèle vivant. C'est réglé ainsi dans les Académies comme les mois du calendrier, depuis des ans et des ans, et on se demande, avec inquiétude, si ça ne durera pas des ans et des ans encore.

Je ressens une instinctive horreur pour un enseignement qui commence par mettre l'élève devant l'artificiel et à l'y maintenir longuement. Puis, quand il est saturé de visions factices, transportant son imagination hors de la nature et du temps présent, croire qu'il est préparé pour comprendre et exprimer la vraie réalité ambiante dont on l'a éloigné durant un nombre considérable de jours,

Ah ! que c'est bête et vraiment à l'envers ! Car s'il se conçoit que « l'antique » et les ornements classiques peuvent rectifier, compléter une nature d'artiste, l'inspirer quand elle s'est formée et épanouie en son originalité native, il est déplorable de fausser et de comprimer cette originalité en débutant par lui donner ces dangereux modèles.

Le dessin linéaire ! la ligne droite ! Mais qu'on me montre donc où elle existe dans la nature, cette légendaire ligne droite, inventée par les humains lamentables et qui est le plus bête chemin d'un point à un autre! Les corps géométriques, les cubes, les dodécaèdres, les cylindres, les cônes, etc., avec leur régularité et leur symétrie mathématique, comment peuvent-ils servir à former l'esprit d'un peintre, d'un sculpteur, ces êtres où la spontanéité est obligatoire ; voire d'un architecte-artiste chez qui la conception pittoresque et émotionnante d'un édifice est le don primordial, l'entrepreneur constructeur étant, lui, le véritable agent de la construction matérielle. Et les ornements clichés, les palmes, les volutes, les fleurons ! Mais qu'on prenne donc les vraies feuilles, les vrais pétales, qui sont partout autour de nous en leur variété prodigieuse et merveilleuse.

La tête antique ! la figure antique ! Tibère, Vitellius. Puis Apollon, Bacchus, Niobé, Jupiter ! ces types symboliques d'une psychologie disparue et probablement incompréhensible pour nos cerveaux modernes. Le nez grec ! qui, s'il est vraiment la beauté, doit dégoûter de tous les nez contemporains puisqu'on

y cherche en vain ses pans aussi droits qu'un morceau de fromage régulièrement découpé.

Comment s'imaginer qu'un écolier qu'on aura accoutumé à ces figurations si loin de son voisinage, et à qui on aura persuadé que c'est la perfection, puisse, à moins d'une indomptable originalité, ne pas être imbu d'idées fausses et décourageantes quand il voudra rendre visible pour ses yeux et son cerveau le monde immédiat au milieu duquel il vit et où il ne rencontre rien d'analogue.

Quelle déformation comme entrée de jeu! Quel bistournement! quel pollution!

«Ne sommes-nous pas tous enfermés dans l'immense filet tissé par la vieille araignée des préjugés? Ne commence-t-elle pas son enveloppante besogne dès notre berceau? Ne suce-t-elle pas notre cervelle,vierge de toute impression pour la remplacer par une science mensongère?»

« Nous avons tous été tyrannisés par les conceptions des autres. Il y a une détestable autocratie de la pensée sous laquelle on nous courbe. Heureux ceux qui savent désapprendre! Ah, la multitude de ceux dont l'œil est incessamment suggestionné par l'esprit des autres, qui aperçoivent tout à travers un amas de formules imprimées! »

Courbet demandait qu'on fermât tous les musées pendant cinquante ans. Moi je demanderais volontiers qu'on mit en pièces tous les plâtres, ornements vénérables mais vénéneux de nos académies. C'est à regretter les branches d'arbres coupées que jadis on introduisait parfois dans la classe de paysage, ou les tas d'ouates pour y figurer la neige.

Courbet avait protesté en mettant dans son atelier une vraie vache, en se réjouissant de l'y voir manger, ruminer,... digérer, pour plus de réalisme. On m'a dit que cette étable artistique était au quatrième étage!

Il faut voir avec quel soin, quelle application ces malencontreux dessins de Saint-Gilles sont tracés! Quelle bonne volonté ils révèlent chez les élèves et chez les professeurs, tous dévoyés par les solennels règlements et la discipline scolaire! Quel riche fond étrangement utilisé en des faussetés et des balivernes gênant sinon la main qui y prend quelques qualités de métier, du moins l'âme qu'on peuple de réminiscences et d'inconscientes manies pédantesques.

Il s'agit non d'artistes, mais d'artisans, d'ouvriers, dit-on. Soit. mais en quoi un enseignement maladroit peut-il moins

nuire à ceux-ci qu'à ceux-là? moins déformer leur individualité cérébrale? Les Grecs, le moyen âge s'inspiraient directement de la Nature et de la Vie.

Parmi les « académies » que je trouvai là, une belle figure nue de Jean Minne, vue de dos, un fusain, naturelle, simple, saisie sur le vif du modèle.

A côté de cette salle garnie de tant d'efforts superflus, et (à mon sens, valant ce qu'il vaut) déformateurs, une autre où s'étalaient des tableaux et des dessins risqués par les mêmes élèves, produits, m'a-t-on dit, d'une année de relative liberté, l'Académie étant restée plus ou moins en république après la mort de Cluysenaere que va remplacer un pointilliste, Lefèvre.

Cette modeste exposition complémentaire était un ensemble touchant mais sans grande signification : des essais, des tâtonnements, un désir de bien faire, mais sans réussite notable.

Ah ! qu'une direction plus franchement humaine serait nécessaire dans ces établissements garottés par les routines, et comme on sent qu'il y a là de jeunes âmes prêtes à s'épanouir à un art plus hardi et plus en rapport avec les réalités de la vie remuante, au lieu de la vie figée sur laquelle on les convie à faire la misérable opération de l'imitation banale et traditionnelle!

Exposition des Femmes Artistes

Au Cercle artistique et littéraire, encore et toujours.

Elles sont vingt-neuf, les femmes-artistes, et ont exposé cent et une œuvres. A la naissance d'un fils de roi, on tire cent et un coups de canon.

Beaucoup de fleurs ! Trop de fleurs ! Un quart de l'ensemble. Les femmes, les fleurs, c'est inévitable. Oh! les clichés! Ne calomnions pas les clichés. C'est encore la plus commode façon de dire des sottises.

J'aime ce Syndicat Féminisme en action. Propagande par le fait. Expositions sexuelles. Côté des hommes, côté des dames. Mobilisation, sinon levée, de jupes.

Il y a de la peinture d'amateurs, pardon, d'amatrices, ou plutôt d'amateuses à cause de l'équivoque, fort acceptable de la part de dames du monde, qui peignent comme en d'autres temps, elles faisaient de la tapisserie.

Il y a aussi de la peinture d'artiste.

Causons de celle-ci après avoir salué l'autre, le coude croqué, les reins ployés, le derrière en recul, selon les rites du bel-air.

On y revoit Marie Collard, une vétérane, avec ses paysages minutieux et olivâtres, d'une invariabilité tenace, mais aussi avec un superbe tableau *Scènes d'Hiver* destiné à l'impérissabilité.

Georgette Meunier, de l'illustre famille des Meunier, et ses élégantes, ses diaphanes blancheurs : *Souvenirs de la Mariée*. Un peu massif, on le sait, son connu déjà vénérable *Hommage à François Servais*, fleurs, violoncelle, anémones et symboles, cousin de l'hommage à Delacroix actuellement à l'Exposition posthume des Fantin-Latour à Paris.

A propos de Fantin-Latour, j'y ai vu, aux entours de la douzaine de magnifiques portraits sévères qui firent sa réputation glorieuse, les nombreuses mythologies dans lesquelles on retrouve abondamment le faire charmant et les femmes de notre Eugène Smits et son coloris flamand. A considérer pour la controverse sur le problème : est-ce nous qui, au XIXe siècle, imitâmes les Français ou réciproquement ?

Henriette Calais, mystique, rêveuse, amante des pâleurs, des longues féministés aux allures nostalgiques et somnambuliques, circulant emmi des paysages gracieux décantés de toute matérialité; une des muses faisant cortège aux languissances de Phœbus-Apollo Georges Khnopff. Cet art de soupirs ne plaît pas, sans déplaire, à ma brutalité masculine. N'est-ce pas déjà un peu vieux jeu, avec le symbolisme, le luminisme, l'hermaphroditisme, l'uranisme et autres paroxysmes. N'empêche que les sept numéros de cette peintresse sont d'un séduisant intérêt.

Des caricatures cruelles et vraies de Mlle Léo Jo. Des peintures, plutôt mâles de Marguerite Radoux : *Jeunesse*, nu robuste de jeune fille, *Pochades*, un cadre bien rempli. Les quatre toiles de Marguerite Verboeckhoven, surtout *Dernière lueur solaire*.

Retrouvé Mme Sand-Danse : *Orchidés* et Vieux Pêcheurs. Retrouvé Mme Destrée-Danse : *Ecube aveuglant son roi de Thrace*, deux *Portraits d'Homme*, puis *Le Géographe*. Beau, très beau !

Quatre têtes à la sanguine de Mlle Marie Durand, des portraits de gens non célèbres, heureusement. Sont-ils d'aspect muffle, généralement, les gens célèbres !

En somme, des talents, mais rarement du tempérament. Dans l'art, il n'a pas d'inconvénients, le tempérament qui...

ailleurs a tant de charme. Il faudra encore travailler à l'émancipation. Allons, mesdames, plus haut que ça les bonnets par-dessus les moulins !

Herman Richir.

« Herman Richir prie M... de lui faire l'honneur d'une visite à son atelier où il exposera quelques-unes de ses dernières œuvres.»

J'aurais volontiers adhéré à cette demande d'un bon peintre. Mais dans son atelier ! Lui présent sans doute ! Peut-être avec l'auxiliaire de la famille !

Que de justes craintes à ressentir pour la liberté de mes appréciations ! Quelles nécessités de petitesses à subir. « Je suis fatigué d'être poli ! » me disait, sur un paquebot de touristes, un voyageur contraint, chaque matin, de saluer ses compagnons de route.

Et alors les compliments obligés, les attitudes fardées, les paroles oiseuses,... les mensonges ! Et au fond l'impatience de tant jouer un rôle. Non, non, non, pas de ça. Il faut être libre et seul, dans un lieu neutre : la chambre de délibération du jury.

Il en est même qui ont inauguré le Buffet ! On vous offre du porto blanc et des sandwich, du malaga, du thé, du thé de camomille, c'est la mode. Et des parlottes, et du panachage, et des belles dames, et des belles sottes, tout un pavanage avec toilettes, chapeaux, petits cris, exclamations. Une exhibition d'œuvres dégénérant en *four o'clock*. Bientôt on vous offrira un souvenir, une surprise, comme dans les magasins de *La Providence des Humbles* ou du *Bon Génie de la Réclame*.

Merci, merci, merci ! Hospitalité et Critique, c'est de l'adultère, de l'inceste. J'irai quand sur les cartons d'invitation on mettra : Le Peintre (ou le Sculpteur) ne sera pas présent, ni aucun membre de sa famille.

Çà n'empêche pas Richir d'être un bon peintre.

Épilogue.

Un artiste m'écrit. C'est un littérateur. Mais substituez peinture à littérature et ce sera tout aussi vrai, tout aussi curieux et, je le crois, salutaire à lire. Cela vient assez bien en complément de « mes Salons » (de mes Prisons) de ce mois-ci.

« Si mon livre n'indique aucun progrès, j'ai su au moins garder toute ma volonté d'être sincère, vrai et juste. Je vous avouerai même que cette sincérité est la seule chose que je cherche et que bien au fond de moi-même, bien au fond, je méprise un peu la forme! La littérature, j'y crois comme les nègres à Jésus-Christ, pour faire plaisir aux missionnaires.

» Ne trouvez pas que l'on en fait un peu trop actuellement et que le besoin d'un homme de lettres en plus ne se fait point sentir?

» Ce qui se dit dans les « petites revues » devient rudement « toujours la même chose » et si les « intellectuels » continuent, ils ressembleront bientôt aux bourgeois, n'ayant que quelques clichés à leur disposition pour exprimer des idées toujours identiques. Si on faisait un peu moins de phrases et plus d'idées, plus d'histoires et plus de contes aussi! Moins de musique et plus de mélodie, beaucoup moins d'art et beaucoup plus de peinture!... Ce serait peut-être très inférieur à ce qui se fait maintenant, mais combien plus gai!

» J'ai peut-être tort de vouloir juger ce qui ne me regarde pas..., je n'ai, en effet, aucune autorité, et je suis bien le vrai barbare que vous avez deviné, dans votre appréciation sur mon premier livre. Pas d'écoles, pas d'académies, pas de maîtres! Il faut l'homme qui se met à peindre et à écrire, parce que cela est son instinct, tout comme celui qui sculpta l'os du Mammouth.

» Je n'ambitionne nullement les titres de... : « écrivain distingué, charmant écrivain, écrivain de talent, lettré spirituel!? » etc. Ce que j'aimerais, c'est qu'on dise un jour de moi : Celui-là ne pensa pas toujours comme tout le monde, il savait écrire des histoires sur lesquelles on ne s'endormait pas d'ennui, il aimait de défendre les très faibles et les très misérables. »

Amen!

C'est d'Horace Van Offel, ces lignes, l'auteur des *Enfermés* qui viennent de paraître, livre d'un intérêt et d'un talent déconcertants. Lisez cette œuvre admirable, sans faire attention aux solécismes, flandricismes, belgicismes, fautes d'orthographe : ce fut imprimé à Doesburg, en Hollande. Le moindre correcteur eût nettoyé tout ça.

EDMOND PICARD.



Théatre royal du Parc : *Le Droit d'aimer*, com. en 3 actes de MM. Montjoyeux et Mysor; *Nous n'irons plus au bois...*, com. en 1 acte en vers de M. Crommelynck (28 avril). — *Le Réveil*, pièce en 3 actes de M. Paul Hervieu (9 mai). — Théatre Molière : *La Grande Famille*, pièce en 6 actes de M. Arquillière (30 avril). — Théatre de l'Alcazar : *Les Avariés*, pièce en 3 actes de M. Brieux (3 mai).

Le Droit d'aimer et **Nous n'irons plus au bois...** — Je n'ai pu assister à la représentation qui clôtura la série, exceptionnellement nombreuse, des pièces que nous offrit cet hiver M. Reding. Il s'agissait de deux œuvres entièrement inédites : l'une venue de Paris où, après des tergiversations, des incidents et des refus divers, nul théâtre ne voulut ou n'osa l'accueillir; l'autre révélée à Bruxelles en Brabant lors d'un récent concours littéraire et tout aussitôt mise en répétition au théâtre du Parc.

On me dit que le public vint en nombre. C'était naturellement poussé par la curiosité de connaître et, si possible, d'applaudir l'œuvre parisienne. Distraitement il entendrait, puisqu'il le faudrait bien, celle du jeune compatriote...

Or, il se fit que l'on conspua, siffla, ridiculisa les trois actes ou tout au moins le troisième acte de MM. Montjoyeux et Mysor et que l'on fit un succès chaleureux, sincère, spontané, triomphal au conte en vers jolis de M. Crommelynck. Signe des temps, présage des prochaines réhabilitations et d'une justice imminente en notre ingrate patrie? Vous devinez combien j'y applaudis de tout cœur et combien je regrette la funeste absence qui me tint éloigné de cette soirée vengeresse de tant d'autres et me prive aujourd'hui du plaisir de parler de la pièce de notre jeune auteur dramatique. Tout le monde s'accorde à la trouver exquise. M. Crommelynck me fournira, je l'espère, bientôt l'occasion de lui payer ma dette de reconnaissance et de félicitations.

Le Réveil. — M. Lebargy, entouré de quelques bons comédiens, fit quatre chambrées complètes ce dernier mois. Nous ne parlerons ni du *Demi-Monde*, ni du *Dédale*, ni du *Marquis de Priola*, qui sont œuvres connues. Nous dirons plus de choses du *Réveil*.

C'est un des derniers succès de la Comédie-Française, si l'on en croit les phrases stéréotypées des affiches et des communiqués. En réalité, il paraît qu'il faut en rabattre et que l'accueil fait récemment à la pièce de M. Paul Hervieu n'eut rien de triomphal; à peine fut-il estimable. A Bruxelles, malgré l'attrait d'une interprétation qui pouvait sauver de bien des dangers, le public demeura indifférent, la critique se montra fraîche, même parfois féroce.

Et tout cela, parce que *Le Réveil*, ce n'est pas du théâtre. Ce n'est pas de la vie non plus; ce n'est surtout pas de la vie. Le cas psychologique, le drame sentimental très exceptionnel qui séduisit l'imagination volontiers tournée vers le rare et le fin de M. Hervieu eût pu donner matière à quelque roman admirable, parce que le lecteur s'abandonne avec complaisance au charme de la fiction, voire aux logiques uniquement apparentes, aux déductions les plus conventionnelles. Mais le spectateur exige la vérité, du moment qu'on lui présente des gens d'aujourd'hui dans des décors et des aventures familiers.

Or, tout cela, ce sont les défauts fatalement inhérents à la tentative qu'a voulu faire M. Hervieu, qu'il a inaugurée dans *L'Enigme*, continuée dans *Le Dédale*, mais qu'il réalise intégralement pour la première fois dans *Le Réveil*. Il y applique la forme et les procédés de la tragédie antique, j'oserai presque dire le langage, — car sa prose atteint souvent à l'harmonie, à la noblesse des plus beaux alexandrins classiques, — à des sujets essentiellement modernes ; il nous passionne par l'éternel conflit du Devoir et de la Passion; il montre le Destin contrariant les projets des hommes et entravant leurs désirs et leurs volontés.

Fils de roi déchu, le prince Jean vit à Paris et y conçoit un amour éperdu pour Mme de Mégée. Epouse et mère, celle-ci cherche à fuir l'entraînement qui serait prêt à la jeter dans les bras du jeune homme. Mais quels sentiments, même les plus purs, les plus nobles, les plus puissants, résistent à l'amour? A l'heure où Thérèse de Mégée, lasse de lutter, va se donner à Jean, le père de celui-ci arrive du lointain pays où l'insurrection

va faire remonter le Descendant sur le trône des Ancêtres. Jean sera Roi : peut-il songer encore à être Amant?

Si chez Mme de Mégée l'amour a triomphé de tous les scrupules, chez le jeune homme il triomphe de toutes les ambitions; il triomphe du respect que doit le fils à son père, de l'abnégation que doit le prince à son peuple. Jean refuse de partir et d'abandonner Thérèse; il renonce à son trône.

Mais le prince Grégoire est de la race brutale des anciens héros d'aventure. Et il n'hésite pas à briser une volonté qui refuse de plier. Il machine un simulacre d'assassinat qui fait croire à Mme de Mégée que son amant est mort, tandis que celui-ci bientôt s'imaginera que Thérèse n'a conçu de cette certitude que fort peu de désespoir et de deuil. Et chacun d'eux suivra le chemin de sa vie; ils ne se reverront plus.

Dans le conflit sentimental poignant de ces deux existences faites pour s'unir, mais tenues à s'éloigner par la fatalité du sort, il était aisé de trouver des éléments d'émotion poignante. M. Paul Hervieu a préféré demander le succès à des moyens extérieurs, à des sensations physiques, pourrais-je dire. Les situations amenées et présentées avec une incontestable habileté scénique ménagent des effets auxquels on ne résiste pas à la minute précise où ils nous sont offerts. Mais ces moyens sont trop élémentaires, faciles et faux pour que l'esprit et surtout le cœur y trouvent une totale satisfaction. Cette tragédie ne serait-elle qu'un drame admirablement écrit?

Car ici nous touchons au point le plus discuté : que faut-il penser du langage dont se servent les personnages de M. Paul Hervieu? Je dirai tout net qu'il est admirable. Je ne sache pas de dialogue d'une précision en même temps que d'une distinction et d'une splendeur verbale plus soutenues. Cette prose vaut plus que bien des vers de la plus noble tenue; mais précisément c'est cette richesse et cette rareté qu'on m'objecte.

Certes on ne parle point ainsi dans la vie courante. Et les personnages de M. Hervieu s'expriment mieux que ceux des plus beaux livres. Ma foi, ne les en blâmons point : ils justifieront ce conseil que je crois le meilleur à donner à propos du *Réveil* : lisez ces trois actes de haute pensée, de parfaite littérature, mais n'allez point les voir représenter.

N'y allez point surtout lorsque M. Lebargy — comme ce fut le cas au Parc — y incarne le prince Jean. La désillusion serait grande : M. Lebargy, s'il est un admirable marquis de Priola, un maître en séduction, en élégance, n'est pas du tout taillé pour

les rôles dramatiques : le charme qui s'exagère ne peut jamais devenir de la passion ; à force de sourire, de railler, de blaguer, d'enlacer, M. Lebargy a oublié d'apprendre à émouvoir, à secouer, à empoigner.

Mais Mme Baretty fut, à ses côtés, une touchante Thérèse de Mégée, tandis que M. Joumard mettait sobrement, noblement en relief la sauvagerie farouche et altière du vieux prince.

***

La Grande Famille. — M. Arquillière a été animé des plus louables intentions lorsqu'il a écrit sa pièce militaire. Il a voulu montrer à la fois le mauvais et le bon côté de la caserne, de la discipline, des devoirs rigides du soldat à tous les échelons de la hiérarchie. La recette est facile : il suffit de prendre un personnage exceptionnellement bon, un autre exagérément détestable, placer entre ces deux pôles un infortuné qui souffrira par l'un mais sera secondé par l'autre, ajouter quelques comparses typiques de moindre ou même de nulle importance.

La Grande Famille répond à ce procédé habile. Et, ma foi, adroitement charpentée, témoignant d'une observation scrupuleuse, la pièce vaut par son côté pittoresque et le dessin de ses détails. Il s'agit banalement de l'aventure d'un jeune sergent amené à déserter, — ou tout au moins à projeter sa désertion, — pour les beaux yeux d'une chanteuse de café-concert. Mais le sous-officier est la victime de la jalousie d'un lieutenant féroce, tandis que sa Louise est une bonne fille sentimentale qui préfère pleurer son amant perdu que de se savoir la cause de son déshonneur.

Bien entendu tout ceci ne sert que de prétexte à nous montrer le péril de la vie militaire, comme aussi sa noblesse, sa « servitude et sa grandeur », a-t-on dit naguère, et peut-on répéter aujourd'hui, avec M. Arquillière, malgré tous ceux qui n'en veulent plus convenir.

Interprétation nombreuse, plus qu'honorable dans son ensemble.

***

Les Avariés. — On a tant dit de choses, du vrai, du faux, du bon, du médiocre et du pire à propos du théâtre récent de M. Brieux et plus spécialement de ses *Avariés* que je ne me découvre pas le courage de reprendre ici une discussion qui

n'aurait du reste qu'y faire. L'opinion de chacun est arrêtée aujourd'hui sur le théâtre à thèse, comme aussi sur le théâtre scabreux. Tout le monde a vu ou voulu revoir *Les Avariés*, s'il faut en juger d'après l'affluence qui se pressa pendant de nombreux soirs à l'Alcazar où une troupe bien homogène et consciencieuse exposa les théories médicales et sociales du courageux contempteur des mensonges et des préjugés néfastes. Il est incontestable que l'apostolat de M. Brieux est louable en tous points. Le seul reproche fondé à son égard est celui qui blâme l'emploi de la forme dramatique. Il est certain que la scène exige une action et réprouve les lenteurs des exposés scientifiques. Mais pourquoi ne peut-on envisager *Les Avariés* comme une longue conférence dialoguée et non pas comme une pièce de théâtre dont elle n'a ni l'optique conventionnelle ni les aspects obligés, le mouvement, l'intérêt, l'imprévu?

Nous revîmes avec satisfaction à l'Alcazar, parmi les interprètes très consciencieux qui jouèrent excellemment *Les Avariés*, quelques pensionnaires de nos scènes hivernales : MM. Gervais, Franck, MMmes Herval, Herdies, Lhéry et d'autres.

PAUL ANDRÉ.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome III

ANDRÉ, Paul.

PASCHAL, Léon.

PICARD, Edmond.

Les Salons.

PIERRON, Sander.

RAMAEKERS, Georges.

Les Livres.

RENARD, Marius.

ROUSSEAU, Mme Blanche.

Les Livres.

SÉVERIN, Fernand.

Les Livres.

STIERNET, Hubert.